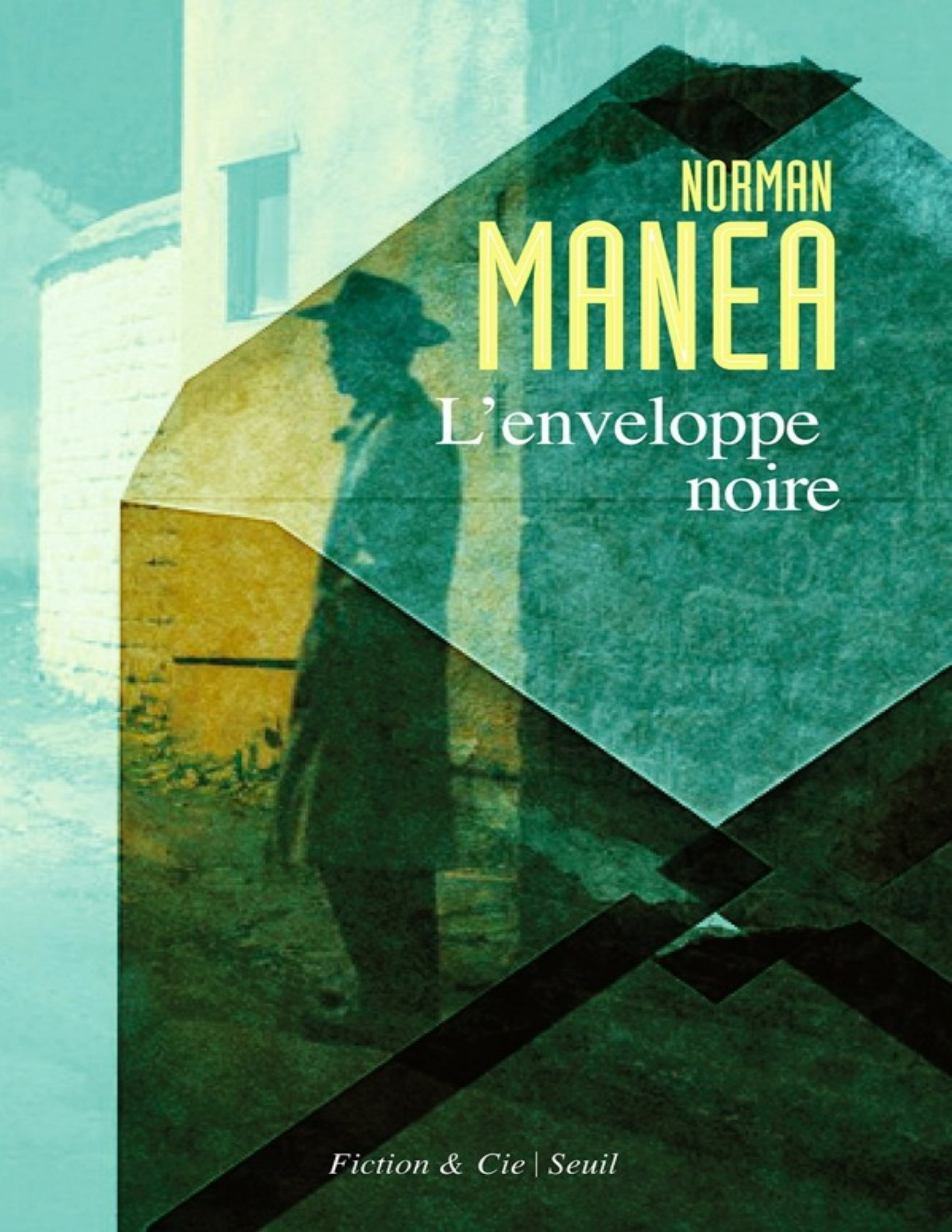
NORMAN
MANEA
L'enveloppe noire
Fiction & Cie | Seuil

Fiction & Cie

Norman Manea

L'ENVELOPPE NOIRE

roman

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

Dans l'encadrement du guichet, la tête gracieuse, bouclée, d'un matin de printemps. Petits yeux, noirs. Lèvres carmin, joues d'émail rose.

– Les journaux ! Ça y est, je les trie vite. Vite…

Les hommes rassemblés autour du guichet s'animèrent.

La jeune fille disparut au fond du kiosque pour ranger les paquets de journaux. Le trottoir avait rétréci. Les passants, bien plus nombreux, se déplaçaient rapidement : regards mobiles, impatients, des flots, des flots, fourmis renaissantes, pressées. La file devant les journaux s'était allongée.

– Je n'ai plus ***Flacăra***, annonça la soprano. ***România Liberă*** c'est fini, voici le dernier. Oh ! là, là ! Dieu vous garde, mais ***Filatelia*** et ***Pescarul***, on n'en a que rarement. Non, je n'ai pas ***Rebus***, peut-être demain.

L'homme grand et pâle s'était accoté au poteau, son rouleau de journaux frais sous le bras. Il les ouvrit et se mit à les feuilleter.

– Qu'est-ce qu'ils ont dans la tête, ces gens-là, grommela une petite vieille appuyée contre la poubelle. Des journaux, des journaux, la queue pour des journaux, voyez-vous ça ! Pauvres gosses ! Comme s'ils allaient y apprendre quelque chose. Tous les mêmes, tous les mêmes, monsieur ! De l'argent jeté par les fenêtres, monsieur…

Mais le monsieur élancé, barbe, moustaches et cheveux blancs parfaitement coupés, ne l'entendait pas. Il n'entendait pas, non plus, l'allegro des talons sur l'asphalte. Il ne voyait pas l'arc-en-ciel des jupes voletant dans le vent léger, l'éclat fugace des bas dorés, sculptant dans l'air des pattes fuselées d'oiseau avide : le printemps. Il n'entendait rien, il ne voyait rien, ce monsieur distingué, plongé dans sa lecture rapide des journaux.

– C'est comme ça, l'homme oublie vite, chevrota la même voix. Nous avons ce pays, si beau, un climat paradisiaque… Mais la nature est fichue ! On ne fait plus rien avec la nature toute seule. C'est l'homme qui fait tout, avec son cerveau. C'est pour ça que tout est

fichu, c'est pour ça. Mais regardez-les ! Ils ont déjà oublié l'hiver ! Ils en ont oublié l'horreur, ils s'en fichent, ils reluquent les bonnes femmes. On oublie vite, l'homme oublie vite, monsieur…

Le monsieur n'entendait pas ; la vieille, déçue, fit un pas de côté et s'approcha d'un bonhomme ratatiné, qui ne cessait d'agiter son cabas vide.

– C'est vrai ça, c'est vrai ! grognait le petit grand-père tout voûté. Moi, ma femme est morte cet hiver. Ils ne nous ont pas mis de chauffage, ils nous ont fait geler tout l'hiver. On n'a même pas eu d'eau chaude. Elle était malade du cœur… le froid l'a achevée. C'est pour ça, monsieur, c'est pour ça, parce que les gens oublient ! Ils s'en fichent bien, râlait le petit vieux à l'intention de l'élégant monsieur, appuyé contre un poteau et plongé dans sa lecture. Regardez-les un peu ! Ils oublient tout, on peut leur faire n'importe quoi, ils oublient. Il suffit de leur donner un peu de plaisir, une belle journée, un craquelin, monsieur, donnez-leur un craquelin et un peu de soleil et voilà, ils ont oublié. C'est ça les gens…

L'élégant monsieur apparemment ne se sentit pas visé par la colère de l'inconnu. Il ne l'avait sans doute même pas entendu. Il enroula ses journaux et s'éloigna du kiosque.

Il ouvrit largement le compas de ses longues jambes. Des grands pas d'échalas, mais lents ; il était un peu apathique, ce monsieur, avec sa barbe et ses moustaches immaculées.

Une rue joyeuse, en effet. Le pittoresque bucarestois, féminin et espiègle, un vrai ***petit Paris****[1] autrefois, parole ! S'il n'y avait pas ce laisser-aller, cette précipitation partout, et cette gaieté artificielle, maladroite. Un joyeux printemps et des gens joyeux, oublieux. Joyeux aussi les journaux. Optimistes, pédagogiques, des promesses d'avenir, l'avenir radieux, pour ceux qui vivront assez longtemps.

La table de la cuisine. Le pain, le lait. Il s'était levé aux aurores pour se procurer du pain et du lait. La nappe blanche, amidonnée.

Deux tasses fumantes. Un ersatz de café au lait. Un ersatz, il est loin, le café, au Brésil… Ersatz de café, et succédané de lait. La vieillesse, elle aussi est un ersatz, et le peuple a atteint le troisième âge, celui de la retraite.

Des tranches de pain compact, noir, chichement tartinées de marmelade de prunes. Mais la petite cuiller, le couteau, les petites assiettes ont l'éclat du neuf. Tout est propre, frais comme le printemps. Fenêtres ouvertes pour faire entrer l'élixir, le poison, l'illusion.

Madame Gafton ouvrit les journaux du jour. Elle chaussa ses lunettes, but une gorgée, regarda les titres de la première page, abandonna. Lire, de toute façon, elle n'en avait le temps que le soir, quand elle avait tout fini. Elle poussa la pile vers le bord de la table, près de son mari.

– C'est une vraie bénédiction, notre climat ! Cette succession de saisons. Qu'est-ce que ce serait, si nous n'avions que l'hiver ? Ou l'été, comme dans le désert ? Une harmonie comme chez nous, c'est une bénédiction… Chez nous, il y a de l'harmonie ! C'est une chance, une grande chance.

Son mari lui lança un long, très long regard.

– Oui, oui, c'est précisément ce que disait quelqu'un dans la file d'attente des journaux, tout à l'heure. C'est un cadeau de la nature, ce printemps ! Ce n'est plus la jeunesse, mais c'est tout de même une renaissance, non ? Une vraie provocation, je te jure !

L'épouse retira ses lunettes, les posa sur la pile de journaux, plongea son regard dans la tasse. Silence. Puis un murmure. Oui, elle murmurait :

– Tu te rappelles quand est mort François-Joseph ?

– Elle est bien bonne celle-là, qu'est-ce qui te prend ?

– Je ne sais pas, c'est juste comme ça… j'embrouille tout. En fait c'était un homme tolérant, comme tu disais, un tolérant.

Il sourit. Il connaissait bien ces petites ruses du matin. Signes de tendresse, d'encouragement pour ses préoccupations. Elle ne lui posait pas de questions sur son étude en cours, elle savait que ça l'énervait avant de partir pour la bibliothèque. De toute façon, le soir, c'est lui qui reprendrait sans doute le sujet…

Mais le matin Veturia trouvait des formules rituelles pour lui faire comprendre que son étude l'obsédait autant que lui.

– En fait, j'étais en train de réfléchir… César, Néron, c'est quand, ceux-là ? Je veux dire, quand est-ce qu'ils sont… Et Franco, et Salazar ? Mussolini, je le sais, au printemps, c'était au printemps, n'est-ce pas ? Et le Führer, c'est pareil, il s'est flingué au printemps. Et l'autre, le moustachu, le Géorgien, il a crevé en mars, impossible de l'oublier. C'est l'assaut du printemps ?

Il approcha la pile de journaux, repoussa les lunettes à monture dorée près de la tasse. La femme arrangea ses cheveux blanchis, attachés sur la nuque.

– Oui, l'assaut, comme tu dis. L'agression du changement. Quelque chose d'incertain, d'impétueux. Je vais te lire une petite histoire dans le journal d'aujourd'hui. Et qu'on ne me dise pas qu'il ne se passe rien chez nous…

Il lissa le coin de la nappe. Elle se leva, la corbeille à pain dans les mains. Il la regarda. L'instant de paix de la journée. Le petit déjeuner lui donnait des forces ; un repère calme, au début d'une nouvelle journée. Après, c'était la course, la bousculade. Les queues, les fiches de bibliothèque, les lettres aux autorités, encore des queues.

– Écoute. « Les faits que nous allons relater brièvement ci-dessous semblent tirés d'un film sur le Ku Klux Klan ou sur la chasse aux sorcières. La chasse aux sorcières du quartier de… » Écoute… Tu ne veux pas écouter ?

Elle déposait les tasses et les couverts dans l'évier. Elle bougeait lentement, à contrecœur. Elle boitillait légèrement de la jambe gauche, et avait du mal à se mouvoir, penchée ainsi d'un côté. Mais

elle était revenue, s'était rassise. Ses mains pâles et dodues étaient de nouveau sagement posées sur la nappe immaculée.

– Donc, ils ont fait irruption dans son appartement. Et tu sais quoi ? Ils y ont mis le feu ; tu peux imaginer ça ! Ils y ont mis le feu ! Parce qu'elle aimait les animaux, tu entends ! Parce qu'elle avait des chats ou des chiens, ou que sais-je. Souviens-toi du prétexte, des procédés et surtout du nom de cette femme, de son adresse. Tu comprends, tu comprends ? Et machin, qui prétend représenter le Conseil populaire du secteur… tu entends ça, complice des instigateurs, locataires de l'immeuble. Tu fais le lien, n'est-ce pas, tu vois le lien ?

Elle le fixait, sans plus sourire, habituée à son obsession de relier les événements du jour aux recherches qu'il poursuivait à la bibliothèque. Sa manie de revenir sans cesse sur ce qui s'était passé quarante ans plus tôt. Cette fois, tout de même, sur un ton particulier. Comme triomphal. Une preuve enfin décisive, qu'elle ne parvenait pas à saisir. Mais elle sentait son trouble. Une sorte de victoire redoutée, oui. Une panique longtemps refoulée, oui, oui, qui confirmait ses attentes et semblait lui redonner de la vitalité.

Une heure plus tard, monsieur Matei Gafton demanda à la bibliothécaire plus de volumes qu'à l'ordinaire et, bizarrement, resta longtemps à regarder dans le vide, sans toucher les piles devant lui. Il en vérifia pourtant attentivement les titres. Décret-loi 966 du 7 avril 1941 concernant l'aggravation des peines pour crimes de haute trahison et espionnage. Plumyène et Lasierra, ***Les Fascismes français***. Général Ion Antonescu, ***Fondement de l'État national légionnaire***, sept-oct. 1940. Lucreţiu Pătrăşcanu, ***Sous trois dictatures***, Bucarest, réédition, Éditions Politiques, 1970. ***Processo Graziani***, Rome, 1948-1950. Décret-loi 966 du 7 avril 1941 concernant l'interdiction pour les fonctionnaires d'épouser des étrangers ou des juifs. ***Nazi Conspiracy and Aggression***, Washington, 1946… Il ne connaissait que trop bien ces titres, ils ne l'intéressaient plus. L'extension de l'épidémie, la confusion… tant de petits espoirs trompeurs, jusqu'à ce que l'invisible nœud coulant se

resserre brusquement et alors il est trop tard, on ne peut plus rien faire. Hier, la maladie était encore chez le voisin, ou chez le voisin du voisin, aujourd'hui elle est en toi et c'est trop tard. Les prémices du mal dans chaque victime, pas seulement chez les bourreaux ? Les chasseurs et la proie, le feu, un lynchage, oui, oui, et le prétexte ne compte pas, il ne compte pas du tout, n'importe quoi aurait fait l'affaire.

Une explication trop simple, trop simple… La faute au printemps ? Le printemps, comme il y a quarante ans ?… Un rendez-vous ajourné, pour lequel on n'est plus fait, usé par tant de pièges, à chaque instant. Des chats, non mais, quel prétexte !

– Vous partez déjà ? demanda, intriguée, la blonde derrière le bureau.

Il haussa les épaules d'un air fautif.

Il remonta nonchalamment le boulevard. Le printemps. Des mots. Un printemps fait de mots. TNT. Poussière. Rouge. Cerises. Tendres bourgeons, une vraie publicité. Un chien et un chat. Coups, incendie, hooligans, barres de fer, appartement dévasté, le feu. La terre, l'air, l'eau et le feu. Oxygénation, aphrodisiaques, agression, le poison de la solitude. Le printemps, un rouleau de mots.

Il s'assit sur un banc, dans le petit parc désert. Des mots. Le cerveau produit constamment des mots, on les entend couler à l'intérieur de soi. Dévastation. Feu. Barres de fer, coups. Rancune. Rouge. Crématoire. Éphémérides. Le corps des éphémérides. Chocs magnétiques. La soie qui crisse, déchirée. Idylles morbides, la brise de la nuit. Les caprices de la fatigue s'enveloppaient de mots comme d'une pellicule protectrice. Moments d'absence, il connaissait le danger de ces illusions séniles.

Il devrait peut-être aller voir Tolia pour lui montrer le journal. Les réactions de Tolia étaient puériles et imprévisibles. Il jouait à merveille la vitalité, rayonnant même d'une sorte d'excitation bénéfique. Il pourrait hurler, jurer ou mettre le feu au journal, ou tout simplement jeter dehors l'hôte indésirable. Indésirable ?

Difficile de dire qui est l'indésirable. En définitive, c'était Tolia le locataire, pas lui. Alors… oui, ce serait bien d'aller voir Tolia ; et puis les visites étaient rares, le locataire ne devrait pas se plaindre. Rares, mais tiens, la dernière datait d'hier. Il frappa timidement à la porte. Pas de réponse. Pourtant Tolia était chez lui. Il était chez lui, on l'entendait, mais il ne voulait pas ouvrir. Il frappa encore une fois, deux fois, puis ouvrit la porte avec précaution. Monsieur Tolia Voinov tourna à peine la tête. Il avait reconnu l'intrus, sans le gratifier du moindre salut. L'hôte resta sur le pas de la porte, indécis. L'attente ne dura qu'un instant. Tolia cisailla l'air de ses jambes et bondit sur le seuil, face au fantôme.

– C'est donc vous, mon bienfaiteur ! Soyez le bienvenu…

Une révérence jusqu'à terre. Puis un pas de côté pour faire place à l'hôte distingué. Celui-ci décida finalement de faire la seule chose possible : il sourit. Il regarda le professeur et élargit son sourire. Oui, son locataire n'avait pas changé. Pantalons blancs à rayures, pull blanc, chaussures de sport blanches. Rasé, chauve, tout frais. Pas de doute, oui, c'était bien le même Tolia. Il s'assit sur l'une des deux chaises de sa cellule de moine.

– J'ai de mauvaises nouvelles…

– Dieu merci, dit le professeur en s'inclinant. Allez-y, ***panié***. J'offre un café comme récompense. Videz votre sac ! Vous aurez un vrai café, ***hundert prozent***, pas la pisse d'âne que l'on boit dans notre société à développement multilatéral. Si les nouvelles sont sérieuses, c'est-à-dire mauvaises, vous aurez un super-café. Super, tout droit venu du chaudron d'Allah.

Il tournait et virait dans le bazar de sa turne, parmi les livres, les cravates, les cahiers, les cabas ; comme un prestidigitateur, il avait déjà pêché le thermos et la tasse. Voici le café ! Une grande tasse verte, bien pleine, sur la petite table de métal entre deux chaises.

– Pour moi seulement ?

– Moi, j'en ai bu toute une citerne, mes pistons déconnent déjà à bloc. Buvez tranquillement, ne vous pressez pas, préparez vos

imprécations en toute quiétude. Aujourd'hui je suis tout à vous, ***gospodine*** Matei. Vous m'avez trouvé, c'est bien ma chance !

L'hôte buvait en souriant, il temporisait.

– Pour nous faciliter la tâche, je vais vous exposer le problème moi-même, reprit le professeur, impatient. Je vais vous dire de quoi il retourne. Sinon, vous allez prendre des voies détournées, partir de Katmandou… Vous avez besoin de la chambre, dites-le carrément. Je dois libérer le caveau, c'est ça ?

L'hôte faillit s'étrangler en buvant.

– Non, non, pas du tout. Je voulais juste te… t'informer… on va procéder à des réductions massives de personnel. On prendra aussi en compte les dossiers politiques. Comme dans les années cinquante. C'est la vie : être congédié ce n'est pas drôle. Et je ne vois pas ce que je pourrais faire pour t'aider.

Il avait parlé rapidement, il soupira, soulagé. Un long silence suivit, comme un écroulement, une perte de contact. À un moment donné, la voix du professeur. Rajeunie, mordante.

– Alors, maintenant que monsieur est retraité, il s'occupe d'un tas de choses bizarres, pas vrai ? Il écrit tous les jours aux autorités, m'a-t-on dit. Pour racheter vos péchés des années cinquante ? À cette époque, vous étiez journaliste et vous écriviez tous les mensonges qu'on vous demandait et tous ceux qu'on ne vous demandait peut-être pas, mais auxquels vous croyiez. Aujourd'hui vous voudriez racheter votre passé. Donc, vous rédigez des plaintes, des critiques, des suggestions… Vous contestez, vous signalez des faits, vous lancez des propositions, un vrai journaliste bénévole ! Courageux, prêt à nous rendre service, à nous autres pécheurs. On a ressorti les dossiers politiques, comme en cinquante, c'est bien ce que vous disiez ? Et pourtant les choses ne se répéteront pas, c'est ce que vous dites ? Alors pourquoi ne pas écrire sur tout ça ? Maintenant les risques sont moindres et vous touchez votre retraite tous les mois… Vous nous aidez, nous autres pécheurs, pas vrai ? Peut-être me dégotterez-vous un autre job ? Parce qu'il y a un siècle, à

Polytechnique, vous avez été camarade de promotion de mon frère, pas vrai ? Actuellement citoyen argentin, dans cette maison de fous qu'on appelle Buenos Aires. Une des plus belles au monde, dit notre ami Marga. Et il s'y connaît, il travaille dans un asile de fous !

L'hôte courbait le dos, la tasse à la main. Tolia ne le regardait pas.

– Qu'est-ce que vous voulez, que je demande à votre condisciple argentin de m'aider ? Que je demande l'aumône à mon petit frère ? Mon boss de frère est fichu, sachez-le. Que voulez-vous… la piscine, les voitures, la ferme, la maison, les comptes en banque, les vacances, tout ça c'est fatigant. Vous voudriez que je lui écrive pour évoquer nos années d'enfance, le manteau de la cheminée et la maison familiale ? Il va se mettre à pleurer et se précipitera chez son psy…

– Allez, n'exagère pas. Il t'a tout de même écrit, il me semble…

– Bien sûr, bien sûr, je n'ai eu que des joies. De la correspondance ! L'étranger ! Les pays capitalistes ! Les dictatures militaro-fascistes ! La parentèle qui a quitté le pays, attirée par le mirage de l'argent et de la vie facile, qui nous envoie son aumône à Pâques et à Noël, sa monnaie convertible. Moi, je ne suis qu'une doublure, camarade Gafton ! Une épave du passé déguisée en bouc émissaire. Le bouc émissaire, c'est ce qu'on disait dans les séminaires politiques, non ? Mais je sais que vous pourriez m'offrir une compensation, un job, un hobby payé… Payé, pas comme les nouvelles occupations de monsieur, qui ne sont que remords sans salaire. Qu'en dites-vous, hein, vous m'engagez ?

– Je ne comprends pas. Excuse-moi, mais je n'y comprends rien.

– Boon, donc, vous ne comprenez pas. Quand quelqu'un ne comprend pas, on lui explique. Boon. Vous vous souvenez de la « grande tragédie » ?

Gafton se taisait. Il s'était contenté de changer de jambe d'appui.

– La tragédie de la famille ! La Mort, monsieur… Il n'y a pas d'autre tragédie que ça, la Mort. Le Grand Scénariste des cieux nous

a engagés pour ça ! Voilà comment il s'amuse, pas vrai ? Donc, la mort… vous vous souvenez de l'enterrement ? C'est-à-dire de ce qui est arrivé à mon père ?

– Oui, oui, bien sûr, je m'en souviens, dit précipitamment l'hôte, embarrassé.

– Boon, donc vous vous en souvenez. Suicide, crime, accident, qu'est-ce que c'était ? Ou bien vous ne vous en souvenez pas ? Peut-être ne vous en souvenez-vous pas, vous portiez un autre nom… tout avait un autre nom.

– Comment, que veux-tu dire ? Que veux-tu dire…

– Comment ça, « comment » ? C'est tout simple : vous n'allez tout de même pas me dire que vous vous appeliez Gafton à l'époque. Ou bien je me trompe ? Enfin, passons. Donc, vous êtes maintenant journaliste à domicile.

– D'où sors-tu ça…

Le journaliste rougit, pâlit, devint brusquement cramoisi.

– Pas de lézard, ***panié***, il n'y a pas de quoi avoir honte. Il y a des marottes sympathiques, candides, il n'y en a pas que des indignes et des abjectes. Votre marotte tardive, comme celle de vos débuts, est humanitaire. Maintenant elle est sympathique parce que inutile et bénévole. Donc, vous écrivez maintenant comme correspondant des masses… boon. Des lettres à la place des articles. C'est exact ? C'est exact. Comme ces policiers latino-américains, qui décident de former leurs propres bandes pour faire leur fête aux voyous, mais en tant que particuliers, avec une expérience de policiers. Boon. Seulement, monsieur a d'autres passions… J'allais dire d'autres manies, excusez-moi. Donc vous faites de la recherche… Vous scrutez le passé pour oublier le présent ou pour mieux le comprendre. Ma foi, ce ne sont pas mes affaires. Mais votre affaire est ou peut aussi devenir la mienne. Nous pourrions nous occuper tous deux de la même période, avec des intentions différentes. Mais moi, je serais payé, qu'en dites-vous ?

– Je… je ne vois pas où tu veux en venir…

– Où je veux en venir ? Je vais m'énerver, voilà où je vais en venir ! Il faut que je trouve une parade… un amusement, un hobby, comme on dit dans le paradis capitaliste. Pour ne plus m'ennuyer ! Il n'y a pas de pire tragédie que l'ennui, pas même la mort. Le Vieux Scénariste du ciel attend que nous l'amusions, pas vrai ? C'est pour ça qu'il nous a créés. Puis-je devenir le collaborateur de la grande œuvre de monsieur ? J'établirai l'arbre généalogique de ma famille et je m'occuperai du chapitre mystérieux. Qu'en dites-vous ? Je ne sais pas comment sont les autres, mais moi, quand je pense à la chaleur de la cheminée, à mes années d'enfance, j'écris les Mémoires de ma famille décimée ! Vous me payez, hein, vous payez ma collaboration ?

Le silence retomba. Le silence se prolongeait, le professeur sentit, sans doute, qu'il avait un peu dépassé la mesure.

– Je vous refais un café, monseigneur ? Je n'ai rien d'autre à vous offrir. Vous ne buvez pas, vous ne fumez pas, je le sais, et c'est le jour de congé de mes dames, je ne peux pas vous les proposer. Mais un vrai café, de nos jours, c'est une véritable provocation, croyez-moi. Quasiment un attentat contre l'harmonie sociale. Un kilo de café, au marché noir, ça vaut un mois de salaire, vous voyez ça…

L'autre ne répondit pas. La fenêtre s'obscurcissait, le soir tombait. Les mouvements s'étaient ralentis, la voix s'adoucissait.

– Non, il se fait tard et j'ai du mal à m'endormir. Parlons plutôt de ce travail…

– Eh, que dire ? Si je comprends bien, vous ne pouvez pas m'aider. Vous n'êtes plus le journaliste officiel d'autrefois qui donnait un coup de main à ce fou de Marga, le médecin des fous, pour me sauver et me faire venir dans l'illustre capitale, au poste envié de réceptionniste de l'hôtel Delacramouille. Oh ! pardon, je sais que vous n'aimez pas les grossièretés. Disons plutôt Delafoufounette. C'est l'expression populaire : la foufounette.

– Oui, ce ne sera pas facile de trouver un emploi. Mais il y a un problème plus compliqué que ça.

– Ah bon ! S'il y en a un plus compliqué, nous voilà bien ! Je vais vraiment me mettre à correspondre avec l'Argentine.

– C'est cette histoire d'hôtel. Tu sais bien ce qui s'y passe. Le personnel, les diverses relations et les obligations.

– Ah ! vous connaissez donc le réseau, je vois. Auriez-vous travaillé aussi dans cette branche-là ? Vous avez fait tous les métiers, jusqu'à celui de révolutionnaire professionnel, non ? C'est pas vrai ? Dites-moi, allez, dites-moi que ce n'est pas vrai.

– Arrête de faire l'imbécile. Personne ne croira que tu t'es contenté d'être un brave réceptionniste ne connaissant que son travail, l'équipe de jour ou l'équipe de nuit et voulant toucher sa paye. Avoir été réceptionniste dans ce genre d'hôtel, ce n'est pas la meilleure recommandation, tu comprends. Sauf si tu veux entrer dans la pègre. Tu vois ce que je veux dire.

– Je comprends, je comprends. Cela signifie que nous ne pouvons continuer cette conversation dans l'obscurité, camarade. Il ne faudrait pas que l'on croie à une conspiration, camarade Gafton, et laisser penser que nous profitons de l'obscurité…

On n'avait pas entendu bouger le maître de maison, mais quelque part un lumignon s'alluma. Une ampoule étroite, de la taille d'une bougie, pincée au coin d'un cahier, au pied de la table. Une lumière fragile, laissant à peine entrevoir la trogne de consul romain du réceptionniste. Parfaitement rasé et presque trop pâle.

– Puisque aussi bien on en parle… vous allez finir par avoir des ennuis, ***môssieu'***, avec vos lettres de journaliste indépendant. Écrire des pétitions pour le bien de l'humanité ! Et cette histoire avec votre nom, je n'y ai rien compris… pourquoi faire le bien en changeant de nom ? Mes ancêtres ou les vôtres en ont changé pour bien d'autres raisons, pas vrai ? Pas vrai ? Hein ? Nous autres, métèques, pas vrai ?

On n'entendit aucune réponse, pas même un soupir.

– Quel aplomb de prendre le nom de sa femme ! Et ce, juste après la guerre ? Parce qu'un de ses frères était de ces Heil Hitler mais qu'elle était innocente ? Et, dans les années cinquante, monsieur présente sur un plateau sa biographie immaculée d'apôtre communiste, pour défendre le principe de l'objectivité ! C'est comme ça que vous vous justifiez ? C'est bien ça, Herr Gafton ?

Herr Gafton se tint coi, pas de réponse. Si, on entendit quelque chose, comme un chuchotement.

– Je me suis dit que tu pouvais essayer de faire des traductions pendant quelque temps. On trouve des pistons dans ces coopératives qui s'occupent de traductions techniques. Voire dans une maison d'édition. En attendant, ce serait tout de même quelque chose.

– Traducteur, boon ! ***Traduttore traditore***, c'est ce qu'on dit. Nous faisons tous de la traduction, c'est maintenant la loi pour survivre, pas vrai ? Boon. Nous sommes tous des doublures et des traducteurs, non ? Et le dossier du traducteur alors ? Son CV, son casier ? La mère, le père, les frères, les sœurs, l'appartenance politique…

Surtout pour les cas spéciaux ! Moi, être cas spécial, Argentine, cas spécial. Le cirque Argentine, les généraux qui ne cessent de visiter notre pays ; nous sommes des sœurs latines, voyons, et des ménageries jumelles, n'est-ce pas ? Et puis, que savez-vous, ***gospodine***, de la fonction de réceptionniste au temple des baiseurs ? Vous n'avez aucun moyen de le savoir, ***panié***. Parce que avant d'arriver aux saints et à leur Star Suprême, les courriers et les intermédiaires nous tuent. Les petits auxiliaires, les doublures, moi aussi, voyez-vous. Une doublure, mon bon monsieur, vous ne le savez que trop. Un monde de doublures, c'est ça notre cirque… N'importe quel locataire de notre planète meurtrie sait déjà cela. Tout le monde le sait, très cher. Vous aussi, j'en suis sûr.

Monsieur le professeur se tenait dans le rayon de l'humble lumignon, Herr Matei, dans l'obscurité, subissait en silence la logorrhée de son locataire, Anton Vancea Voinov, dit Tolia.

Après une pause pour souffler, la réplique vint enfin.

– En fait, je venais te proposer… pourquoi se voiler la face ? Si tu as besoin, si tu avais besoin, voyons, d'un peu d'argent. Je ne suis pas bien riche, tu le sais. Je venais cependant t'offrir… je pourrais… je suis disposé à…

– Un prêt ? Sous forme de prêt, n'est-ce pas ?

– Ben oui, bien sûr. Autrement…

– Boon, c'est parfait ! Un prêt, oui, j'accepte. Vous voyez, ***panié*** Matei, j'accepte. Je suis d'accord pour le prêt. N'importe quand, n'importe comment, n'importe quel montant. J'avais peur de trouver, après votre départ, une enveloppe bourrée de billets tout neufs. Vous êtes toujours resté dans le noir, vous pouviez, sans vous faire remarquer, glisser ce cadeau délicat. Je n'aime pas les philanthropes, vous savez. Je suis content que vous ne fassiez pas partie de cette catégorie douteuse. On est même légèrement radin, hein, monseigneur Gafton… J'espère que vous ne prenez pas mal le fait que je vous aie observé attentivement. J'avoue une estime inébranlable pour cette marque de sérieux. L'avarice est une chose sérieuse, elle mérite tous les honneurs ! Il n'y a que les imbéciles pour penser que c'est un défaut. Je suis d'autant plus touché par votre proposition, vous savez.

Le regard rivé sur la vitre sombre, le professeur parlait à toute allure, tout contre la fenêtre, sans se tourner vers son interlocuteur. Les phrases semblaient venir par ricochet de l'écran de verre, de l'obscurité de la nuit. Il le sentait sans le sentir : son hôte s'était levé, il se trouvait près de la fenêtre… tout près, il le sentait sans le sentir ; ce grand échalas de Gafton était déjà à sa gauche, comme penché sur une ombre invisible. Il le sentait sans le sentir, de toute façon, cela lui était égal… ce balourd avait déjà fait demi-tour, lentement ; son crâne net apparaissait, sphère luisante, dans le mince cercle de lumière, comme auréolé. Oui, oui, lui, Tolia, avait déplacé le cahier et l'ampoule sur une étagère, pour que la sainte lumière tombe sur cette

calvitie et il regardait avec étonnement le grand échalas comme s'il venait juste de découvrir sa présence.

– Ai-je dit quelque chose qui vous fâche, monseigneur ? Ma gaieté débridée vous incommode ? C'est un jeu ingénu. On peut tout aussi bien l'ignorer. Vous n'avez pas à vous en faire. Je ne vous enquiquinerai pas avec mon mélodrame, je ne suis pas un casse-pieds. Pour ce qui est du prêt, une autre fois. Quand cela se présentera. Une autre fois. Quand nous commencerons nos séances de souvenirs…

Puis il se tut, longuement. Il rassemblait sans doute ses forces pour la dernière fanfaronnade. Effectivement, sa voix devint grave, calme, basse, sans le moindre aigu.

– Je me fiche de tout, monseigneur, sachez-le. Vous entendez, je me fiche de tout… vous vous souvenez de mon père ? Il croyait passer au travers. Philosophe ! La Sorbonne ! ***Magna cum laude !*** Flop… il a fini par ouvrir un dépôt de vins, vous le savez. Pour s'en sortir… Il croyait s'en sortir, le vin est un combustible toujours nécessaire. Même dans les époques de calamités, surtout dans les époques de calamités. Regardez autour de nous comme les gens se pressent pour acheter ce vin dégueulasse, fait de tout et de n'importe quoi. Le réceptionniste Vancea se fiche de s'en sortir ou pas ! Je me fiche de tout, rappelez-vous ça. Mais lui, il ne s'en fichait pas. Philosophe, la Sorbonne ! Quand il a compris ce qui l'attendait dans le paradis où il était revenu, il s'est fait tout petit. Avec des relations, de l'argent, un dépôt de vins… on s'en sortira. C'est ce qu'il croyait, le philosophe. Il ne s'en est pas sorti, comme vous le savez, il ne s'en est pas sorti. Moi, je m'en fiche, même si je m'en sors d'une manière ou d'une autre. Je m'en fiche. Mon indifférence est plus dure que le diamant ! Mon indifférence est du diamant, monseigneur, plus dur que le cœur de Sa Majesté le Scénariste Suprême, caché partout, et toujours introuvable. Partout et nulle part, ben oui, sa dernière astuce…

Il ouvrit brusquement la fenêtre. Les ténèbres s'engouffrèrent, véloces, parfumées, perfides. Un coup de fouet violent. Le professeur

chancela, se ressaisit, prit son hôte par les épaules. Doucement, avec nonchalance, il le poussa vers la porte.

– Vous êtes revenu ? murmura la blonde assise au bureau, stupéfaite.

Matei Gafton sourit d'un air complice. C'était un habitué de la maison, comme on dit, il passait le plus clair de son temps à la bibliothèque, pourtant il hésita avant de s'expliquer.

– Oui, j'ai finalement renoncé à rentrer chez moi. Mon épouse donne des cours dans notre appartement jusqu'au soir et je la dérangerais. Quant à mon voisin et ami, il est parti à la recherche du Grand Scénariste, répondit, tout content de sa plaisanterie, le lecteur revenu aux joies de la lecture.

Je me suis un peu reposé dans un parc. C'est un printemps agressif, je dirais… confia timidement le distingué lecteur en se dirigeant vers sa place habituelle, au fond, près de la fenêtre.

Des piles de livres et de journaux anciens s'amoncelèrent bientôt sur la table de monsieur Matei Gafton.

Activité du ministère de l'Intérieur sous le régime de Monsieur le Maréchal Antonescu, Société Nationale d'Éditions et Arts Graphiques Dacia-Traian, 1943. Décret-loi d'octobre 1940, réorganisation du Sport roumain. Décret d'octobre 1942. Propagande, Danger. Existence et intérêts de l'État, 1940, 1942, 1943. Commissaires à la roumanisation, peines pour haute trahison, condamnation à mort pour les déportés qui reviennent clandestinement, oui, oui, tout était là. ***Décret concernant l'interdiction de se marier avec des étrangers ou des juifs. Processo Graziani. Aggravation des peines pour haute trahison et espionnage*** auquel était venu s'ajouter le ***Mémoire des 65 intellectuels roumains, adressé en avril 1944 à Ion Antonescu, pour faire sortir la Roumanie de la guerre***, ***etc.*** Et, oui, oui, il y avait aussi les journaux, oui, oui, et les livres, la

bibliothécaire connaissait déjà le menu. Mais, cet après-midi-là, le studieux retraité n'avait pas envie de continuer ses recherches. Le printemps contrariait les lectures et l'étude : la salle était déserte, à part quelques vieillards maniaques. Maniaque, c'est aussi ce qu'on pouvait dire de lui, avec ces fiches et ces citations pour une étude que personne ne lui demandait, n'attendait ni ne souhaitait. Il avait mal à la tête. Non, aujourd'hui il n'arriverait pas à travailler. La faute en était au printemps… le trouble… les migraines… un rendez-vous longtemps ajourné, pour lequel ne sont plus faits des captifs dressés à longueur de temps… Ce tumulte étourdissant, un mirage auquel on ne pouvait se fier.

Monsieur Gafton porta machinalement la main à son front, pour en essuyer la sueur. Un tourbillon, oui, oui !

Il se pencha sur son cahier, décidé à écrire. « Dans une société nouvelle, l'éthique et l'équité doivent être autant des principes de législation que de vie. Les fonctionnaires, quel que soit leur rang, devraient être les premiers à les respecter. Juste un exemple : le colis que j'ai reçu ces jours-ci d'un ancien collègue. Eh bien, vérification faite du contenu énuméré par la poste argentine, certains articles avaient disparu. » Oui, il reconnaissait ses propres mots avec dégoût.

Il déchira la page, la jeta au panier. Une autre page pleine : le brouillon d'une autre lettre. « Je ne suis pas coutumier des lettres anonymes, comme vous pouvez le constater. J'assume mes petites réclamations et suggestions. Petites, peut-être, mais importantes. Il faut corriger, améliorer ce qui dépend de nous. Au moins ça. Je vous ai signalé la qualité déplorable des ascenseurs portant la marque ***Ascensorul***. Eh bien, avant-hier… » Il était écœuré, oui, il fallait le reconnaître. Il était écœuré et pourtant incapable de renoncer à ces messages, soigneusement calligraphiés, par lesquels il signalait au monde son existence, sa persévérance, son échec.

Son regard se perdit au loin, avant de revenir se pencher, obstiné, sur les mots : « À la Fourrière, chers camarades, il est des pratiques que les amis des bêtes ne sont pas seuls à trouver inadmissibles. La loi prévoit un délai de trois jours pour permettre aux possesseurs

d’animaux perdus de venir les récupérer. La seule façon de savoir si l’un d’eux s’y trouve est de visiter cette institution. Mais l’accès en est interdit, les gens se pressent en vain devant le portail, prêts à payer une taxe pour récupérer leur compagnon perdu. Camarades, le mépris du droit élémentaire… »

Note

1 . En français dans le texte comme, désormais, tous les mots en italique suivis d'un astérisque. (***N.d.T.***)

Dans le parc de l'hôpital, les patients faisaient leur promenade. Le docteur s'assit sur un banc. Il retira ses lunettes, se massa le front et, la blouse ouverte, essaya de se détendre.

Son collier de fine barbe noire était trempé de sueur. Il l'essuya avec son mouchoir, tentant d'oublier sa fatigue. Il croisa ses bras courts sur son ventre rebondi, se laissa glisser contre le dossier. Ses mains, ses épaules étaient molles, mais ses jambes semblaient de plomb. Il sombra dans une douce torpeur.

Son assistante lui apporta une tasse de thé froid et des comprimés dans un sachet de papier. Le docteur caressa de nouveau sa barbe noire, remit ses lunettes fumées. Il avala la poignée de comprimés et but le thé à petites gorgées.

– Vous êtes fatigué. Vous ne vous ménagez guère…

– Oh ! se ménager ! On tient le coup, comme on dit.

– Vous fumez trop. Vous mangez à la va-vite, vous ne dormez pas assez. Vous savez bien qu'avec votre cœur… ce n'est pas permis. Vous faites tout ce qui est défendu, comme un malade qui ne sait pas de quoi il retourne.

– Justement, je le sais. Subitement, c'est ça la solution.

Suivit un long silence. La brise perfide et parfumée, longue queue invisible de paon sur le ciel diaphane. Oui, le bourdonnement des éphémères, l'assaut impétueux du printemps, ses folles provocations. Tout cela semblait venir d'un autre temps, d'un autre monde.

L'assistante contemplait le ciel, mais elle sursauta soudain.

– Il faut que je vous lise quelque chose. Vous allez voir jusqu'où on peut aller.

Ses petites mains, aux doigts chargés de bagues, déplièrent le journal qu'elle tenait sous le bras.

Marga n'avait pas l'air d'écouter. La voix de la femme s'élevait de plus en plus forte.

– « … ***Ceux qui essayent d'intervenir sont malmenés par les hooligans. Les services du maintien de l'ordre sont alertés… Ils font une descente sur les lieux. Ils exhortent les esprits à se calmer et se retirent.*** » Vous entendez ça, docteur : « ils exhortent ». Comme si… passons. Écoutez, docteur, vous entendez ça : « ***On continue de dévaster l'appartement. Les fonctionnaires de police reviennent, ils appellent de nouveau au calme et se retirent.*** » Vous entendez, « ils appellent »… « ***Les représentants de l'ordre interviennent une troisième et dernière fois. La bande ne quitte le terrain qu'une fois fatiguée, quand cela ne l'amuse plus.*** »

La voix s'était tue, mais l'auditeur ne réagissait pas. Comme s'il somnolait. Non, il ne somnolait pas.

– Je crois bien que nous avons de la visite, souffla le docteur.

Une femme menue, svelte, en tailleur brun, avançait dans l'allée. Une démarche appuyée, martelée. L'infirmière l'avait, certes, reconnue tout de suite, mais, impassible, elle reprit sa lecture. « ***Aussi incroyable que cela paraisse, les choses se sont passées ainsi. En plein jour, au vu et au su de tout un quartier…*** »

Le médecin s'était déjà levé. Il ajusta ses lunettes pour cacher son œil absent, il souriait, la jeune femme souriait aussi, ils se serrèrent la main. L'assistante leva un instant les yeux de la page et reprit, agacée : « ***À l'heure où nous écrivons ces lignes, l'appartement X de la rue Y présente l'aspect d'un lendemain de bombardement, d'incendie, de cataclysme…*** » Ortansa, l'infirmière dodue, se tourna vers le docteur, sans un regard pour la visiteuse. Elle fit la moue de ses grosses lèvres fardées d'un rouge gras.

– Écoutez-moi ça, elle s'est enfuie de chez elle ! La victime dort chez des amis, des membres de sa famille, c'est ce que disent les journaux. La victime craint que l'agression ne se renouvelle…

On ne savait pas si cette information faisait partie du texte ou si c'était un commentaire personnel.

– Voilà où nous en sommes ! Je vois d'ici la malheureuse finir comme patiente chez nous, elle, et non ces fous furieux qui voulaient l'incendier chez elle. Ceux-là, ils s'en sortent peinards, vous m'entendez ! Personne ne va les interner comme il faudrait…

En colère, elle regardait ses deux auditeurs indifférents comme s'ils étaient impliqués dans cette affaire, ou coupables, elle les englobait, en réalité, dans une frustration bien plus large.

Elle se pencha, ramassa sur le banc la soucoupe, la tasse à thé et le sachet en papier qui avait contenu les comprimés. Elle garda le tout sur ses genoux et resta là, immobile. Installée commodément, elle contemplait en souriant les légers nuages violets. Le crépuscule, les nuages courant sur le ciel printanier… mais le docteur semblait ne rien remarquer, attentif à la seule arrivante.

Marga ne regardait que la visiteuse. Irina avait compris, elle sourit. Le docteur lui entoura tendrement les épaules en se dirigeant vers le cabinet.

Une longue journée, bizarre. Une journée qui l'avait fait tourner en rond, tourneboulée jusqu'au vertige. Elle avait éprouvé, à plusieurs reprises, le besoin de se recueillir dans le calme d'une église, mais elle se retrouvait finalement dans le cabinet de Marga.

Ce matin, à l'arrêt de bus, elle avait la tête pleine de mots-refrains aux cadences étranges, une sorte de transe stupide. ***Du point de vue de la mort… point, point, point… point de vision maximale, nuit parfaitement claire, les morts absents, comme les vivants… point fixe, final, éblouissement et aveuglement.*** Comme une incantation. Une sorte d'impulsion sénile, un malheureux point à peine visible, surgissant encore et encore. Éblouissement, aveuglement, oui, oui, un aiguillon phosphorescent du néant, la nuit parfaitement claire, les morts absents, comme les vivants, oui, oui.

Bruits. Bavardages basses babils. Elle entendait, quelque part, au loin, le spectacle du monde. Les camions, les tramways, les roues, pfuit, pfuit, fouettant l'asphalte, les voix rebelles, le sifflet de l'agent de la circulation, les roulés-boulés d'une boîte de conserve, la sirène de l'ambulance, le bruissement des queues hystériques pour les journaux, les pommes de terre, le papier hygiénique, l'aspirine.

Elle ouvrit les yeux : un groupe d'enfants de maternelle se mettait en rang pour traverser la rue en direction du parc.

Un être diurne, voilà ce que j'étais. La nuit me faisait peur. Bourbier perfide, barbare.

Solaire et concrète, c'est ce que j'étais, prête à m'accrocher à toute chose visible, vivante… quand donc tout cela a-t-il changé ? Livrée maintenant à la nuit, seul refuge. Le temps et la géographie de la nuit ont remplacé mes jours. Maintenant, au cœur de cet aveuglement torride, on ne pourrait même pas reconnaître mon visage.

Le feu était passé au vert. La rangée d'enfants s'avança timidement. Sourires crispés, menottes serrées l'une dans l'autre. Une maîtresse rondelette fit signe de commencer à chanter. Un murmure prolongé, léger, piou, piou, doux, sans vigueur, anesthésié. Convoi d'ombres. Dodelinantes, somnolentes.

Irina referma les yeux, serra violemment les paupières, les rouvrit. Elle traversa, monta la pente pavée menant au parc et s'assit sur le premier banc, sous une voûte de branches.

Elle sortit le journal de son sac, le déplia. ***NOTRE VIE***. Le journal de l'Association. Ce titre en grosses lettres rouges, elle le connaissait depuis des années. Le slogan au-dessus : ***Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !*** était imprimé sur tous les journaux et les magazines du pays, dans tous les bureaux, toutes les écoles, tous les hôpitaux.

Elle lut et relut cet appel. Comme si elle était confrontée pour la première fois à son urgence, scandée avec vigueur, exigeant une réponse. Et si, et si… se retrouva-t-elle en train de murmurer. Union, union urgente, et si…

« Les tâches complexes de l'Association, les nouvelles exigences de l'étape actuelle. Les indications et les orientations du Secrétaire Général concernant le rôle des organisations de masse et des organisations citoyennes dans la réalisation de la politique générale. »

Elle tourna la page, le papier de mauvaise qualité menaçait de se déchirer, l'encre lui avait déjà noirci les doigts. « Le titre de "meilleur serrurier de l'Association". Hommage à notre bien-aimé ***Conducător***. La Fête du travail. Le photographe émérite de l'Association. L'éducation des membres dans l'esprit de l'éthique et de l'équité socialistes. » Page suivante. « Deux décennies depuis le IX^{e} Congrès. La professionnalisation des handicapés et leur intégration dans la production. » Et ainsi de suite… « Relations d'amitié et de collaboration avec les associations similaires d'autres pays. Championnat de foot de l'Association des handicapés. L'esprit de l'éthique et de l'équité socialistes. Le combat pour la paix et l'extension des relations extérieures. Tester les élèves handicapés. Les exigences de l'économie socialiste. La protection du travail. L'exposition de photos au Jubilée de l'Association. L'insertion des handicapés. Hommage à notre bien-aimé ***Conducător***… »

Assoupissement, torpeur et vide et amertume paresseuse, paresseuse. Elle aurait voulu poser ses mains contre un mur sacré pour en sentir la fraîcheur, puis demander : « Sommes-nous pires que les autres ? » et attendre l'écho, l'écho de ces vaines paroles. Oui, et elle aurait collé ses mains réunies tout contre le mur d'une chapelle solitaire pour poser des questions sans réponse. Les voix, à côté d'elle, la réveillèrent.

– Une hyène, voilà ce qu'elle était. Elle s'est plainte du directeur des centaines de fois. Elle criait au beau milieu des réunions qu'il avait trahi sa classe… Tu te rends compte d'une démagogue ! Deux jours avant les congés, il l'a fait venir à son bureau. On aurait dit un taureau blessé. Tu es pire que Tunsoiu, criait-il. Tu ne la connais pas, celle-là, elle a eu de l'avancement, elle est au ministère depuis longtemps. Une analphabète, une magouilleuse, elle envoyait les

gens faire ses courses, elle exigeait des cadeaux de tout le monde, elle se faisait payer par n'importe qui. C'est ce qu'il lui a crié, tu es pire que Tunsoiu ! Je t'ai aidée, j'ai sauvé ton ménage, je t'ai donné de l'avancement, je t'ai défendue quand on se plaignait de toi, je t'ai envoyée à l'étranger, j'ai passé l'éponge sur ton histoire avec ce chauffeur. Mais tu as fait de ton service une véritable porcherie, des cabinets publics, où tout le monde peut venir vomir quand il veut… il y a eu de ces cris, on les entendait depuis la grande salle !

Recroquevillée sur son sac à main, Irina ne bougeait pas. Comme si elle n'avait pas senti les deux petites jeunes filles s'asseoir à côté d'elle. Elles non plus ne lui prêtaient aucune attention.

Les voix ondoyaient, un doux clapotis. Celle qui était à l'autre bout du banc avait un timbre grave, puissant.

– Le directeur lui a crié : Ouste ! Tu entends, fiche le camp, c'est ce qu'il criait. Je pense qu'il a dû avoir peur, après. Elle représentait le Parti, c'est comme ça qu'elle se présentait, Bretan : le Parti. Il lui en a fallu du courage pour la mettre à la porte, ça pouvait passer pour une insulte… tu sais bien comment ça se passe, ça peut mal tourner et plus moyen de s'en tirer !

Irina se leva, les deux petites pies se turent.

« Sommes-nous pires que les autres ? », était-elle prête à demander au néant. Oui, aurait-il répondu, puis il aurait dit : Non, sans savoir quelle était la réponse la plus triste, pour finir par ce « je ne sais pas » plus angoissant que tout et il aurait rappelé les jeux profanes de la fourmilière… la fabrication du beurre, le rivetage des bateaux, la confection des uniformes, la danse, les discours, pinces bicyclettes perruques disques cravates trains conserves soutiens-gorge canons livres, toute la surenchère inventive du superflu.

– Oh, ooh ! Ina !… il y a bien dix ans que je ne t'ai vue.

L'homme lui avait tapoté l'épaule.

Devant un éventaire de livres, dans la rue, Irina feuilletait un guide des plantes médicinales. Remèdes anciens, graines et herbes.

Il était grand, imberbe, pâle. Des lèvres épaisses, un long nez, une calvitie en pleine progression, des lunettes. Complet chocolat, cravate café, visage blanc, laiteux.

– Il me semble que tu n'avais pas de lunettes… balbutia-t-elle, désorientée.

Ştefan Olaru, l'ingénieur. Major de promotion. L'ambitieux qui, par ses efforts et son acharnement, avait pris la première place, celle qui revenait à un autre, trop bohème, trop insouciant. Donc Ştefan, dit Fănică… il avait vécu avec Laura, la petite pour laquelle se bagarraient tous les dragueurs, brièvement avec Nora, puis il s'était marié, à l'étonnement de tous, avec Salomé, une vierge sèche, à laquelle il avait vite collé deux myopes dodus, il l'avait abandonnée ensuite pour une jeune femme ingénieur, joueuse de hand-ball, belle, massive, lascive, et puis après, on ne sait plus… Fănică, le vaniteux, le travailleur, l'efficace. Il a dû réussir, qui sait, à tirer profit de ses qualités. Oui, ils ne s'étaient plus revus depuis leur jeunesse. Elle se souvint de Gafton et du docteur, de Tolia le lunatique, de tous les rêves anciens.

– Tu n'as pas changé, dit-il sans entrain. Tu lis, tu lis toujours ? C'est signe que l'on n'est pas heureux, la lecture, non ?

Irina déposa la brochure qu'elle tenait à la main, se laissa examiner, l'examina à son tour, avec attention.

– Toi, tu as dépassé ce stade-là ?

– Pas vraiment, pas vraiment ! Mais je m'en tiens aux classiques. Ces nouveaux, là, je ne les comprends pas. La vie est plus simple. Bien plus simple… elle exige et elle donne. Un code limpide.

– Et elle t'a donné ? Tu as l'air satisfait.

– Tu vois, tout de suite les grands mots ! Voilà l'effet des lectures… Qu'est-ce que cela veut dire satisfait, insatisfait ? Nous sommes tout de même des intellectuels, non ? Tu voudrais que je me plaigne d'avoir un ulcère ou bien de ne pas trouver de viande ou de fromage, ou d'aiguilles à coudre ? Ou bien d'avoir vécu, moi aussi, comme tout

le monde dans un appartement sans chauffage cet hiver ? Citrons, papier toilette, autobus bondés : c'est de ça que tu voudrais parler, de ça ? Non, vraiment, non. Sache que je ne descends pas aussi bas ! Tu vois, les intellectuels n'ont pas encore compris que…

Irina sourit, Fănică avait oublié qu'il venait de parler au nom de cette infâme catégorie, mais elle n'avait pas envie de l'interrompre.

– Une contradiction ? Tu veux dire que je me contredis déjà, trop vite ? Non, il n'y a aucune contradiction, je te dis. La population instruite a augmenté chez nous, formidablement. Les paysans et les ouvriers ont changé, grâce aux machines. Et les intellectuels, réfléchis un peu, qui sont, en fait, aujourd'hui ces intellectuels ? Des médecins, des ingénieurs, des avocats, des professeurs, des hommes politiques. Oui, oui, ne ris pas, les hommes politiques font partie, eux aussi, de cette catégorie… Voilà les intellectuels ! Pas ceux qui passent leur temps en parlottes dans les cafés. Une classe nouvelle, importante, qui règle les activités sociales. Si bien que… que te dire ? Je fais des travaux intéressants, mon ménage marche bien, quoi d'autre… des jérémiades ?

Fănică s'était beaucoup rapproché de son interlocutrice, pour être plus convaincant.

– J'ai aussi voyagé. Pas mal. Depuis cinq ans environ, ils se sont mis à m'envoyer un peu partout. J'ai aussi vu les autres, de l'autre côté… Bien sûr, ils ont à manger, des voitures et des contraceptifs. Mais ils ne sont pas plus heureux, tu sais ! Je le plains, leur bonheur, crois-moi ! Chez nous, il y a de la décence, tu sais. La décence, bon sang, c'est une vertu inestimable ! Non, je ne dis pas que chez nous c'est le paradis, je sais ce qui te fait sourire. Mais il y a de la décence, ma chère. De la décence ! Ce qui ne se fait pas, ne se fait pas. La vie est courte. Regarde, on en a peut-être pour dix ans encore à faire des étincelles et pfuit ! Plus rien.

Irina le regardait, captivée. Elle le regardait avec de grands yeux de veau, limpides.

– Moroses… hum, oui. Ils sont tous moroses, regarde-les ! Le camarade Ştefan Olaru désignait les gens devant l'éventaire de livres, la rue, le monde, l'univers. Mais oui, toi aussi… tu es morose ! Pourquoi ? Tu crois à la postérité ? Et tu crois que la postérité dépend de la pureté de la conscience ? Ici et maintenant ! C'est le seul code valable, mets-toi bien ça dans la tête !

Irina jeta un coup d'œil à sa montre, ah ! elle avait oublié, elle n'avait pas de montre.

Elle sourit et battit rapidement des paupières, revigorée. Elle ne craignait plus les questions du camarade Fănică. « Mon ménage marche bien ! Les intellectuels, les hommes politiques. Elle exige et elle donne, ici et maintenant, pfuit, adieu la postérité… » Si c'est sa tasse de thé, au père Fănică… Son code n'était pas nouveau et il n'était pas le seul à l'invoquer.

Mais monsieur Ştefan Olaru découvrit soudain qu'il était pressé. Il consulta sa montre, il avait un tas de choses à faire, et il avait aussi une montre. Il se balança un moment encore d'une jambe sur l'autre.

– Alors, moi, tu penses que je me suis commis avec les parvenus ?

Fallait-il répondre ou non, qui sait.

– C'est plus intéressant, crois-moi. Je n'aime pas les losers, les déclassés. C'est bien plus intéressant du côté de la hiérarchie ! Et pas seulement plus utile, plus intéressant, crois-moi.

Irina se replongea dans le flot de la rue. Des vieux avec des cabas, des collégiens en ciré, des agents avec ou sans uniforme, des ménagères courant d'un magasin à l'autre, d'une queue à l'autre, des gamins tapis dans des passages, l'air brûlant et poussiéreux de la cavalcade journalière. Des bulldozers, des grues, des excavatrices, la ville assiégée par les chenilles, les coups, le fracas des démolitions. Épaisse fumée, nuages noirs des goudronneuses, vagues de poussière grise des bennes basculantes déversant du ciment, du béton, des préfabriqués, des tuyaux, des planchers, pour les chantiers du bonheur collectif.

Irina s'égara parmi les immeubles du quartier, dans ces nuées de fumée et d'odeurs. Devant un bâtiment de briques une inscription la frappa. Oui, c'est ici qu'elle voulait venir. Devant cette porte, devant cette inscription. Elle la lut et la relut sur le rectangle de métal doré : CLINIQUE VÉTÉRINAIRE. Elle colla ses paumes contre le mur frais, ferma les yeux.

Puis elle les rouvrit, vit la porte grande ouverte, entra. Personne. Elle avança dans le couloir. Arrivée au bout, elle fit demi-tour. Elle appuya sur la première poignée, à droite, et pénétra dans une longue salle. De grandes cages, sur deux rangées. Des chiens… elle eut le temps de voir un setter, couché en boule, mélancolique, le bout du museau couvert d'un eczéma rouge, purulent. Elle retourna vers la porte, tomba sur la femme de ménage. Une boulotte en blouse blanche et savates, les mains sur les hanches.

– Vous venez voir un patient ?

Quelle drôle de formule… et elle n'avait l'air ni ironique ni hostile. Une femme âgée. De grands yeux noirs, des cheveux blancs, ondulés.

– Non… je… c'était juste pour… Irina essayait de sourire, en reculant d'un pas.

– Le docteur Pompiliu est absent, il est à un congrès. Il rentrera vendredi. Si vous avez rendez-vous pour…

– Non, je voulais seulement…

– Venez, s'il vous plaît, allons dans le cabinet, décida la vieille femme en prenant les devants.

Elle se balançait en marchant comme si elle boitait.

Elle entra dans la troisième pièce. La visiteuse lut sur la porte : Prof. agrégé, Dr Veta Apostolescu. La femme passa derrière le bureau, sur lequel se trouvait une paire de lunettes. Elle se pencha, les chaussa. Donc, ce n'était pas une femme de ménage, mais… une savante ! Elle lui fit signe d'entrer.

– Vous avez un problème ?

Qu'aurait-elle bien pu demander ? Poser des questions sur les amis handicapés d'un homme handicapé, muet, sourd, sourd-muet ?

– Comme c'est calme par ici ! Ces chiens sont sages comme des images, sont-ils muets ?

– Non… abrutis. Les médicaments. Ils sont affaiblis. Ils souffrent. Nos murs sont épais, on n'entend pas les aboiements. Sinon, ce serait…

– Ça existe, des chiens muets ?

La savante rajusta ses lunettes. Elle scruta, méfiante, cette intruse en veine de papotages.

– En quoi cela vous intéresse-t-il ?

Irina, confuse, tardait à répondre et c'est précisément cette hésitation qui la sauva. Madame le docteur se fit pleine de sollicitude, prête à offrir son aide, si…

– Dites, dites-moi… Dites ce qui est arrivé.

– Eh bien, je travaille… comment dirais-je… je travaille chez les handicapés, à l'Association, mais non, ça, en fait, ce n'est pas important. Eh bien, comment vous dire… une amie. Il s'agit d'une amie, en fait. Elle a, ou elle en avait un spécimen. Peut-être de naissance, ou bien quelque chose était arrivé…

– Un chien muet, dites-vous ?

– Eh bien, apparemment, moi, je crois que… ou alors elle se trompait, peut-être, que sais-je. Est-ce possible ?

Madame le docteur, professeur agrégé, la regarda longuement. Comme si elle n'avait pas envie de répondre, tant la pause se prolongeait.

– Il en existe de ce genre. En Australie.

Irina se taisait. La vieille vétérinaire se taisait. On n'entendait pas les chiens, engourdis par les médicaments, et le bâtiment avait des murs épais.

– Le dingo, reprit la savante.

Une autre longue pause jusqu'à ce que l'apostolique vétérinaire apostolescu lui offre un bref cours de vulgarisation. Comme si elle récitait un texte, dégoûtée, elle, la diva Veta. Veta ! quelle idée !… « Un chien muet, mais qui entend très bien. À l'origine, un chien ordinaire, domestique. Dans les grandes étendues australiennes, il est retourné à l'état sauvage et s'est rapidement multiplié. Une bête féroce. Une créature du désert. Il n'aboie pas, il guette sa proie sans faire de bruit, parfaitement silencieux… »

Veta surveillait son auditoire avec méfiance et sévérité, nullement convaincue de la nécessité de se fatiguer, et pourtant elle semblait incapable de résister au plaisir d'instruire.

– Une férocité qu'on ne trouve même pas chez les loups. Il tue même quand il n'a pas faim. Deux chiens sont capables de tuer mille moutons en une nuit. Mille !… Sans bruit, sans voix. Il n'aboie pas. Il guette. Il attaque. Il tue sans bruit. Il souffre en silence et meurt en silence.

Des cas de mutisme, chez les chiens, comme ça, à cause d'un environnement particulier, hostile ? Il pourrait arriver à l'ami de l'homme ce qui… le petit chien de son amie pourrait-il avoir une maladie qui… mais Irina ne voulait plus multiplier les artifices, d'autant que Veta continuait calmement son cours.

– Des recherches sur le chien dingo sont en cours. Dans des réserves spéciales. Retiré de son milieu et placé dès la naissance dans d'autres conditions, il se développe normalement, sans tendances meurtrières. Normalement, d'une certaine manière… En réalité, il devient un chien d'une extrême humilité. Oui, on peut les apprivoiser. En les soustrayant à la vie sauvage. Ils font preuve d'une douceur muette, humble. Bouleversante…

Oui, oui, balbutia la visiteuse, ouioui, en effet, elle hocha la tête et bredouilla encore ouioui et la petite grand-mère confirma, ouioui, alors qu'Irina était déjà en train de sortir sur ce refrain balbutié,

répété au rythme des pas s'éloignant le long du couloir, vers la porte d'entrée.

Elle entendit, à un moment donné, le bruit des lunettes que la mamie avait dû faire tomber sur le verre du bureau. Sonorité mystérieuse, ouioui, de xylophone argentin, et des petits couinements suspects et le bruit sec des lunettes sur le verre du bureau. Tympans fins, affinés, tic-clic, les lunettes, le couteau, la brise argentée de la nuit, ouioui, Irina était sortie du cube de briques, elle avançait, enveloppée par les vagues douces, parfumées, de l'obscurité, bien qu'il fît encore clair et que le jour battît son plein, vigoureux, agressif, avec des milliers de bouches et de trous béants, affamés.

Puis elle se retrouva dans le centre, à l'arrêt du tram, place Rosetti. Justement, le tramway arrivait dans un bruit de ferraille. Le marchepied était trop haut pour ses petites jambes et sa jupe trop étroite. Agacée, elle repoussa son sac du coude, banda ses muscles, s'accrocha, se cramponna à la barre, voilà, elle était montée.

Le tramway était presque vide, quelques voyageurs seulement. Devant elle, un jeune homme ébouriffé, boutonneux, très agité, lisait un journal en remuant les jambes. Elle manquait d'air, elle porta la main à sa gorge, ferma les yeux, la tête lui tournait comme si elle allait s'évanouir, elle essuya son front couvert de sueur froide. Quand elle rouvrit les yeux, le jeune homme avait disparu. Il avait dû descendre, ne restait que le journal froissé sur le siège. Elle le prit d'un geste automatique, rapide, absurde, sans s'en rendre compte.

Les premières phrases jaillirent, agressives, et disparurent aussitôt, elle ne voyait plus que des traces, des signes disparates, qui palpitaient, comme un bulbe rouge. ***Le matin, la locataire de l'appartement… L'escalade, le balcon, les vitres… font irruption chez elle, l'immobilisent, arrachent les fils du téléphone… sous le balcon, allument un feu, un bûcher… la locataire, les chats, les poings, les coups… les vitres brisées, l'incendie… la femme attachée, les chats brûlés…*** des mots qu'il suffisait de prononcer pour qu'ils se matérialisent…

leur réalité brutale et nette : dimanche, 8 mars, à 9 h 30, l'assaut de l'appartement de la rue X, l'incendie, les chats torturés, la retraitée malmenée. Un instant dans la vie du journal, un instant de la vie du monde. Un instantané de l'assaut du printemps. Déchaînement ? Une rencontre quelconque, un jour quelconque, dans un quelconque tramway, une explosion de déjections et de senteurs, cette hypnose appelée Printemps.

Elle eut du mal à lâcher le dossier du siège. Elle descendit à l'arrêt suivant. Elle partit, à pied, frissonnant de froid, voir le docteur Marga. Une heure de propos décousus, une conversation d'amis, en somme. C'était ça les entretiens avec Marga. Et c'était peut-être justement cela, son métier, en fin de compte, l'amitié, rien d'autre. Elle sortit fatiguée, soulagée, solitaire.

L'agonie du jour. Lentement, la mer hospitalière de la nuit s'ouvrait, qui nous pardonne et que je cherche, et rends-nous enfin à nous-mêmes… La poussière fine déposée sur les yeux, les lèvres. Soudain, ce frisson, ces épaules secouées, comme si la croûte qui s'était épaissie toute la journée se brisait avec un son léger, argentin.

Elle se secoua en effet, comme libérée. Ses épaules tressaillirent sous les courants froids du soir tombant.

Elle croisa les bras fermement, rassemblant ses forces pour le néant de la nuit, pour le point culminant, éblouissement, aveuglement.

Elle se trouvait devant une bouche de métro, elle descendit. Cette caverne artificielle, en béton, cadre neutre, géométrique. Le signal rouge était allumé. Le train apparut, les wagons glissèrent paisiblement, les portes s'écartèrent.

Quelle journée ! Oh ! là, là ! quelle drôle de journée !

Elle avait tout de même réussi à atteindre la rive.

Peu à peu le poids de cette journée particulière se dissolvait… Comme si on se dégageait d'une chape de plomb.

Recouvrant le droit de redevenir vivante, ignorée. C'est-à-dire vraie, c'est-à-dire vivante, encore vivante. Bienheureuse douleur de la nuit, de la bonne et grande nuit, rends-nous enfin à nous-mêmes.

Ciel violet. Silhouette bleutée, la meute de chiots. Une tête de chienne, à bien y regarder. La tête allongée d'une chienne en furie, fuyant sur le ciel de nuit, poursuivie par les nuages, venus de partout, recouvrant la mer nocturne.

Et quelque part, à un moment, le fantôme du père tué il y a quarante ans. La main tremblait sur la tasse émaillée. Tolia avait saisi l'anse lentement, il buvait à petites gorgées. Café froid, comme d'habitude, laissé reposer dans la tasse, pour quand il en aurait envie. Comme s'il n'était pas seul, il sentait autour de lui la présence de Marcu Vancea, trucidé ou suicidé il y a quarante ans. C'était déjà arrivé quelquefois, il lui arrivait de plus en plus souvent de le revoir à ses côtés.

Comment abordent-ils la mort, eux, comment vais-je avec eux à la mort, voici les prémisses. Comment nos concitoyens nous accueillent-ils, comment nous présentons-nous à l'instant de l'étreinte suprême. Par une matinée ensoleillée, quand on n'espère plus rien et qu'on redécouvre brusquement la nature, son inépuisable indifférence. Par une matinée ensoleillée, un printemps éclatant, quand on oublie un instant les gueules des gardiens et la souillure des rues et des âmes pour lever les yeux vers le ciel doré et désert.

Enfin sereins, heureux, délivrés de l'angoisse de notre petite cellule. Alors, crac ! l'infarctus, la surprise ! La fraction assassine, la tangente finale, le salut.

La nuit créatrice. L'opération va démarrer, va enfin démarrer ! Une opération fort ambiguë, l'opération PRINTEMPS.

La brise de la nuit l'enveloppa soudain. Il se souvint brusquement de Toma, l'Ombre. Ces pauvres informateurs ne sont même pas les serviteurs du diable, ils n'ont pas un tel rang. Ce ne sont que les bêtes féroces de ce bourbier nommé présent, c'est tout. Pauvres bêtes sauvages du bourbier, âmes et maladies et terreurs et plaisirs du bourbier.

Quelle peut bien être la mission de ce masque nommé Toma ? Pourquoi apparaît-il quand on ne s'y attend pas, après l'avoir attendu constamment, jour après jour ? Un émissaire des barbares ? Vont-ils arriver enfin, les barbares, comme le murmure le vieux Kavafis ? Ils viendront, puisqu'ils sont déjà venus depuis longtemps et se sont multipliés et ils ont occupé, peu à peu, non seulement la cité en ruines, mais aussi les âmes, les maladies et les terreurs du peuple des souris. Ils ne cessaient d'arriver, les barbares, de se mêler aux honorables citoyens rongeurs. Voilà ce qui restait, voilà ce qu'étaient devenus les barbares et leurs captifs barbarisés, une énorme masse de souriceaux affamés et rusés, prêts aux grandes bringues de la destruction. Tous marqués : une cicatrice-ride à l'extrémité des sourcils. Un signe à peine perceptible, qui révélait le tic de l'espèce fourbe et dégénérée : le clin d'œil.

Il s'était endormi, à un moment donné, perdu dans les stratosphères de la nuit. L'avion tangue doucement, le monsieur se penche légèrement à gauche, vers le hublot. Les sièges vibrent un peu, un bref courant de panique fait frissonner le ventre de brochet métallique de l'avion. Les passagers regardent le touriste distingué, comme si son comportement était, en fait, le véritable test de ce vol. Fébriles, ils consultent leurs montres, se regardent les uns les autres, soucieux. Mais l'élégant étranger ne donne pas le moindre signe d'inquiétude. Il regarde son voisin, un jeune homme mince, basané, une cicatrice, pareille à celle d'un vaccin, près du sourcil gauche. Il tend la main vers la tablette, en face de lui, mais l'hôtesse s'est déjà inclinée pour le servir. Vêtue d'une longue robe de voile, un plateau d'argent à la main. Nue sous le voile violet. Longues mains, blanches. Buste de bronze, lèvres rouges. Ombre à paupières mauve. Elle se penche à l'oreille de dindon du touriste. Sa robe de voile ondule. Seins d'albâtre, pointe incandescente au centre. Le sénateur semble pourtant ne rien remarquer. Sourires vers l'infini, dont il écoute la musique, perdu, dans le casque couvrant ses oreilles pendantes… Tolia s'était réveillé, rendormi, qui peut bien savoir.

Ville plongée dans les ténèbres. Ruelles tortueuses et sales qu'avale l'obscurité. À peine quelques taches, vaguement jaunes, au loin. Orbites malades de la ville malade, effondrée dans les cauchemars de la nuit.

Silence. À de rares intervalles, on entend les pas des sentinelles, leur cadence métallique. Les toxines de la nuit éclatent de temps en temps à travers les gémissements d'un ivrogne, comme les bulles d'un scaphandre, plongé dans l'huile visqueuse d'un cratère sans fond. Gémissements rebelles, chaotiques, brève flamme verdâtre, jurons et alcool. Et de nouveau le silence ténébreux et les godillots ferrés, frappant rythmiquement l'asphalte. L'obscurité grince, des rafales de lumière jaillissent. Tôle roues boulons entrechoqués, fracas de démarrage énorme et enroué. Le colosse bouge, les phares se balancent dans l'océan épais et noir. Le camion cacochyme remplit le vide de bruit, énorme bête sauvage estropiée, avançant incertaine, défrichant l'obscurité par lambeaux. Le bord d'une gouttière rouillée. Grandes poubelles. Un guidon de bicyclette. Une porte, le balai appuyé contre la hache sur le pas de la porte. Une autre porte : la statue. La statue luit brièvement, une fraction de seconde. Dans l'encadrement de la porte, le nu, la statue. Sous le faisceau doré, le corps d'un homme nu. Grand front, calvitie de métal. Dominic, Tolia, c'est lui ! Le chauffeur se réveille pour de bon, ses mains tremblent, crispées sur le volant. Il se retourne pour voir le fantôme. Oui, la vision persiste : un homme nu, sur le pas de la porte. C'est bien monsieur Dominic, cet énergumène de l'hôtel TRANZIT !... Comment ne pas le reconnaître ? L'apparition du bruyant véhicule ne l'a pas troublé. Le chauffeur freine, s'arrête, éteint les phares, histoire de reprendre ses esprits. La rue disparaît. Le même silence, infini. Il tourne de nouveau la clé de contact, le moteur démarre, la lumière s'allume. La guimbarde démarre, le chauffeur se frotte nerveusement le sourcil, la verrue à l'extrémité du sourcil.

Des leviers des griffes des boulons grincent, des vessies des cuivres des ressorts explosent à grand bruit. Le dinosaure se traîne, marche arrière, puis à droite, jusqu'au bord du trottoir, réussit à faire demi-

tour. Il reprend la ruelle morte. La porte est grande ouverte. Dans l'encadrement de bois vétuste, personne !

Tendu, le chauffeur regarde par la vitre sale de sa cabine. Non, personne sur le pas de la porte. Il éteint le moteur, les phares, il attend, il guette… Mais Dominic n'est plus sur le pas de la porte. Dominic dort, tout nu, sur l'étroit canapé. Il s'agite, rêve que le chauffeur le guette et se débat, en sueur, pour s'échapper. Deux minces traînées phosphorescentes, c'est tout. On ne voit plus le chauffeur, seuls les deux traits lumineux de ses yeux phosphorescents le suivent de loin, depuis la cabine du camion. Il veille de loin, obstiné, avec haine, en caressant nerveusement son sourcil, le signe bizarre à l'extrémité du sourcil.

La ville anéantie. La nuit, limons putrides. À de rares intervalles, les pas cadencés des gardiens… Le choc de quelque hibou, heurtant les antennes des immeubles. Ça bourdonne longuement, avec des éclairs rapides, ces chouettes électriques. La guimbarde s'évanouit, elle a sombré quelque part, au plus profond des ténèbres. Le firmament ouvre d'immenses ailes noires et, simultanément, de gigantesques rets pour capturer les chauves-souris, les avions et les fantômes brusquement rajeunis. L'avion continue de tanguer, pour échapper aux griffes qui le poursuivent. Intérieur net, fonctionnel. Géométrie et éclat.

Le monsieur se penche légèrement du côté gauche, vers le carré embué du hublot. De grands yeux bleus, ronds, inexpressifs. Complet avec pochette blanche, cravate, long cou ridé, yeux écarquillés. Les sièges vibrent un peu, l'inquiétude se faufile, subtile, parmi les passagers. Tous se tournent vers le monsieur élégant, d'allure occidentale, pour deviner le danger sur son visage important. Le touriste est calme, pas l'ombre d'un souci. L'avion tangue doucement, le monsieur se penche du côté gauche, vers le hublot. Les sièges vibrent de nouveau, bref frémissement de panique dans le ventre de brochet métallique de l'avion. Les passagers regardent encore le voyageur distingué, comme si son comportement était, en réalité, le véritable test de ce vol, comme si leur sort dépendait de lui.

Fébriles, ils consultent leurs montres, ils se regardent les uns les autres, soucieux. Mais l'élégant étranger ne manifeste aucune inquiétude. Il se tourne vers son voisin, un jeune homme mince, basané, une cicatrice, pareille à celle d'un vaccin, près du sourcil gauche. C'est tout craché le chauffeur du camion échoué ! Ce camion batracien, préhistorique, dans le naufrage boueux de la nuit…

Les passagers ne s'apaisent pas, ils triturent des mouchoirs et des serviettes, essuient leurs fronts humides, se bousculent dans le fumoir, guettent les rares gestes codés de l'hôte illustre, s'agitent nerveusement sur leurs sièges, consultent leurs montres. L'appareil penche lentement, de droite à gauche, de gauche à droite, le vieux monsieur, cheveux blancs et habits bien coupés, s'incline de gauche à droite, de droite à gauche, vers le hublot, vers son voisin, encore vers son voisin, mais on n'entend rien de sa conversation avec son accompagnateur et vigile. « Nous approchons de la capitale. Elle est mentionnée dans des documents remontant au quinzième siècle. Nœud aérien, huit têtes de lignes ferroviaires, neuf têtes de lignes routières. » La voix du speaker ne recèle pas la moindre inquiétude. Les voyageurs semblent plus calmes, les têtes s'alignent de nouveau, bien sagement. « Langue romane, famille indo-européenne. Le port maritime le plus important s'enorgueillit d'un trafic de 40 millions de tonnes par an. Situé sur l'emplacement d'anciennes colonies grecques. » Le vieux monsieur se penche de nouveau vers l'humble ordonnance. Il lui dit quelque chose, mais sa voix ne se matérialise pas, on ne l'entend pas, comme aspirée, annihilée avant de devenir audible. Le jeune homme réplique par de grands gestes mal accordés avec son complet étriqué de provincial et les rares et lents mouvements de l'hôte. « République. Le Président, chef de l'État, commandant suprême de l'armée, nomme et révoque les ministres et les dirigeants des administrations, établit le rang des missions diplomatiques, accrédite et rappelle les représentants diplomatiques, reçoit les lettres d'accréditation et de rappel, établit le registre des secrets d'État et le tableau des noms des villes, des quartiers et des rues, réglemente le comportement des citoyens, le système des rations et des rétributions, conclut les traités internationaux. » Les

informations coulent, claires et précises, on n'entend aucun autre bruit que la voix ferme du speaker. « La natalité est en hausse, taux 18,6 %. La majorité de la population vit à la campagne. République socialiste, parti unique, comptant 20 % de la population, le président du pays est aussi secrétaire général du Parti. Les contacts avec les étrangers sont interdits par la loi. La monnaie équivaut à 0,15 rouble et 0,2 dollar. Universités, bibliothèques, presse quotidienne, radio. Télévision nationale, quatre heures par jour. »

Le touriste bavarde sans voix, l'accompagnateur approuve des mains et des sourcils, il répond même, semble-t-il, mais ce sont des phrases insonores. « Relief harmonieux. Un tiers de montagnes, un tiers de collines, un tiers de plaine. Aspect radiaire des rivières. Végétation forestière sur un quart de la surface totale. Climat continental tempéré. Influences océaniques à l'ouest, méditerranéennes au sud-ouest, continentales au nord-est. Zones touristiques en montagne et bord de mer. Monuments d'art féodal. »

Le monsieur à cheveux blancs tend la main vers la tablette, mais l'hôtesse, à son poste, s'est déjà penchée pour lui offrir l'élixir. Un plateau d'argent sur lequel tremblent des bouteilles brunes, jaunes, vertes. Chignon de boucles blondes. Longues mains blanches. Longue robe de voile. Nue sous le voile transparent. Le passager n'a même pas l'air de la voir. Le fuselage penche à gauche, les voyageurs se crispent sur leurs fauteuils.

« Peuplé dès l'âge du bronze. Vagues de populations migrantes… guerres contre l'Empire ottoman… princes régnants issus de l'aristocratie grecque d'Istanbul. Nous approchons de la capitale. Densité de la population, plus de 90 habitants au kilomètre carré. Espérance de vie : 67 ans. »

L'hôtesse attend, regarde, immobile, le client. Élégant, cheveux blancs, sénateur, pasteur, lord, majordome, ou que d'autre encore. Cheveux blancs, ondulés, front étroit, ridé, rose, yeux humides, grandes oreilles, nez écrasé, bouche ouverte, col amidonné, cravate bordeaux, lèvres articulant des paroles inaudibles…

Pas le moindre son. Vol paisible, silencieux. Comme si on faisait du surplace, dans le ventre d'un requin argenté, figé dans le grand aquarium céleste. Plateau avec jus de fruits, aphrodisiaques et poisons. Bouteilles blanches vertes jaunes, mais le Martien ne remarque rien. Le mannequin se penche toujours, les seins nus sur le plateau, au centre, le bouton incandescent…

Le moustachu, à la droite du retraité, ne supporte plus cette scène. Il saisit d'un geste brusque un petit carton jaune dans le tas de ceux qui sont posés sur la tablette, le brandit sous le nez du touriste pour le réveiller, et se tourne, énervé, vers la subalterne.

– Ho, fillette, il n'entend pas ! il a oublié les piles de son appareil ! Son appareil auditif est en panne, que veux-tu. C'est pas la peine, il est au régime, ma vieille, et pour les seins, c'est régime aussi ! Le monsieur se réveille pourtant, il essaye d'ajuster ses minuscules tympans à transistors, de retirer son casque, de placer les tympans, il voit aussi le buste, oui, oui, il a vu finalement la statue d'Aphrodite, il est très intéressé, bien entendu, non, je vous jure, gloups, bruit sec dans le larynx, salive épaisse, balbutiements étranglés, cravate serpent, et de nouveau le mouvement muet de cette bouche de crustacé, jusqu'à ce que l'accompagnateur comprenne la commande et la transmette au mannequin, restée là, paralysée, les seins nus sur le plateau, assourdie par les cris du moustachu. On dirait qu'elle est la seule à les entendre, car les passagers restent impassibles, l'air de ne rien remarquer, rien du tout.

– Têtes de mules… crie l'agent accompagnateur, s'adressant à l'agent accompagné et au monde inconnu représenté par celui-ci. Aveugles, aveugles, aveugles ! Têtes de mules, aveugles, gavées de toutes les informations possibles, de tous les circuits, de tous les missiles. Vous ne comprenez rien, rien du tout ! Et moi, et nous ? Sans voix, sans voix, Sir ! Les anges nous ont ôté la voix, et moi, les chefs me l'ont ôtée et ils l'ont ôtée au lieutenant Aphrodite, comme vous voyez… Et les autres, là, ces abrutis, ils attendent que vous veniez, vous autres, les sauver ! Vous, avec vos forteresses volantes et votre gomme à mâcher l'arrogance…

L’étranger approuve, pastoral, sans comprendre. Il ressemble à un pasteur, l’étranger, ouioui. Déçu, il retire ses tympans en panne, les contrôle une fois de plus, sans succès. Les petites capsules pendent maintenant, au bout de leur chaînette dorée, sur le plastron de soie de sa chemise impeccable. Il sourit, satisfait, il regarde satisfait le verre de lait sur la tablette. Du lait, c’est ce qu’il a demandé, le missionnaire. Du lait, c’est ce que lui a donné, maternelle, l’agent Aphrodite, qui, exténuée mais leste, redresse maintenant son corps parfait et disponible, ses seins d’albâtre, son bouton incandescent, ses hanches d’or. Souriant, le client tend la main vers le verre de lait. Au moment de le saisir, la sirène retentit. Le tir secoue les murs, les corps, les sièges, à réveiller les morts. Alarme infernale, la fin du monde.

Anatol Dominic Vancea Voinov bondit, encore abruti de sommeil, pour arrêter l’enfer. Le téléphone, juste à côté du lit. Le réveil, juste à côté du lit. Non, non, ce n’est pas ça. La main tremble, en cherchant des boutons, des interrupteurs, des plombs. La sonnette… ce long sifflement des ailes métalliques, l’air, le carillon de l’asile de fous sonnant le réveil. Oui, c’est le matin, les vitres vibrent tandis que grandit le tumulte de la nouvelle journée.

Tolia apprit par son ami et voisin Gafton que des réductions de personnel allaient intervenir dans de nombreuses entreprises. Il haussa les épaules, insouciant. Il entendit ensuite qu'il s'agirait de quarante pour cent de l'effectif des fonctionnaires. Il sourit et alluma le transistor posé sur le bureau de sa collègue Gina : Monte-Carlo, sa station préférée.

Puis, quelqu'un fit état d'une rumeur, selon laquelle le camarade directeur machin avait déjà été remplacé par le camarade directeur chose, des liens se défont, et de nouvelles relations, de nouveaux arrangements se font jour. Il assista, impassible, aux crises d'hystérie de ses collègues de l'hôtel TRANZIT, le comptable, le barman, la standardiste, la femme de service, tous massés autour des téléphones pour connaître les tenants et les aboutissants. Il leva un sourcil hautain quand son collègue, le binoclard, l'informa des critères de licenciement. Il se haussa sur la pointe des pieds, pour lui arranger son nœud de cravate défait sous le col de la chemise blanche, ***made in China***, et s'en alla contempler le délire du printemps par la fenêtre.

Sa collègue Gina, pour le distraire, lui lisait la presse du jour.

– Tiens, l'histoire d'hier. Sous prétexte que dans l'appartement numéro… propriété personnelle… au rez-de-chaussée de l'immeuble mentionné, il y aurait eu un chien… ou des chiens… et un chat… ou des chats. Hein, qu'en dis-tu ?

Allongé dans son fauteuil, les pieds posés, à l'américaine, sur une chaise, la tête tournée vers le plafond, les yeux fermés, Tolia semblait ne rien entendre. Est-ce qu'il méditait, calculait, se souvenait ? Ces nouvelles alarmantes, il les chassait comme d'agaçants insectes de saison.

– Je te demande un peu ! Tu parles de prétextes… Les chiens et les chats ça devrait vivre où, dans la forêt, dans le désert ? Qu'en dis-tu, c'est pas bien écrit ? Écoute, écoute, exclusivement dans les forêts, sur le sommet des montagnes, sur des récifs en plein océan.

Comment ça, c'est quoi des récifs ? Oui, il est fort, il est fort, cet article. Comment se fait-il qu'ils l'aient publié…

En cet instant d'ahurissement, Tolia était à la chasse aux idées saugrenues. Une extravagance, quelque chose d'inattendu du public et qui le stimulerait lui-même. Il s'ennuyait, il s'ennuyait à mourir, le professeur Voinov.

Quand personne ne comprend vos actes, ça fait peur à tous ; dans un monde où tout semble programmé, même le chaos, le hasard, la surprise, il faut défier la logique, provoquer la stupeur. Il faut faire croire à ces nigauds que l'on détient des circuits secrets, à eux inaccessibles.

Dans le crâne du réceptionniste Anatol Dominic Vancea Voinov, dit Tolia, les pensées se bousculaient, ses neurones travaillaient non-stop, ***perpetuum mobile***. D'autant que le printemps… oh ! oui, une véritable maladie, une véritable agression, ce printemps. Enfin quelque chose de réel, de puissant devant lequel les souriceaux abrutis oubliaient leurs réflexes.

– Les instigateurs, des locataires de l'immeuble ! Je te demande un peu, non mais…

Le réceptionniste avait sursauté, semble-t-il. Soudain, le mot « instigateurs » lui rappelait son père…

Eh bien, l'héritier va prouver qu'au moment où la partie semble perdue, il faut en inventer une nouvelle, aussi bizarre puisse-t-elle paraître, aussi vaine soit-elle. Bon, bon, nous allons suivre le procédé inverse du tien, ***mon père* !*** Tout le contraire : nous ne nous suiciderons pas, ***mon père****, non, non. Nous ne reprendrons pas ton scénario. Nous nous contenterons de l'étudier, de le jouer, de le mettre à l'épreuve, c'est tout… parce que autrement, sans une mission impossible, nous ne résisterons pas au printemps, pas plus qu'à l'ennui. Ni à l'ennui multilatéralement étalé, ni même… Tolia bondit de son fauteuil, seul au centre du monde, sur la grande scène où il n'y avait plus personne. ***Nobody, niemand, nikavo.***

– Quel jour sommes-nous, mon petit ?

Parlait-il tout seul, s'adressait-il à sa collègue Gina, difficile de le savoir.

En tout cas, il savait ce qu'il avait à faire. Il allait demander quelques jours de congé. À la stupéfaction générale. Quitter le champ de bataille à l'instant décisif, quand on tire les ficelles et les salves, que chacun tente de sauver sa misérable peau ? Il ira à la montagne, au vert, faire des mots croisés, il arrivera peut-être aussi à déchiffrer le code secret de monsieur Marcu, ***le père de la famille****. Il prendra un congé au moment où personne ne s'y attend : une telle imprudence prouvera bien que le réceptionniste Anatol Dominic Vancea Voinov, dit Tolia, dispose de circuits spéciaux, non, les pauvres petites névroses de fonctionnaires ne l'effraient pas, il maîtrise la situation. Pendant qu'il y est, il va, dès demain, rappeler à tous les détails les plus scabreux de sa biographie : son frère embourgeoisé en Argentine, sa belle-sœur aristocrate teutonne, son père cosmopolite et exploiteur, sa sœur revenue à la Bible, oui, oui, ça aussi.

– Je t'ai demandé quelque chose, mon petit. Je t'avais demandé quelque chose, bécasse. Je t'avais demandé : quel jour sommes-nous, aujourd'hui, mon petit ?

Donc, mars. Parfait ! Fin mars, signe du bélier récalcitrant. Parfait !

Tolia arrange le col de sa chemise noire, le pli de son pantalon noir.

– Si tu ne peux pas ce que tu désires, désire ce que tu peux, disait Térence. Tu as entendu parler de Térence, ***dona*** Gina ?

Gina souriait, elle était habituée aux extravagances de Tolia et, contrairement aux autres, elle ne les trouvait pas arrogantes, non, pas du tout, elles lui étaient même sympathiques, vraiment.

– Et Baronius, tu en as entendu parler ? L'érudit cardinal Baronius ! Tu en as entendu parler, c'est évident, je suis sûr que tu l'as relu, pas plus tard que la semaine dernière. Te souviens-tu de son ouvrage monumental de 1602, une histoire de l'Église, ***Annales***

Ecclesiastici ? Te souviens-tu de la façon dont débutait la description du dixième siècle ? Bien sûr que tu t'en souviens. « Voyez, un nouveau siècle commence, un siècle appelé de fer, à cause de sa rigueur néfaste, de plomb, à cause de la méchanceté qui abonde, et obscur, par son absence d'auteurs… »

Tolia fixait la demoiselle Gina, attendant une confirmation, heureux de pouvoir engager une conversation amicale avec une auditrice aussi instruite… Son sourire complaisant était un bon stimulant pour ses exposés provocateurs.

– Et l'incroyable Gerbert, le pape Sylvestre, qu'en dis-tu ? L'idée impériale et l'idée romaine, souvenir et espérance, pour consoler les grandes tristesses du monde ? ***Genere graecus, imperio romanus.*** Grec par la naissance, romain par l'empire !… c'est ainsi qu'ils se rêvaient tous. Il a rêvé de l'empire du monde et du renoncement absolu aux vanités de ce monde. « Un régime a autant besoin de poétique que de politique. » Gerbert, notre fantastique ami d'Aurillac ! Dont l'étendue des connaissances, confinant à la légende, lui valut le terrible renom infamant de prince des sorciers, allié du diable ! T'en souviens-tu, mon petit chou-fleur ? Te souviens-tu de ses formules épistolaires ? Enrobées, sournoises, mais pleines d'amour. D'amour, ma petite grenouille, d'amour. « ***Dulcissime frater, amantissime.*** » Tu t'en souviens ? ***Dulcissime amantissime…***

Tolia arrangea de nouveau le col de sa chemise noire, le pli de son pantalon de velours noir, s'inclina et… tout simplement, disparut ! Oui, il quitta comme ça, d'un coup, le lieu de son travail et de ses soupirs. Il disparaissait ainsi, de temps en temps, brusquement, une heure ou deux, un peu plus, un peu moins, pour vagabonder dans les rues, s'assoupir sur un banc dans un parc ou s'adonner à on ne sait quelle autre infamie.

Donc, il disparut. Peut-être revint-il à un moment donné près de Gina la mirabelle, dans le hall de l'hôtel TRANZIT. Seule certitude : il passa la soirée chez le docteur Marga, où d'ailleurs il se saoula, semble-t-il, il ne se souvenait plus très bien s'il y avait dormi ou s'il

avait fini par rentrer chez lui, c'est-à-dire dans l'appartement de l'ami Gafton, où se trouvait sa monacale cellule de transit.

En tout cas, il avait mal dormi, agité par des rêves bizarres, peuplés d'immenses oiseaux métalliques, qui se débattaient, désespérés, dans un espace parfaitement vide, sans couleur, sans bruit et sans fin.

Effrayé, il bondit aux aurores, pour arrêter la sonnerie du réveil ou du téléphone ; en fait, ce n'était rien qu'un rêve, un cauchemar. Il ne se rendormit pas, le vacarme de la rue le submergeait déjà, les vitres vibraient sous le bruit infernal des bus et des tramways. Il saisit son peignoir, accroché à un clou contre la porte, s'approcha de la fenêtre. Juste devant la maison, un énorme camion antédiluvien, en panne, bloquait la circulation. Les klaxons et les coups de frein des voitures qui contournaient le monstre augmentaient le raffut. Broutilles !... rien ne pouvait assombrir le bonheur d'avoir atteint, une fois encore, le rivage du jour. Pour Tolia, les nuits étaient des pièges oppressants et stupides, il refusait de s'en souvenir, il aimait mieux les ignorer, malgré leurs énigmes. Non, elles n'existaient pas, ces nuits, elles s'évanouissaient dans l'instant. La seule réalité, dans laquelle il vivait : une journée nouvelle. Printemps, hiver, automne, été, c'était égal. La nuit demeurait une parenthèse oubliée, une aphasie.

La lumière du matin se posait sagement sur la couverture blanche du canapé. Sur ce canapé, Tolia touillait du café en poudre dans le fond de sa tasse. Lentement, lentement... Ainsi donc, sous peu il serait de nouveau sur les lieux de son expiation. « Le professeur n'est pas encore là ? », demanderait Gina, le pivert, si toutefois Tolia était encore en retard ce matin-là. En retard ? oui, oui, il n'avait aucune envie de se presser, il touillait lentement, lentement, très lentement, le mélange noirâtre au fond de la tasse. Gina en train de préparer ses registres, ses stylos-billes, ses dépliants, son coussin sur sa chaise, le téléphone devant elle. Gina buvait son café au bureau, tout le monde buvait son café au bureau, bien qu'on ne trouve nulle part de café à acheter. À peine arrivée, Gina disparaissait derrière le guichet, revenait, sa tasse pleine dans une main et sa blouse vert nil orange

bordeaux dans l'autre, oubliant qu'elle était encore en soutien-gorge. Elle se penchait sur les registres, rangeait les stylos et, au bout d'un moment, enfilait sa blouse. Moment où, de surcroît, elle rougissait, brièvement, avec un peu de provocation.

« Il n'est toujours pas là, le professeur ? », allait demander, comme d'habitude, la souricette salariée, en achevant de boutonner sa blouse. Personne ne lui répondrait, ces gredins affichaient déjà leurs masques blasés. Gina devait demeurer quantité négligeable, ainsi en avaient décidé les camarades. Qu'elle n'aille pas chercher plus loin que le bout de son nez, la petite gitane !... En vain essayait-elle d'entrer dans leurs bonnes grâces, de partager leur antipathie pour le bouffon. « Le professeur n'est pas encore là ?... » Leur indifférence sournoise et méchante n'admettait pas cette complicité. « Tais-toi donc, toi, là... Laisse-le tranquille, ce cinglé a ses manies... » Mais si jamais elle omettait d'évoquer le retardataire, alors c'étaient eux qui déclenchaient l'offensive. « Héhé, il n'arrange pas ses affaires, l'autre vasouilleux ! Pas la peine d'avoir du piston, de jacasser tous les jargons, pas la peine de faire tous ces chichis. Parce que les vérifications vont reprendre. Avec sa parentèle à l'étranger, le passé de sa famille bourgeoise, sans parler du présent de ce "m'as-tu vu". Quant à sa morale... on en connaît un bout sur les faiblesses du collègue. Et sur ses actes. Des actes répréhensibles, des actes punis par la loi. Par la loi !... » Celui-là, c'était sans doute Titi, louche et guindé, avec ses délicates lunettes argentées et son visage osseux, électrisé. Titi le Tire-bouchon, comme on le surnommait, un peu moins dangereux cependant que le taciturne, le faux tolérant Gică Teodosiu, le Gros. Tous deux toisaient avec des airs de seigneurs la jolie petite Gina. Non qu'elle ne leur plaise pas ou qu'ils aient quelque chose à lui reprocher. Non, c'était juste comme ça, par hargne mesquine de poulailler. « N'oublie pas, appelle-moi quand ceux du 218 descendront. La suite 33, tu me la réserves jusqu'à trois heures. Au 105, entrée interdite, même pour le ménage. Quand Olimpia arrivera avec les paquets de café et les cartouches de Kent, tu mets tout de côté. Tu ne poses pas de questions, tu ne payes pas. Entre dix et onze heures, je serai à la Centrale. Pour tout le monde, je

suis en réunion. Sauf si c'est le camarade Pastrama qui me demande, alors tu me fais signe au numéro noté là. » Journée de travail, nécessaire adaptation aux tracasseries, humiliation et ambiguïtés. Ambiguïtés divertissantes et hideuses afin d'avaler cette merde et d'oublier qui surveille ta digestion et ton masque heureux… oublier les Titi, les Gică et les Gina.

Tolia, sorti de la salle de bains, était affalé sur le canapé, un livre à la main. Il répétait son rôle, les impertinences et les citations qui allaient agacer ses collègues de l'hôtel TRANZIT. Est-ce que quelqu'un avait apporté une bouteille de whisky pour le camarade Teodosiu ? C'est parfait, tu vois, mon vieux Gică, cette bouteille au verre fumé, c'est un camarade qui l'a apportée pour ta seigneurie. Tire-bouchon, le binoclard, a-t-il mis une chambre à disposition pour je ne sais quelle grosse légume ? Parfait, à midi cette personne viendra avec une dame assez mince, en robe de soie rouge, parfait, on ne les dérange pas, parfait, on ne s'en mêle pas, on ne voit rien, on n'entend rien, on ne dit rien… mais on va vous faire tourner en bourrique avec Térence et Baronius et Othon III, le Saint, le politicien idéaliste. « Offrez aux Romains, tour à tour, le spectacle de sa majesté sacrée et son aspiration à la solitude absolue dans une cabane de roseaux et d'argile. » Le Siège Suprême, la chaise électrique, l'apocalypse… le crépuscule du monde… ***mundus senescit***. Et l'amour, bien sûr, le royaume de l'amour sur terre, mille ans, ***frater***, ***dulcissime frater***, mille et une années, ***amantissime***. Le voisin Gafton venait d'entrer dans la salle de bains, on entendait Marcel Gafton tousser et se racler la gorge. « Sous la pression formidable des immenses hordes nomades… il faut se mêler aux Romains pour assurer sa sécurité et même sa nourriture… nous devons reconnaître la bonne volonté, voire la sagesse, des empereurs qui accueillirent ces nomades… ce que les historiens appellent l'infiltration des barbares. » C'est cela qu'il devrait réciter aux Barbares ? « ***Fruges, non viri*** », c'est ce que disait le frère Gerbert, le dulcissime. « Les fruits de la terre, oui, mais pas les hommes »… Ce genre d'aphorismes intéressera Tire-bouchon et Gina, oui, oui, il aurait bien spéculé autour de cette sottise, oui,

elle est vraiment pleine d'étoupe et de gélatine, la tête du frère Gerbert, l'***amantissime***.

Il jeta le livre. Il passa son pantalon de velours noir, sa chemise noire : son uniforme. C'est ainsi qu'il faisait son apparition à l'hôtel TRANZIT : en uniforme de travail. C'est-à-dire en costume de deuil. Il avait quelques pantalons noirs et une dizaine de chemises noires, en coton, en lin, en maille, en soie, l'important était qu'elles soient noires. C'est ainsi que se présentait le professeur Anatol Dominic Vancea Voinov à son poste de réceptionniste de l'hôtel TRANZIT.

Il se glissait dans sa salopette noire comme dans une cuirasse de défi, c'était ça ! C'était tout ce qui lui restait, le Défi, et il ne se plaignait pas du peu, non, non, il ne se plaignait pas, bien sûr.

La nuit s'était évanouie, voilà la véritable victoire. Le calendrier n'était qu'une succession de jours. La nuit, un marécage sans contours, un néant, un trou noir. Dieu merci, il s'en était tiré encore une fois. On ne peut jamais être sûr d'atteindre l'orée d'une journée nouvelle. Superbe aventure, la journée, oh ! oui, don Dominic Vancea était prêt. L'action redémarrait, la cacophonie miraculeuse de la journée allait l'accueillir encore une fois. Vêtu de noir, rasé de frais, la bille luisante comme une lune polaire, les mains dans les poches, les lèvres pointant pour siffler. « La désillusion en elle-même est un feu, et la réalité un rêve éveillé. La chance de mourir avant la mort des passions »… oui, maître d'Aurillac, c'est bien ça. Front brûlant, fort et droit de sénateur romain. Calvitie romaine, le regard aussi. Sur le seuil de la porte, prêt à partir. Il sortit la clé de sa poche, en même temps qu'un grand mouchoir rouge. Dans son costume de travail noir, ou dans son costume blanc de loisirs et de mondanités, il y avait toujours un mouchoir. De préférence rouge. Blanc, noir… et parfois un blanc et un noir. Mais comme la nature l'exige : avec cinq pour cent de rouge. La nature et l'esthétique : cinq pour cent de rouge. Il essuya posément son crâne nu. Une fois de plus, il était en retard, on allait encore l'accueillir par des ronchonnements. Autre confirmation qu'il n'avait pas changé, il était le même, chaque chose était bien à sa place.

Chaque chose à sa place, ***dulcissime***, on peut y aller. On recommence, ***amantissime***, on recommence.

Coups de sonnette répétés. Non, ce n'est pas la sonnette. C'est le téléphone. Il trébucha entre la chaise et la table pour attraper le combiné.

– Toma. Mon nom est Toma…

Voix hésitante, puis silence. Oui, il se souvenait de cette voix, il se souvenait aussi du nom de celui qui avait tenté plusieurs fois d'entamer une conversation avec lui. Un jeune homme poli et fuyant, ce Toma. Ça par exemple, lui, le nouvel administrateur de l'immeuble ! Comme si on ne savait pas qui ils sont et pour qui ils travaillent, ces fonctionnaires aux doubles fonctions…

Il avait surgi devant la porte un beau matin, comme ça, tout d'un coup. Bonne tête, voix agréable, et en un rien de temps il était déjà dans la pièce, comme ceux qui dévastent les appartements et brûlent les chats. Poli, mielleux… hop, il vous met déjà la main dessus, même si on n'a ni chiens ni chats ni canaris, autre chose l'intéresse. « Puis-je entrer ? Et pourrai-je vous déranger, une autre fois, pour une petite conversation ? »

Quel âne ! Mais là, au téléphone, il l'avait finalement envoyé promener. Un jour ou deux, au moins un jour ou deux de trêve. Puis l'opération d'encerclement reprendrait. Et pourquoi, en définitive ? Juste parce qu'il n'entretenait pas de relations avec ses voisins, ou parce qu'il était absent aux réunions des locataires, ou parce qu'il avait payé ses charges six mois à l'avance, pour éviter de repasser au bureau de l'administrateur ? Non, non, ce n'était pas tout, il y avait évidemment d'autres raisons, bien sûr. On ne pouvait s'y tromper, c'était déjà perceptible lors de l'incident de samedi soir. En rentrant chez lui, après minuit, l'attentif administrateur avait découvert de la lumière dans la cantine située au rez-de-chaussée de l'immeuble. Il était entré, s'était dirigé comme une flèche vers la table au fond de la salle déserte. Que faites-vous là ? Rien, je regarde. Vous ne savez pas

que c'est la cantine des étudiants étrangers, que l'accès est interdit aux locataires ? Je ne savais pas, et après ? À cette heure-ci, il n'y a pas de cantine, c'est une salle vide. Et que regardez-vous ? Ce n'était plus le ton de celui qui voulait le flatter et lui faire accepter une rencontre plus longue. C'était un ton sec, officiel, de gardien qui a pris sur le fait le coupable guetté depuis longtemps. Et vous regardiez quoi au juste, disiez-vous ? reprit la sentinelle. Long intervalle avant la réponse. Je regarde la salle. Il y avait un bar ici, autrefois. Le ***Bar Levtchenko***. Pendant la guerre, et avant la guerre. Le fonctionnaire ne semblait pas étonné. Il tira une chaise, disposé à bavarder sur ce sujet. Il écarquilla seulement les yeux au moment où le locataire se leva tout simplement pour sortir, sans le regarder.

Hébétude, souvenirs… les fantômes de la légende Vancea ne cessaient de le poursuivre, ces derniers temps, il y pensait constamment, depuis tant de mois, ils le convoquaient, encore et encore. Et voici que maintenant ce petit être abject des temps nouveaux s'y glissait, le camarade administrateur Toma, ou dieu sait ce qu'il était.

Il tira un livre de la pile sur la table. Kavafis. « À quelques-uns arrive un jour / d'avoir à choisir entre le grand Oui et le grand Non. » Pages, mots entourés, flèches. Le nom de Marcu Vancea effacé, réécrit, souligné. Lundi, mardi, mercredi, les nuits avec leurs chuchotements, leurs effondrements, leurs fantômes, le jeu capricieux et indolent des pensées.

Le coup de fil de Toma était-il une plaisanterie ou un avertissement ? Il surgira évidemment de nouveau quand on ne s'y attendra pas, comme la première fois. « Se révèle aussitôt celui qui a le Oui tout prêt en lui, et de le dire le fait aller plus loin… », avertissait le Grec d'Alexandrie. Il déplaça le livre de la table sur la table de nuit, puis sur le poste de radio, sur le canapé. « Et pourquoi le Sénat ne fait-il donc rien ? / Qu'attendent les Sénateurs pour édicter des lois ? / C'est que les barbares doivent arriver aujourd'hui…[2]. » Calme, ombres paresseuses dans le jeu du jour, visages hâves, se faufilant dans les rues sales et obscures. On dirait

que la porte bouge. Un jeune homme pâle, cheveux souples, ondulés. Longue, longue moustache et sourire timide. Petite cicatrice au coin du sourcil et petite voix, un murmure.

– C'est moi, vous savez, Toma…

Il fallait lui demander de présenter ses papiers, sans faute. Il tenait un rectangle de carton marron à la main.

– Eh bien quoi, c'est moi… c'est une vieille photo.

Comment peut être vieux le visage d'un si jeune condottiere ? Il était déjà assis dans le fauteuil, face à lui, il se confessait déjà, perfide, humble, mal payé.

– Vous n'êtes pas fâché, j'espère. Je voulais vous connaître, vous ressemblez à un de mes oncles. Je n'ai pas de père, j'ai été élevé dans des orphelinats.

Fallait-il le mettre à la porte ou seulement s'endormir, simplement s'endormir, tout simplement, vaincu par la paresse, le dégoût, pendant que le professionnel faisait montre de son art ?

– Maintenant, depuis qu'on a décidé que je reprendrai l'administration, nous ne payons plus d'employé extérieur, nous avons quelqu'un sur place.

Voix douce, timide, dents menues, jaunâtres, visage étroit, anémique, avec sa moustache fine et cette inévitable cicatrice.

– J'aimerais connaître vos projets. Je ne voudrais pas abuser, mais je souhaiterais vous revoir de temps en temps.

Ainsi donc, un malheureux pêcheur de menu fretin, et lui, Tolia, ne méritait que cet espion misérable ? Il se sentait vexé, vraiment ! Un goût de vomi lui emplit la bouche et les narines.

Du balcon, il voyait la place déserte et sombre. De loin en loin, le pinceau lumineux de quelque véhicule. Minuit passé, silence parfait. Le bar Levtchenko, au rez-de-chaussée, était mort il y a quarante ans, perdu dans la nuit qui ne cessait d'avaler la ville, une décennie après

l'autre, morceau par morceau. La nuit, quand la famille Vancea renaissait, exigeant des réponses à ses questions anciennes.

Oui, il connaissait déjà les deux séquences au cours desquelles ils allaient revenir, il les avait vues et revues, avait enregistré ces deux scènes des dizaines de fois.

Première séquence : fin août, la guerre. Soir placide, canicule et asthme. La salle à manger de la famille Vancea. Une pièce blanche, haute de plafond. Longue table, festive, nappe damassée. Huit couverts étincelants, trois face à face de chaque côté, un à chaque bout. Les commensaux sont encore dans leurs chambres, ils attendent depuis de longues heures qu'arrive le chef de famille. ***Sonia***, dans son boudoir de demoiselle avec son grandiose ***Matus***, le géant boiteux. ***Tolia***, collé à la radio, écoutant Londres, ***Mircea Claudiu*** penché par-dessus la petite tête de la glaciale ***Astrid***, vérifiant la liste des achats pour la noce.

Dans la salle à manger, ***Dida***, seule, inquiète du retard inhabituel de son mari, si ponctuel. Alarmée, soupçonnant quelque chose de funeste, mais encore incapable de parler de l'incident auquel elle a assisté la veille. Attendant, crispée, prête à parler, de quoi ? De la légende de son mariage avec ***Marcu Vancea*** ? L'instant où il est resté sans voix, ébloui par l'apparition andalouse aux yeux anthracite et au long visage de marbre blanc ? Par sa simple apparition, la svelte demoiselle a incurablement percé d'une flèche le cœur d'un homme ayant achevé depuis longtemps son apprentissage amoureux. Puis, la fuite, Paris, la mansarde, les folies, la pauvreté, la bibliothèque, le doctorat à la Sorbonne, le retour, le premier enfant, le moment où l'illustre érudit a décidé de devenir propriétaire d'un dépôt de vins. Tu parles d'une carrière pour le philosophe Marcu Vancea ! Cet homme grave, élégant, séduisant, soudain ébranlé dans toutes ses certitudes, plongé dans ce genre d'occupation !

… Et il a persuadé aussi son frère, Bob Vancea, de quitter en toute hâte l'hôpital, la clinique, la faculté pour se retirer dans un petit hôpital de campagne, perdu au milieu des collines et des congères. Ainsi à l'abri, espérait-il. Leur raconter comment le philosophe s'est

occupé des choses temporelles, des enfants à élever ? Infatigable, comme une nourrice, les nourrissant, les lavant, les distrayant, ne se contentant pas de leur proposer lectures et incertitudes. Leur dire qu'elle-même, Dida, est toujours restée une sorte d'enfant de Marcu Vancea ?

À qui parler de ce qui, autrefois, s'est passé, est de plus en plus passé, annulé par la noire tempête du présent ? Il fallait éviter les émotions à Tolia : après ce malheureux accident de bicyclette, quelque chose s'était brisé en lui, quelque chose s'était déclenché de façon imprévisible, chez l'adolescent bien élevé et studieux qu'il était. En vain Marcu Vancea avait-il essayé de dissimuler à ce garçon les stupides conséquences de cet événement. D'ailleurs, on ne pouvait pas les dissimuler : un lycéen à bicyclette heurte accidentellement une vieille femme désorientée, presque aveugle, et le tribunal, manœuvré par la famille de l'infirme, exige en dédommagement une somme énorme, qui contraint Marcu Vancea à vendre la maison qu'il vient juste d'acheter. Comment cacher des faits de notoriété publique, et comment accabler maintenant Tolia avec l'annonce angoissante des dernières nouvelles, dans lesquelles il pourrait voir, en fait, les conséquences de ce malheureux accident qui avait perturbé brusquement la paix de la famille en laissant prévoir des dangers de plus en plus graves.

À Sonia on ne pouvait pas le dire non plus, tant elle était maintenant esclave des fantasmagories messianiques de son bien-aimé Matus. Mircea était le seul à qui il fallait raconter les événements de la veille. Ou bien était-ce l'avant-veille, elle ne savait plus, cela s'était peut-être répété deux soirs de suite, elle ne savait plus. Oui, Mircea était le seul à pouvoir comprendre, et à réagir aussitôt, concrètement. Lui dire que cet homme vif, puissant, nommé Marcu Vancea, était devenu, la veille, soudain ***vieux***. Livide, épuisé. Il ne restait rien de l'armure parfaite, de l'admirable maîtrise des gestes, de la lumière du regard, de la voix toujours claire, qui, à peine deux semaines plus tôt, semblaient encore telles qu'elles avaient toujours été. Oui, deux semaines plus tôt, tout à trac, il avait présenté à sa femme un nouvel employé. Une sorte d'« adjoint » douteux,

vous imaginez ça ! et même un associé, selon Marcu Vancea, c'était à n'y pas croire ! Un ***soutien*** pour « les durs mois à venir », c'est ce qu'il avait dit. Jamais il n'aurait jadis recouru à de telles solutions ! Les préparatifs de l'***exposition*** annuelle de vins le trouvaient toujours prêt, maîtrisant tous les détails. Oui, même au cours de la soirée bizarre, deux semaines auparavant, où il avait présenté cet invraisemblable « associé », disons plutôt cet espion, cet argousin imposé par on ne sait qui, il gardait encore toute son assurance ; même en ce soir de mauvais augure Marcu Vancea semblait inchangé : le front haut, lisse, l'air simple, détendu, le geste naturel, pondéré. Mais, ce soir-là, Dida avait brusquement remarqué la pile de lettres non ouvertes et s'était souvenue soudain de toute une série de signes étranges ces derniers temps, des coups de fil trop fréquents, des voix inconnues qui prétendaient être tantôt des clients mécontents de n'avoir pas reçu encore d'invitation à l'exposition, tantôt des citoyens scandalisés par la trop bonne marche ***de vos sales affaires***, comme ils disaient, « ***vos sales affaires en ces temps de patriotisme exceptionnel…*** ».

Deux semaines, puis Dida n'avait plus quitté le dépôt, ni quitté son mari. Elle avait négligé la maison, oublié Tolia, les noces de Mircea et les tourments de Sonia, elle avait tout oublié, sans cesse en éveil près de Marcu Vancea pour voir, pour comprendre. Et la veille, ou peut-être l'avant-veille, était apparu un client, ou une connaissance, ou un commissionnaire, on ne sait pas au juste qui, ni à quel moment, ni pourquoi. Dida venait de sortir et à son retour, à peine une heure plus tard, Marcu Vancea ne parvenait plus à signer. Vous imaginez ça ! il ne savait plus écrire son nom ! Hébété, terrorisé, en sueur, devant le papier qu'il ne parvenait pas à signer. Il ne se rappelait plus son nom, sa signature. Et le temps passait, la nuit venait et Marcu Vancea était déjà un vieillard.

Brillant docteur en philosophie de la Sorbonne, décidé à survivre à la tempête en tant qu'obscur dépositaire de vins, chose toujours nécessaire, surtout quand les temps sont durs, convaincu que son frère, le chirurgien, survivrait caché au milieu des montagnes et de

malades obscurs, qui le protégeraient. Comment expliquer l'effondrement soudain de sa méticuleuse stratégie ?

Vieux d'un coup, incapable d'éviter l'inévitable ? Juste parce qu'il avait reçu je ne sais quel noir message ?

Les pensées se perdent et reviennent, brève lueur, une pointe d'aiguille rougie. Oui, elle devrait dire tout cela à Mircea… Devant la fenêtre, Dida s'était tournée lentement vers la table de fête. Elle s'était tournée dans la lenteur même de cette phrase : oui, on pouvait le dire à Mircea. Et elle souriait, c'était incroyable, elle souriait comme une idiote. Comme ensorcelée, bêtement. Tant de souvenirs importuns, la panique et le désespoir, et pourtant, une sorte de résignation fataliste, timide, atone, comme un apaisement frivole… Prise dans l'aura légendaire du magique chevalier servant qu'avait été jusqu'à la veille au soir son bien-aimé Marcu Vancea, avec son incandescence secrète, dissimulée au reste du monde.

Après toutes ces heures d'immobilité, se tournant vers la pièce illuminée pour la fête, Dida Voinov rencontra le regard de Mircea Claudiu, son fils qui l'observait en silence, probablement depuis un bon moment : elle avait appuyé les mains contre l'encadrement de la fenêtre, comme pour un ultime contact, tangible, apaisant, avec la réalité.

Un des côtés du miroir reflétait un homme jeune, chauve, avec de longs favoris sur un visage rond et rose. Sourcils courts, grands yeux marécageux. Oui, elle se souvenait de ce fils… un élève ordonné, premier de sa classe sans efforts et bon sportif. Le directeur du lycée n'avait pu cacher sa stupéfaction : « Notre brillant Mircea Claudiu Vancea ! Il a volé le portefeuille d'un condisciple, vous vous rendez compte !… Une somme rondelette, chère madame. C'est incroyable ! Qui aurait pu imaginer cela, madame, c'est incroyable ! » Le brillant Mircea Claudiu avait reconnu les faits sans hésiter, souriant, regardant le directeur droit dans les yeux. Et ce n'était même pas pendant les années des difficultés matérielles, après l'accident de bicyclette de Tolia, quand Mircea devait aller travailler comme dessinateur chez un architecte, pendant son temps libre, parce que la

famille n'était plus en mesure de payer les droits et les frais de sa scolarisation.

Oui, oui, ce Claudiu impavide, même le matin où la femme de l'architecte, une amie de Dida, était arrivée en trombe, une épaisse couche de maquillage recouvrant les cernes violets qui creusaient ses yeux de tigresse. Le tyran !… balbutiait-elle, sanglotant, inconsolable. L'éminent polytechnicien, ce cher Mircea Claudiu qu'elle adorait, vous m'entendez, ***adorait***, ne voulait plus la voir, et ce n'était pas tout, il l'avait tabassée, vous m'entendez, ***tabassée***. C'était déjà arrivé une autre fois, oui, c'était déjà arrivé parce qu'elle avait enfreint la règle, elle était allée le chercher chez ses amis, dans les bars, même à l'université, oui, oui, elle n'avait pas pu s'en empêcher, elle avait enfreint la règle de ne jamais aller le chercher, ***jamais***. L'amant adoré l'avait tabassée, lui avait cassé la gueule, sans un mot. Tabasser, casser la gueule, étranges mots dans la bouche joliment dessinée de l'honorable dame, peu habituée à se lever de bonne heure, mais qui arrivait en trombe, si tôt le matin, cette fois, pour se précipiter dans les bras consolateurs de la mère du coupable.

Cet impénétrable fils suivait sa mère d'un regard attentif et détaché. Parler à Mircea Claudiu des nébuleux événements des deux dernières semaines ? Ou à sa glaciale Astrid, à laquelle il ressemblait, hélas, de plus en plus ? Dida se retourna de nouveau, lentement, le regard fixé sur la fenêtre, dédaignant le témoin.

Elle avait accepté l'imposture de la maternité pour l'unique raison qu'il voulait des enfants. Effectivement, son mari avait accordé de l'importance et du temps à leur progéniture, sous le regard constamment étonné et un peu gêné de la belle qui avait mis trois enfants au monde, sans en avoir envie, et parmi lesquels elle avait grandi, elle-même, comme une sorte de quatrième rejeton de monsieur Marcu Vancea.

Où pouvait bien se trouver Vancea ? Où était-il allé s'effondrer et pourquoi ? Où le chercher ? Le ciel était réduit à ce gros nuage noir derrière la fenêtre où n'apparaissait pas celui qu'on attendait. Entendant dans son dos les mouvements rapides de son fils, Dida

comprit que Mircea Claudiu se changeait pour sortir, comme chaque soir, avec son ombrageuse et superbe compagne ; elle sourit de nouveau, stupidement, perdue dans le cauchemar de la fenêtre.

Quand elle se retournera une nouvelle fois vers la pièce brillamment éclairée, deux semaines auront passé. Un soir de fête, un dimanche, cette fois. Table joliment dressée et nappe damassée.

Deuxième séquence : sans le couvert du haut bout de la table. Après ***l'enterrement*** et après ***la noce***…

Un repas d'adieu en l'honneur du jeune couple qui allait quitter Bucarest le lendemain. La jeune épouse ne supportait pas l'atmosphère balkanique du ***petit Paris***, « la saleté et les plaisanteries de cette bourgade d'ivrognes ». C'est ce qu'affirmait, crûment, la toute nouvelle madame Astrid Vancea, impatiente de retourner à la civilisation de Braşov, qu'elle évoquait d'ailleurs toujours sous son nom germanique de Kronstadt.

Silence pesant. Grande lumière froide, cristal, argenterie, porcelaine, raideur d'enterrement.

Unité de temps, de lieu, d'action ? Chacun de vous portera différemment l'empreinte de la défaite, avait sans doute pensé le mort… Elle entendait de nouveau sa voix. La défaite, c'est-à-dire l'inévitable, le destin qu'il avait toujours essayé de fléchir, d'acheter, de retarder. Mais Dida Voinov ne saisissait plus ses propres pensées. Statue carbonisée, ses paroles étaient mortes.

Un petit groupe de personnages, une petite histoire bouillant dans les chaudrons surchauffés de l'Histoire, dans la panade du massacre planétaire ?

Un couvert pour le lycéen Anatol Dominic Vancea Voinov, timide prisonnier du hasard. Il sifflotait, insouciant au-dessus du guidon brillant de sa bicyclette quand il avait brusquement été heurté par l'épouvantail noir et stupide du hasard. Sa culpabilité, l'adolescent n'avait cessé de la tourner dans tous les sens jusqu'à ce choc violent. Voilà deux semaines… puis il était parti en courant, à l'aveuglette, dans les rues, les collines, le jour, la nuit, sans dormir, sans manger,

cherchant infatigablement un témoin, une réponse, une manière de déchiffrer tout ce qui s'était passé.

Un couvert pour la belle Sonia, la sœur, la reine du bar Levtchenko, la cible chaque soir d'un flot de petits billets, de fleurs, de cartes de visite arrivant de toutes les tables. Proie joyeuse et incorruptible, sorte de pôle d'attraction de ce lieu, réapparaissant, riant, secouant ses longs cheveux noirs, dansant frénétiquement jusqu'à l'aube, quand elle se retirait, pâle, comme une Sulamite épuisée par le triomphe et la peur.

Quelque six mois auparavant, Matus, le géant boiteux et blagueur, le missionnaire sceptique, le terroriste, le grand buveur, avait fait son apparition. Doux, mais inflexible dans ses projets où s'associaient des métaphores bibliques et une débordante vitalité laïque et pragmatique. Ce vertige puéril, viril et irrésistible, fut la perte de la joyeuse petite sœur, fleur de la famille maudite, belle entre les belles, ange prêt à se brûler les ailes au feu de l'étranger.

Assiettes de porcelaine ancienne, lourds couverts en argent, verres de cristal délicat. Le décor de ***la fin***. Pour que tous se rappellent toujours, même l'Allemande fraîchement mariée avec le fils du juif errant et Matus l'aventurier, prêt à emmener ses fantasmes et sa bien-aimée dans l'immensité hypnotique de l'Orient.

« Posséder l'instant avec orgueil, c'est tout ce à quoi nous pouvons prétendre », telles étaient les paroles du pauvre Marcu Vancea, mais le sceau de la défaite, tous en étaient peut-être déjà marqués, et pas seulement le fantôme qui venait juste de les quitter… La veuve, la mère, la belle-mère, ne parvenait pas à retrouver sa voix et ses paroles, perdue dans l'apathie du soir sanguinolent comme dans une amnésie, tant espérée.

Seul le marié se montrait actif à l'excès… il donnait des ordres à la cuisinière, arrangeait la chaise de son épouse, caressait la main de la maman, souriait à ses frère et sœur, attentif à remplir le silence de paroles et de gestes, dissertant joyeusement et avec compétence sur son prochain poste chez le célèbre industriel allemand de Braşov,

devenu son beau-père, sur l'ameublement de l'appartement – tout un étage cédé aux jeunes mariés par la famille du grand Friedrich Wolf –, mais aussi sur le cours de la guerre et les commentaires de Radio Londres, sur la spéculation, et la loi martiale, et les lois raciales, et le byzantinisme de la police secrète, et les terribles hivers russes, et le scandale amoureux de l'Opéra, et la paysannerie affamée, les déportations raciales et le camouflage, et les noubas du corps diplomatique, et la vanité du maréchal dictateur, ***etc.*** Il savait tout, l'ingénieur Claudiu Mircea Vancea Voinov.

Le dîner après la noce et après l'enterrement : jusqu'à l'aube. Prolongé par l'habileté et les efforts du nouveau chef de famille, Mircea Claudiu Vancea, soucieux de ne pas faire allusion à la place vide et à ce que tous pensaient, tout le temps, sans le dire.

Une place vide, un couvert en moins. La réunion de famille se traînera, tant bien que mal, jusqu'à l'aube. Ce sera dur de se décider à rompre ce qui était déjà rompu depuis longtemps. Le matin seulement, dans la rue. Les deux couples, la famille Astrid Mircea Claudiu Vancea et la future famille Sonia Matus Calinovski, sur le quai mouillé de l'arrêt de tramway. Les noceurs attardés du bar Levtchenko saluaient cérémonieusement la princesse disparue de leurs fêtes avec fox-trot et champagne. Signe certain que l'aube venait vraiment de poindre, le matin d'un autre jour.

Dans la salle à manger, silencieux, la mère et le cadet contemplaient, ensommeillés, la table pas encore desservie, abandonnée.

Heure trouble, lueurs violettes de l'aube enveloppant le bar Levtchenko au rez-de-chaussée de l'immeuble… Le joyeux charivari du Levtchenko est mort lui aussi… il y a plusieurs dizaines d'années qu'il est mort. La fenêtre mouillée de rosée. Dans la rue, les tramways s'étaient mis en route. Grincements sourds du mouvement.

Note

2 . Extraits du poème « En attendant les barbares », de Kavafis (dit Constantin Cavafy), dans le recueil du même nom, traduit du grec par Dominique Grandmont, © Gallimard, coll. « Poésie », 1999, traduction française et notes revues et complétées en 2003, p. 44. (***N.d.T***.)

Un salon de thé minable, sombre. L'excentrique touriste attend, jambes croisées. Veston à carreaux largement ouvert. Foulard de soie bordeaux, sortant du col de la chemise noire. Grosses lunettes de soleil. Sur la chaise, à côté, la veste en daim, le parapluie. Près de la chaise, la petite valise de cuir avec ses étiquettes multicolores… Première heure de courtes vacances à la montagne, premier café au lait.

Un café au lait, bon sang ! Rien là d'extraordinaire, il y a des vaches à la montagne, du lait, du beurre, de la crème, il devrait trouver moyen de se faire servir un café au lait, au moins ça. Au moins un café sans lait. N'importe quel café noir, café standard, ersatz de café, pois chiches, orge, gruau, maïs, n'importe quoi. Ou bien un thé, au moins un thé. Russe, chinois, anglais, ou une tisane, camomille, menthe, tilleul, mandragore, peu importe.

Pourtant le client distingué ne se lève pas pour quitter, énervé, le soi-disant salon de thé où il n'y a ni bonbons, ni gâteaux, seulement des rangées entières de pots de confiture et les mêmes vieux paquets de biscuits fatigués. Il ne demande ni le registre de réclamations, ni le responsable. Il hoche la tête, poliment, à chaque information, à chaque refus, et remercie, nous n'avons pas de thé, ***merci***, nous n'avons pas de café, ***merci***, pas de lait non plus, ***merci***, nous n'avons plus de gâteaux, nous ne servons pas de sodas, ***merci***, le stock d'eau minérale est épuisé, ***merci***, ***merci***, toujours souriant, complaisant, penché sur cette revue au papier glacé. Un véritable gentleman ! Calme, détendu, très ***belle époque****, un dandy colonial, venu conférer pour quelques instants style et célébrité à la perle des Carpates, station touristique oubliée.

Anatol Vancea, dont la pièce d'identité mentionne : réceptionniste à l'hôtel TRANZIT à Bucarest, reste deux heures, impassible, jambes croisées, dans le soi-disant salon de thé, près de la gare de Sinaia, attendant, qu'attend-il ? Nul ne saurait le dire. Sa petite valise cosmopolite à ses pieds, la revue colorée et décadente devant lui, il attend, qu'attend-il ? Midi, le milieu de la journée, l'heure opportune.

Il est en vacances, sans pensées, sans mémoire, rien, rien. Enfin, rien, rien, c'est ce qu'il souhaitait.

Quand midi approchera – l'heure d'occuper les chambres, n'importe quel réceptionniste d'hôtel sait cela –, il se dirigera donc vers l'hôtel. Il communiquera du bout des lèvres le numéro 326, celui de la chambre réservée, il montera, se douchera et mourra pour quelques heures en un profond sommeil, préhistorique. Le lendemain, un mardi, disparaîtra comme la veille, insensiblement. Un ciné, une balade, un somme, qui sait ? Mercredi, le temps fraîchira. Le ciel sera bas, chargé, noir. Promenade jusqu'à la librairie. Jeudi, excursion au château, lecture, promenade parmi les villas, en ville, dans le parc, un tour à la poste.

Le dimanche à la montagne a quelque chose de secret, de narquois, il pleurniche, minaude. Les heures se traînent en une sorte de provocation hostile et sourde sous l'apparente inertie. On peut faire sa valise lentement, sans se presser, comme n'importe quel jour. On n'a pas la moindre idée de sa destination, on ne sait pas à quelle heure, par quel train on partira, on se laisse aller, selon le pacte, au gré du néant.

Tolia Voinov va passer une semaine d'ennui à la montagne. Attente vague, engourdie, qui hésite à prendre le nom d'Irina.

Beau temps, le soleil fait surgir la forêt du brouillard, la rapproche, anoblie, les vieilles villas des grands bourgeois sont à leur place, quoique estropiées et humiliées, mais nos semblables, nos semblables… Mêmes visages, mêmes gestes mous, dépareillés. Somnolence putride, puante, dans un immense tonneau plein de vieux vinaigre, de carottes et de bouses… non, non, il ne supporte pas ça. Les souvenirs non plus, non, tout cela, c'était autrefois, à une autre époque. Il y a eu une fois, oui, le mois de mai, une autre fois, dans un autre âge, il y a bien longtemps, hier.

Le rire d'Irina. Le soir, sur la terrasse de la villa. La marée de la lune. Longs, longs silences, la bouche sèche d'attente.

Un après-midi, dans le virage asphalté qui monte vers la ville… les mains d'Irina sur ses épaules. Il n'a pas oublié, bien que mille ans aient passé. Un moment invraisemblable, là-bas, où la chaussée asphaltée virait vers la ville. Là, ils s'étaient brusquement retournés l'un vers l'autre. Une sorte de gêne, alors, comme si l'après-midi s'était déchiré et pendait, exténué, au bord de l'heure paresseuse. Un silence obèse, empoisonné, noyant tout dans son limon vert, les pas vacillaient et on entendait quelque part des chuintements suspects, d'invisibles lézards. Des lèvres d'adolescents pressés, c'était ça. Ils n'arrivaient pas à se libérer de cette scène ridicule, ils continuaient d'osciller, muets, séniles, comme des vieillards retombés en enfance.

Irina entra dans le magasin d'alimentation, après l'avoir prié de l'attendre dehors. Puis, ils descendirent la pente. Au virage, dos à la ville, juste à l'endroit où était arrivé cet incident infime, Tolia se ranima. Il se tourna vers sa compagne… attends, donne-moi un des sacs à porter, je vois que tu en as deux… il se tourna vers Ira, lui prit des mains un des sacs en plastique, puis l'autre, ils marchaient côte à côte, sans se parler. Ils arrivèrent à la villa où habitait Irina, une maison coquette, étroite, avec un toit en tuiles rondes. Ils montèrent les marches de l'entrée, puis descendirent dans le hall. Ira avait quitté son anorak, elle portait un ample gilet blanc, en grosse laine, sur son jean rugueux. D'une main, elle tenait la bouteille de vin rouge, de l'autre, un verre décoré de petites fleurs bleues et un gobelet paysan.

– Il n'y a que deux autres personnes hébergées ici, dans la villa. Et elles ne l'occupent guère. Elles ont de la famille en ville et passent le plus clair de leur temps là-bas.

Elle lui versa un demi-gobelet de vin. Il descendait vite dans les membres, une agréable chaleur, alanguissante. Elle posa la bouteille par terre, la couvrit du gobelet vide. Il effleura son coude, le saisit : viens, on monte. Non, non, temporisait-elle. Il l'entraîna doucement, ils étaient au pied de l'escalier, ils montèrent. Une chambrette minuscule, un lit étroit d'internat, un lavabo, une grande fenêtre mansardée où filtrait le clair de lune.

Il l'attira vers lui, impatient, maladroit, laisse-moi, je me déshabille toute seule, le jean glissa, vite piétiné, tuyaux de poêle tout mous, et par-dessus, le gilet, chat blanc. Elle resta en long justaucorps marron de ballerine. Un petit corps simple, lisse… non, pas comme ça… laisse-moi… sa peau brûlait. Il se perdit, pressé, dans son corps menu, galvanisé par la lueur mauvaise de la lune.

Timide tourbillon maladroit. Ira, les jambes repliées, cachées en partie par l'épaisse couverture, alluma sa deuxième cigarette. Il regardait dans le vide. Puis, il trouva la solution : il partait le soir même. Il devait ranger ses affaires, attraper le train de 21 h 30. Irina se laissa glisser de l'étroite couche aux draps froissés.

Inutile de m'accompagner. Mais si, j'ai justement envie de sortir, de me promener, ça ne veut pas forcément dire que je t'accompagne. Ça ne me dérangerait pas du tout que tu m'accompagnes, de toute façon, je voudrais noter ton adresse. On entendait, derrière, le bruissement de choses jetées, ramassées, puis rejetées. Ils passèrent chercher la valise à l'hôtel.

Ils s'embrassèrent, comme de vieux copains de classe, devant la porte ouverte du wagon. Ira lui tendit un morceau de papier rouge : son adresse. Elle rit, détendue, une mèche de cheveux folâtrait sur son front blanc. Lèvres brûlées, blanches, le train se mit en marche.

Seul dans le compartiment, Tolia refusait de revenir sur son échec. C'était pareil avec toutes les femmes : la première fois, hâte, maladresse, se vider, que sais-je ? Lui en elle, brièvement. Gymnastique de l'étreinte ? Magnétisme trouble dont on capte, parfois, par chance, la brusque et violente incandescence ? Retrouvailles immédiates et dénégation immédiate, oui, oui, une décharge, il préférait ne pas s'en souvenir. Non, il ne voulait plus se souvenir d'émotions, de timidités, d'impuissance, non, il en avait assez des complications.

Il avait connu Ira bien des années auparavant. Sa petite ville de province, sa ville natale…

Une cité pleine de jeunes ingénieurs, architectes, médecins de Bucarest, envoyés là pour participer à la modernisation de ce gros bourg historique.

Irina avait travaillé un certain temps comme dessinatrice, puis comme étalagiste et comme éducatrice, en attendant l'autorisation de passer son diplôme à l'école d'architecture, dont elle avait été renvoyée inopinément juste à la veille de l'examen final. Elle faisait partie du cercle du jeune professeur Vancea. Le futur personnage Tolia était déjà un personnage. Et comment ! Et comment ! Le professeur faisait jaillir de ses narines le feu et les guirlandes de fleurs, il perfectionnait ses acrobaties, ses blagues à double sens, ses calembours, ses sympathiques impertinences, ses bons mots négligemment lancés, arrogants.

Il l'avait rencontrée un jour, dans la rue, comment ça va Irina, c'est bien ton nom, tout juste, monsieur le professeur, je ne pensais pas que vous le retiendriez. Mademoiselle Irina, Ira la presque architecte, l'avait suivi quelques pas, pas mal de pas d'ailleurs, dans une rue latérale, puis dans une autre, bouillant de rage. Le jeune professeur Anatol Dominic Vancea Voinov, maître snob des rebelles de province, une sorte de curiosité classée de la petite ville !... Il n'avait même pas dix ans de plus que ces jeunes – dont beaucoup étaient ses anciens élèves – qui papillonnaient autour de ses pirouettes, lycéens étudiants ingénieurs médecins se passant à la ronde disques revues magnétophones paradoxes bouteilles pipes, au milieu desquels ce pitre de Tolia jouait le rôle de bouffon blasé et chic, avec ses dissonances polyglottes. Jusqu'à la langue russe, qu'il enseignait au lycée, la langue de l'oppresseur, la langue détestée, devenue, dans le rictus de son masque de cabotin, une provocation, une bizarrerie cocasse.

Ils n'avaient eu de temps que pour quelques rencontres silencieuses, pressentiments, esquives, six mois avant que l'étrangère ne quitte brusquement la petite ville. Ils avaient pourtant gardé le contact, ils s'écrivaient, il était allé une fois à Bucarest pour la voir. Mi-décembre, Ira portait un nouveau manteau épais, bleu, en poil de

chameau. La ville avait pris des couleurs, des airs enfantins. Illuminations, bonbons, sapins, gaieté des troubadours sur lesquels la neige tombait en lents flocons, comme dans les livres d'images. Les rues en fête, pleines d'une lumière éclatante. Viens, on va monter, ma sœur est sortie, non, papa non plus n'est pas à la maison, il nous a quittées définitivement il y a un mois, après l'enterrement de maman. Il nous envoie une carte postale de temps en temps, quelques lignes, il est parti avec la femme avec laquelle il vivait depuis longtemps.

Ils écoutèrent de la musique, burent du vin rouge, âpre. Vague émotion, vertige. Belle soirée de retrouvailles !... Silence, esquive, c'est tout. L'image idyllique d'un hiver de pastel, son atmosphère de fête bon marché, inhibante ? L'intensité de son regard effrayé l'avait-elle intimidé ? Il retardait simplement le contact. Puis, à un autre moment, image symétrique : Ira en été, sur la balançoire. Photo retouchée, heureuse. Interludes enfantins ? Et de nouveau, soudain, ce regard lourd, qui promettait trop. Et de nouveau le moyen d'éviter le contact, ses relais secrets.

Effrayé par la promesse excessive, les excessifs préliminaires ?

Il reçut un jour un bref coup de fil. Ira travaillait déjà comme architecte sur le chantier d'une gare somptueuse, à Braşov : viens avec moi au bord de la mer, deux semaines. Le couard ne répondit pas, mais il savait qu'il ne pourrait plus louvoyer bien longtemps... En automne, il ne put s'en empêcher, il téléphona, advienne que pourra. C'est Silvia Isabela, sa petite sœur, ingénieur, qui décrocha : Ira s'était mariée. Quand comment pourquoi... eh bien, oui, ça lui a pris tout d'un coup, on aurait dit qu'elle voulait échapper à une obsession. L'ami d'une amie, le docteur Bănăţeanu, oui, il a demandé sa main, elle a passé une nuit blanche à s'agiter, mais le matin elle a dit OUI, tout court. Ils ont quitté Bucarest, mais ils y viennent quelquefois, je lui transmettrai le message, paf ! voilà, c'est comme ça.

Il avait raison le camarade Gică Teodosiu, le printemps à la montagne ça saisit, ça fiche un coup et on ne s'en remet pas. Il a bien

fait de ne pas attendre le mois de mai, quand la faucille d'or de la lune a une autre cadence, quand sa pointe se plante si profondément qu'on ne peut plus la retirer. Tu as bien fait de liquider rapidement tes congés, professeur, le mois de mai t'aurait saisi dans ses crépuscules ivres d'aphrodisiaques. Tu aurais retrouvé la ***fata morgana*** là-bas, dans le virage de la route qui monte vers la ville. Ils avaient gravi l'escalier de bois, il serrait dans sa main son petit coude délicat. Le crépuscule dense, la lune grandissant à la fenêtre, la hâte du contact, allumage et extinction instantanés, survoltage catastrophique. Séquence romantique tout juste bonne pour une farce. Des farces romantiques, c'est tout, de la gélatine et des gamètes.

Finalement, ils s'étaient revus, leurs destins s'étaient de nouveau entremêlés. Crépuscule pluvieux, frisquet, on croit qu'on va s'en tirer une fois encore, qu'on va brouiller les pistes, les trains, les adresses, les fantômes, tout ajourner, s'échapper.

« J'étais persuadée que tu ne viendrais pas… » C'est vrai, il avait hésité, fait plusieurs fois le tour de la maison, pour gagner du temps. « Tu peux retirer ton imperméable, tu ne vas tout de même pas rester planté là, comme ça, au milieu de la pièce. » Appartement en cours d'aménagement, fraîchement repeint. Ils sortirent sur la terrasse, sous le feuillage du vieil arbre. Ils s'effleurèrent. Irina eut un mouvement de frayeur, de retrait. Ils revinrent dans la pièce vide. S'assirent. Face à face. Ils se regardaient. Ses lèvres charnues, sèches. Les yeux vert-de-gris, la voix basse, enrouée. Ils se regardèrent. Son regard voilé, dilaté. Une sorte de transe douloureuse. Ses petites mains hésitant sous la chemise, tout doucement, tremblantes, tremblantes. Son regard plus profond, douloureux, incendié. Il eut le temps de voir le bord blanc de la fenêtre, le lourd verre de cristal, rougi par un vin dense et languissant. La brûlure, puis, autre chose peut-être, comme un étourdissement. Les petites mains glissaient plus bas, toujours plus bas. Centre du feu atteint. Le sang sauvagement pompé, des coups furieux, de bélier. Les lèvres, les seins, les mains se débattant… le sang cognant encore et encore, profond, toujours plus profond. Quelqu'un d'autre l'avait-il

embrassée, un autre homme l'avait-il déjà embrassée ? Concentration absolue, comme le commencement des commencements… Miracle, le miracle s'était produit, la résurrection !

Une force secrète, ***professore***, le pouvoir de concentration de la passion, c'était cela. Induction irrésistible, hypnotique. Ils se traînèrent, gémissant, malades, enchaînés, jusqu'à la chambre. La douleur du désir le tira en elle, profond, encore plus profond, des deux mains, plus profond, encore et encore, elle sanglotant, défigurée. Elle lui couvrit les yeux de ses mains pour qu'il ne la voie pas, pour qu'il ne la voie pas. « Ne regarde pas, ne me regarde pas. »

Mais il la voyait et continuait de regarder les larmes inonder son petit visage défait. Sur elle, en elle, frénétique et enchaîné, il suivait la trace des larmes ruisselant jusqu'à ses lèvres brûlées. Elle murmurait inconsciemment : « Non, ne regarde pas, s'il te plaît, ne me regarde pas », enchaînée, submergée de joie et de peur. Nus sous le drap, longtemps ils restèrent mêlés. « Non, ça ils ne peuvent pas nous le prendre », murmurait Irina d'une voix éteinte, saccadée, une voix de défi. « Ça non, ils ne peuvent pas nous le prendre. C'est tout ce qui nous reste. Rien que ça, c'est tout. C'est tout, rien que ça », balbutiait-elle, hoquetant sourdement de plaisir et de larmes, dans l'oreiller où elle avait enfoncé ses cheveux de cuivre, frisés, rebelles. « Je savais, je savais que tu… » Elle l'avait donc attendu. Ce n'est pas pour rien qu'il avait évité de la rencontrer, il l'avait évitée en vain. Ses mains tremblaient, le touchèrent, l'électrisèrent, le sang rugit de nouveau, les vêtements s'envolèrent, en tas, elle le tirait en elle, profond, toujours plus profond, balbutiant entre deux sanglots : « Non, ne regarde pas, s'il te plaît, non, non… »

Trépidation torride, pleurs, spasme, rédemption. « Tu es tout de même venu »… elle riait, quelques jours après, en ouvrant la porte. Et elle le tirait vers elle, en elle, profond, encore plus profond, dans la lave torride. « Ne regarde pas, ne me regarde pas. » Elle hoquetait sourdement, guérie, dans les débordements désespérés de l'étreinte qui le faisait revivre et l'effrayait et le guérissait. Il avait tenté, un

moment, de rompre l'encerclement. Ira rentrait justement de voyage, il s'était lui-même absenté quelque temps, elle avait été malade, il était parti en congé, bons prétextes pour espacer les rencontres, pour tenter la désintoxication, le détachement.

Un crépuscule noyé, empoisonné. Il pleuvait à torrents, il marchait dans les rues, comme un somnambule, sans but. Il n'avait pas de parapluie, l'eau ruisselait sur son front, dans son cou. Ses vêtements étaient mouillés, il était enveloppé d'une cape d'eau. Rue déserte. Il se retrouva sous un arbre, sur le trottoir, à regarder la terrasse. Une minute, cinq, dix et… Irina apparut. Elle s'arrêta, l'air hébété, devant la balustrade. Elle regarda dans la rue, le vit, égaré, comprit, ils comprirent. Il poussa le portail, monta. Sur le seuil, dans une longue chemise de nuit blanche, épaisse, Ira tremblait de fièvre.

Son corps menu, tendu, convulsé. « Je sentais que tu allais venir »… Une détresse enfantine, frisant l'hystérie. Un rituel païen, repris avec férocité. Il rejeta le drap comme une humble voile, s'agenouilla, impuissant, vidé, au pied du lit bas. « Je m'en vais, je dois m'en aller. Maintenant, tout de suite. » Comme un automate il répétait : « Je dois m'en aller, m'en aller tout de suite, à l'instant. Maintenant, il n'y a pas d'autre solution », et elle qui n'entendait pas, ne répondait pas. Il se rhabilla en hâte, pour ne pas laisser de temps aux paroles. Elle ne le regarda pas, ne bougea pas, elle était restée dans ce lit étroit comme un cercueil, sans même battre des paupières. La porte se referma derrière lui. Il se retrouvait dans la cour, dans la rue, sous la pluie. Frissonnant, il redressa le col de son veston mouillé. Il leva le bras inconsciemment, aperçut la montre à son poignet. Il fixa le cadran, l'aiguille parcourant son arc de cercle. Une demi-heure ! À peine une demi-heure, l'éternité avait duré une petite demi-heure. Tapi de nouveau sous les arbres du trottoir, il regarda encore une fois la terrasse de l'immeuble, où il venait d'aller, il y a mille ans. Dans le brouillard et la pluie nocturnes, il entendait autour de lui l'agitation, les voix, la hâte des piétons, la routine des doublures se pressant vers leurs antres, fatigués par la mascarade qui avait encore englouti une journée, une éternité. Il entendait encore Ira-Irina, celle d'il y a un siècle, une demi-heure, mille ans.

Si le subalterne Vancea Voinov avait repoussé sa cure d'ozone au mois de mai, comme le lui conseillait le sage Gică, cet événement aurait pu, qui sait, se reproduire autrement…

– Ma biographie m'accablait, pourtant je ne me connaissais aucune faute. J'avais repris mes études à la faculté, plusieurs fois, et chaque fois on trouvait quelque chose de nouveau dans mon dossier et on me mettait à la porte. J'étais à la veille de l'examen de fin d'études, quand, une fois de plus… Après l'échec de mon mariage numéro deux, je n'arrivais vraiment plus à reprendre le dessus. Un moment d'égarement, puis soudain je tournai ma fureur vers l'extérieur, contre ceux qui ne cessaient de me guetter, de me marginaliser. Le texte que j'ai diffusé était une imprudence. Un trop gros risque. J'aurais pu disparaître définitivement. C'est alors, juste avant la chute, qu'on m'a tendu une main. Ou plutôt une griffe. Je m'y suis accrochée, hagarde, enragée, sauvage… Le camarade Popescu. Le camarade Orest Popescu. Il m'a sauvée, il m'a même offert du travail, un salaire.

Elle se crispait, dans le noir, sa main glissait, heurtait le bord de la table, du lit. Un danger incohérent qu'elle ne voulait pas nommer. Elle se crispait, se concentrait, tendait la main. Les doigts glissaient sur le visage et la poitrine et la virilité de Tolia… Les mots se précipitaient, saccadés, les gestes s'accéléraient, jusqu'à la trépidation d'un seul corps reconstitué, jusqu'aux larmes, qui coulaient encore et encore, à chaque spasme. « Ne me regarde pas, non, s'il te plaît… »

Étreinte, tenailles incandescentes. Et le soupir, les balbutiements d'après. « Ça, ils ne peuvent pas nous le prendre. Ça non, ça, ils ne nous le prendront pas. Le grand secret, violent… » Violent, oui, et fragile, dans ces hoquets de pleurs et de plaisir.

La voix se brisait, accablée, et renaissait, un peu plus tard : un retournement dur et apeuré.

– À un pas de dangers irréversibles. J'étais de nouveau à la veille de mes examens de fin d'études, pour la troisième fois. J'ai demandé

conseil à mon ami Ianuli. Je t'ai parlé de sa légende. Le Grec légendaire ! Héros pur et fanatique auquel ces salauds n'osaient pas encore toucher. Ils vendaient sa légende à bas prix. Une vie de rebelle et de martyr, pas comme celle des trafiquants qui nous entourent. On ne sait même pas quelle est la meilleure variante de cette mascarade : être opportuniste ou fidèle. Il avait encore assez de relations en haut lieu pour pouvoir m'aider. Je suis repartie en province quelque temps, pour me faire oublier… Pourtant, je savais bien que j'étais définitivement mariée avec le Dossier. Comme chez les catholiques : jusqu'à ce que la mort nous sépare, le Dossier était mon époux. Mais j'avais envie de revenir. Je n'y suis pas arrivée. Une fois de plus, je me suis crue rebelle et j'ai explosé. Et une fois encore, on m'en a fait voir les conséquences. C'est alors que le camarade Orest Popescu m'a offert ses services. J'ai accepté. Avec une rage morbide de vengeance contre moi-même.

La ville était morte. Seul le bruissement de l'arbre dominant la terrasse rappelait qu'il y avait des témoins et des doublures partout, inutile de se cacher, les camarades du camarade Orest pénétraient partout, les fils invisibles étaient déjà là, dans le lit du plaisir illicite.

Irina se pencha au bord du lit, pour prendre son paquet de cigarettes. Elle en alluma une, arrangea sous sa tête son oreiller d'enfant. Ses doigts fins, transparents, serraient la cigarette jusqu'à son extrémité rougeoyante.

– Il avait trouvé son remède, son vice, sa fixation, c'est ce qu'il disait, le camarade Popescu. Il était prêt à se laisser tyranniser si cela m'amusait. Tyran lui-même, instable, possessif. Il ne mettait à mes pieds rien d'autre que… rien. C'est-à-dire, éventuellement l'institution qui dépendait de lui. Son petit fief dans la république des innombrables fiefs, petits et grands. Et quelle institution ! L'ASSOCIATION ! L'Association des souterrains, des sous-développés, des sous-entendus. L'Association du Silence, des Handicapés subordonnés. Si au moins je ne savais pas que ce n'est qu'une enseigne. Derrière, dessous et dessus c'est le RÉSEAU. Le RÉSEAU, c'est tout. L'enseigne, la structure, les objectifs, cela ne

compte pas. Même dans le cas d'une firme aussi exotique… l'important, c'est la relation avec le système. C'est pourquoi le camarade Orest Popescu était, en fait, plus puissant qu'il ne le paraissait et la firme plus hypocrite que la singularité qu'elle affichait. Je n'ai pas fui cette sinistre épreuve. Je suis restée, j'espérais pouvoir me détruire rapidement. Nous ne savons jamais jusqu'où va notre capacité à avaler le poison.

On ne voyait même plus à quel moment elle se laissait emporter par le cauchemar, comme si, entrée dans un texte et dans un rôle répétés depuis longtemps, elle n'avait plus besoin d'interlocuteur.

– De fait, il a même voulu divorcer. Personne ne se doutait de rien dans cette étrange institution. Mais ma famille savait. Papa m'a alors offert l'arme ultime. Ils se connaissaient trop bien… C'est ainsi que j'ai pu jouer la grande scène du refus, selon un scénario vraisemblable. Je lui ai donc préparé une surprise. Je lui ai dit que je ne pouvais accepter de rendre ces liens « permanents », que ce soit légalement ou non. Pas à cause de la différence d'âge, ou parce que le partenaire me déplaisait. Raisons nullement négligeables, bien sûr, mais elles pouvaient être négligées dans notre comédie si pleine de codes non déchiffrés. J'avais appris ses agissements pendant la guerre, c'est ce que je lui ai dit. Ce fut un coup inattendu, même si je l'attendais. Un coup renversant ! Il savait d'où je tenais le grand secret… Au camp de prisonniers, avant d'acquérir sa nouvelle identité, adaptée aux temps nouveaux, il s'était déjà exercé au remplacement de soi par l'homme de la situation. Les succédanés d'hommes, de pain, de vêtements, de livres… ne datent ni d'aujourd'hui, ni d'hier.

Elle ne fumait plus. Paradoxalement, l'intensité la calmait. Ce n'était pas l'intensité du récit, pas du tout. La peur cachée, aiguë, énorme, la permanente peur semblait se calmer face à la réalité même des faits relatés. Comme si l'inconnu qui l'avait toujours effrayée et qui la terrorisait maintenant encore, sa vulnérabilité toujours aux aguets, devenaient supportables en devenant concrets.

Comme si la réalité, si terrible soit-elle, était bien plus ambiguë, plus soluble que les horreurs que l'on imagine ou que l'on redoute.

– On leur distribuait, là-bas, au camp de prisonniers, car ils étaient prisonniers de guerre, de la guerre contre les soviétiques, deux petits cubes de confiture par jour, sur une tranche de pain. Il avait été désigné pour superviser la distribution… Finalement, voyant la passion excessive que cet homme avait pour moi, papa m'a révélé toute l'histoire. En guise d'ultime arme de chantage. Une arme dangereuse, certes, comme tout ce qui le touchait. C'était un type voué aux choses obscures et aux masques. Mon père s'était abstenu de le revoir, après avoir assisté à sa rapide carrière politique après la guerre. Une carrière spectaculaire dans les premières années. Par comparaison, sa position hiérarchique présente est relativement négligeable. Importante surtout par ses contacts obscurs, anciens et nouveaux, avec le RÉSEAU… Donc, il supervisait à l'époque la distribution de ces portions de famine. Et il prenait soin de prélever la dîme. Afin que lui-même et quelques autres puissent survivre…

Elle avait posé les mains sur le drap, l'une à côté de l'autre, comme pour se détendre. Petites mains pâles, enfantines. Insomnie d'une nuit malade, implorant un remède. Regard vert, toujours plus profond, affamé, toujours plus sombre, implorant le remède. Le drap se froissa, comme la bouche douloureuse, que l'attente desséchait. La toile fut rejetée, en boule, l'étreinte gémit, don de soi et pleurs.

Bien plus tard, dans la nuit, elle retrouva sa voix. Brûlée, trouble.

– C'est un spécimen précocement instruit en stratégies sordides, notre semblable ! Le mal, comme chance de survie. C'est pour ça que je l'ai atteint là où ça blesse. Il a encaissé le coup, il continue… avec la même soif de vivre que nous, pas vrai ? Que veulent-ils nous prouver encore et encore ? Que nous sommes mauvais, perfides, faibles ? Et que leur prouvons-nous, tout le temps, en échange ? Que nous sommes comme des saints ? Des rebelles entravés, des apprentis de l'illusion ! Des malades de l'éphémère et de la précarité ?…

Pendant la nuit, il s'était agité de nouveau, gémissant d'impuissance. Et si Irina, elle aussi ?… Si elle aussi ?… Sans même en être consciente, elle aussi… Tolia la scrutait pour découvrir le signe, la preuve, la cicatrice.

Il était parti, accablé sous le poids de ces dernières interrogations insolites. Malades de l'éphémère et de la précarité ? Tu retournes les mots dans tous les sens, professeur. Chaque mois de mai printanier fait tourner autrement le vent de ces paroles aussi ambiguës, douteuses, que notre époque. Tu aurais dû avoir de la patience pour l'aventure du soupçon, professeur, tu ne te serais pas ennuyé ! L'infortune suprême de l'ennui, comme tu aimes appeler ton impasse, aurait été moindre, qui sait. Tu aurais trouvé de nouveaux liens, de nouveaux pièges, les événements auraient montré leurs doubles, leurs triples visages, la patience aurait payé. Le hasard aurait éventuellement acquis un nom, une direction, tu n'aurais plus trouvé de train propice à l'évasion. Mais cela demandait de la patience, de la curiosité, de la modestie, ***professore***. La modestie du dialogue et de ses dangers, ***professore***.

Tu ne te serais pas ennuyé dans ses syncopes et ses pièges. Tu aurais appris que le début d'une nouvelle journée peut ramener la même figure de plâtre ridée à la fenêtre de l'aube : Orest Popescu. Le fantôme qui t'attend, patiemment, à chaque nouveau coup de gong du calendrier, pour te rappeler les souterrains dans lesquels tu grouilles.

Le temps fait macérer les obsessions, tu le sais bien, ***professore***. Même le camarade Orest Popescu se fatigue sous la toute-puissance du temps : la passion prend un tour médiocre, la haine devient une sorte de routine, une mimique pour sauver les apparences.

– Tu te demandes pourquoi je ne cherche pas un autre salaire, un autre travail, une autre ville. Bien sûr, ce serait possible. Ce n'est plus comme dans les années cinquante… Je trouverais bien un travail, oui. Même si, avec sa nature perfide et vindicative, il continue à me harceler grâce à ses trop nombreux complices professionnels. Mais j'ai le droit, moi aussi, d'assister au spectacle jusqu'au bout.

Maintenant qu'il est devenu plus équivoque, plus épuisé. Une incarnation ! Il permet une observation instructive. Je peux mieux suivre l'ampleur de la dégénérescence, quand j'ai un objet connu dans tous ses détails. Je dispose d'une incarnation immédiate, accessible. Et surtout, ambiguë. Une ambiguïté qui nous rend complices, nous tend constamment un miroir et un piège ? Pour nous prouver notre précarité ? Nous humilier ? En nous livrant, ô mon Dieu, à la culpabilité, au désespoir et à nos trop nombreuses faiblesses, travaillant à notre perte, travaillant à notre perte…

Tu vois, ***professore***, la peur et le soupçon, nos semblables évitent d'en parler. Mais pas de l'ennui, comme tu le sais bien et comme tu en donnes tous les jours l'exemple. Tu vois, tu aurais découvert leur douloureuse imbrication, nommée Irina. Les femmes te rappellent quelque chose de toujours ajourné, de blessé, comme dirait l'ami Marga. Vampires, griffes, chaîne, fermeture éclair, maillon, anneau, rappelle-toi, c'est ainsi que tu avais l'habitude d'instruire tes jeunes interlocuteurs à propos de leurs éventuelles compagnes.

Pas la moindre précaution, ***professore*** ? Tu n'avais pas coutume de respecter même les précautions élémentaires indispensables dans l'atmosphère de suspicion qui t'environnait déjà et qui bientôt servirait à te punir de ton insolence ? Il y aurait eu des stratégies bien meilleures que celle de rabâcher toujours les mêmes sarcasmes banals, qui auraient montré que tu n'avais peur de rien parce que tu ne respectais personne. Tu le fais aussi maintenant, en cette soirée humide, dans ce compartiment poussiéreux du train qui te ramène de ta trop courte villégiature. Les grands airs, le spleen, la pipe et la blague à tabac en soie, tous ces chichis arrogants devant ces humbles voyageurs… toujours cette comédie routinière.

Après avoir divorcé de monsieur Bănăţeanu et du vieil Eusebiu, entre deux divorces et deux mariages, le fantôme Irina refait son apparition. Il s'approche, tout près, jamais assez près pour essayer d'entrer en contact, comme l'espère le docteur Marga. Ce visage sévère et délicat concentre une énergie dans laquelle tu pourrais, enfin, t'enliser mais qui pourrait carrément te guérir, c'est ce que

pense Marga. Entendre de nouveau les échos d'une autre époque, refaire l'expérience de la douleur, comme lorsque, sous le choc, tu t'effondrais sur le guidon luisant de l'adolescence ?

La cadence d'une vérité dont on ne peut indéfiniment s'évader, ***professore***. Irina t'aurait aidé à la retrouver, peut-être. Et à perdre le masque de cabotin sous lequel tu te caches depuis trop longtemps, sous lequel tu te caches même maintenant que le vieux Marcu Vancea t'a rejoint et te somme, nuit après nuit, de le retrouver, de le faire revivre.

Torse bombé ! Le regard haut, bien haut, comme s'il ne voyait pas les têtes alentour. Vedette de la rue, qu'il domine nonchalamment, ignorant le public.

Foulard rouge, sous le col ouvert de la chemise blanche. Parmi les enseignes et les vitrines, la comète colorée du jour : le marcheur magistral, le tricheur disponible. Tous les rôles bien préparés. Tout prêts les cancans, les ragots, les bonnes blagues, les citations pédantes, le persiflage. Il a la démarche souple, gracieuse, étudiée. Il ne porte que des chaussures à semelles de crêpe, dans lesquelles on s'enfonce agréablement, avec assurance : le pied s'étale à l'aise, élastique, plie mollement, se relève sans hâte, flip, flap, pas après pas.

Décontracté, se dandinant comme un canard. Libre, hein ! comme je suis libre… j'en ai rien à faire, des clous ! Jamais, jamais occupé, ***mon cher****. Libre, ***môssieu***, on va pas se laisser bouffer. Ben, oui, on l'a dans le baba, bien sûr, y a pas d'issue, mais qu'importe. Cafard, faux-fuyants, fâcheries, des clous non ? ***Call me***, ***ciao***, qu'ils aillent se faire foutre, ***ciao***, bientôt, quand tu veux, c'est sûr, sûr, n'importe quand, jamais, évidemment.

Mais l'œil veille. Aqueux, sans couleur. Soudain, vert gris bleu. Battements de cils, vifs vifs. Un cliché, un autre, à toute vitesse. Il les voit, et comment ! il voit admirablement. Il guette avidement, enregistre filme développe stocke des instantanés de visages. Ils sont dans l'air, dans le ciel, parmi les ombres de la rue qui se déroule, somnolente, chimère astrale dans laquelle, hébété, on avance, sans avancer. Comme si tout était vrai, proche, assez présent pour qu'on puisse palper humer voir chiffonner, mille morceaux, tout déchirer comme ça, tout, en grinçant des dents, en sautillant, heureux, et fiche le feu : cendres, poussière, air, cirque. Oh ! oui, comme si c'était vrai, comme si tous toutes et même tout existait, si si si. Le prestidigitateur, le clown, le masque, le mime. Le cynique, le blagueur arrogant, l'avaleur de sabres et de désastres, impassible, avec son gros crâne rasé de consul romain. Si seulement cela existait, si si si, si lui et eux existaient, maintenant qu'il les voit, les revoit, en

rêve, à contrecœur, comme d'habitude, comme toujours, n'importe quand, jamais. Cafard faux-fuyants fâcheries, qu'en dites-vous ?

Voici le premier : l'électricien tombé du poteau. Lèvres minces, yeux rouges, front jaune, haché de rides. Tricot de marin. Doigts épais, énormes, violacés. Le chasseur de sangsues. C'est ainsi qu'il les appelait, des sangsues. Vieux remède, pour la circulation du sang. Il les ramassait dans la rue, dans les parcs, les cinémas, les musées, les piscines en plein air, partout. Il leur faisait tourner la tête avec ses amabilités et les reprises de sa grande Taunus. Puis, soudain, comme devant un brusque feu rouge, il freinait. Les yeux dans les yeux. Sans préambule, bref, direct : on y va, je vais te baiser, te rendre heureuse. On va chez moi, je vais te la fourrer, je vais te rendre heureuse, tu vas me courir après comme une folle, vous êtes toutes comme ça, des folles. Elles ne résistaient pas, elles tombaient, une sur trois. Après ça, la folie pure, lettres, coups de fil, menaces, geignardises… c'est pas permis de prolonger cette dinguerie à l'infini, chef, c'est ainsi que le patient achevait son récit, c'est pas permis, monsieur, ces catins, c'est de vraies bêtes féroces, les sangsues sont des bêtes féroces, c'est ça, des bêtes féroces, nos pépées.

Voici le suivant : un moine converti. Longue barbe blanche, visage hâve, blême. Longues mains fines, diaphanes, et ce sourire bienveillant, omniscient, de vieillard. « Au nom de Joseph et de Visarionovitch et de Saint Staline, amen. » Inutile de lui expliquer, de lui donner des cachets, il ne peut admettre que le plus grand stratège de tous les temps, le meilleur ami des enfants, le coryphée des sciences et des arts magiques, le plus aimé des Terriens n'existe plus, qu'il a tout simplement crevé, comme tous les Terriens. Quand il avait été arrêté, il y a plus de trente ans, le Petit Père des peuples veillait encore, nuit et jour, du haut de sa chaire éclairée du Kremlin et il décidait des jours et des nuits de chaque mortel. On avait arrêté ce pauvre moine pour sa foi inébranlable en la Vie éternelle et en l'Autre Monde, on l'avait torturé jusqu'au moment où, brusquement, il s'était mis à prier constamment et exclusivement Saint Joseph du Kremlin. Personne ne peut plus le convaincre aujourd'hui que Saint Visarion Visarionovitch a vraiment disparu, que son Nom même est

interdit, dangereux, bien que son ombre immense ne cesse de protéger activement nos souterrains sourds-muets. Il persiste à balbutier ses prières et à faire son signe de croix au nom du plus aimé des pères et du plus aimé des fils et du saint-esprit immortel. Il hoche la tête, incrédule, quelles que soient les informations, les recommandations, les piqûres qu'on lui administre. Parfois, accablé par l'insistance de ceux qui lui veulent du bien, il esquisse un sourire rusé et grommelle dans sa barbe immaculée : « Qu'importe, qu'importe le nom, qu'importe »… Mais aussitôt après, il tombe à genoux, effrayé, coupable, battant sa coulpe, amen, et priant, amen, le Grand Disparu de le protéger, amen.

Et voici la farfelue : élégante, jouant la Française, maquillée comme du temps de ce putassier de roi Charles[3]. L'ancienne beauté fragile et excentrique du Bucarest frivole, le ***petit Paris**** d'antan, l'ancienne aristocrate, ancienne richarde et ancienne épouse de l'ancien grand avocat de droit international, qu'elle a dénoncé, incapable de résister aux interrogatoires, signant en sanglotant les aberrations dont on l'accusait et qui continue d'écrire des lettres de dénonciation de plus en plus démentes, bien que ce malheureux soit mort en prison depuis longtemps.

Voici une autre encore : yeux somnolents, immenses, lourdes nattes noires, robe de bonne sœur. Fleuriste, danseuse, filandière, que peut-elle bien être, cette petite gitane superbe… Rien de tout cela, elle est ingénieur ! Major de promotion, électronicienne, l'orgueil du quartier, gaie, jolie, sage, mariée à un collègue ingénieur, envoyé pour deux ans en Syrie. Attente en larmes, bien cadenassée, retrouvailles désespérées : lamentations, câlins, cris. Le mari, gras et bavard, ne résiste pas à l'interrogatoire, il reconnaît en plaisantant ses égarements : deux ans tout seul, que faire, il n'est tout de même pas un eunuque, c'est un homme, hum, oui, comme tous les hommes. Choc, hôpital, piqûres, divorce, hôpital : « irrécupérable », a décrété le petit Marga. Elle s'acoquine avec n'importe quel mec un mois ou deux, ça ne dure jamais, ce n'est plus qu'une chiffe molle, cette pauvre petite, voilà ce que disait le grand médecin des fous.

Voici un autre toqué, un de plus : un petit paysan, gros, sans âge. Quand on lui a pris sa terre et qu'on l'a obligé à entrer dans la ferme collective, il a refusé de travailler toute autre parcelle que la sienne. Il a dû faire toutes les prisons des années cinquante. Il ne sait répéter qu'un seul nom : Ioana, Ioana. Le nom de sa vache préférée.

Voici la vieille crécelle : visage étroit, ligneux, grisâtre. Terreur, balbutiements. Des mots gauches, embarrassés : nous deux, docteur, c'était le ménage idéal, les difficultés nous ont soudés, la guerre, sa blessure au pied, la terreur des légionnaires[4], tout, la faim, les maladies, la haine après la guerre, tout a resserré nos liens jusqu'à cette arrestation, jusqu'à ce qu'ils nous prennent nos fils, alors, d'un seul coup, il s'est écroulé, un homme solide comme un roc, ratatiné, en un rien de temps, et je n'ai plus ma tête, je n'arrive plus à raisonner, docteur, je ne peux plus rester en place.

Et aussi le géant débonnaire et blagueur, sans mémoire, sans émotions, qui parcourt, guilleret, invulnérable, les rues, les parcs, les vespasiennes, distribuant les anecdotes, les questions, les grands éclats de rire et l'indifférence ; la pancarte qui pend à son cou indique en effet en lettres rouges le diagnostic : EUPHORIE, TENDANCE CALEMBOURS.

Enfin, le dernier patient, un fantôme : l'adolescent perdu dans ses livres, timide, délicat, copie conforme du lycéen Tolia d'il y a mille ans.

Il n'arrive pas à se remettre de l'accident de bicyclette et de la disparition du philosophe marchand de vins, Marcu Vancea, et du procès avec la vieille femme heurtée par la bicyclette, et de son exclusion de l'enseignement qui quand comment pourquoi, les temps se bousculent, mélangent aussitôt les procès, les peines, les problèmes.

Les voici tous : ces figurants bariolés de la grande farce. Hommes, femmes, enfants, soldats, prêtres, vagabonds, paysans, prostituées, ministres, fossoyeurs, ingénieurs, poètes, masques et doublures, la grande armée muette des vaincus, dernières reliques de la vie

normale, foudroyés par le destin, incapables de rester indifférents, refusant la santé, l'indifférence et la normalité.

Ils viennent, passent près de lui, pressés, toujours pressés, les yeux baissés, enfants fatigués.

Un après-midi de printemps provocant. La foule dans les rues, les sourires enfantins des patients rencontrés là-bas, dans les salles d'attente de la vérité. Incubant leur étrange maladie, beaux fous des grands désastres, sel de la terre, derniers chevaliers de la normalité, comme dit le docteur Marga. Codes compliqués, cauchemars, migraines, hallucinations, larmes, défaillances de la norme, soutient le fou qui joue à soigner les fous.

Comment les reconnaître, les arrêter, puis les accompagner chez eux, être ce soir rien qu'à eux, avec eux… pouvoir les rassembler un à un, transmettre à tous le mot de passe : cette nuit, notre nuit ! Notre nuit, tous rassemblés dans un immense gémissement, qui devient explosion, hystérie, rire, notre rire, notre éclat de rire planétaire, infini, que même le ciel ne peut contenir. Notre solidarité humble, orgueilleuse, incurable : des gens normaux ! C'est ça, rien que ça, la noblesse des derniers malades susceptibles d'enregistrer le dérèglement du monde, la rupture, les grincements ignorés de ceux qui s'évertuent à entretenir le rythme de la comédie toujours en quête de son finale. Et l'ami Marga perd son temps avec nous, pauvres orphelins schizophrènes sur une planète schizophrène.

À bien y réfléchir, lui, Tolia, l'orphelin schizophrène, a presque le même âge que monsieur Marcu Vancea, poussé vers la mort par le Grand Scénariste des cieux, il y a quarante ans, par une nuit de printemps. Errant soudain dans les rues et plus loin encore, dans la campagne, trucidé ou suicidé – qui peut bien le savoir – dans l'hypnose d'une sombre nuit de printemps.

Suicidé ou peut-être trucidé, qui peut savoir, et à quoi bon, sinon à répondre au frère argentin, qui ne s'est pas enfui assez loin, puisque même là-bas, dans sa nostalgique sénilité, il est rattrapé par le souvenir du père, flottant dans les égouts de la ville dévastée par la

terreur. Les souvenirs de jadis, voilà qu'ils l'ont rattrapé, ce Claudiu argentin et paralytique, occupé à s'acheter des gants blancs de marié, pendant que le cadavre de son père flottait dans les canalisations, proie des égoutiers et des bouches d'évacuation, parmi les déchets de la ville.

S'il pouvait rassembler, en cette nouvelle nuit de printemps, tous ses frères patients, des centaines, un millier, des milliers, alignés, une torche à la main, sur le talus qui abrite le lit du collecteur d'égouts jusqu'à son déversoir dans la rivière froide et noire, s'il pouvait les regarder, un instant chacun, des centaines, un millier, un instant chacun. Il se contenterait de les regarder chacun un bref instant. Il parviendrait enfin à reconnaître celui de jadis… oui, il reconnaîtrait quelqu'un comme lui. Le temps reproduit cycliquement ce genre d'empreinte, ressemblances presque parfaites, la géographie de la souffrance renouvelle sûrement de tels signaux.

Il reconnaîtrait Marcu Vancea, celui d'il y a quarante ans, il lirait l'avertissement sur son masque de vieil enfant effrayé, pourchassé. Il pourrait le scruter, ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire alors, il pourrait même le mettre en garde, mais à quoi bon… non, le mettre en garde, je ne le ferais pas, j'observerais seulement la hâte des préliminaires, l'ébauche d'une véritable étude de la simulation, jusqu'au seuil fatal, même au-delà du seuil, afin que le ***señor*** Claudiu voie combien est devenu consciencieux son petit frère, gâté à coups de malheureux dollars qui franchissant deux océans et vingt mers, passant par deux cents mains, sont arrivés sur un compte sans compte, parce qu'il est comme ça, cet ahuri d'Anatol, il a la guigne, il est timbré et fauché, comme son pays timbré et fauché et malchanceux.

Dans le boulevard à droite, puis encore à droite. Une rue latérale, tranquille. Arbres, bourdonnements imperceptibles, sombre silence. Lourde porte de fer, marches imposantes. Immeuble princier, voûtes, ogives, pierre bois acier, fenêtres sévères et colonnes et candélabres, nous connaissons ce décor. Il appuie sur la sonnette où s'inscrit le nom du Dr Marga. Elle doit déjà être tapie derrière la

porte, tante Jeny, la patiente devenue la bonne de m'sieur le docteur, elle doit attendre, comme d'habitude, derrière la porte.

– Je t'ai apporté une fleur, mamie. Un œillet jaune, je n'ai pas trouvé de roses. Tu le sais bien, chez nous, des fleurs, il n'y en a plus que pour les héros.

– Oh ! pauvre de moi, il n'y a que vous pour vous soucier de mon petit cœur affligé…

Elle s'essuierait les mains dans son tablier bleu, encore et encore, pour soudain se plier en deux et baiser la main de son bienfaiteur.

– Que fais-tu là ? Je t'ai déjà dit que je ne suis pas un pope, fi donc ! Arrête tes courbettes, je te l'ai déjà dit. On ferait mieux de chanter cette ***doina***[5] qui, dis-tu, te brise le cœur et, après, te le remet en place… et le jeune monsieur Anatol regarderait longuement Jeny, la petite vieille, pour ne pas oublier ses yeux noirs saillants, son visage pâle, bouffi, ses mains épaisses toujours tremblantes, comme agitées de frissons. Allez, madame Basedow, ne ris pas comme une sotte, allez, chantons cette ***doina***, pour te remettre le cœur en place. Ne mets pas ta main devant ta bouche quand tu ris, madame Parkinson, ne fais pas ta honteuse quand tu ris, ce n'est pas à cause de tes dents, allez, je sais bien que tu n'en a plus, ce n'est pas ce que tu veux cacher, ce sont les classes exploitantes qui t'ont donné cette habitude. Qui n'ont pas disparu, crois-moi, qui n'ont pas disparu du tout.

Le jeune monsieur Anatol s'assoirait sur le tapis, tante Jeny dans le fauteuil, fermant les yeux. ***Oh ! Jeannot, mon tout mignon***…

Voix frêle, toute frêle, d'enfant chétive, le regard à peine visible sous les épais cils noirs.

Oh, Jeannot, mon tout mignon

Je sèmerais bien ton nom

La main rugueuse caresse la calvitie de l'orphelin et la voix monte tout doucement, la chanson coule, larme délicate et douce : ***Oh ! Jeannot, mon tout mignon, je sèmerais bien ton nom dans***

tous les jardins… dans tous les jardins… pour que montent les parfums… vers toutes les belles… un chant qui se prolonge, se prolonge jusqu'à ce que commence, comme d'habitude, le charivari. Tolia bondit en hurlant ***rock rock rock again***, tourbillonne, vous étourdit, vous assourdit et pousse la patiente dans la cuisine : allez, maintenant, je veux voir la moussaka ! Allez, je veux voir la moussaka… c'est pas du poivre, ça, ce sont les pilules vertes pour dormir et ça, c'est pour les tremblements, et les autres, pour les rêves et celles-là, là-bas, pour les morts, laisse va, je connais tout ça ! ***Rock rock rock again***, à en faire trembler les assiettes, les fourchettes et la casserole et les bocaux et la table avec les remèdes les aromates les sirops pour les grandes douleurs, grandes comme le jardin du Bon Dieu Fou, parce que c'est ça ma destinée, mon petit, ne trouver la paix qu'ici, dans la bonté de m'sieur le docteur qui est vraiment un brave homme.

On n'entend rien, pas un bruit. On dirait qu'il n'y a personne, pas même la patiente promue gouvernante. Si bien que monsieur Anatol Vancea Voinov sonne de nouveau, longuement.

La porte s'entrouvre très lentement, avec une infinie prudence. Ce n'est pas Jeny, pas son genre. Non, sûr que ce n'est pas Jeny. C'est son pareil, sa version masculine, le patient mollasse. Un retraité pâle, timide. Livrée poussiéreuse, valet doux, myope, aux yeux de grenouille casanière.

– Ah ! c'est vous, oui, oui, entrez s'il vous plaît. M'sieur le docteur n'est pas encore rentré. Mais il ne va pas tarder, m'sieur Marga. Vous pouvez l'attendre.

Il appuie sur un bouton, la lumière des grands candélabres jaillit de partout. Ah ! c'est le soir, c'est déjà le soir ! On ne dirait pas que c'est le printemps, mais déjà un crépuscule d'automne, quand la nuit tombe vite, avide, prête à vous engloutir. Monsieur Dominic s'affale dans le fauteuil en cuir. Il tourne son crâne vers les étagères pleines de livres, vers la table et ses chaises hautes, vers le bureau, vers les fauteuils, il y a assez de place pour tout et il en reste encore assez

pour se promener comme dans une grande salle de réception où on attend les invités.

Le valet réapparaît, poussant une petite table à roulettes sur laquelle tremblent la bouteille et le verre, gling, gling.

– Tu sais bien que je ne bois pas.

Le valet Vasile ne s'autorise aucune réaction. À moins qu'il n'ait esquissé un sourire, cet imbécile. Pas possible ! Il a souri ! Mais non, il n'a même pas souri, comment aurait-il souri, on ne voit rien. Sur son visage jaune et luisant, juste un frémissement, comme ça, à peine perceptible, de méfiance sournoise et de dérision. Comme s'il s'était contenté de sourire en pensée, un large sourire béat, dont presque rien ne transparaît. Rien, en réalité, rien, pas question que Vasile, dit Bazil, commette une telle ânerie, et si m'sieur Tolia allait se croire coupable de quelque chose ! Quels sourires ? voyons, nous ne sommes pas au cirque, il a raison de dire, m'sieur Marga, que je ne t'y prenne pas à faire des singeries ou des commentaires, cela ne correspond pas à ton rang, Vasile, tu es Quelqu'un, toi, la Haute Autorité d'un autre monde, comme on n'en voit plus de nos jours chez nous, tu dois respecter ton rang, ne pas te compromettre avec quoi que ce soit d'humain, tu es une statue, parfaitement dressée pour faire honneur à sa mission, c'est tout, et c'est déjà pas mal.

Le valet Vasile est déjà revenu, en effet, parfaitement sourd et muet, avec des mouvements à peine perceptibles. Sur la petite table à roulettes, à côté du plateau avec le verre et la bouteille de Courvoisier, une pile de revues colorées vient d'apparaître, ***Playboy***, ***L'Express***, ***Paris Match***, voici la superbe Romy Schneider qui a perdu son fils adoré, tiens donc ! elle avait aussi un fils, nous sommes donc dans la tragédie populaire, c'est pas croyable, bravo, Vasile, tu connais ton métier, je m'incline, viens là que je te serre la patte.

Mais Vasile s'est déjà éclipsé, c'est ce qu'exige le métier, de la discrétion, une parfaite discrétion. Le malin ! il ne veut pas répondre, il ne veut pas répondre, le schizoïde, il ne veut pas, c'est ainsi que l'a

dressé m'sieur le docteur, m'sieur Bombonel, ce cœur d'or. C'est pas croyable, le pays meurt de faim, de peur, de froid et d'obscurité, mais chez Bombonel les lumières brillent comme au Palais, nous avons de tout, nous lisons des revues étrangères et nous sommes servis par des patients travestis en maîtres d'hôtel, parce que c'est ça, le rôle des patients, procurer ce dont on manque, Courvoisier et ***Playboy*** et notre fromage quotidien, se débrouiller pour fournir de tout, afin que Bombonel soit bien disposé et leur donne des comprimés, des certificats et des pensions, je sais que tu as une pension d'invalidité, seigneur Bazil, ne le nie pas, je sais tout, je sais qu'il te manque une case et un boulon, autrement tu es parfait, par ailleurs tu es parfait, je m'incline, viens que je te serre la patte.

S'est-il levé pour tendre la main, m'sieur Dominic ? Du temps s'est écoulé, s'est-il levé ou non, qui sait ?

– On ne bouge pas quand ça sonne dans ce palais ?!

On entendait sonner, sonner, la sonnette ou ce qui en tenait lieu résonnait depuis dieu sait quand, tintement long, long et fluet, fluet…

Le docteur Marga presse doucement l'épaule de son hôte. Il a un regard accusateur, le docteur Marga. Que regarde-t-il donc de cet air rusé… ah oui ! la bouteille. Que voulez-vous, on n'a personne pour échanger deux mots dans ce désert, il n'y a que ce pauvre Français de monsieur Courvoisier pour avoir pitié du spleen de l'enfant Tolia.

– Ça fait longtemps que tu es là ?

Qui pose la question à qui ? Le docteur apparemment, mais ce n'est pas sûr, pas sûr du tout, il semblerait que Tolia ait murmuré quelque chose, surpris par ce monsieur, qui s'est déjà changé, dans sa robe de chambre en soie rouge, avec sa grosse pipe au bec, comme s'il avait toujours été là, chez lui, à côté du fauteuil en cuir, regardant avec indulgence cet inconnu. Piètre imitation, piètre performance, en vain Bombonel cherche-t-il à imiter ses patients, il le fait comme un débutant, vraiment, sans brio, une offense à la folie, vraiment, une offense injuste, vraiment.

– Ça fait longtemps que tu es là, Tolia ? Je t'ai déjà posé la question…

Non, ça ne fait pas longtemps, mais comment répondre à une question aussi stupide, quand le docteur Foldinguescu évalue le temps d'après le niveau de la bouteille, comme si l'ami Courvoisier était une clepsydre, voyez-vous ça, une clepsydre !

Si bien que monsieur Dominic a oublié de répondre à la question, il sait y faire pour obliger le docteur à parler le premier, et y aller lui, ensuite, de sa chansonnette.

– Que diable, Tolia, ce n'est pas du tout ce dont nous étions convenus… Voyons, ce n'est pas du vin ! Ce n'est pas la peine que je dise à ce nigaud de ne servir que du vin. Je ne sais pourquoi, mais chaque fois que tu viens, il confond les bouteilles.

Comme si Vasile n'en faisait qu'à sa tête ! C'est chaque fois la même comédie, vous le savez bien. Vous l'avez parfaitement dressé à me faire avaler cette saleté criminelle. Ça devait être de la Metaxa, oui, oui, parce que ces messieurs Hennessy et Courvoisier sont trop délicats, ils ont de belles manières, pas comme cette dévergondée néoclassique. Oui, oui, maintenant, j'en suis sûr, c'était la Metaxa, cette putain de Metaxa. Et vous prenez des airs étonnés, papa foufou, vous faites l'étonné, comme d'habitude, comme si votre jeu, on ne le connaissait pas.

Si bien que m'sieur Dominic ne répondit pas tout de suite. Il répondit bien plus tard, m'sieur Dominic, et pas comme d'habitude. Non, cette fois-ci quelque chose avait dû se passer, pour que m'sieur Tolia réponde comme un doux agneau, ce qui n'était pas croyable !

– Bon, voilà que vous vous y mettez, vous aussi… j'ai un tas de problèmes. Comme si vous ne le saviez pas…

Sur ce, le docteur Marga approcha un tabouret du fauteuil de m'sieur Tolia. Il se pencha vers lui comme une mère, une véritable mère, sans blague, il faisait toujours ça, le docteur. Exactement ça, comme toujours.

– Qu’est-il arrivé, Tolia ? Mais qu’est-il encore arrivé ?

Bien sûr ! « Qu’est-il encore arrivé, Tolia, mais qu’est-il encore arrivé ? » C’était ainsi chaque fois, il le prenait par la douceur. Et Tolia se mettrait à bouillir, à exploser, comme toujours. « Qu’est-il encore arrivé, qu’est-il encore arrivé ! On dirait une vieille sorcière foireuse, voilà ce que vous êtes. Vous m’ennuyez, vous savez ? Vous m’ennuyez follement, c’est tout ! » Il explosait par ces mots, toujours les mêmes, en réponse à la sempiternelle question avec laquelle l’accueillait Marga.

Mais la réponse tardait, l’explosion se faisait attendre cette fois-ci.

– Eh, qu’est-il arrivé… ce n’est pas la peine… laisse, laisse tomber. Mais où est donc Bazil ? Qui diable a apporté cette putain de Metaxa ici…

Allons, bon ! Le voilà éteint, complètement éteint, tout raplapla, m’sieur Tolia ! Tu es dans le pétrin, un gros pétrin, il t’est tombé une sale affaire sur le dos, une très sale affaire, heureusement le docteur t’a donné cette liqueur, il t’a donné du costaud, m’sieur Marga, parce que lui, il a toujours tout à portée de la main, la bouteille, le verre, les revues et les douces paroles qu’il connaît bien, le docteur.

Anatol Dominic, dit Tolia, regarde la bouteille, d’un air boudeur. Ben oui ! Le bouchon de métal est sagement posé à côté. M’sieur Dominic, renfrogné, regarde le bouchon. Il se soulève de son fauteuil, attrape la bouteille avec précaution. De la main droite il s’en verse quelques gouttes dans la main gauche, puis il remet la bouteille sur la table. Il fait passer le liquide de la main gauche dans la main droite et… des deux mains frotte son crâne chauve. Oui, oui, il répand ça sur son crâne chauve et il frotte le crâne, de la main droite, de la main gauche.

– Boon, ça y est…

Il rebouche le flacon. Il regarde encore cette bouteille d’un air rêveur : un doigt, au fond, c’est tout ce qui reste.

– Que voulez-vous, vous savez bien que je ne bois pas. Pas une goutte, parole ! Seulement ici, chez tonton, quand je viens en salle de réanimation. C'est rare, vous devez en convenir, très rare ! Une fois tous les cent ans. En fin de siècle. Maintenant, en l'an mil, fin de siècle, fin du monde. La fin du monde, c'est-à-dire, le commencement, un monde de fer, à cause de sa rigueur néfaste, de plomb, à cause de sa méchanceté. Un monde obscur, sans auteurs, ***dulcissime frater***, c'est comme ça.

Il fouille les poches de son pantalon de velours. Il en sort une boule de papier, fin, brillant. Il la tend à Marga. Marga ne remarque rien, ou ne veut rien remarquer, il est justement en train d'essuyer ses lunettes. D'un air solennel, Tolia pose la boule de papier sur la petite table, près du verre.

– Qu'est-ce que ça sent ? Mais qu'est-ce que ça sent, nom de nom ? La mamie aurait-elle refait de la moussaka ? Chiche qu'on va encore avoir de la moussaka…

– Ça ne sent rien du tout, c'est une impression.

– Comment donc, mais ça sent, c'est fou ce que ça sent ! Elle a dû mettre de la sauce tomate, cette tête de linotte. Je lui ai bien dit de ne pas mettre de sauce tomate dans la moussaka ! Qu'elle ne mette plus jamais de sauce tomate !

– Tu délires ! Il n'y a pas de moussaka. Jeny n'est pas là. J'ai dû l'hospitaliser. C'est inévitable au printemps. Ça la reprend toujours, au printemps. Hier je l'ai hospitalisée, une fois de plus.

– Ah oui ! vous l'avez donc fait hospitaliser. Boon. Mais Bazil, où est-il passé ?

– Bazil prend un bain. Il avait mal à la tête, il s'est mis à bredouiller, mauvais signe. Tu connais ses crises. Elles reviennent parfois. Le bain lui fera du bien.

– Il prend un bain, dans la baignoire ? Non mais, dites-moi que je rêve ! Bazil prend un bain dans la baignoire de Bombonel ? Dites-moi, sans blague, il prend un bain dans la baignoire du grand

médecin des fous, hein ? Vous êtes quoi ? Missionnaire apostolique, ambassadeur de la Croix-Rouge, du Croissant-Vert, de l'Organisation des Nations unies appelée Aide aux Miséreux ? Ou rabbin, m'sieur Marga, fils de rabbin ? C'est bien ce que vous disiez, non, que vous autres, psychiatres, vous êtes comme des rabbins. Ou alors bouddhiste, tonton Marga ? Vous êtes tao, allez, dites-le que vous êtes tao, zen, yoga, vous êtes quoi ? Si ça se trouve vous êtes maçon, c'est ça. Oui, oui, James Mason, l'assassin déguisé en Sainte, parmi les lépreux.

– Tu ne connais pas Vasile. Vasile est l'homme le plus propre du monde. Il lave la baignoire centimètre par centimètre, et ensuite il la passe encore à l'alcool.

– Certes, certes, et il la passe aussi aux sulfamides… On vous a retiré le droit d'exercer, mon petit cœur, dites-moi la vérité, à la fin des fins ils vous ont retiré le droit d'exercer ? Ils s'en sont finalement aperçus, difficile de faire autrement, ça sentait l'escroquerie à plein nez ! Bienfaisante, je sais, je sais, bienfaisante comme toutes les escroqueries, comment donc. Mais ils vous ont coupé le sifflet, reconnaissez-le, ils vous ont pris votre appareil à écouter les sanglots et vos traités d'abracadabra hypnose hara-kiri. Ils vous ont remis en liberté, reconnaissez-le. Tiens, ça fait une heure que je suis ici. Le téléphone n'a pas sonné une seule fois, pas une fois. Et ça fait une heure, plus d'une heure que je suis ici. Il est mort, le téléphone, mort, mon vieux. On ne fait plus la queue au confessionnal, tonton, ils ont disparu, les patients, on vous a retiré vos tours de passe-passe. Allez, pour une fois, faites semblant d'être courageux, reconnaissez-le.

– Mais non, tiens, il sonne, le téléphone, ils n'ont pas découvert l'imposture. Tiens, il sonne.

Le téléphone sonnait, c'était vrai, et les conversations étaient prévisibles : « Oui, très cher, j'ai vu les analyses, ne vous faites pas de souci, tout ira bien, tout ira bien », « Bien sûr, madame, ce sont les effets du traitement, tout est normal, vous verrez », « Pourquoi pleurez-vous, camarade ingénieur, vous êtes un homme raisonnable, venez me voir, on parlera, il y a des solutions, c'est certain, il y en a

toujours »… et ainsi de suite, bonbons somnifères fumigations, il suffit de savoir patienter.

– Bien entendu, madame, non, vous ne me dérangez pas. Oui, je lui ai parlé, pas plus tard qu'hier, je lui ai posé la question. Dans un mois, dans un mois, pour un contrôle. C'est une irritation, c'est tout, une simple allergie. Prenez les comprimés, certes. Le soir, oui, vous pouvez appeler le soir. Le soir, quand vous voulez.

Marga le barbu agite sa robe de chambre rouge, se retourne vers Tolia, qui est complètement saoul, mais le téléphone sonne de nouveau.

– C'est moi, trêve d'enfantillages, j'attendais votre coup de fil. En alternance, comme je l'ai indiqué sur l'ordonnance, en alternance. Je vous le garantis, camarade colonel, je persiste et signe. C'est tout à fait sûr, nous allons avoir de bonnes nouvelles. De très bonnes nouvelles.

Avant de reprendre sa place sur le tabouret, le rondouillard retire encore une fois ses lunettes, les essuie avec un pan de sa robe de chambre. Maintenant on voit ses grands yeux clairs, le vrai, bleu, et l'œil de verre, bleu aussi, on ne saurait pas les distinguer. Puis on ne les voit plus, il a remis ses verres fumés.

– Tu vas rester dîner, Tolia. On aura le temps de se parler.

– Si vous vous rappelez qui était invité ce soir-là.

– Tu recommences… il y a presque quarante ans de cela. Quarante ans ont passé, Tolia ! Même si j'étais parfaitement normal, j'aurais le droit d'oublier. Mais je ne le suis pas. Ce métier m'a atteint, moi aussi, mon garçon.

– Arrêtez de pleurnicher, ça m'ennuie. Une personne au moins, une seule. Un témoin, c'est tout. C'est une manie inoffensive, je ne fais de mal à personne. De l'infantilisme, comme vous le disiez. Mais je veux les revoir, c'est tout. Surtout l'un d'eux, celui que vous savez. Le voir, c'est tout. Sinon je vais m'ennuyer et mourir. Je ne résisterai

pas au printemps, à l'ennui lyrique. Je vais mourir sans ça, je vous le dis.

Monsieur Anatol Dominic, dit Tolia, se penche vers la petite table. Il prend la boule de papier, fait un pas, comme pour remettre le message, la lettre, au docteur. Le docteur ne le voit pas, c'est sans doute dans le champ de son œil mort, il ne voit pas ce mouvement. Dominic lisse la boule de papier, comme pour lire son contenu. Une lettre, soi-disant, c'est ce qu'il dit tout en tentant de la résumer…

Le docteur reçoit l'information et tire sur sa pipe.

– Boon, que veux-tu que je te dise ? En pleine crise mondiale, il n'y a que chez toi que les actions grimpent. Le ***señor*** Claudiu a dû sans doute se languir de son petit frère. L'argent traduit les réactions affectives, tu le sais bien. Il aura pensé à toi. Une âme délicate. Il est sensible, l'argent le montre, je peux te le dire, je suis du métier.

– Je ne peux pas encore le croire, je ne croirai jamais sans voir. Je connais mon cher frère, marmonne Tolia.

Il sort de l'autre poche une enveloppe chiffonnée, avec de nombreux tampons. Il la pose sur la petite table, à côté de la bouteille, mais il heurte la boule de papier qui tombe par terre près du tabouret. M'sieur Dominic ne fait pas attention, il regarde ailleurs, les hautes fenêtres étroites, des fenêtres de château, les murs couverts de livres, l'immense lustre au centre de la salle de séjour, les carrés de verre du plafond, les carrés d'échiquier du parquet.

M'sieur Marga, près de la fenêtre, se tait. Tolia ne le voit pas, ne le voit plus. Il ne voit pas non plus Bazil. Le docteur se tait et tire sur sa pipe, m'sieur Dominic ne le voit pas. Bazil, ressuscité, statue devant la porte, m'sieur Dominic ne le voit pas. Silence de mort, nul ne dit mot. Il devait y avoir une nouvelle triste dans cette lettre, un souvenir, un souci, qui sait.

Ils ne se regardent plus, comme s'ils n'existaient pas. Tolia ne voit pas le maître de maison faire un petit signe. Le valet disparaît, il n'a jamais été là, quand serait-il réapparu puisqu'on ne le voit plus ?

Tolia est ailleurs, comme assommé. Les yeux écarquillés, on dirait qu'il dort, ainsi, la bouche ouverte. Il sursaute seulement lorsque Marga le soulève doucement, sous les bras. Il regarde le docteur d'un air attentif et absent. M'sieur Marga le prend par les épaules et le pousse doucement vers l'extrémité de la salle de séjour. Là, au fond de la pièce, il y a deux marches : une sorte de podium, de scène, sous la lampe du plafond. C'est là qu'on sert les repas. Le maître de maison et l'invité, face à face, sur les deux chaises à haut dossier, de chaque côté de la longue table, au bout de la salle de séjour. Le lustre central a disparu dans l'obscurité. Ce coin intime n'est éclairé que par un globe blanc, qui projette comme un réflecteur la lumière sur la nappe blanche. Couverts argentés, serviettes, grands verres, petits verres, avec leurs sonorités sidérantes, délicates, de cristal, petites assiettes, grandes assiettes, assiettes à soupe… on dirait bien que Tolia mange, lui aussi.

De temps en temps, on change d'assiettes, de plats. Vasile ramasse la serviette, tombée à côté de la chaise. Tolia se redresse, Vasile lui pose la serviette sur les genoux. Cinq, dix minutes, un siècle, l'an mil. Tolia semble, tout de même, avoir avalé quelque chose. Vasile se penche de nouveau, ramasse la serviette, la secoue, la déplie. M'sieur Dominic se redresse sur sa chaise, la serviette reparaît sur ses genoux. Quelque part, un murmure de musique. La serviette tombe, est remise en place. La tasse de soupe disparaît, voici le rôti, un rôti vraiment ? pas terrible alors… Un autre plat apparaît, la serviette blanche reparaît.

Tolia se tait, il ne boit rien et se tait, l'air absent. On dirait qu'il n'entend pas les histoires du docteur.

– C'était tout de même de la moussaka… Ce diable de Bazil a mis de la sauce tomate, mais ce n'est pas mauvais. Ce toqué fait ça aussi, ce toqué sait donc faire ça aussi.

– Vasile fait très bien la cuisine. Mais Jeny ne le laisse pas faire. Si tu le voyais repasser le linge. C'est extraordinaire, on dirait une Anglaise à la cour de la reine. Et quand il fait la cuisine, c'est parfait. Mais chez lui, les effets thérapeutiques ne sont pas les mêmes que

chez Jeny. Quoique, cela lui fait du bien, à lui aussi, j'en suis sûr. Je te l'ai dit, les travaux ménagers, ça l'occupe, ça le calme.

– Et les pourboires aussi. Ajoutez-y les pourboires.

M'sieur Dominic a levé le verre de vin rouge. Il l'a porté à ses lèvres, et a changé d'avis.

– Je suis en vacances. Je ne sais pas si vous le savez. De brèves vacances, qui pourraient se prolonger.

– Tu me l'as dit au téléphone. Tu es aussi parti, il me semble.

– Je suis vite rentré. On ne trouve plus un seul endroit convenable, c'est sale, la nourriture est infecte, quand on en trouve, et elle est hors de prix. Des queues partout, des rues sans éclairage et des maisons sans chauffage. Et des patrouilles partout. Armées, hein ! Des patrouilles armées, comme vous savez bien quand… Si bien que je suis revenu m'amuser à la maison. Au moins, c'est plus économique. Avec ce photographe qui n'est pas photographe… Si vous me donniez son adresse. Je n'arrive pas à le trouver. Vous y avez fait allusion, un jour, mais vous avez dû le regretter, regretter d'avoir parlé trop vite. Vous avez regretté et vous n'avez pas repris cette conversation. Vous saviez que je ne pourrais pas le trouver.

– Ça te reprend ! Comme ça, tous les deux ou trois ans, cette histoire absurde te revient. Tu t'ennuies, je le sais. C'est ça ta maladie : l'ennui. Qu'est-ce que tu veux ? Que veux-tu donc, mon vieux ? Revoir ces fossiles ? C'est le néant, mon vieux ! Cendre, terre, tombes. Ceux qui ont survécu ont déjà un pied dans l'autre monde, au paradis. Regarde-moi.

Il rit, tonton Marga, ils rient tous les deux. Tolia désigne la petite table à roulettes, derrière lui.

– Lisez la lettre. Vous verrez qu'il ne s'agit pas seulement d'ennui et d'amusement, bien que ces choses ne soient pas négligeables du tout, pas du tout. Vous devriez voir cette dernière lettre. Je savais qu'on en arriverait là, qu'un beau jour les souvenirs allaient l'assaillir et qu'il les voudrait réchauffés, frais, salés, relevés de poisons et de

toutes les épices de la mort, avec laquelle il flirte maintenant, lui, le paralytique. Si bien que l'Argentin me paye en monnaie convertible, docteur ! Donc : je suis en congé. Payé. L'aumône qu'il m'a envoyée il y a un an était, de fait, une avance. Je sentais bien qu'il mijotait quelque chose…

Le docteur se lève, pose la serviette près de l'assiette, sourit au patient, fait quelques pas, aller-retour, tire quelques bouffées de sa pipe, les mains derrière le dos. Il s'approche de la petite table, voit la boule de papier, voit l'enveloppe par terre, les regarde, ne les regarde pas.

– N'exagère pas, tout de même, il t'envoie de l'argent depuis des années. Quand il a su pour le procès… enfin quand il t'a su dans l'embarras, il a commencé à t'en envoyer. Sans ça, tu n'aurais pas pu te débrouiller. De petites sommes, certes, mais en tant d'années, ça fait un joli paquet. Et tu n'as jamais répondu. Jamais, Tolia, jamais. Tu n'as pas répondu, tu ne l'as pas remercié, tu ne lui as pas écrit une ligne. Si bien que… sauf si c'est encore une de tes farces habituelles… tu peux lui promettre. Va savoir, ça te ferait peut-être du bien, à toi aussi. Ça te ferait une occupation, tu oublierais un peu les tracas journaliers.

– Cette musique, docteur ! Quel enregistrement…

– En définitive, c'est la lettre de ta belle-sœur, tu ne peux pas savoir qui l'a conçue. Et puis, si ça ne te va pas, tu n'auras qu'à faire comme d'habitude, ne pas répondre. Même si la somme est incomparablement plus importante, il n'y a pas forcément un lien entre l'argent et ce que te demande le malade. C'est plutôt une suggestion, va savoir. C'est plutôt une suggestion, je te le dis. En réalité, il n'exige rien de toi.

– Qui donc vous a donné cet enregistrement formidable, monseigneur ? C'est de la marchandise de première qualité, c'est quelque chose, quelque chose…

– C'est Coco qui me l'a apporté, mon collègue chirurgien. Il rentre d'un voyage à Cuba.

– Cuba, vous dites bien Cuba ? Elle est super, cette bande. C'est de la musique de l'an trois mille, mon vieux. Quatrième millénaire, mon vieux, la mort sur bande de magnétophone.

– C'est sûr, Coco est un connaisseur. Et les Cubains aussi ont de la bonne musique. Parce que la mort, elle est partout, tu sais bien, comme la musique.

– Attention, elle s'est arrêtée, tournez-la.

– Moi je dis que tu dois relever ce défi. Que Mircea Claudiu te l'ait vraiment proposé ou non… Accepte, mais ne compte pas sur moi. Pense que ce sont des exilés, là-bas, des cœurs brûlant de nostalgie, tu sais ce que c'est. En fin de compte tu n'as rien à perdre, rien à perdre. Si ça t'amuse, fais-le, toute distraction est bonne à prendre. Moi, je ne peux pas t'aider. Que ce soit bien clair. Je n'ai pas moyen de le faire. Essaye du côté de Gafton, il connaît des tas d'histoires, il sera tout content que quelqu'un veuille bien l'écouter. Il a travaillé aussi dans la presse, il a des relations… toi, tu n'en as pas beaucoup.

– Eh bien si, vous voyez, j'en ai, grommelle m'sieur Tolia, fourrageant parmi les nouvelles cassettes, les yeux fixés sur l'œil rouge du magnétophone.

Et puis, le temps s'était brouillé, le docteur s'était évaporé, la musique agonisait, la lumière faiblissait et la pendule avait sonné, encore et encore, mais qui pouvait l'entendre ?

… N'oublie pas que nous avons à faire, m'sieur Bazil. Cette nuit… murmure m'sieur Tolia à l'oreille de Vasile, quand ils se réveillent, deux ou neuf heures après, l'un à côté de l'autre, sur le tapis, s'examinant, hochant la tête, à la manière des vieux, tantôt l'un, tantôt l'autre, comme s'ils poursuivaient une ancienne conversation.

L'ami Vasile se tait et regarde. Soumis, patient en toute circonstance.

– Nous autres, malades. Nous avons rendez-vous là-bas, au déversoir. Près de ce misérable village. À environ vingt kilomètres, là

où les égouts se déversent dans la rivière. Ils viendront tous, cette nuit, tu verras…

– Moi, je ne suis plus malade, m'sieur Tolia. C'est le docteur qui l'a dit, que je ne suis plus malade. Tu te portes mieux que bien d'autres, c'est ce qu'il dit, m'sieur Marga. Mieux que moi, Vasile, c'est ce qu'il dit.

– C'est bien vrai. Il a raison, tu peux le croire.

– Ça c'est sûr, pour les reins, les yeux, le cœur. Surtout le cœur, chez lui, ce pauvre m'sieur Marga, ça va pas trop…

– C'est pour ça que tu le fais tant bouffer le soir, pour qu'il crève…

– C'est seulement quand vous venez. Mais ça va mal finir, m'sieur Tolia, ça va mal se terminer, vous ne savez pas boire m'sieur Tolia, et c'est des trucs forts… Même moi, qui suis en bonne santé, je n'aurais pas le courage de…

– Pourquoi, Vasile, pourquoi ? Tu es en bonne santé, toi, pas comme le docteur.

– Ça, oui alors, vous savez ce qu'il dit, m'sieur le docteur ? Si le Camarade se portait aussi bien que toi… vous savez qui. Le Camarade Ble-ble-bleg, c'est ce qu'il dit, m'sieur Marga. Vous savez qui…

– Je ne le sais pas, parce que, si je le savais, malheur à toi. C'est comme ça qu'il parle, Bombonel ? Comment peut-il se permettre de parler de… qui nous savons… comment ? Et toi, toi Vasile, comment peux-tu permettre qu'on te compare avec qui nous savons ? Tu n'as donc plus une once de fierté, pas le moindre respect pour notre pauvre petit pays ?

– Oui, c'est comme ça qu'il a dit, m'sieur le docteur. Que si l'autre se portait aussi bien que moi, on serait bien plus… comment dirais-je… heum, oui, plus heureux. Mais arrêtez de crier comme ça, c'est pas permis. Vous savez que c'est pas permis et ça vous fait du mal, vraiment, ça vous fait du mal.

– Moi je n'ai rien de rien, môssieu'. Je veux seulement aller à ce rendez-vous, c'est tout. Et vous écouter, tous. Pour savoir comment ça s'est passé. Parce que les choses se répètent, tu le sais. Tu es un sage, Vasile, tu l'as bien vu que tout se répète, pas vrai ? Eh, oui, ça se répète. Mais je vais te dire la vérité. Je ne la dirai qu'à toi. La vérité, c'est que je m'en fiche. Je m'en-fi-che ! Pas de doute, je suis comme ça, je me moque de tout. Rien ne m'atteint, voilà. C'est ça mon secret, Bazil, je suis insensible. In-sen-si-ble ! Je suis insensible et tu le sais. Insensible et insouciant, voilà mon secret, sache-le.

Et m'sieur Tolia semblait écœuré par ses propres paroles, preuve qu'il était réveillé. Il y avait quelque chose de diabolique, quand il parlait. Il crachait les mots, comme des scories sans rapport avec ce qu'il gardait caché en lui.

– La Veine, voilà comment tu peux m'appeler. Petit veinard, si tu veux me cajoler, Vasile, je te le permets, cette nuit. En classe, on m'avait surnommé Bolero. Oui, ils se fichaient de ma poire, comme on dit, ils me traitaient comme un ballon de baudruche. Ils le gonflaient, le ballon, le gonflaient tant qu'ils pouvaient. Et quand je voulais sauter dans la nacelle, prrrout ! Au moment où je voulais monter en ballon, moi aussi, au dernier moment, quand je… prrrout ! Une vraie poire… Un clin d'œil, un pied de nez, c'était comme ça, à la mode de chez nous.

Il se vantait, m'sieur Tolia, il était ainsi. Ses vêtements, ses paroles, ses excentricités, ses histoires, tout cela, pour montrer quel caïd c'était. Mais il s'était réveillé ! S'il crachait des mots, comme ça, avec dégoût, en faisant la lippe, c'était que…

Il se tut, tout d'un coup. Tout d'un coup, il se tut et devint jaune, jaune comme un citron. C'était son genre, ça lui prenait subitement, et il n'avait plus envie, plus envie de rien, tout simplement, plus envie, c'était comme ça, il n'y avait rien à faire. Cette andouille de Vasile s'était arrêté à l'entrée du vestibule. Il se tenait là, comme un nigaud, Tolia s'en était rendu compte. Sans bouger et sans regarder, il savait que l'autre n'était plus à côté de lui, sur le tapis, qu'il s'était

glissé là-bas, où il restait immobile, comme une statue, comme un nigaud.

Il aurait bien changé de côté pour le voir. Tournant le dos à la porte, il se serait bien retourné pour le voir. Il s'en fichait, m'sieur Vancea, il se fichait de tout et de tout le monde, mais il se serait retourné, quand même, il voulait changer de côté pour le voir, ce nigaud de Vasile, pétrifié sur le pas de la porte. Regarder, avec ennui, ce gros bêta de Vasile. Il ne pouvait pas, il ne pouvait pas se retourner, il était paralysé. De peur, de peur d'être figé sur place, peut-être. Il n'y avait d'autre lumière que la toute petite ampoule du lecteur de cassettes. Dans toute la maison, il n'y avait que l'œil rouge de ce magnétophone. Les portes grinçaient. La nuit sifflait longuement entre marécages et grottes. Ses gémissements, ses petits sifflements, discontinus, n'auraient pas dû l'effrayer, n'y avait-il pas cette petite lumière du lecteur de cassettes ? Tolia aurait pu se tourner, il n'y avait aucun danger, pas de quoi avoir peur de Vasile. Mais il restait pétrifié, cloué sur place, incapable de bouger… même quand il entendit des pas s'approcher. Il ne bougeait pas, et pourtant, quels pas solennels tout d'un coup, de la part de ce schizophrène rusé et servile ! Des pas de juge, de procureur. Ceux d'un père rigoureux et vengeur, c'est ainsi qu'il s'approchait, le fou.

Vasile était là, derrière Tolia. Il s'était arrêté, collé contre le dos courbé du professeur Anatol Dominic Vancea Voinov.

Les portes avaient cessé de grincer. Le monde avait cessé de respirer. La fin, l'an mil. Anatol Vancea, tout ramolli, roulé en boule, était apparemment vidé de toute énergie. Cela dura longtemps, pas longtemps, difficile à dire. Vasile, glissant à pas de loup, se planta devant m'sieur Tolia. Il était pâle, le professeur, les yeux grands ouverts, exorbités, aveugles. Il n'avait pas même la force de s'étonner, m'sieur Tolia, ni de gémir, ni de cacher ses yeux de ses mains pour chasser ce fantôme. Immobile, il se contentait de regarder le grand Bazil. Pâle comme un mort, mais éveillé. Il n'était pas saoul, il gardait son air moqueur habituel, mais il était pâle,

extrêmement pâle. Sans ciller et sans voir, le pauvre Tolia avait les yeux d'un bébé.

Vasile, vêtu du raglan anglais, couleur café, de m'sieur le docteur ! Foulard de soie jaune autour du cou, chapeau rigide. Longs, longs gants pelucheux. La tenue de gala du seigneur Marga, quand il sortait dans le grand monde. Ce raglan duveté avait une poche de poitrine, à gauche, sous le revers, d'où pointait rien de moins que la pochette blanche, empesée, de Bombonel, le médecin des fous.

Tout le portrait du docteur ! Le grand Bazil était tout le portrait du petit docteur grassouillet et délicat. Et il souriait, ce Belzébuth ! Il souriait à vous glacer le sang, le niais. Il souriait de toutes ses dents parfaites, grandes et jaunes. Digne et souriant, comme un vrai boss, monsieur Bazil quittait la salle de séjour ! Tolia, ses deux mains recouvrant ses yeux, laissa retomber sa tête sur sa poitrine, épuisé.

… Dans les rues, c'était le désert. Il fallait du temps, bien du temps pour arriver là-bas, dans la campagne. Un long instant, infini, impossible à évaluer. Vasile s'arrêta près du petit pont de bois à l'orée du village. Pour remettre en place son chapeau ! C'est incroyable, pour remettre en place son chapeau. La lune était dorée et lisse, et monsieur Vasile Moussaka, étrangement pâle, comme devant une mission trop ardue pour ses grands pouvoirs magiques. Encore un pas, jusqu'au bord du parapet de ciment, au ras du déversoir. Des colonnes de torches alignées l'attendaient, l'accueillaient. De longues torches fines, peut-être de simples cierges pareils à des torches.

Vasile souriait. Quand il prit le cierge-torche des mains du premier, il souriait. Il le prit, le souffla. Le visage enfantin du vieux patient disparut aussitôt, avec la flamme. Monsieur Vasile s'approcha en souriant du suivant. Un pieux neurasthénique aux cheveux en broussaille. Il éteignit aussi son cierge. Puis la grosse aux cheveux verts et au regard diabolique. Puis le suivant, et un autre encore. Au moment où il allait souffler le cierge d'un garçon qui tremblait, s'agitait, impuissant, soudain, comme obéissant à un signe, tout s'éteignit.

Comme obéissant à un signal, tous ceux de l'interminable file, rangés en colonnes loin, très loin, éteignirent soudain leurs cierges. Tous disparurent. Monsieur Vasile resta seul, sa torche à la main. Il souriait, satisfait. La torche frôlant les pans du raglan. Silence parfait, nuit parfaite. On entendit de nouveau ce grincement agaçant de portes rouillées. Le tissu se mit à brûler, du bas du raglan jusqu'en haut. Puis les gants. Puis le foulard de soie jaune. Vasile souriait toujours quand retentit le vacarme de la musique et du tam-tam. Cette niquedouille de Tolia était pétrifiée : personne pour arrêter la musique. Fumée, hallucinations magnétiques, odeurs de brûlé et de cendre. Tolia était le seul à les percevoir. Seul, tout seul, comme un mort, et il n'avait même pas la force de battre des cils.

Notes

3 . Il s'agit du roi Charles (Carol II), fils du roi Ferdinand et de la reine Marie de Roumanie – Sinaia, 1893 - Estoril (Portugal) 1953. Roi de Roumanie de 1930 à 1940. (***N.d.T***.)

4 . Dénomination des membres de la « Légion de l'Archange Michel », organisation fasciste roumaine, violemment xénophobe et antisémite, connue aussi sous le nom de « Garde de fer », qui exista en Roumanie entre 1927 et la Seconde Guerre mondiale. (***N.d.T***.)

5 . Chant populaire roumain. (***N.d.T.)***

La lumière de la chambre devint violente, hostile. Il éteignit la lumière, s'éloigna de la fenêtre. La chambre lui sembla retrouver la paix. La demi-obscurité avait associé les ténèbres intérieures et la lumière extérieure en une sorte de complicité acceptable.

À un moment donné, on ne sait trop quand, l'ombre grise était entrée en douce.

– C'est moi, Toma, nous nous sommes déjà vus. J'espère que je ne vous dérange pas.

La voix bien connue : formatée, polie. La voix du délateur, la voix de la nuit.

– Vous lisez ? Que lisiez-vous ? Ah ! ce journal. Cette histoire de vieille, de chats, d'incendie. Ça vous intéresse ? Vraiment, ça vous intéresse ? On devait se revoir, vous vous en souvenez peut-être. Je me suis permis, maintenant, juste quelques minutes, je ne voudrais pas vous prendre trop de temps, je vous assure.

Le professeur ne savait plus si c'était sa voix qui avait répondu.

– C'est encore sur Ianuli, sur Ianuli que vous voulez me poser des questions ? Je ne le connais pas. Oui, c'est un ami d'Irina. Oui, oui, Irina, Irina Radovici. Non, non, pas au sens où vous le croyez… non, tout simplement un ami. Oui, je sais. J'ai entendu parler de lui, comme beaucoup de gens, mais je ne le connais pas personnellement. Je ne pourrais vous rapporter que des banalités, de notoriété publique. Tout le monde connaît la légende de Ianuli.

Vancea s'agita, chercha en vain ses cigarettes, la pièce flottait dans une brume grise.

– Un homme qui vit retiré, dit-on. Il n'est plus comme autrefois, disent les gens. Très retiré, m'a-t-on laissé entendre. Et malade, gravement malade. Il a vieilli et il est malade et il a des soucis, il a une famille, il a…

– Oui, oui, sa famille… Vous connaissez madame ?

– Non, pas du tout. Pas du tout ! répondit Vancea précipitamment.

– Pas du tout, pas du tout ?

– Je l'ai juste aperçue. Dans la rue, quelquefois… nous n'avons jamais échangé un mot.

– Bon, bref, ils ont aussi un fils, non ? Un jeune homme, déjà étudiant.

– Ce n'est pas le fils de Ianuli. C'est un enfant d'un premier mariage. Pas vraiment un mariage, enfin, peu importe. C'était une liaison…

– Nous le savons, nous le savons, aucun intérêt. Il vous semble donc anéanti, ce héros ? Vous croyez ça ?

– Je ne crois rien du tout, je ne le connais pas. Et vous, vous le connaissez mieux que moi. C'est le type même du héros, voyons ! Le Révolutionnaire ! Vous devriez mieux le connaître, il incarne, n'est-ce pas, il symbolise…

– Eh oui, c'est là que le bât blesse. Est-ce qu'un type comme lui continue de fasciner ? Vous le pensez, vous le pensez ? Mais c'est aussi un danger ! Ce ne sont pas les mécontents du coin de la rue qui sont dangereux, mais plutôt ces grands mécontents-là. Intraitables ! Des héros, aptes aux bouleversements spectaculaires. Mais après ? Ils devraient comprendre le réel, le concret. C'est-à-dire le relatif. Les prophètes agrippés à leur idéal deviennent, deviennent… vous voyez ce que je veux dire. Où est le diable ? Chez ces moines obstinés, obnubilés par leur obsession ? Ou au contraire, dans la foule adaptable, chez les plaisantins indifférents ?

– Je ne sais pas. Je ne suis ni théologien, ni psychologue, ni idéologue. Je suis ***estropiologue***, le plus estropié des estropiés, honorable patrouilleur. Laissez-moi dormir, dormir et me taire.

– Le camarade Ianuli est-il à sa façon un double ? Le mythe, l'illusion, l'utopie ? Le mystère, la conspiration ? Que diable comble-t-elle, la légende de Ianuli ? Comment se vend-elle, cette légende aujourd'hui, dans un monde anesthésié ? La vend-on encore à bon prix, y a-t-il encore de la demande ?

– Je ne comprends pas, je ne comprends pas ce que vous voulez.

– Les fidèles, les inflexibles, les inadaptés… c'est ça le véritable danger, ou bien la foule des passifs ?

– Danger pour qui ?

– Vous vous dérobez, vous évitez toujours de répondre. Vous savez bien ce que je demande. Vous comprenez parfaitement ce qui nous intéresse. Ianuli pourrait-il redevenir l'homme de jadis ? C'est-à-dire, passer maintenant de l'autre côté des barricades ? Tous ces révoltés, ces schizoïdes se ressemblent. Des frustrés ! Frustrés, schizoïdes. Assoiffés de pouvoir ! Ce à quoi ils donnent des jolis noms pour endormir les enfants. Prenons les choses autrement : y a-t-il en vous un idéaliste ? Un rebelle, un fidèle ? Seriez-vous, disons, un combattant ?

– Je n'ai ni assez de qualités, ni assez de… défauts. Je ne briguerais pas l'honneur dont…

– Ou le contraire ? Celui que rien ne touche ? Le fuyant, celui qui siffle et sautille ?

– Pas question, je ne suis pas assez…

– Vous disiez pourtant qu'il y a de tout en chacun de nous. Les gens sont différents, souvent à l'opposé les uns des autres, mais chacun a potentiellement, en lui, aussi d'autres individus. Dans certaines circonstances, ma parole, ils pourraient devenir… pour un temps, brièvement… ils pourraient devenir…

– Holà ! je n'ai pas dit ça. Je n'ai rien dit, ne m'attribuez pas de telles… Qui vous a renseigné… qui ?

Il s'apprêtait à crier, mais sa voix s'était tue depuis longtemps. Les questions avaient cessé, le silence se prolongeait, devenait fatigue. Il attendait que recommencent la torture, les questions, mais la pause se prolongeait, le silence devenait fatigue, somnolence, il aurait dû allumer, mais il n'en avait pas la force.

L'aube le trouva épuisé. La voie vers la rencontre, est-ce bien ce que je cherche ? Comment allons-nous eux moi rencontrer la mort, qui sera l'élu ? Comment nous acheminons-nous vers le futur, c'est-à-dire vers la mort ? Nous n'avons pas d'immortels, pas de postérité… Un siècle sans immortels et sans postérité ? Comment fait-on pour retrouver son passé, ses parents, ses prémices ? C'est-à-dire le futur, c'est-à-dire la mort. Il balbutiait des mots sans suite, comme un vieillard gâteux, et il était pâle, vieilli, vidé par l'insomnie.

Un fanfaron, un cocon creux, voilà ce qu'il était, un raté, c'est tout. Une doublure dans un monde de doublures. Jamais engagé, un intermédiaire, un cabotin bavard et immature. Mais le cinglé qui fait des moulinets et heurte les verres par inadvertance peut, qui sait, mettre aussi en branle les circuits d'alarme. Pour ça, il est doué, notre Tolia ! Les bêtises, ça peut entraîner des complications, des problèmes, mais aussi d'involontaires révélations. Qu'on le pousse dans le grouillement ténébreux : qu'il remue ses mains et sa langue, lui, le Bouffon, le comique, l'excentrique. Peut-être le mouvement se déclenchera-t-il par hasard. Le choc, l'allumage du moteur.

Le matin où finalement l'opération devait être lancée, le professeur paraissait plus jeune que son âge officiel. Il avait l'air encore jeune, l'ancien professeur Tolia Voinov, autosélectionné comme appât, déclencheur, brouilleur de cartes. Young Anatol, en tenue de saison, juvénile et alerte.

Le défi, le défi, ***professore*** ! La preuve qu'il y a encore une chance pour cet impuissant, même quand tout semble anéanti. Je vais prendre une petite, une toute petite pierre, empoisonnée, j'atteindrai peut-être le Monstre en plein cœur. Je rendrai peut-être le Cyclope aveugle. Avec ma petite fleur, j'empoisonnerai peut-être Goliath.

Il avait levé sa tasse vide, comme pour un toast. La cigarette lui brûlait les doigts.

Puis il s'était écroulé de nouveau, abruti, épuisé. Dans la pièce s'entremêlaient encore une fois les ombres, les pensées et les heures, le crépuscule tombait de nouveau. Il se serait bien allongé quelques

instants sur le canapé, non, pas sur le canapé, ça n'allait pas, c'est là que l'avait trouvé cet intrus de Toma, cet espion. C'était mieux ici, debout, face à la fenêtre sombre de la nuit. Ou sur la chaise, va pour la chaise. On s'attache solidement à la chaise, on serre sa ceinture, on s'agrippe vaillamment au dossier pour ne plus en être arraché. Oui, oui, c'est bien comme ça, il ferma rouvrit les yeux. Il faisait de plus en plus noir, il ferma les yeux, mais le décor s'éclaira brusquement : la somptueuse, la solennelle salle du tribunal. Le Conseil de la Culture Modèle et de l'Éducation des Handicapés. Le Comité pour les Réfugiés Névrotiques. L'Office de Sécurité de la Pensée. Six hommes, bien astiqués. Celui du bout de la table avait passé sa petite main blanche, pleine de taches de rousseur, dans ses cheveux blonds clairsemés. Il avait ouvert le dossier, refermé le dossier. Comme tous les autres, il avait deux dossiers devant lui. Le Dossier rouge, le Dossier vert. Il ouvrait tantôt l'un, tantôt l'autre. Les autres imitaient son geste. Ils ouvraient le Dossier rouge, contenant un volumineux manuscrit. Ils le feuilletaient attentivement, comme le Haut-Commissaire, levaient les yeux, comme le Chef. Puis, ils ouvraient le Dossier vert, contenant la biographie du coupable, de minces feuillets couverts de codes et d'encre sympathique : la correspondance Toma. Ils se taisaient, lisaient, se regardaient, levaient un sourcil suspect, se regardaient, la cicatrice jetait une brève lueur phosphorescente. La blondinette vaporeuse, enceinte de six mois, était apparue en valsant. Rougissante, elle avait déposé sur la table un minuscule verre d'eau près du jeune homme qui, tout en sueur, lisait l'acte d'accusation. Le jeune homme sourit : « Oui, oui, comme ça oui… c'est tout autre chose. » Arrivé au bout de la première page il humecta ses lèvres fines, violettes, avec l'eau bénite. Il tapa sa pipe irlandaise contre le cendrier, les têtes se levèrent des feuillets tachés. Suivit un moment de recueillement. Le premier, à gauche, grommela quelque chose, les autres se concentraient. « J'en ai assez, j'en ai assez de ces gens-là », répétait avec hauteur le gros chauve. Devant lui, le premier à droite sourit, rasséréné. « Oui, qu'ils se taillent. Loin, le plus loin possible. Dans le sein d'Abraham. On va lui offrir une chance et purifier la colonie. » L'un après l'autre, tout excités, se penchant tendrement vers le dossier du voisin, ils

scandaient maintenant : « Cra, crapu, crapule. Du balai. Du balai, la crapule. » Petit chœur en sourdine. La personne qui présidait tapota de l'ongle le dessus en verre de la table. Le silence se fit. « Oui, qu'elle nous quitte, cette Calamité, avec ses maladies et ses idées morbides. Donnons-lui cette chance. Blâme avec avertissement voté. Il devra vider les lieux. » Le jeune procureur, en bout de table, rajusta ses lunettes et se remit à lire l'acte d'accusation. On ne distinguait plus rien. Plus de son, les masques de batraciens émettaient des paroles silencieuses en se faisant des clins d'œil.

La pâleur luisante des masques, la cicatrice phosphorescente au sourcil. Sur le pas de la porte, le coupable. En sueur, blême. Il ne savait comment se caler dans la carlingue, pour ne pas faire le moindre bruit, pour ne pas être découvert. Il se trouvait depuis un bon moment sur cet écran intercepteur, dans l'encadrement de la porte. Personne ne l'avait encore vu, il transpirait, son cœur s'affolait, coupable, il avait les jambes en coton, les bras ballants, sa mine effrayée n'avait en rien troublé les juges. Ils travaillaient d'arrache-pied, on entendait, de nouveau, le murmure des voix, et en sourdine le joyeux refrain. « Cra, crapu, crapule, fous le camp la crapule. » Les feuillets, tournés, retournés, bruissaient, le refrain stridulait, attisé. L'étranger était toujours cloué sur sa chaise, dans l'encadrement de la porte.

Maintenant, tous le regardaient, avec mépris, avec insistance, avec ennui, infatigables. Mais si, pourtant si, fatigués ! Brusquement ils essuyèrent de concert, comme sur commande, leurs fronts, leurs sourcils phosphorescents, leurs masques en sueur. Il s'était mis à faire chaud ! Le soleil printanier les avait fatigués, c'est ça ! Ils avaient recouvert leurs yeux, leurs sourcils, leur cicatrice, on ne voyait plus rien, l'astre aveuglant dominait la pièce.

Le rêveur dévergondé se réveilla, en nage, dans la jeune effervescence d'une nouvelle matinée de printemps. Il se frotta longuement le front, les tempes, les paupières. Il libéra péniblement ses bras des tenailles de la chaise où la nuit l'avait cloué.

L’opération n’avait plus aucun sens ! Encore une tentative vaine, une autre pièce à porter au Dossier d’accusation, que seules les hautes instances de surveillance verraient et personne d’autre, elle ne parviendrait à personne. Aucune action ne prend corps dans notre monde de fiction, fait de signes et de doublures. Si bien qu’il était décidé : il ne perdrait pas une minute ! Précisément parce que : gratuite, vaine, puérile, coupable, fictive. Parce que parce que parce que… Donc : pas de délai supplémentaire !

Il va y aller tout de suite, à l’instant. À rebrousse-poil ! À rebrousse-poil, une gâterie au poil, une vengeance.

Action : immédiate, ce matin même.

Il était réveillé depuis longtemps, engourdi, hébété. Ouvrit referma les yeux, tendit la main vers le réveil qui n'avait pas sonné. Sa main tremblait sur le contour de la pendulette, elle retomba à côté du drap froissé en boule sur le plancher, au bord du lit. Il avait dormi tout nu, découvert. Il se souvenait vaguement d'être sorti en pleine nuit sur le pas de la porte pour prendre l'air. Une nuit trouble, encombrée de rêves bizarres, chassés avec l'obscurité. Il se sentait fatigué, alourdi. Il lui fallut une bonne heure pour reconnaître la table en désordre, la fenêtre ouverte, ses pantoufles. Il finit par aller à la salle de bains, puis s'affala, épuisé, sur le fauteuil, pour enfin tituber entre les chaises. Son cerveau démarrait difficilement, s'arrêtait, ajournait.

Sur la table la longue enveloppe, avec ses tampons et ses timbres. Il la vit, la reconnut, fut pris d'une sorte de fringale d'activité. Il se dépêchait, oui, c'est fou ce qu'il se dépêchait. Il s'était mis brusquement à se dépêcher, puis, encore hébété, s'arrêta de nouveau. En congé, oui, oui, il était en congé, mais où donc aller en cette saison instable, tantôt une petite bruine rose, une heure après, on étouffe, et trois heures plus tard, un vent qui siffle et des rafales de grêle. Chez Antonel, chez Toni, oui, oui, chez le docteur Marga… près de nos semblables toqués, on trouve toujours quelque chose pour se réveiller le sang. Chez Marga, chez m'sieur Bazil, chez la Vieille Demoiselle Moussaka, on peut trouver de tout… Mais, je crois bien que j'y suis allé il n'y a pas longtemps, il y a trois jours, y suis-je allé, ou n'y suis-je pas allé, j'ai parlé au seigneur Marga de la lettre et de la petite belle-sœur d'Argentine et du compte en monnaie convertible du réceptionniste Vancea… oui, oui, c'est sûr, je suis allé au Cabaret Hystéria et j'ai dansé le Tango Macabre avec les célèbres Bazil Belzébuth et Angelica Radiosa, et c'était le soir et la nuit, et le matin, si, si, je ne rêve pas.

Sur la chaise, le costume tout prêt : chaussettes rouges, pull-over blanc, pantalon de velours blanc.

Allongé, tout nu, sur le canapé, il hésitait. Les fenêtres cliquetaient, l'autobus venait de passer. Tiens ! La réalité existe, elle a redémarré : l'autobus passe juste sous la fenêtre, les vitres vibrent longuement,

m'sieur Dominic en reçoit le signal, pressé de retrouver les bruits familiers de la journée.

À dix heures moins douze minutes, le locataire Anatol Dominic Vancea Voinov quitte l'immeuble. Il revient deux fois sur ses pas, comme s'il voulait dérouter un quelconque poursuivant. Il vérifie, ou fait semblant de vérifier, si les robinets, les armoires, la fenêtre, la manette du gaz sont bien fermés. Étourdi et maniaque, parfait dans son rôle.

Il regarde à gauche, à droite, traverse. BUREAU DE TABAC, CRÉMERIE, TAILLEUR. Tout est là, à portée de la main. « Comme au commencement du monde. Si nous pouvions nous regarder avec détachement, en historiens… » Il tourne au coin de la rue, passe devant l'arrêt du tram, va plus loin, prend une petite rue latérale.

Calme rabougri, serpentant par les cours obliques, orientales. Çà et là, par-dessus les palissades, les longs cils verts des branches. Des petits jardins ronds, côtoyant des tas d'ordures. Des bouquets épineux de roses rouges, à côté d'amoncellements de chiffons, de boîtes, de sacs en plastique. Un pittoresque archaïque gommant les délimitations. L'allée s'ouvre sur la gauche, menant au refuge d'une villa ratée. Portes, colonnes, balcons, précipitation vaniteuse du parvenu, nostalgie d'un style. L'hétérogénéité prépare le compromis avec les barbares, la corruption des formes, l'assaut de la pourriture… Il monte le long de la ruelle sale, vers la colline de la Métropolia. À quelques pas, le marché, tintamarre des marchands de légumes. La rue Lipscani, jadis enchantement des commerçants, maintenant complètement muette, somnolant dans l'apathie et les ordures. Quelques instants à la hauteur de la petite église de Ioanichie Stavropoleos. Façade gracieuse, verve baroque, contrastant avec l'intérieur austère, pur, géométrique. Il passe devant l'ancien Palais Royal, s'arrête devant l'Athénée, contemple le tambour de la coupole, et ses têtes couronnées oubliées. À gauche, un bâtiment nouveau, un bloc massif, blanc. Les cercueils du tremblement de terre d'il y a trois ans, remplis du béton des nouvelles fondations. Apathie, mémoire… Des cages-modèles, leur fonctionnalité

obligatoire, deux pièces cuisine salle de bains, couple enfant frigidaire téléviseur, répétition de la même ruche sordide, étriquée…

Monsieur Dominic Vancea se laisse aller au gré de sa méditation paresseuse. « On dirait que je me prépare à commettre un crime, à vivre le grand amour, à recevoir des révélations ajournées. »

Il marche sans se presser, regardant autour de lui. Délicate matinée de printemps, tu redeviens son modeste condottiere, arraché à ta léthargie pour une mission obscure, que le destin sort de l'immense chapeau rose du ciel. Tu deviens, enfin ! enfin ! la manette, la marionnette de l'épique et pic et pac, pac, zou zou zou et crac boum hue.

Dominic Vancea, titulaire, à plus de cinquante ans, du poste de réceptionniste polyglotte à l'hôtel TRANZIT, parcourt la Calea Victoriei d'un pas lent et mesuré. Il semble n'avoir aucun but, pas même au moment où il tâte pour la énième fois, avec précaution, la poche arrière de son pantalon de velours blanc. Oui, l'enveloppe est bien là où il l'a glissée. Il s'arrête un instant, indécis, fait demi-tour. Changerait-il de direction ? Non, quelques pas plus loin il renonce à renoncer. Il vient enfin de se rappeler la citation qui l'obsédait : « Seul ce qui ne peut être ramené en arrière et reconduit à son stade antérieur représente un véritable événement. » L'auteur, il ne s'en souvenait pas, mais qu'importe, cet exercice de mémoire lui plaisait.

Donc la matinée reprend son cours. Non, elle se poursuit, c'est-à-dire, se confirme. TABAC, CRÉMERIE, TAILLEUR, Calea Rahovei, colline de la Métropolia, Lipscani, Athénée, Batişte, Vasile Lascăr, le marcheur arrive place Rosetti. En traversant, il tâte encore une fois l'enveloppe dans la poche de son pantalon. Non, non, il ne reviendra pas sur ses pas, décidé semble-t-il à provoquer un véritable événement.

Avant de pousser la grande porte métallique, il sort son grand mouchoir blanc de sa poche. Il essuie son visage en sueur. Il soulève la soie blanche, et le rectangle du prestidigitateur laisse apparaître, rafraîchi, un visage net et ferme. Une tête de consul romain, calvitie

parfaite, une vraie boule à zéro. Front limpide, regard aigu, nez droit, parfait, lèvres minces.

On dirait qu'il connaît la leçon : entrer vite, affairé, distant. Ne pas laisser le temps de faire vérifier ses papiers. Parfait : le portier n'a même pas eu le temps de le saluer.

Il monte l'escalier en colimaçon, étroit et sale. Il débouche sur un couloir sombre. Par une porte entrouverte, il aperçoit la moitié d'une salle de bains, encombrée de portemanteaux et de boîtes. On dirait un appartement privé, destiné à plusieurs familles. Il arrive dans une vaste salle, longe une grande table recouverte de tissu rouge, parvient dans une autre salle, plus petite, ronde. Quatre bureaux séparés, à gauche de la porte, la table de la dactylo.

Le camarade Orest Popescu ? minaude la blonde à bouclettes. Le camarade Orest Popescu est en stage et le vice-président en réunion d'organisation. Une réunion… quel genre de réunion, comment les handicapés peuvent-ils, on n'est pourtant pas au… Vancea ouvrait de grands yeux, il se ressaisit aussitôt, craignant de manifester sa stupeur.

Sans même lever les yeux de son clavier, la dactylo lui indiqua d'un geste la fenêtre. Près de la fenêtre, oui, il y avait une chaise.

Il s'y assit, en face d'un homme brun, solide, étranglé par sa cravate.

– Vous êtes venu pour l'Année des Handicapés…

– J'aurais voulu, voyez-vous…

– Adressez-vous d'abord à la camarade secrétaire ! Nous ne sommes autorisés à fournir aucun renseignement. Si elle m'appelle et me dit, voilà Papaşa, c'est comme ça qu'elle m'appelle, Papaşa ou encore Iopo, si elle me dit : parles-en donc au camarade, si elle me dit ça, bien sûr…

– Je vais attendre, je ne suis pas pressé… Il y en a pour longtemps ?

– Ça dépend. Ça vient de commencer. Ce ne sera peut-être pas bien long.

– Et… ça se passe comment… quel genre de réunion ? Quelle réunion peuvent faire ces…

– Eh bien, la camarade secrétaire parle. Et le camarade président et le camarade vice-président aussi. Et nous aussi, vous voyez bien. Ce qui ne signifie pas que… je veux dire, ça n'a rien à voir. Nous sommes… tous unis. Nous ne faisons qu'un. Avec les membres, je veux dire, c'est comme ça.

On aurait dit un contremaître d'usine, fatigué, condamné, en costume-cravate, à se mêler d'affaires trop compliquées, qui l'effrayaient.

– Vous pourriez peut-être lire quelque chose… ça vous passera le temps, vous ne vous ennuierez pas. Il y a là quelques exemplaires de notre journal. Et nos statuts, si ça vous intéresse.

Tolia posa le paquet sur ses genoux et en tira une petite brochure : le STATUT.

« Établissement public… consacré à la formation à la vie politique, économique, sociale et culturelle du pays… à l'œuvre de construction… du Socialisme et du Communisme… les membres sont des citoyens… du territoire national, sourds, sourds-muets et malentendants dont la perte d'audition est supérieure à quarante décibels… de même peuvent être membres, dans une proportion de dix pour cent au maximum, les entendants désireux de soutenir l'Association. »

Dominic Vancea leva les yeux, le fonctionnaire l'observait très attentivement. Ils restèrent longtemps à se regarder, les yeux dans les yeux, comme s'ils communiquaient dans un code qu'ils étaient les seuls à connaître. Le visiteur mal à l'aise s'agitait sur son siège. Le fonctionnaire, en face de lui, ne lui paraissait plus si fatigué. Ni si déplacé dans son rôle, d'autant que ce rôle lui semblait soudain aussi ambigu que son regard soupçonneux, observant la mimique du

lecteur, comme pour deviner si l'étranger méritait ou non la confiance de la secte.

– Le nombre est en augmentation, murmura l'homme à voix basse, comme pour lui-même.

L'intrus baissa les yeux sur le statut.

– Nous avons enregistré une croissance de trente pour cent au cours du dernier plan quinquennal. Les prévisions pour les dix prochaines années signalent que nous réaliserons une croissance… Voix grave et douce, presque un chuchotement.

« Le droit de voter et d'être élu, de participer aux débats, de faire des propositions », lisait Dominic dans la brochure. Les lignes commençaient à danser devant ses yeux. « Association organisée d'après les principes du centralisme. Les membres de l'appareil sont élus de bas en haut, les décisions se prennent de haut en bas. La minorité se soumet à la majorité. Le non-respect… »

Il leva les yeux, rencontra le regard sombre fixé sur sa calvitie. Yeux noirs, sourcils noirs touffus, froncés.

Dominic Vancea soutint ce regard. Il ne cilla pas, il cherchait à distinguer la cicatrice près du sourcil gauche de l'homme brun. Une vague trace, comme une éraflure. Le SIGNE ou une simple égratignure, qui sait…

– Le non-respect du statut est sanctionné par une observation, une réprimande, un avertissement, un blâme, l'exclusion, récitait le type brun, en souriant.

Il souriait !… pourquoi donc souriait-il de ses grandes dents jaunes ? Dominic scruta de nouveau le sourcil, cette égratignure d'ongle, de lame ou d'insecte, qui sait. Il mit de côté la brochure et tira le premier des journaux : NOTRE VIE, c'était le titre, en grandes lettres rouges, du journal de l'Association des sourds-muets. En haut de la page : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » NOTRE VIE, Organe du Conseil de l'Association. Puis les titres de la une. « Hommage à notre bien-aimé ***Conducător***. Ode. Bilan fructueux,

augmentation des exigences. Réunion Plénière du Conseil Central. » Il leva les yeux. Le fonctionnaire ne souriait pas. « Achèvement du plan quinquennal, grand pas dans le programme d'édification de la société à développement multilatéral, nette amélioration de la qualité du travail et de la vie des travailleurs. La direction sage et clairvoyante, les précieuses indications et orientations du ***Conducător*** dynamisent les consciences, jalonnent le processus vaste et complexe de la construction d'une société à développement multilatéral. L'homme, l'affirmation multilatérale de la personnalité humaine, l'humanisme révolutionnaire sont au centre de notre activité. »

Dominic leva les yeux, baissa les yeux, tourna la page. « Le quatrième dimanche du mois, nous célébrons la journée internationale des sourds, magnifique occasion de dresser un bilan. Chaque membre doit manifester un regain d'intérêt pour l'accroissement de la productivité, le renforcement de la discipline, l'amélioration continuelle du style et des méthodes de travail. Concours du meilleur serrurier. Concours du meilleur sportif. Concours littéraire Le Chant de la Patrie. Année internationale des Handicapés. Efforts du Parti et de l'État pour créer de bonnes conditions de travail et d'études. Match de foot entre les équipes "Silence" C. et "Silence" P., occasion de tester leur potentiel technique et tactique ainsi que leur préparation physique. Après la fin de ses études professionnelles, un jeune a voulu suivre les cours du soir du lycée. Appréciant ses qualités et sa conduite exemplaire, l'organisation de base l'a accueilli au sein du Parti. Sorin s'efforce de répondre, par une activité digne d'éloges, à la confiance qui lui a été accordée. »

Dominic leva les yeux. Le fonctionnaire souriait. Son œil noir le fixait sans ciller. Comme le regard bleu de l'ébouriffé assis au centre et de son voisin, le binoclard, qui fumait avec frénésie. La mignonne petite dactylo tapait sans interruption, une sorte de mission de couverture du mutisme. Séquence avec fonctionnaires raides, exclusivement occupés à surveiller l'intrus.

– Ce n’est pas une simple association publique, un collectif quelconque… vous voyez ce que je veux dire, reprit tout bas le radioguidage, le camarade Papaşa ou Iopo, allez donc savoir comment l’appelaient les camarades. C’est un modèle. Un modèle, vous comprenez… et il frottait nerveusement ses sourcils. Des deux mains, ses deux sourcils broussailleux en même temps.

– Nombreux, oh ! oui, bien nombreux sont ceux qui auraient à en prendre de la graine. Ils devraient prendre modèle sur… nos membres, je veux dire. Eux, rien ne les distrait pendant leur travail. Ils ne parlent pas, n’entendent pas, n’écoutent pas, ne peuvent ni cancaner ni blaguer. Ils ne gaspillent pas leur pensée en bagatelles. Ils travaillent tout le temps avec concentration. Ils sont ordonnés, disciplinés, fidèles. Fidèles, c’est ça qui est important. Sans futilité, sans facétie, sans toutes ces bêtises. Duplicité, rouspétance, tous ces caprices qui…

Il le regardait droit dans les yeux, sévère, méfiant, accusateur, mais il souriait. Il souriait ! Un sourire étrange qui lui collait au visage, impossible de savoir s’il était méprisant, perfide, ou idiot. Un sourire inaltérable qui finissait par faire peur. Dominic baissa de nouveau les yeux sur le journal. « Appel à toutes les filiales pour la compétition socialiste. Les degrés de l’affirmation. Le travail, devoir d’honneur. De la discipline, toujours plus de discipline… », mais il ne pouvait éviter le bruit de fond du guide.

– Ils sont consciencieux, extrêmement consciencieux. Concentrés sur leur travail, appliquant minutieusement les instructions. Ponctuels, menant chaque tâche à son terme. Nous avons justement sous les yeux le cas exemplaire d’une camarade. Chef d’atelier de mécanique depuis une dizaine d’années, au chantier naval LA FRATERNITÉ. Exemplaire, un cas exemplaire, comme je vous le dis.

Est-ce par hasard que les autres souriaient de la même façon, de ce sourire égal, immobile, définitivement imprimé sur leur masque ? Dominic allait lever les yeux quand la voix du guide s’amplifia brusquement.

– Ah ! voici la camarade secrétaire. C'est que la réunion du bureau exécutif est finie. Voilà, vous pouvez vous adresser directement à la camarade…

À côté de la dactylo, venait de surgir une ménagère de petite taille, modestement vêtue. Jupe grise, épaisse, veste de laine bleue, tricotée. Lunettes, long nez, cheveux rares, emmêlés. Elle tendit une petite main, humide, aux ongles coupés ras.

– Vous êtes sans doute venu au sujet de la nouvelle loi, vous aussi. C'est une mesure prise par l'État, je ne peux pas la discuter…

La voix était rauque, rouillée, mais douce et fatiguée.

– Vous savez, moi, je voulais juste…

– Si vous voulez mon avis personnel, strictement personnel, un avis privé, rien d'officiel… moi, j'ai ici une fonction, je représente l'Association. Mais en tant qu'être humain, disons, je pense que… tenez, passez donc dans mon bureau, on pourra parler.

Un bureau immense. Une vaste pièce, toute en longueur, avec une très longue table contre le mur, couverte de tissu rouge et flanquée d'une dizaine de chaises. Au fond, un petit bureau, encombré de papiers, une chaise derrière, une autre devant.

Dominic s'assit aussitôt, sans attendre qu'on l'y invite. La femme resta debout un moment, comme pour abréger l'entretien, mais, finalement, elle s'assit.

– Oui, oui, l'Année des Handicapés. On vient justement de nous interdire d'utiliser cette expression. Enfin, l'ONU, oui, oui, l'Organisation des Nations unies, bien sûr, c'est ce qui a été décidé, mais nos cadres supérieurs jugent cette décision inadéquate. On nous a conseillé d'éviter cette dénomination. Le rédacteur de notre journal a assisté, lui aussi, à la réunion, pour prendre connaissance des dernières instructions. C'est une expression inadéquate. Cela donne lieu à trop de commentaires, de généralisations et… enfin, c'est comme ça. Donc c'est pour ça que vous êtes là. La nouvelle loi n'a pas forcément de lien avec cette année de… enfin, cette année

ONU, disons. C'est une histoire plus ancienne et je dois dire qu'en ce qui me concerne, d'un point de vue strictement personnel, en tant qu'être humain, je crois qu'on a eu tort.

– Vous savez, madame, en fait, je suis venu pour…

Elle sursauta, irritée, flattée, à ce « madame » inattendu auquel elle n'était pas habituée, mais qui l'amena à se détendre et à ralentir son monologue.

– Oui, sincèrement, je vous le dis, je crois qu'on a eu tort. Il ne fallait pas réduire les années de formation générale. Il y a des difficultés, je comprends, certes, la situation économique. Mais même si l'on réduit la durée de la scolarisation, pourquoi diminuer les années de formation générale ? Pratiquement cela revient à empêcher nos membres de suivre les cours d'un meilleur établissement. De fait, même comme ouvriers, ils n'ont plus la possibilité de progresser. S'il leur manque des années d'études, ils resteront au bas de l'échelle, au niveau de leur embauche, sans possibilités d'avancement. Les barèmes des salaires sont ainsi conçus chez nous, vous le savez bien. Tout dépend des études, si vous n'avez pas fait d'études, ce n'est pas la peine, si bon soit-on, on reste au bas de l'échelle, tout en bas. Moi, j'ai fait l'École d'horticulture… je me suis retrouvée ici, c'est ici que les camarades m'ont placée. Vous savez ce que c'est, il faut faire honneur à sa tâche.

Dominic la regardait attentivement. Madame la secrétaire semblait visiblement flattée par l'attention de l'inconnu.

– C'est dommage que le camarade Orest Popescu ait dû s'absenter. Il est notre président, comme vous le savez… Il aurait pu vous en dire plus long…

Donc, le tailleur de luxe Orest Popescu n'est pas aux commandes, il va voir ses maîtres. Le camarade général de réserve Orest Popescu ! Tailleur par vocation, un tailleur génial, disent les connaisseurs… qui a perdu là-bas, au front, sa voix et bien d'autres qualités, mais qui a appris à survivre à tout prix, à tout prix. Et ensuite, revenu dans ses foyers, il n'a cessé de monter toujours plus haut, par la grâce des

camarades qu'il servait. Général de réserve ! Si l'on regarde le journal NOTRE VIE, on n'y trouve pourtant pas la moindre trace d'un culte du général qui conduit l'infanterie malentendante. Ce doit être un fieffé coquin, ce drôle de muet, en fait, sa voix, il ne l'a même pas perdue, rien ne se perd, tout se transforme, signes, doublures, et réseaux invisibles.

– À quoi pensez-vous ? s'enquit, attendrie, la fleuriste, la petite horticultrice.

– À tout ça, à tout ce que vous m'avez dit. Le camarade Popescu, disiez-vous, le camarade Popescu aurait eu plus à dire sur…

– Pas forcément, je connais la situation, moi aussi. En réalité, il n'a même pas le temps, lui, de s'occuper de tout… En somme, il nous représente en haut et nous transmet la ligne à suivre. Il nous représente très bien, vous le savez. Les camarades des instances supérieures estiment beaucoup notre président. Mais de quoi parlions-nous ? Ah oui ! de cette loi qui réduit les années de scolarisation. Hum, oui, c'est un problème. Vous savez, nous autres, nous constituons un modèle. Notre organisation jouit d'une attention particulière de la part des organes de direction. Nous rendons des rapports réguliers sur la situation, les résultats, nous sommes très appréciés au plus haut niveau. Mais si compréhensifs, si soumis, si disciplinés que soient nos membres, il y a quand même un minimum indispensable. Un minimum d'encouragement, comme j'ai coutume de le dire. Savez-vous ce qui s'est passé la semaine dernière avec vos collègues…

Dominic Vancea se maîtrisa parfaitement, la surprise le rendant sourd et muet.

– Hum, oui, ils sont comme ça, les journalistes, ils croient avoir pêché un gros poisson. À l'occasion de notre fameuse Année, ils se sont précipités sur nous. Et de dire que la scolarisation a été réduite de dix à huit ans, et qu'il n'y a pas de clubs, pas de stades, pas de voyages gratuits comme ailleurs, et que nos membres se rassemblent le soir devant l'Association ou dans la cour. Vous avez vu, c'est une

cour immense, cette maison est une ancienne demeure de grands bourgeois… Les membres remplissent la cour tous les soirs et donnent des coups de pied dans les portes, jusqu'à les enfoncer. Une forme de protestation ? Faut-il appeler ça comme ça ? Avec cette violence et cette façon soudaine d'agir ?… Il est vrai qu'ils sont sensibles, sensibles, certes… ils voudraient qu'on parle davantage d'eux, de leurs réalisations et de notre organisation. C'est vrai. Mais comment expliquer aux journalistes la spécificité de notre statut ? Comment, comment ? Nous avons un statut spécial, on ne nous autorise aucune publicité. Bien sûr, il y a des difficultés, ce n'est pas facile. Nous avons accueilli les Championnats mondiaux, nous avons été champions, vous savez. Mais quand nous avons voulu, à notre tour, aller à l'étranger, ça n'a plus été possible, on ne nous a pas délivré de passeports. Oui, il y a des difficultés, mais ce n'est pas la peine d'en faire tout un plat, d'apporter de l'eau au moulin des médisances. En vain tel ou tel journaliste s'emballe-t-il, prêt à frapper un grand coup. Je leur ai dit d'emblée, ne vous agitez pas comme ça, réfléchissez bien à ce que vous écrivez, si vous voulez qu'on vous publie. C'est tout ce que je leur ai dit, inutile d'entrer dans les détails. Statut spécial, attention particulière. Notre œuvre, un modèle, un exemple ! Je les ai avertis. Rien, rien du tout. Je le leur ai dit et c'est ce qui s'est passé. Rien n'a été publié de ce qu'ils ont écrit. Rien du tout. Mais nous, au Bureau exécutif, ça nous a fait beaucoup de mal, ces articles non publiés. Le camarade Orest a été convoqué à la Section et réprimandé, et après les réunions n'ont pas cessé, à vous en donner le tournis.

Dominic Vancea écoute avec une extrême attention, la camarade secrétaire exécutive de l'Association observe son absence de réactions. Elle le regarde droit dans les yeux, il la regarde droit dans les yeux, elle se passe sa petite main sur le front, fatiguée après tant d'efforts pour tout expliquer, tandis que son auditeur se frotte tout à coup les sourcils comme un malade, qu'a-t-il bien pu lui passer par la tête, à ce type bizarre, pour qu'il se frotte les sourcils des deux mains…

– Je ne voulais vous prendre que quelques…

– Je regrette, je dois m'en aller. Il est deux heures, à trois heures je dois être de retour. Nous attendons des camarades qui viennent faire le point, c'est une opération nouvelle, urgente, qui doit être déclenchée maintenant à tous les niveaux de l'Association. Nous devons débattre, dans toutes les filiales, du Code de l'éthique et de l'équité socialistes. Dans toutes les organisations, avec tous les membres, à tous les niveaux.

– Le Code ? Des débats, comment ça ? Voyons, les membres sont bien… balbutia imprudemment le journaliste qui n'en était pas un. En fait, en fait… se hâta de corriger le détective… en fait, savez-vous, j'étais seulement venu pour…

– Je regrette, je suis en retard, répétait, agacée, la camarade en se levant. Allez voir le camarade Ionel de ma part. Le camarade Ionel, le rédacteur. Prenez à gauche, dans le couloir, sortez dans la cour. Vous verrez une porte avec un petit rideau vert. Vous y trouverez le camarade Ionel, il s'occupe du journal. Il vous en donnera quelques exemplaires, le journal vous éclairera sur nos activités. C'est un journal spécial, on ne le trouve pas dans les kiosques, il est réservé aux membres. Donc, dans la cour, un petit bureau où vous trouverez le camarade Ionel, le rédacteur, et madame Irina, la maquettiste. Tout de suite, en descendant, une porte avec un petit rideau vert. Le camarade Ionel est ancien dans la maison, il sait tout, il vous expliquera…

Elle avait déjà enfilé son manteau marron usé, et avait mis son petit bonnet de laine.

– Il faut des nerfs d'acier, vous savez. Ce n'est pas facile ! Pas facile du tout, notre travail, avec notre statut et nos objectifs et… Mais le camarade Ionel vous dira tout ça, moi, je me dépêche… J'ai à peine le temps de donner à manger à la petite, il faut que je sois de retour à trois heures, pour les directives.

Le temps de jeter sur l'épaule son énorme sac, d'arranger son foulard vert, chiffonné, et elle avait filé, la camarade secrétaire exécutive, elle avait déjà filé.

Monsieur le détective Vancea sort dans le vestibule, salue en souriant Iopo Papaşa, prend à gauche, dans le couloir, descend dans la cour.

Il s'arrête devant la porte au carreau masqué du petit rideau vert, il entre.

Une petite pièce sombre, deux bureaux. Une ampoule allumée, au plafond.

Le rédacteur Ionel est pâle, grelottant, noyé dans ses papiers.

– La camarade Popescu m'a dit de vous demander…

– Popescu, c'est le président, le camarade Orest Popescu est le président. La camarade secrétaire exécutive s'appelle Boca. Anastasia Boca. Dites-moi donc de quoi il s'agit.

– Vous avez une liste de tous les membres, je crois…

– Ce n'est pas moi qui m'occupe du registre. Il y a un registre, bien sûr. Nous avons un dossier pour chaque membre. Des dizaines de milliers de dossiers, des archives spéciales. On ne peut pas les consulter. Seules les personnes autorisées y ont accès. Mais si la camarade Boca vous a envoyé… alors. Si la camarade secrétaire a donné son accord, alors, allez voir aux archives. Au Service des cadres, c'est là qu'elles se trouvent. Il y a un dossier pour chacun. Des milliers de dossiers. Classés, rangés, vous trouverez tout ce que vous voulez.

Le détective Vancea ne pouvait pas abandonner si vite le camarade Ionel, c'était sa seule chance.

– Je recherche un certain… Il doit avoir dans les soixante ans. Un photographe. Il a été photographe. J'ai appris qu'il avait travaillé comme photographe, il l'est peut-être toujours. Octavian, une vieille connaissance. Octavian, c'est son prénom, c'est sûr, Octavian. Mais je ne me souviens plus de son nom de famille. Guşa, Duşa, Vuşa, Păpuşa, je ne sais plus très bien. Mais Octavian, j'en suis sûr. Si vous aviez un classement par métiers…

– Nous en avons un, évidemment, il y a aussi un classement par métiers. Par âges, par origines sociales, par métiers, par résultats obtenus au travail, dans les études, dans la vie de famille, dans le sport, oui, oui, même dans le sport, c'est un aspect important. On prend en compte tous les aspects. La vie professionnelle, la vie dans l'organisation, la formation politique, la formation militaire, la formation spécialisée, la formation aux urgences, la formation aux interventions. Nous avons, nous avons aussi quelques photographes, si mes souvenirs sont bons. Certains ont même été nos collaborateurs, ici, au journal. Ceux-là, je les connais mieux. Et les autres, on peut les trouver dans les listes, on peut les trouver, bien entendu.

Mais la porte venait de s'ouvrir. Séquence rétro, avec soupirs : « Oh ! toi ! », « Ça par exemple », « ***Mamma mia*** ».

Si bien que ce n'est plus l'omniscient Ionel qui va conduire le visiteur. Le camarade Ionel se contente de lui offrir deux numéros du journal NOTRE VIE.

– Prenez-les, ça peut vous intéresser. Madame Radovici vous conduira en haut, pour les renseignements, je vois que vous vous connaissez. Tu t'en occupes, Irina, tu dis au camarade Iopo que la camarade secrétaire a parlé avec le camarade. Que Iopo l'oriente pour les listes. Qu'il voie la liste par métiers, c'est tout. Rien d'autre, il n'a pas besoin de dossiers. Juste la liste par métiers. Iopo comprendra.

On sort dans la cour. Coups de coude, rires, badinages. On n'arrête pas de retrouver les vieux réflexes. « Ô comble des surprises, Ira ! J'avais oublié, tu me connais, j'avais oublié… Toi ici, toi, ici ? »

« C'est normal, Tolia, c'est normal ! Ici, oui. C'est ici, mon trou de souris. Mon trou de souris empoisonné. »

Si bien que monsieur Vancea retourne à l'arrêt du tram. Il attend patiemment le tram, monte, trouve une place assise à côté de la receveuse, s'assied, ouvre le journal. Il le feuillette : Octavian le

fantôme n'apparaît nulle part, pas plus que le nom du président Orest Popescu, ni que celui d'Irina Radovici. Que diable fait Ira dans cette extravagante Association ? Des panneaux, des affiches, des graphiques sur les réalisations et les tâches, la maquette des numéros spéciaux ? Et pourquoi cultive-t-elle sa haine pour le camarade général et tailleur en réserve Popescu, si près de lui ? N'aurait-elle pas réussi à s'en débarrasser ? Et où se trouve donc le ***señor*** Octav, pourquoi n'a-t-il pas lui aussi sa photo et son apologie, comme tous ceux qui se sont distingués, ceux qui sont donnés en exemple ? Monsieur Vancea lit toujours, lit encore, penché sur les pages, bien qu'il soit descendu du tram depuis longtemps.

Donc, le photographe Octavian ne paraît pas sur l'avant-scène, il préfère se fondre dans la masse obscure des membres de la secte. Est-il en train d'apprendre l'efficacité muette, parmi les membres exemplaires de l'Organisation-modèle ? Les mimiques et les codes ? Ce ne serait que développer, en fait, les traits encore en germe d'un caractère révélé quarante ans plus tôt ? L'opacité, la frustration, l'isolement, le manque d'humour ? La rage contre des gens frivoles, compliqués, mesquins, qui réussissent à s'en tirer et à se débrouiller ? La haine de la beauté à laquelle il aspirait, de l'intelligence qui l'humiliait et de la bonté à laquelle il ne croyait pas ? L'Association-modèle serait-elle l'occasion idéale, le masque idéal ? Une façon de poursuivre et d'achever la morbide ***initiation*** dans laquelle il s'était lancé dans sa jeunesse ?

Monsieur Vancea oscillait d'une jambe sur l'autre, en feuilletant le journal sans y trouver de réponse. Le langage était identique à celui de tous les journaux qu'on pouvait se procurer aux quatre coins du pays, aucun modèle particulier, pas la moindre différence. C'est sous la banalité d'une parfaite adaptation au milieu que fonctionnait ce statut spécial ? La pépinière-modèle du souterrain, formée pour mettre sur pied, petit à petit, son organisation sectaire, son potentiel d'intervention ? Cela serait allé comme un gant au photographe Octavian, c'est sûr. Mais les autres ? Comment reçoivent-ils et comment comprennent-ils les ordres-types ? Une existence mutilée conserve-t-elle des ressources d'ambiguïté ? Des exécutants

exemplaires, concentrés sur leur seul objectif immédiat, réduits au minimum opérationnel ? Murés dans leur propre isolement, sans déviation possible, ni détour, ni ajournement, ni blagues de collégiens, ni ragots, ni controverses, ni hésitations, ni dilemmes ? Juste l'ordre brut, l'acte élémentaire ? Et les déclamations solennelles, le goût du spectacle, du mirage ? Et les besoins immédiats, essentiels ?

M'sieur Octavio pourrait expliquer comment l'a changé ou épanoui la conjoncture dans laquelle il a évolué. Il donnerait des prévisions sur l'avenir qui nous attend. Un minimum de communication, mutisme, code, images, compréhension purement figurative…

Et les réactions imprévisibles alors ? Les instincts étouffés ? Cette explosion sauvage, instantanée, incontrôlable, quand la foule se met soudain à trépigner, à hurler, à tout détruire devant elle ? Les conseils, les prières, le dialogue, ce ne serait valable que pour les siècles passés, ou pour les hommes dont la perte d'audition ne dépasse pas quarante décibels ? Encore une diversion, un piège et un masque, un statut aux spécifications erronées ? Diversion, diversion. Le réseau, le réseau, grommelait le détective Vancea oscillant d'une jambe sur l'autre devant la cabine téléphonique.

Il regardait, incrédule, le journal sur lequel il avait noté deux adresses et deux numéros de téléphone. Comment parlent-ils au téléphone, ces sourds-muets exemplaires ? Ou bien sont-ce les enfants qui parlent ? Est-ce qu'Octavian a des enfants ? Il en aura adopté un, pour affiner le jeu, selon le plan de mesures du souterrain…

Il entre dans la cabine, compose le numéro. Ça sonne, ça sonne dans le vide. « Ce doit être un autre numéro. Je deviens gâteux, j'ai dû noter le numéro de madame Radovici. Qui n'est même plus madame, qui est de nouveau Irina. Irina, de nouveau Irina. »

Une demi-heure après, le détective renouvelait son essai. Il n'avait plus le journal devant les yeux. Il l'avait perdu, bien sûr, mais il avait

retenu le numéro. L'avait-il retenu ? La mémoire de Tolia était comme Tolia lui-même.

Entendre madame Veturia Gafton n'était pas chose facile pour son voisin Vancea, la voir n'était guère plus aisé.

L'absence de la petite dame s'imposait, comme une constante codifiée, mystérieuse. Et quand finalement elle apparaissait, elle semblait contredire la magie qui lui avait permis de s'incarner. Une présence absolument concrète et parfaitement quelconque : madame le docteur Gafton. La banalité de sa présence, plus qu'une contradiction, renforçait le pouvoir insidieux de son absence. Imprimée dans les vibrations du silence et les rythmes sonores des messages domestiques, enveloppant d'un rayonnement imperceptible toute la maison, migrant de façon bizarre et continue, impossible à affronter. Vaste palpitation sourde… jusqu'au moment où elle se libérait dans le gargouillement d'un robinet, dans le tremblement des fenêtres sous l'orage, dans l'égarement des longs après-midi de canicule, en été, dans la langueur du vin rouge au fond des verres, dans l'invasion transparente des duvets de pissenlit, doux tourbillons du néant devant la porte brusquement ouverte, par un soupir imperceptible des murs en crise d'hystérie.

Les mouvements du couple Gafton, le matin, dans la salle de bains ? Cela ne signifiait pas pour autant que Dominic avait vraiment entendu tomber une épingle à cheveux sur le lavabo, ou le xylophone des mules à talons martelant le carrelage. Un son qui appartienne en propre à cette créature immatérielle ? Pas du tout ! N'étaient audibles que les pas timides du grand échalas retraité, le froissement des serviettes de toilette qu'il changeait, ses grommellements, le bruit de la brosse, du peigne et du blaireau, le cliquetis de la lame tombant sur le miroir. Ce qui ne voulait pas dire que son épouse n'était pas à côté de lui, ou qu'elle ne l'avait pas été, ou qu'elle ne le serait pas.

La dame manifestait son existence de manière tout à fait non conformiste. Dominic la percevait dans le long bruissement des rideaux, dans le bourdonnement d'une mouche dérangée, dans le frémissement de la brise soudaine, tout semblait démasquer avec évidence sa respiration étouffée, présente dans tous les coins, d'où

parvenait, cycliquement, quelque impulsion, un subterfuge d'avertissement, comme un lourd battement de cils du néant…

Peut-être, en cette matinée ensoleillée de mardi, madame Veturia avait-elle vraiment demandé, comme d'habitude : « Le professeur a-t-il fermé la porte ? » Ou bien : « Je crois avoir entendu la clé, il est parti, le professeur ? »

Les mots étaient restés suspendus dans l'air lourd de silence. Ils n'avaient pas réussi à prendre vie, ils rassemblaient toute leur énergie et la gardaient potentiellement. Jusqu'à jeudi, jusqu'à vendredi…

Oui, jusqu'à vendredi matin quand Dominic retourna chercher son parapluie. Il s'était mis à tomber des cordes, il était revenu sur ses pas pour prendre son parapluie. Vendredi matin seulement, alors qu'il tournait la clé dans la serrure, pour chercher son parapluie, les mots prononcés quelques jours plus tôt l'atteignirent, comme grinçant.

Les mots habituels de dame Veturia ne parvinrent que vendredi aux oreilles de don Dominic, dans l'intervalle à peine perceptible des deux tours de clé. La serrure eut l'air de grogner, comme lassée de tant de complicité : « Il est parti ! On dirait qu'il est parti, le professeur ! »

Les mots le poursuivirent longtemps, se multipliant, amenant de nouvelles associations. « Il a pris la lettre ? Je crois qu'il a pris la lettre, le professeur… » Si l'on y tenait vraiment, on pouvait distinguer ce genre d'enchaînement. Un murmure lointain, proche, difficile à dire.

À en juger par son extrême agitation, monsieur le professeur était déjà en possession de la lettre vendredi. Il croyait avoir perçu le gémissement de la serrure rouillée, il avait déchiffré les ombres grises du ciel mouillé où se mêlaient les silences et où s'effilochait l'attente, surpris le regard fixe, phosphorescent, de la bouche de la gouttière, au coin de l'immeuble, où se réfugiait le matou vagabond de la rue. Du félin enroulé, comme un bouchon, autour de l'extrémité

recourbée du tuyau de tôle, on ne voyait que le regard électrique : lueur d'une mélancolie observatrice, palpitation verdâtre, couleur de sang, où s'était concentrée pour une intempestive prise de contact la voisine Veturia. Que d'ombres partout ! Des têtes de carton et de cendre ! Tout cet équivoque où se croisaient les circuits de cet instant, l'ennui empoisonné, les hystéries ajournées, les masques, les masques prêts à vous jeter, par inadvertance, entre les dents du broyeur. Au tableau et à la chaire, dans les casernes, les bureaux, les alcôves, les sièges officiels, les stades, sur les estrades, aux pupitres, et même dans les cellules de l'évasion, des masques aux aguets : pour découvrir, transmettre, pour jouer au jeu obligatoire.

N'aie crainte, pourtant, frère Dominic… que pourrait-on apprendre de plus sur toi que l'on ne sache déjà ? Ton volumineux Dossier n'est pas plus épais ou plus catastrophique que celui de bien de tes semblables, apparemment plus innocents ou plus inoffensifs. Les poursuivants sont à leur tour poursuivis, la suspicion, la peur stimulent et font dévier leurs propres ondes.

Les complications semblaient moindres, dans le cas de la famille Gafton. Quand on sait tout ce qu'on peut savoir sur son entourage, c'est comme si la crainte s'estompait, n'est-ce pas… Le timide Matei Gafton, rêvant de la concorde universelle, se sacrifiant pour l'hygiène sociale, rédigeant des pétitions pour ramener l'administration dans le droit chemin et écrivant des études historiques pour la jeune génération, qui devrait être assoiffée de vérité, si elle n'était pas dévorée par des nécessités quotidiennes bien plus urgentes. Le pot à tabac nommé Veturia, petite dame grassouillette et souriante, aux cheveux gris depuis toujours, boitillant délicatement du côté gauche, avait fini par oublier les temps anciens, avec leçons de français anglais allemand piano broderie, occupant avec résignation son modeste poste de laborantine qu'elle avait mis à profit, avec une silencieuse ténacité, pour apprendre le plus possible, au point que les gens s'étaient mis à l'appeler madame le docteur. Et non pour se moquer, avec toute la considération de rigueur.

Et monsieur et madame Gafton, qu'auraient-ils pu apprendre de plus par rapport à ce qu'ils savaient déjà quand ils avaient hébergé cet énergumène d'Anatol Dominic Vancea, dans la chambre disponible de leur appartement ? Rien. Ils connaissaient certainement dans les moindres détails son existence quotidienne, se disait en souriant le locataire devant son pupitre de réceptionniste, sur lequel il avait jeté, on ne sait quand, l'enveloppe cosmopolite qu'il faisait semblant de ne pas voir.

Sa collègue, Gina, observait avec beaucoup d'attention le visage impassible du professeur, le tableau avec les clés des chambres à pécher, vers lequel celui-ci se tournait de temps en temps, comme s'il n'avait pas vu cette chose insolite sur la tablette. Elle aurait bien voulu savoir si ce gredin, perdu dans sa rêverie, réfléchissait, en fait, au contenu important de cette enveloppe ornée de tant de timbres et de cachets, ou s'il se fichait de ce qu'il avait, imprudemment, laissé traîner au vu et au su de tous. Rêverie, stratégie, somnolence, allez donc savoir.

Désarroi d'une matinée rhumatisante. Le chat, enroulé autour de la gouttière, grommelant de confuses mises en garde. La clé tournant les mots rouillés dans la serrure rouillée…

La montre à son poignet fit un petit tic-tac, comme une piqûre d'épingle. Onze heures, onze heures précises, quatre cinq six secondes, les secondes s'envolent, en voilà dix-huit, les se sec secondes s'envolent, s'envolent. Voilà, le temps s'envole, trente, et une, et deux et neuf, en-vo-lée, ça y est, la minute est consommée.

Onze heures deux trois quatre minutes… À cette heure-ci, qui est déjà écoulée, à onze heures six minutes et une trois quatre quatorze secondes, monsieur Matei Gafton aura fini sa première tournée de queues pour la nourriture quotidienne. Était-il déjà à la bibliothèque ? Plongé dans la Seconde Guerre mondiale, dans laquelle il avançait lentement, pour éviter la hâte et la subjectivité dont il s'était rendu coupable dans sa jeunesse combative.

Et son aimable compagne ? Prête sans doute à recevoir les premiers élèves. Depuis qu'elle était à la retraite, la vertueuse Veturia avait trouvé une façon profitable d'hiberner. Par ses anciens collègues de travail, elle s'était procuré les pistons nécessaires pour enseigner aux étudiants étrangers des rudiments de grammaire, des tournures de conversation usuelles, le vocabulaire médical. Une sorte de compensation pour les années où elle s'était dévouée, silencieuse et résignée, à ceux qu'obsédaient la carrière, l'argent et la hiérarchie. En partant, elle offrit à cette confrérie une chance de liquider décemment les comptes. Ils furent agréablement surpris par cette initiative. Ils la croyaient paisible, somnolant entre l'armoire à linge et les bocaux de conserves. Ils s'étaient servis d'elle tant d'années, sans aucun égard, avec une culpabilité de moins en moins vive. Et c'est cette bonne Veturia elle-même qui leur offrit l'occasion d'une générosité tardive, pour ainsi dire une prompte rémission de leurs péchés. Un petit geste convenable, qui ne dérangeait personne et rendait service à tout le monde. Comme on permet au concierge à la retraite de revoir sa loge, de la garder même, s'il en a envie, le dimanche, quand l'institution est fermée et que les portiers en fonction ont congé. Ils furent immédiatement d'accord, comment refuser quelque chose à la timide tata Veturia ?

Si bien que ces messieurs de la faculté dirigeaient vers leur collègue retraitée les étudiants arabes en difficulté avec la langue roumaine ou avec certaines matières d'examen. Ils lui avaient conseillé, certes, de se montrer prudente. Ce conseil ne manquait pas de sel dans la bouche de ces débrouillards, dont elle ne connaissait que trop bien les combines. La prudence était nécessaire, elle le savait bien, la prudente Veturia. Décidée à ne pas se faire payer un sou pour ces cours, elle avait pressenti les dangers de la popularité ; inévitable, il est vrai, comme cela allait s'avérer. Patiente et surannée, ressuscitant pour ces nouveaux venus l'image d'on ne sait quelle tante d'un autre temps dans leur patrie au-delà des mers, prête à ignorer l'insolence, la paresse et la grossièreté, toujours habillée avec soin, ses cheveux, ses mains, son visage rond et pâle scrupuleusement soignés, la grassouillette petite vieille, encore

valide, s'était rapidement fait une clientèle et un renom. Le nom de Veturia, déformé par les plus stupéfiantes inventions phonétiques, avait acquis, parmi les jeunes Orientaux, une popularité foudroyante. Nerveux, sortant brusquement d'une sorte de somnolence moite, ils finissaient par tomber sous la coupe de cette tranquille force domestique. Étonnés, au début, agacés, moqueurs, mais de plus en plus attentifs, soumis, prêts à se confesser à cet oracle casanier au fonctionnement imperturbable. Des bouts de confidences éparses, d'une intimité abrupte. La tantine s'activait autour du buffet, claudiquant lentement entre les chaises, faisant mine d'ignorer que l'étudiant était encore là. Mais plusieurs semaines plus tard, l'hôtesse reprenait la conversation – qui l'eût cru ? – précisément sur ce sujet obscur… et ce, au beau milieu d'une leçon d'anatomie ou de conjugaison des verbes.

Oh ! combien de cartes postales et de lettres de remerciements madame Veturia ne recevait-elle pas des quatre coins du monde !

Elle refusait l'argent, mais ne dédaignait pas les petits cadeaux. Bricoles convertibles, monnaie d'échange et de survie. Dans son enfance, Veturia avait plus d'une fois été témoin des exercices philanthropiques de ces dames de la « bonne » société. Madame le soi-disant docteur, arrivée à la retraite après une longue suite d'accidents humiliants, n'était nullement immunisée contre les fantasmes d'un autre monde, que sa mémoire encore vive faisait renaître et qui, à leur tour, stimulaient les souvenirs, maintenant que tout était chamboulé et dégradé, que les critères étaient renversés et la sensibilité brutalisée. Il pouvait arriver qu'on vous offre, charitablement, sortie d'une poche crasseuse, une cigarette écrasée dont – c'est un comble ! – vous aviez justement besoin, ou un malheureux comprimé, enveloppé de cellophane colorée, comme un bonbon pour les enfants, sans lequel, en fait, vous ne pouviez vivre ! Elle avait pris l'habitude d'être polie avec les arrogantes vendeuses des magasins où l'on ne trouvait plus rien, indulgente avec la dactylo paresseuse et insolente, impassible face aux injures du chauffeur d'autobus, toujours prêt à vous laisser en rade n'importe où, timide devant le blanc-bec qui profitait de la situation privilégiée de son

père ou même de la sienne. Si bien qu'elle avait accepté, caricaturée dans leurs gestes expéditifs et condescendants, la charité maligne des futurs médecins de lointaines contrées inconnues. Leur butin cosmopolite de transit, cigarettes transistors boissons collants cassettes chocolat, confirmait l'inéluctable : la gigantesque mystification mondiale ! L'impudence qui défigurait le présent et qui ne méritait que le sourire sceptique de l'indifférence. Ersatz et banalités périssables, dans la foire planétaire !

Comment madame Veturia aurait-elle pu glisser une cigarette entre ses lèvres… Quant aux alcools, même les quelques gouttes de rhum dans la crème des gâteaux lui faisaient tourner la tête. Mais elle n'aurait pu nier son plaisir à aligner les boîtes, les bouteilles, les spectaculaires bocaux. Son regard brillait, timide, comme si ces objets bigarrés étaient un bouclier contre la fange quotidienne. Fortifiée, anoblie… comme si elle était redevenue une vraie personne, protégée – c'est bien ça – par cet enrichissement puéril. Comme cela arrive aux enfants devant un cadeau trop somptueux, dont ils ne finissent pas de s'émerveiller.

Veturia feignait d'ignorer l'instant où l'insouciant jetait sur la table l'étincelante cartouche de cigarettes ou le pot de café ventru. Même une fois seule dans la pièce, elle s'abstenait un bon moment de prêter attention à l'objet. Elle passait et repassait devant la tentation, jusqu'au moment où, saisie de l'inévitable frisson, incapable de résister plus longtemps au poison à l'éblouissement à la punition d'un vil plaisir dont elle ne voulait rien savoir mais contre lequel elle ne pouvait plus lutter, elle attrapait l'objet maléfique et le jetait au fond de l'armoire.

Quelques jours passaient… la porte du coffre-fort des armes s'entrouvrait, ricanant, grinçant, battant, crissant, moqueuse. La coupable clignait des yeux, émue, figée devant les jouets. Un sourire niais déformait sa bouche ridée, ses lèvres sèches d'impatience. Elle s'introduisait dans l'armoire inavouable pour s'adonner à une méthodique opération de classement et d'alignement : l'étagère de Kent, l'étagère d'huile d'olive, les produits de beauté, le chocolat, le

café et le chewing-gum, les bouteilles, les bocaux, les boîtes. Elle n'avait pas besoin d'entendre les pas derrière elle pour sentir que Mateiaş Gafton la regardait faire, silencieux, en sueur. Veturia poursuivait sa tâche, sélectionnant, rangeant. Quand finalement elle se retournait vers l'époux interdit, immobile, Veturia offrait un visage serein : front lisse, sourire soigneusement plaqué sur ses paisibles joues rondes. « Nous avons vraiment besoin de tout cela, Matei… Dieu nous garde ! Ces trucs-là, ça peut donner un coup de main. Autrement, vieux comme nous sommes, qui va se soucier de nous ? Si tu peux donner à un de ces suppôts de Satan un paquet de Kent, tu l'as mis dans ta poche pour un an. Et la petite Pouffiasse… avec une boîte de poudre, tu résous bien des problèmes. Elle m'apporte même de la lessive, tu as vu. »

Chaque fois les mots se précipitaient sur Mateiaş avec la même impudence, l'accablaient à faire trembler entre ses mains la pétition qu'il allait justement lire à sa femme. Comme si, soudain, à son texte s'était substituée une version orale, totalement opposée à la sienne. Et les grands principes qu'il ne cessait de répéter, tous les jours, dans ses batailles rhétoriques ? « Nous avons vraiment besoin de ces trucs-là, mon Mateiaş. Nous sommes âgés, nous n'avons pas d'enfants. Plaise à Dieu qu'une maladie ne nous tombe pas dessus. Ils ne nous hospitalisent même plus à notre âge, tes grands humanistes. À la pharmacie, chez ces Putassiers, tu as bien vu comment ça se passe… Et si notre douche ne marche plus, c'est encore à un de ces Démons-à-Piston qu'il faudra nous adresser. Avec un paquet de Kent, on assure notre tranquillité. En tout cas, ces cochonneries étrangères, ça donne vraiment un coup de main… »

Mateiaş retroussait les manches de son pyjama… non, il n'était plus le jeune héros… adoptant, un jour, avec défi, le nom ostracisé de sa femme, lui justement, lui. Le nom d'une famille de réactionnaires, de fascistes et d'exploiteurs ! Lui, l'éternel persécuté, il avait refusé la persécution des autres, la vengeance. Il avait assumé ce nom ostracisé… il avait payé assez cher ce geste d'orgueil provocateur ! Non, il n'était plus l'imprudent d'autrefois… même si, usant de ses dernières forces, oui, ses dernières forces, il entretenait ses idéaux : il

était décidé, oui, fermement décidé à se retirer dans son bureau avec ses idéaux démodés.

Une heure après, quand elle avait achevé ses classements, Veturia apparaissait dans le bureau de monsieur Gafton. Elle se penchait sur les feuillets éparpillés sur la table. « Après une brève période, au cours de laquelle les allumettes ont été de meilleure qualité, voici que nous avons de nouveaux motifs de mécontentement. Les bâtonnets à l'extrémité de phosphore sont acceptables, mais la pâte qui enduit le côté des boîtes et permet d'allumer est trop fine, elle se déchire aux premiers frottements. J'ai déjà écrit à ce propos. Je m'étonne que les effets de mes critiques aient été de si courte durée. La fabrique d'allumettes devrait faire preuve d'un plus grand sens des responsabilités et prendre en compte le problème de la qualité pour respecter ses engagements. » Suivait un espace blanc, puis venait le brouillon d'une autre lettre. Plus importante, semble-t-il, puisque le début avait été effacé et corrigé à plusieurs reprises. « Nous voudrions revenir aux faits que votre journal a signalés au mois de mars de cette année. Récapitulons donc ce qui a été dit sur cette femme maltraitée, qui s'occupait de ses animaux dans son appartement… »

L'avait-il entendue entrer, pas entendue, difficile à dire. Matei n'avait pas bougé de la fenêtre. Dominic pouvait très bien se l'imaginer en de tels moments. Ils ne différaient guère de ceux où ils se rencontraient pour palabrer, chacun maintenant sa position. Dominic ne montrait pas qu'il savait ce qui se passait au cours des matinées pédagogiques de l'invisible Veturia. Et monsieur Gafton reprenait ses récits sur la Seconde Guerre mondiale, sans la moindre allusion à la tragédie de la famille Vancea ou à sa propre conversion révolutionnaire à une époque néfaste, bien qu'elles fassent implicitement partie du sujet. « Qu'on ne me demande pas de me focaliser sur la vie quotidienne. Comment se déroulaient des fiançailles, un enterrement, du temps de la terreur ? Comment le langage autoritaire et soupçonneux s'est-il infiltré dans les conversations routinières des gens ? J'ai du mal à me souvenir de ces détails. Mais les événements qui me préoccupent ont joué un rôle

décisif et aisément concevable, dans la vie des gens ordinaires. Tiens, reprenons les quelques jours qui ont précédé l'invasion de la Pologne… »

On ne pouvait rester plus longtemps la tête dans les nuages. On était bien obligé de jeter un regard sur le désert terrestre, de distinguer, quelque part, dans le grouillement des fourmis ivres, une épingle cuivrée, à la tête rouillée, de reconnaître la silhouette d'un homme, oh, oh ! justement celle de notre échalas aux taches de rousseur, de notre ami Matei Gafton, qui se balançait au rythme des phrases, à deux pas de son auditeur apathique.

« Tu connais le scénario. Une opération en deux temps. L'Autriche se voit proposer une réforme interne, puis on prétend qu'elle ne l'a pas respectée. À la Tchécoslovaquie, on réclame les Sudètes, puis on prend la défense des Slovaques, soi-disant opprimés par les Tchèques. Finalement : l'ultimatum. C'était ça, la technique de la gradation, selon le Führer. »

En vain, l'auditeur essayait-il d'être ailleurs, de ne rien entendre, il tombait toujours, comme une mouche, juste devant ce transat qu'était l'imposant pied de Gafton, chaussant du 46.

« Répétons donc, professeur : Sir Neville Henderson, l'ambassadeur anglais. Convoqué par ce bouffon de caporal au soir du 29 août. Les Allemands exigent Danzig, mais aussi le corridor, avant le mercredi 30 août. Le télégramme de l'ambassadeur arrive à Londres le 29 août à 22 h 25. Il doit être décodé, puis recodé dans un autre télégramme adressé à l'ambassadeur anglais de Varsovie. »

Il savait tout, ce Mateiaş, tout. Mais c'est, en fait, d'autre chose que voulait parler le camarade Gafton. Pas de Sir Neville Henderson. Il voudrait prouver sa parfaite honnêteté lors de son engagement dans la lutte antifasciste, ce serait l'excuse pour ce qu'il a accepté de faire, même après la défaite des nazis et de leurs serviteurs autochtones, ce serait l'explication et l'excuse, ***frater dulcissime…***

« Au soir du 30 août, vers minuit, Sir Neville Henderson propose à Ribbentrop de remettre le projet allemand à l'ambassadeur polonais.

En vain. Ce qui arrive le 31 août 1939, tu le sais sans doute. À 9 h 50, Sir Neville Henderson téléphone à Coulondre, l'ambassadeur de France à Berlin. Il l'avertit de la gravité de la situation. À dix heures, la réponse de Paris est déjà là : le gouvernement polonais accepte et confirmera par écrit qu'il est prêt à entamer des contacts directs avec le gouvernement allemand, il s'engage à ne pas déplacer ses troupes pendant les négociations, s'il obtient la même garantie de la part des Allemands. À vingt et une heures, le poste de Radio Berlin transmet des propositions, d'ailleurs très raisonnables. Ce plan, affirme le communiqué allemand, a été rejeté par les Polonais. Mais les Polonais n'ont jamais eu vent de ces propositions… »

En vain, l'orateur cherchait-il à voir la réaction de l'auditeur, en vain, la collègue Gina, de la réception de l'hôtel TRANZIT, s'obstinait-elle à vouloir déchiffrer le masque du professeur, vendredi, à 11 heures, 46 minutes et 6 secondes, quand Tolia, fixant le tableau de clés devant lui, se souvenait, préoccupé, des séquences de sa dernière rencontre avec son voisin Gafton.

Mateiaş ne distinguait rien, rien du tout, l'insistant regard verdâtre de Gina la policière ne percevait rien.

« Tu connais la suite. Mais tu ne sais peut-être pas comment s'est déroulé le premier des entretiens accélérés de la fin août. Le 25 août, Hitler était calme, mélancolique, lors de sa rencontre avec Henderson. Il déplorait que l'Allemagne soit devenue une caserne. C'est ce qu'il disait. Il ne voulait pas que l'Histoire garde de lui l'image d'un guerrier. Un artiste. C'est ce qu'il avait été et c'est ce qu'il voulait redevenir !… Il était impatient de se retirer de la vie politique. »

« Un artiste, m'sieur Adolf ? Pas du tout, pas du tout ! Zéro ! L'artiste, c'était le pope Djougachvili, pas le peintre Adolf. Le Géorgien avait compris la force de l'ambiguïté. Sa force illimitée, illimitée. Et il voulait que l'homme se comporte en conséquence. Qu'il devienne n'importe quoi, n'importe quoi. Sans distinctions de race, de sexe, de religion ou autres bêtises. Il avait compris que la victime peut devenir bourreau, à moins qu'elle ne le désire déjà, et

que ce jeu est sans limites. Si votre génial idiot avait été artiste, il l'aurait compris. Et s'il l'avait compris, le jeu aurait été différent, c'est moi qui vous le dis. Vous auriez vu alors le dilemme du peuple élu… »

Tolia avait-il prononcé ces mots ou non ? Avait-il interrompu le discours de son voisin Gafton, ou ne l'interrompait-il que maintenant, en pensée, en se rappelant la scène ? « Qu'il ait offert la chance de l'absence de limites, ce raté d'Adolf ! On aurait vu alors les dilemmes, les conversions, les excès de zèle, les renversements de situation. On aurait vu alors quel sublime monstre est notre semblable humaniste, lorsqu'il s'agit de sauver sa peau. Il aurait peut-être gagné le pari, qui sait, s'il avait été un artiste. Non, il n'avait pas compris cette immense possibilité, cette grande expérience. Il n'était pas un artiste, le génial Adolf, il ne l'était pas. On ne peut le comparer au prêtre de Géorgie, vous savez. Ça ne se compare pas, Mateiaş, croyez-moi, ça ne se compare pas. Celui-là, oui, c'était un artiste ! Il a su utiliser jusqu'aux ficelles de l'autre, utiliser tout ce qui pouvait lui servir, le nationalisme, l'internationalisme, l'athéisme, la religion, n'importe quoi, n'importe quoi. Regardez autour de vous, Mateiaş. Quel fantastique amalgame ! Regardez autour de vous, quelle œuvre stupéfiante ! Regardez, voisin, regardez autour de vous. »

Mais Tolia s'était, sans doute, tu ; il n'avait pas l'habitude d'interrompre les plaisirs rhétoriques du voisin Gafton ; il préférait somnoler, d'habitude, en pensant à autre chose. Le voisin Matei scandait son discours sans se presser, en se penchant de temps en temps vers son apathique interlocuteur. Il savait que Tolia ne l'interromprait pas. Quant à son sourire ennuyé, il s'y était habitué, le sourire arrogant du réceptionniste d'hôtel n'était plus une nouveauté depuis longtemps. En visant on ne sait quel auditoire virtuel, monsieur Gafton donnait parfois l'impression, si l'on était disposé à remarquer les fins accents et les artifices de sa partition, qu'il se figurait être non seulement le narrateur de ces événements lus et relus à la bibliothèque, mais bel et bien un de ses acteurs, qui

sait, peut-être Henderson lui-même. Oui, Sir Neville Henderson, Sir Neville Henderson, certainement.

« Tu crois que je serais trop partial pour faire correctement des recherches sur ce passé ? Tu te trompes, Tolia, tu te trompes… »

La pause ne durait pas, ce n'était que pure rhétorique.

« Pourquoi ne pouvons-nous parler ouvertement de ce qui s'est passé ? Pourquoi ce sujet est-il occulté chez nous, pourquoi, pourquoi chez nous ? Pourquoi ne peut-on pas parler du génocide, des victimes… tu sais à quoi je fais allusion. Pourquoi ? Je ne serais pas objectif, si on me laissait parler ? Mais si, tiens, bien sûr que je le serais ! » Il ne lui restait plus qu'à accumuler les preuves de sa totale objectivité. « Je comprends certaines justifications qui… oui, je comprends, et je ne pense pas seulement au fait que ce fou d'Adolf a exploité, au début, un ressentiment normal à l'endroit du traité de paix de 1918. Mais te souviens-tu de Jodl à Nuremberg ? Le devoir envers le peuple et la patrie est supérieur à tout autre ! Il a ajouté : espérons que, dans un avenir plus heureux, celui-ci sera remplacé par le devoir envers l'humanité. A-t-il été remplacé ? Est-il arrivé, cet avenir heureux, comme le proclament les manuels et les discours ? » Il eut, soudain, une idée nouvelle, surprenante, qui l'enchanta : « Il se disait artiste, Herr Hitler ? Pourquoi n'a-t-il pas laissé les juifs devenir nazis ? Ç'aurait été une expérience, pas vrai ? Comment le spectacle se serait-il déroulé alors, comment ? Rappelle-toi l'Italie et Mussolini avant les lois raciales. Qui soutenait Mussolini, qui, hein ? Non, ce n'était pas un artiste, Herr Hitler ! Il ne pouvait accepter une telle épreuve ! Il se serait senti nié, dévalorisé. Non, il n'était ni assez curieux, ni assez joueur… »

Donc, cette idée avait finalement traversé la caboche de Mateiaş aussi…

Il s'emballait vite, le sieur Mateiaş, il s'emballait, pour qu'on ne puisse plus l'arrêter : « Tu te souviens de Sir Harley Shawcros, l'accusateur britannique au procès, disant que c'était un procès sans précédent ? Pourquoi ? Pourquoi ? Juger une guerre et une idéologie

devait démontrer non seulement que les coupables sont punis ou que le bien l'emporte sur le mal. Cela devait aussi exprimer le point de vue de l'homme simple d'aujourd'hui ! Tu entends : l'homme simple d'aujourd'hui ! On se croirait à un cours de marxisme ! Eh bien, pas du tout ! C'est un Sir qui parle, pense un peu. L'homme simple d'aujourd'hui et je ne fais aucune distinction entre ami ou ennemi, c'est ce qu'a dit Sir Harley Shawcros. L'homme simple d'aujourd'hui ! Démontrer qu'il plaçait l'individu au-dessus de l'État. Eh bien, l'a-t-il prouvé, l'a-t-il prouvé ? Peut-il mettre l'individu au-dessus de l'État, le veut-il ? Dis-moi, dis-moi donc ! C'est pour ça qu'on n'a pas le droit de parler ouvertement de l'Histoire, hein ? »

Le voisin Vancea ne répondait pas, naturellement, il n'entendait même pas cette provocation.

Le volubile Mateiaş suggérait qu'il s'était toujours battu pour une juste cause et que, même maintenant, il n'avait pas perdu courage, que sa passion pour l'Histoire comprenait aussi le présent, le destin de ceux que l'Histoire a frappés, hier comme aujourd'hui. Il ne ménageait aucun effort pour obtenir un signe d'intérêt ou d'approbation, même une fois convaincu qu'il n'avait aucune chance du côté de Tolia Voinov.

« Tu te souviens du soi-disant technicien du système, acquitté à Nuremberg ? Il appelait le totalitarisme hitlérien : la première dictature de l'époque moderne. Bien sûr, Speer donnait aussi des explications, tu le sais. Le dictateur n'a plus besoin de collaborateurs avec de remarquables qualités. La technique offre des moyens d'information qui rendent mécanique l'activité des subordonnés. De simples et passifs exécutants… »

Tolia se taisait, rêvait, dormait, il ne se donnait même pas la peine de manifester sa présence. Persuadé qu'à la fin la logorrhée du voisin Gafton allait déborder. Ce bavard, dans son excitation, aborderait précisément le sujet tabou.

« Tu avais raison, Vancea… parmi les tableaux que Charles II a fait sortir du pays, il y avait aussi un Titien. Ce fait n'a, bien sûr, aucun

lien direct avec les événements dont je m'occupe. »

Il en a un, et comment ! du moment que tu ne parles plus de Sir Neville, de Sir Harley et de Jodl ou de Speer, mais de nos invraisemblables contrées, aux rires et aux pleurs hypercodifiés, absentes des cartes géographiques du monde.

« L'année 40, celle des préliminaires, comme tu le sais. Dégradation, corruption, démagogie. Un play-boy sur le trône, ça a un côté sympathique, par rapport à la tragédie ultérieure, pas vrai ? Selon le catalogue Leo Bachelin, il y a quarante et un tableaux. Beaucoup de Greco, mais aussi des Véronèse, des Caravage, des Van Dyck, des Rembrandt. Il y a aussi un petit tableau de Titien, tu avais raison. Saint Jérôme, catalogue Bachelin, n° 66. Saint Jérôme agenouillé devant un crucifix accroché à des rochers. Près de lui, son chapeau de cardinal et un livre sacré. Ciel nuageux, pentes abruptes, mer bleue au loin. L'instant semble précéder la mortification du corps. Une réplique du tableau de la galerie Balbi de Gênes, dont il existe aussi un exemplaire au Louvre… Du vol, un vol royal, certes. La mascarade, les truquages qui précèdent la barbarie. Mais comparer ça à ce qui a suivi, ce n'est pas possible. De douces prémices, c'est tout, le cancer ne pouvait plus être stoppé. S'il y avait eu des règles, si nous avions vécu dans un monde différent, qui… À propos, tu as reçu une lettre… »

Voilà, oui, c'était ça. Il devait finalement confirmer que ce n'était pas un hasard si la lettre avait été remise à son destinataire par le Chroniqueur de l'Histoire en personne, le voisin Gafton.

Dominic trouvait des lettres glissées sous la porte de sa cellule par le facteur ou par les voisins. Cette fois-ci, l'enveloppe était exposée sur la table du vestibule commun. Et monsieur Gafton s'était chargé d'attirer son attention : « Tu as une lettre venue de loin, mon cher Vancea. » Il ne s'était pas privé d'examiner l'enveloppe. Qui était restée plusieurs jours sur la table du vestibule, sans que Dominic Vancea la prenne. Raison pour laquelle, le voisin, prévenant, la lui avait glissée sous la porte. Et il lui rappelait maintenant qu'il n'avait pas oublié cet incident. En vain Tolia avait-il essayé de jouer les

indifférents, de ne pas regarder l'enveloppe pendant plusieurs jours de suite, en vain, ces stratégies étaient éventées, ***dulcissime frater***. Dans la Salle d'Animation Gafton, il y a aussi ta vie, à toi, l'Énergumène, comme le démontre cette enveloppe venue justement d'Argentine, de ton frère qui espère échapper à l'Histoire de notre ballon aplati aux pôles et à l'âme.

Ils sont nombreux à avoir changé non seulement de nom, comme le voisin Gafton, mais d'âme. Des temps anciens ? C'est le présent, ***frater***. Sans passé, pas de présent… nous sommes le présent, pourtant, seulement le présent. Le passé est présent, lui aussi. Nous ne pouvons nous y soustraire. C'est aussi ce que prouve cette élégante enveloppe, couverte de timbres et de cachets, venue de loin, d'il y a longtemps. Présent, ici, maintenant, inévitable.

Quel charlatan ! Quel bouffon ! Il essayait d'hypnotiser les clés du tableau de l'hôtel TRANZIT. 11 heures 51 minutes 13 secondes. Impénétrable devant l'élégant message d'Argentine. Comme si ça ne le regardait pas, comme si ce n'était pas lui qui avait laissé l'enveloppe à la vue de tous, sur le pupitre. Elle tourne et vire en vain, la souple collègue Gina, effleurant par inadvertance les registres, pardon, par inadvertance le clown, contact électrique, excuse-moi, je suis désolée, le coude fragile, d'albâtre, oh ! mille excuses. Erreur, vain contact, si vain. Un regard provocateur, rusé, et si elle arrivait à apprendre quelque chose, si peu que ce soit.

Pas la moindre chance, chers poursuivants ! La proie connaît le jeu et aime ça. Aucune chance, aucune chance. Le bouffon est blindé et habite dans la lune.

Camarade Orest,

La source Champignonnette n'est pas disponible pour le moment. Elle est alitée avec une grippe sévère. Je ne crois pas que ce soit un mensonge, cette fois-ci. Je lui ai parlé au téléphone d'un ton sec, je sais que cela lui fait peur et elle veut que nous nous voyions le plus vite possible, pour être sûre que tout va bien. De sorte que nous allons accorder une semaine à m'ame Champignonnette, pour qu'elle se remette.

J'ai rendu visite à l'oncle Mihai, hier, à la maison de retraite de l'Association. Il est mieux là-bas. C'est peut-être bien pour moi aussi, comme vous le dites, de ne pas être obligé de le voir tous les jours. C'est la personne la plus importante pour moi, je le sais. Mon véritable père, je le sais. Je n'en ai jamais connu d'autre, nous n'avons pas d'autre famille l'un et l'autre. Vous vous souvenez de l'échec de sa première opération au cerveau, il y a neuf ans ? Ce chirurgien réputé, avec son cheveu sur la langue, a atteint un nerf et c'est de là que sont venus tous ses malheurs. Euphorie ! Euphorie avec tendance aux calembours, c'est ainsi que ces imbéciles de médecins ont nommé sa maladie et c'était vraiment ça. Une gaieté continuelle, une amnésie totale. C'est un circuit spécial, il suffit que le bistouri l'effleure pour que nous soyons au paradis, comme l'homme de l'avenir… Il parcourait les rues toute la journée, il parlait à tout le monde, il entrait partout, cinémas, magasins, casernes de pompiers, bains publics, coiffeurs, partout. Tout le monde le connaissait, c'était une vraie vedette, il n'y a pas à dire ! Pas de précautions, pas d'émotions, ou de sentiments, il oubliait instantanément où il avait été et ce qu'il avait dit. Des blagues, des anecdotes, mais aussi des commentaires impertinents, qui auraient pu lui coûter cher. Toujours décontracté, naturel, personne n'aurait pu deviner qu'il

était malade. Sauf ceux qui le connaissaient depuis longtemps. Avec sa vigueur physique, son bon sens, son sérieux d'autrefois… Il avait besoin de l'immunité spéciale que seules les Autorités spéciales peuvent délivrer, comme vous l'avez dit. Je n'ai compris cela qu'après la deuxième opération, qui, loin de réparer ce que la première avait détruit, a ajouté des difficultés d'élocution et d'audition. Maintenant, l'euphorie l'étouffe, vous le savez bien. Hier, je l'ai suivi pendant presque deux heures parmi les pensionnaires et les patients de l'Association. J'ai essayé de le persuader que son nom est Toma, et non Tomescu, comme il se présente maintenant. J'ai répété, répété encore le nom de Mihai Toma et celui de son frère, Aurel Toma, et le mien, Toma A. Toma. En vain. Quand finalement les infirmières ont été d'accord pour l'appeler Tomescu, il a changé d'avis. Il bredouillait Tom, Tom, comme ça, à l'américaine. Tom et encore Tom, avant d'arriver à un compromis : Tom Tomescu. Je n'ai pu que vous donner raison, une fois de plus, la maison de l'Association, aussi modeste soit-elle, assure l'ordre, la stricte soumission, la modestie, l'apathie, je le sais. Mais le danger d'une explosion, chez quelqu'un comme lui, n'est pas totalement à exclure, je le sais. Seul un fils peut le comprendre, un fils adoptif, comme moi. Je respecte ma promesse, mes engagements, vous avez pu vous en rendre compte. Persévérant, perspicace, je sais l'être, je suis consciencieux et je le serai.

Le rapport sur le cas Narcisse, ce sera pour une autre fois. Je suis encore perturbé par l'asile de l'Association, je ne peux pas reprendre aussi vite la routine.

Fenêtres maussades. Il avait plu toute la nuit. Heure vaseuse. Somnolence, aigreur. Indolence qui s'étalait, mollesse. Mais la rage couvait, prête à éclater.

– Qu'est-ce que je t'ai demandé, camarade Vasilică ?

Sombre, comme dans ses mauvais jours, le flegmatique chef, Gică. Doux cochon élevé parmi la volaille, on se demande pourquoi il n'est ni matou ni chienne difforme, jusqu'au moment où ça lui prend, un jour de folie, de jouer au sanglier à s'en faire péter les coutures et de cracher le feu de son gros groin puant, venimeux et foireux.

– Qu'est-ce qu'on avait décidé, une fois pour toutes, camarade Vasilică ?

S'il l'appelait Vasilică au lieu de Vasilica, c'est que ça bardait !

La malheureuse en était restée plantée là, le plateau à la main, au beau milieu de la pièce. Rien ne laissait prévoir ce coup dur. Elle était entrée doucement, gentiment, avec le plateau. Elle avait disposé pour chacun une petite tasse et sa soucoupe. D'abord pour m'sieur Teodosiu. M'sieur Gică Teodosiu, le Chef. À côté, sur la même petite table, le café pour le camarade Titi, comme elle le faisait tous les jours. Puis, celui de mam'zelle Gina, à la réception. Puis pour m'sieur le professeur, sur le tabouret, en face du fauteuil. Il n'avait même pas levé la caboche de ces journaux allemands français, est-ce que je sais moi, il n'avait même pas déplacé ses longues jambes écartées, m'sieur le professeur. Si bien qu'elle avait tout disposé soigneusement, comme d'habitude. M'sieur le professeur n'avait pas levé la tête de son espèce de magazine en couleurs, mais il avait adroitement mis la main dans la poche de son pantalon, en avait sorti un billet, s'était un peu étiré, et avait glissé les dix lei de pourboire dans la poche de sa blouse bleue.

Chaque chose à sa place, qu'est-ce qu'il lui prenait au gros ? M'sieur Teodosiu, lui ?! Il la connaissait bien pourtant, ils avaient été voisins et Steluţa, sa nièce, lui avait donné un coup de main, quand Ortansa, la femme à m'sieur Gică, avait eu ce pépin à cause des médicaments qu'elle emportait par kilos de l'hôpital et qu'elle

vendait sous le manteau. Perquisition, liste des personnes impliquées, liste des médicaments, s'il n'y avait pas eu Steluţa pour dire un mot à qui de droit, ils étaient mal partis, m'dame Ortansa et m'sieur Gică, ils n'auraient plus eu de serviteurs pour leur porter le café sous le nez. Que n'avait-elle fait pour m'sieur Teodosiu ou pour le camarade Titi !... Combien de courses et de queues et de secrets bien gardés, parce qu'elle est comme ça, Vasilica, bouche cousue, pas un mot, même si on la tuait. Parce qu'on ne peut jamais savoir comment ça transpire : eux, ils s'arrangent entre eux, ils s'en sortent toujours. Donc, mieux vaut être aveugle et muet, si l'on ne veut pas avoir d'ennuis.

C'était bien la peine, et voilà que ça lui prend tout d'un coup. Comme s'il n'avait pas vu, tous les matins, le professeur lui glisser le billet. Parce qu'un café chaud et fort avec de la mousse, comme celui de Vasilica, on n'en trouve plus. Et le professeur, il est comme ça, y a rien à faire. Inutile que m'sieur Teodosiu proclame à haute voix, à la cantonade, c'est moi qui paye le café et qu'on n'en parle plus, c'est ce qu'il répétait, le camarade Teodosiu, mais ce n'était pas la peine. Parce qu'il est comme ça, le professeur, on peut lui dire ce qu'on veut, il n'en fait qu'à sa tête. C'est sa façon d'être, faire le gentleman, prendre de grands airs, c'est pour ça qu'il lui donne un pourboire royal, même fauché, comment pourrait-il en être autrement ? C'est vrai qu'il lui file un petit billet tous les jours, 3 lei, 5 lei, 10 lei, oui, quelquefois même 10 lei, comme s'il ne savait pas ce qu'il donne. Il est vrai aussi qu'elle met de côté, toutes les semaines, un sachet de café en grains pour m'sieur Tolia, qui l'emporte à la maison. Ça, c'est ce qu'elle économise sur sa ration personnelle, et m'sieur Vancea le lui paye à part, le vendredi. Le café, c'est comme de l'or maintenant et elle a bien le droit de faire des économies, Vasilica, puisqu'elle ne boit plus de café. Elle pouvait bien mettre de côté au moins une ou deux rations par jour. Puisque depuis trois ans le docteur, que la peste l'étouffe, ne lui permet plus d'en boire, et qu'elle a du mal à se traîner le matin de bonne heure, toute titubante, encore heureux qu'elle puisse humer le café des maîtres, parce que sans ça, elle ne pourrait même pas bouger.

– À quelle heure es-tu arrivée aujourd'hui ?

Satané bonhomme, il n'arrête pas, ce monstre. Il la retient, comme ça, au milieu de la pièce, le plateau à la main, pour la tourmenter.

Et les autres, là, rien, pas un mot, muets comme des carpes, ils ne voient rien, n'entendent rien, ne l'ouvrent pas. Cette espèce de grande nouille de Titi, ce sale vaurien servile, il n'a que des yeux dans la tête, le binoclard, bien dit, Gina ! il veut tout voir sur tout le monde, pour le transmettre aux autres, là-bas, qui le gardent à leur service. Et cette petite chatte, ron ron, bien sûr, elle ronronne et rit dans sa moustache, elle ne dirait rien, tout ce qu'elle attend c'est qu'on lui caresse le poil dessus dessous, elle n'attend que ça, la garce, elle minaude et se blottit et se frotte, toute chaude, peut-être bien qu'un gros matou se laissera attendrir. Quant à m'sieur le professeur, lui, il est un peu timbré, capable de leur jeter la gamelle à la figure, quand il en a envie, quand il part du ciboulot, il fait peur, je vous jure ! Mais il a du piston en haut lieu, des appuis importants, il peut se permettre des conneries quand on s'y attend le moins. Quand il est mal luné, quand il fait des manières…

– Je suis partie de chez moi, il faisait encore nuit, m'sieur Teodosiu. Je suis partie à quatre heures, il faisait même pas clair, si vous voulez savoir.

– Je ne t'ai pas demandé à quelle heure tu es partie, je t'ai demandé à quelle heure tu es arrivée au travail.

Va donc lui expliquer, à m'sieur Teodosiu, que toi, Vasilica, toi la serpillière tout juste bonne à essuyer par terre, tu es arrivée à l'heure. Que tu étais là à l'heure réglementaire. Toi, Vasilica, pauvre loque, tu vas lui parler d'heure réglementaire ! À lui, à ce sale parvenu, capable de te bouffer toute crue et qui attend que tu lui dises merci ?…

– Ben, depuis qu'ils font les travaux pour le métro, les trams ne circulent plus. Je viens en bus, je fais des détours. Je change trois fois de bus, j'en ai marre, je vous l'ai déjà dit.

– Et tu t'arrêtes au lait en passant. Tu en as encore deux bouteilles dans ton cabas. Je t'avais pourtant dit de le prendre ici, ton lait, au

coin de la rue.

– J'ai eu des mots avec Nuţica, la responsable. Elle ne veut plus m'en mettre de côté. Le temps que j'arrive, il n'y en a plus une goutte. Elle a dit qu'elle vous avait prié de la dépanner avec des cigarettes, vous savez, là, des Kent, pour un de ses médecins. Elle est malade, la pauvre, vous savez bien… elle fait la tournée de tous les docteurs pour les femmes. Elle s'est fâchée contre moi, parce que vous ne lui en avez pas donné.

J'ai fait mouche là, hein, sale roquet… tu sais très bien de quelle maladie de femme il s'agit, c'est toi qui la lui as refilée, à elle aussi, à cette pauvre Nuţica… Mais je n'ai pas pipé mot jusqu'à maintenant, j'ai été une tombe, pour que cette vipère d'Ortansa, ta femme, n'en sache rien.

– Tes relations avec Nuţi, c'est pas mon problème. Je t'ai demandé deux ou trois petites choses, camarade Vasilică. Deux ou trois, mais très clairement.

« ***Camarade*** », non mais ! Dès qu'il s'agit de son sale zizi, à celui-là, ça y est, te voilà devenue camarade, comme au tribunal, je te jure.

L'employée Vasilica Vasilică, dite Vili, rajusta son fichu. Elle baissa la main droite qui tenait le plateau contre sa blouse délavée et trop grande et, de la gauche, rajusta son fichu. Elle leva la tête. Un petit visage tout ridé. De grandes mains longues, qui pendaient le long de son corps menu et voûté. Des yeux vifs, une grande bouche, ferme, aux petites dents de travers, recouvertes de métal. Elle regardait fixement le Chef Teodosiu.

– Je t'ai demandé des choses toutes simples, camarade Vasilică. Je veux trouver la réception, ici, et mon bureau, aussi propres qu'une pharmacie. De la propreté et du café chaud, c'est tout. Ce n'est pas grand-chose, non ? Mais moins que ça, je ne l'admets pas. Je ne te pose pas de questions sur le reste, mais je sais tout, ne l'oublie pas. Je sais aussi de quoi tu parles avec nos clients. Celui de Tulcea doit t'envoyer du poisson, celui d'Oradea te procurer une veste en mouton retourné pour Nelu, parce que ton flemmard de fils ne peut pas vivre

sans une veste en peau genre Alain Delon… Tu te sers de nos relations, de notre nom, et de celui de l'hôtel, je sais tout. Et aussi comment tu te procures du coton à la pharmacie, et pourquoi Stelică, ton copain du magasin d'alimentation, te réserve du fromage, alors que les gens n'en ont pas vu depuis des mois. Et qu'est-ce que tu racontes, quand on te demande comment ça se passe, ici ? Plein de choses, trop de choses. Des mensonges, camarade Vasilică. Des exagérations, des ragots, camarade Vasilică. Tu parles à tort et à travers, tu parles trop. En fin de compte, tout atterrit chez moi et toi aussi, tu finiras par atterrir dans mon bureau. Et que je ne t'entende plus parler de Kent, plus jamais ! Je ne te demande pas comment tu fais le ménage dans les chambres, ni comment tu gères le savon et les détergents, ni qui te donne des Kent et pourquoi. Je ne te le demande pas, parce que je le sais.

Oh ! là, là !… tu remues beaucoup trop de fumier, salopard ! C'est ce temps capricieux qui t'a tapé sur le système, qui empoisonne ta sale bouche, qui a noirci ton âme d'esclave ignoble, tout ça te rentrera dans la gorge, mon petit agneau…

Vasilica Vasilică s'était retirée, avait disparu, s'était évanouie, doucement, gentiment, bouillant d'une haine qui montait, pompée avec fureur, mais sans éclat aucun, pour qu'on n'entende rien, rien du tout.

Le svelte Titi Tire-bouchon avait renoncé, entre-temps, au paysage de la fenêtre ruisselante. Il s'était appuyé contre le mur et remontait ses lunettes à monture métallique. Il ressemblait à un étudiant d'Oxford sarcastique, cette crapule de policier… Tout raide, sans un sourire, il suivait du regard la collègue Gina qui ne cessait de boutonner sa blouse sans la boutonner… Il se tourna vers Gică Bonhomme, au moment où celui-ci disait, en le regardant, lui, le camarade Titi, ou bien m'sieur le professeur, ce n'était pas très clair :

– Allez, ***amantissime***, faisons donc cette liste…

Non, le professeur n'avait pas entendu ces paroles enchanteresses ! Ni vu qu'elles s'accompagnaient d'un clin d'œil rusé, cet habituel

clignement de l'œil et du sourcil, chaque fois qu'il était question de sa céleste personne.

Les jambes écartées, posées sur le tabouret en face du fauteuil, absent et digne, daignant seulement siroter à petites gorgées espacées l'excellent café Vili, réfugié dans les pages fines du ***Monde*** ou de ***ParisMatch*** ou de l'***Obs***, le professeur était loin de remarquer quoi que ce soit.

– C'est un cancer, un cancer de la peau, c'est ce que je lis ici, camarades. Près du sourcil, une petite tache rougeâtre, comme de l'eczéma. Il doit être diagnostiqué dès les premiers signes ! Sinon, il est fatal, fatal pour cinq générations… la voix bien connue montait d'entre les pages cosmopolites. Cinq générations, vous m'entendez. ***Une fatalité****, vous m'entendez, ***une catastrophe****.

Titi Măndiţă se rembrunit et se gratta le sourcil d'un air ennuyé. Il était déjà installé sur la chaise à côté du chef, il but son café. Il sortit son stylo-bille de la poche de poitrine de son veston, prêt à établir la liste des urgences, avant que démarrent les tracasseries quotidiennes.

– Oui, ***amantissime***, répéta, avec un sourire moqueur, le servile Titi Măndiţă, reprenant les paroles et le sourire du chef Gică Teodosiu…

Tolia ne pouvait plus, désormais, ignorer la coalition.

« ***Amantissime*** » avait, certes, un petit écho insultant. Ils lui faisaient sans doute comprendre que la petite scène avec la pauvre Vili ne concernait pas qu'elle. Ils savaient que les réactions de Tolia étaient imprévisibles. Il pouvait se taire, affairé, comme s'il n'avait rien remarqué, ou bien afficher le spectacle de sa vanité offensée. Ou alors, leur servir purement et simplement un discours extravagant, sans rapport apparent avec ce qui l'entourait.

« Comment ces malheureux ont-ils accueilli les libérateurs des camps de Dachau, de Majdanek, d'Auschwitz ? Comme des dieux ! Mais après, comment les ont-ils regardés ? Comme des débiles. Que savent-ils, tous ceux-là… nous sommes les seuls à savoir ce qu'est la

vie, la souffrance ! On les rouait de coups, on leur crachait dessus, on les brûlait. On les forçait à manger leurs excréments, à creuser eux-mêmes leurs fosses, à abandonner leurs parents pour un quignon de pain. À trahir leur ami pour un sourire des bourreaux, à danser devant les assassins, à se traîner à quatre pattes. Que savent-ils, ces gamins joyeux, normaux, candides ? Ils ne font pas le poids, ils sont trop libres, trop disponibles. Le malheur, la misère, la terreur sont choses sérieuses, très sérieuses ! C'est-à-dire ennuyeuses. La liberté semble folâtre, puérile. Faite pour les imbéciles ou les gamins, pour les clowns ou les badauds… »

Allait-il, soudain, débiter cette rengaine aux camarades, ses collègues ? Son auditoire connaissait les stratégies de la patience, la misère, la peur, la méfiance et l'apathie de l'ennui pervers. L'ennui empoisonné, cannibale, l'ennui de la soumission, de la trahison et de l'apathie, et même l'ennui de la peur, oui, oui.

« Vous avez déjà vu un dictateur parler aux enfants ? Mal à l'aise, stupide. Comme s'il s'adressait à des soldats ou au tribunal céleste. Des phrases sérieuses, taillées à la hache. Un homme seul et sérieux, absolument sérieux ! La liberté lui semble une plaisanterie. Une affaire de voyous, une magouille manigancée contre lui, pauvre victime. C'est pour ça que la frivolité… dans une dictature, la frivolité n'est plus ce qu'elle était. Elle devient provocation, régénération. Et humour, et nécessaire inconvenance. Mimer la liberté, oui, oui, même la mimer… oui, oui, quand il n'y a plus rien, alors, mimer… »

Le petit soupçon, la petite médisance, la petite astuce. Petits trafics de petites âmes, rétrécies, écrasées ? L'ennui, l'ennui ! Un fantôme qui hante le monde et le dévore. Tous moroses… L'ennui, ***frater, dulcissime, amantissime***.

Il parlait comme un somnambule. Il s'en fichait. Il débitait des tirades, Anatol Dominic Vancea, comme s'il discutait avec d'anciens camarades de faculté. Comme s'il oubliait qu'il se trouvait à la réception de l'hôtel TRANZIT, où venait de s'achever le spectacle de marionnettes Gică-Vasilică.

Et alors, se demande-t-on pour la énième fois… qui donc le tient dans ses bras, en veillant à ne pas le laisser tomber, ce bébé Dominic ? Mis à la porte de l'enseignement, et qui plus est, pour des raisons tout autres que mineures, lové ici, au TRANZIT, si au moins il mettait sa calvitie entre les épaules, s'il la fermait, s'il bossait à fond. Tu parles ! Son seul souci : prendre de grands airs. Montrer à ces cornichons comme on peut être brillant et libre en cage, nous ne sommes plus dans les années cinquante, voyons, la guerre de trente ans est finie, nous nous sommes habitués à notre bourbier de tous les jours, notre pain quotidien. Il avait parfaitement entendu le dialogue entre Teodosiu et la camarade Vasilică. Il avait perçu l'ironie avec laquelle on avait répété les paroles sacrées. ***Amantissime ! Amantissime !*** Et ce, par Monsieur Gică Teodosiu, vous entendez ça ! « Monsieur » Gică Teodosiu reprenait ses formules ?! ***Frater. Dulcissime. Amantissime.*** Moquerie innocente ? Allusion à sa moralité suspecte ? Oh ! non, pas simplement suspecte ! Une honteuse culpabilité ! L'immoral professeur éliminé de l'enseignement ? Il s'en fichait, le réceptionniste Tolia Voinov, il ne les entendait pas, ces avertissements empoisonnés.

Il divaguait, cet enragé, il était de nouveau en l'an mil. L'apocalypse. ***Saeculum obscurum***. Et de parler de Tacite, et de parler de Hitler, et des premiers chrétiens, de cet incroyable Othon III, « Grec par la naissance, Romain par l'Empire ». Et quel mentor il avait eu, cet empereur visionnaire ! « Le fantastique Gerbert. Il avait rêvé à la fois de l'empire du monde et du renoncement absolu au monde. »

Ils écoutaient, n'écoutaient pas, quelle importance ? Le petit micro enregistrait, c'est sûr, et transmettrait : « Le divin Gerbert pressentait le sublime. On ne gouverne pas la foule uniquement par la force, ou la seule intelligence. La nature profonde de l'homme exige autre chose. »

« Allez, faisons cette liste, ***amantissime*** », avait dit tonton Gică Teodosiu, et c'était mercredi et il pleuvait. Les camarades Măndiţă et Teodosiu, en bons administrateurs, se penchaient sur la liste des

priorités. L'an de disgrâce mille neuf cent quatre-vingt… et des journées pleines à craquer des problèmes du siècle et de ceux de l'honorable clientèle, il faut établir d'avance un plan de bataille, sinon, on perd justement là où il faut se hâter de gagner. Leurs yeux brillaient. Il y avait de l'arrogance, pas seulement un désir avide de succès, dans les regards de ces débrouillards.

« Passe un coup de fil à Vlăduţ, ***amantissime***, parce que, hier, sa fille voulait te parler, tu sais celle aux fourrures… » Et c'était le mois d'avril, onze heures, biorythme optimum, superbe matinée de vendredi, déjà vendredi, dans la course insensée des jours et des mots.

Si bien que tonton Gică Teodosiu, ayant reçu, cinq sur cinq, l'appel transmis par le camarade Titi, appela aussitôt Liliana, du dépôt spécial, la fille du camarade Vlăduţ, chef du service spécial, lui-même beau-frère de Smaranda, directrice du magasin pour personnalités spéciales, qui était en bons termes avec Teodosiu Ortansa, infirmière en chef à l'hôpital spécial. Le code fonctionnait. Ils s'accordèrent avec précision sur l'heure, la façon d'y aller, de faire, d'apporter, quoi combien où qui. Les paroles allaient à l'essentiel. Substantifs, verbes, ordres simples, nets, directs, efficaces, une fois, une autre fois, autant qu'il le fallait.

Moment flou de sieste sénile, le camarade Titi Tire-bouchon, le taciturne, avait bien envie de déboutonner son col, de desserrer sa ceinture, de lancer, lui aussi, un hameçon, de ferrer le bouffon, pour lui faire sortir par les narines toutes ses fatrasies. « Vous disiez quoi, ***amantissime***, que votre Hitler aurait été un génie ? L'étincelle de folie, comme vous dites… les aurait tous abasourdis. Vous parliez de l'invasion de la Pologne… »

Quelle grossière provocation ! Flatteuse, certes. M'sieur le professeur va sortir une de ses mirifiques injures et il montera brusquement le son du transistor sur la table de Gina, à la puissance maximale, super-décibels, ***rock rock again***. Ou bien il ira, sauf votre respect, il ira… en claironnant, bien entendu, l'importante opération toilettes, et, ayant pissé, reviendra soulagé, tendre – façon

de parler –, confier à la langoureuse Gina les détails de ses analyses médicales, concernant les brûlures qui le dérangeaient justement quand il faisait, d'urgence, sa petite commission. « Des médecins, non mais, tu me vois ! me confier aux mains de ces crétins ! Tu leur fourres cent lei dans le bec et une cartouche de Kent au creux de la poitrine et tu les pries de te faire des analyses zéronalyses. Tous des magouilleurs de bas étage, des fripouilles, des mouches. J'ai un ami médecin. Il joue au bêta, au saint. Commerce de bonnes paroles, ergothérapie, je ne sais plus comment il appelle ses tours de passe-passe. Il ne prend pas d'argent, pas de cadeaux, mais la pauvre petite fêlée de Jeny lave et cuisine tandis que le petit Bazilique Syphilitique, ce vieil enfant au cœur d'or, joue aux laquais de la couronne britannique. Le seigneur se fait servir, c'est ça qui fait du bien aux patients… Des analyses, tu parles ! Analyses et synthèses, le cerveau roulé sur des bigoudis et le stéthoscope dans la bourse du client. Leurs analyses : matérialisme dialectique. Pur matérialisme, sale dialectique, comme disait le pope Marx… »

Mais non, tiens, non. Dehors, le soleil brille, ce n'est qu'un lundi d'avril, peut-être le 13 ou le 23, un jour qui rappelle une fille, un lycée et une bicyclette. Si bien que : pas d'agacement, pas le moindre. Monsieur le réceptionniste polyglotte est en veine de politesse, quelle que soit l'impolitesse des questions.

– Si ça te fait plaisir, Tire-bouchon, je peux répéter. Siècle de fer, à cause de sa rigueur néfaste. Siècle de plomb, de la méchanceté généralisée. Siècle de ténèbres, par absence de sages. Donc, l'an mil. L'apocalypse. Hitler. Le crépuscule du monde, la fin ? Pour la plèbe. L'homme est incapable de situer la fin du monde. Même l'Église le reconnaît, puisqu'elle soutient le mystère de la divinité. Quant à la politique… allez, on récapitule.

Quand il l'appelait Tire-bouchon, c'est-à-dire tout le temps, le camarade Măndiţă rougissait de fureur. Lui, justement le camarade Titi, qui n'aurait pas versé une goutte d'alcool sur son vieil ulcère, qu'il ait à supporter ces…

– Je peux répéter, ***dulcissime***. Pour toi, Tire-bouchon, je répète n'importe quoi, n'importe quand.

Le professeur leva les yeux de l'écran, arrangea son foulard de soie bordeaux sous le col entrouvert de sa chemise noire, esquissa une révérence devant Gina, le petit œillet, lui caressa légèrement la joue, le cou, sortit de derrière le pupitre où l'on voyait inscrit en lettres dorées : RÉCEPTION. Non pour s'incliner devant le public, comme on aurait pu s'y attendre, mais pour s'asseoir sur le fauteuil à côté de la fenêtre.

Il allongea ses jambes, à l'américaine, sur la petite table ronde, leva les mains, comme un prédicateur, voilà, c'est moi, avec mon costume noir de salarié apolitique, ma tête de consul romain, chauve et ferme, exilé parmi les décervelés. Toujours prêt ! À vos ordres : notre surveillant, notre client, notre maître !

« Comme vous le savez, éminents collègues, un traité de non-agression germano-polonais avait été signé en 1934, pour une durée de dix ans. On ne peut refuser l'accès à la mer à 35 millions de citoyens. Nos pays doivent vivre ensemble, disait le dictateur. En janvier 1939, le Führer déclarait sans vergogne : l'amitié germano-polonaise demeure un facteur de paix en Europe. Le 28 août de la même année, il hurlait déjà devant l'ambassadeur anglais : je détruirai la Pologne ! Vous voulez récapituler, vous le voulez vraiment, inculte ***dulcissime***, ça vous intéresse vraiment ? »

Monsieur Vancea, au lieu de se tourner vers Tire-bouchon, à qui il s'adressait, parlait comme ça, en général. Il semblait avoir besoin qu'on l'écoute. Si bien qu'il plongeait de temps en temps son regard dans les yeux verts noirs brillants de la sorcière Gina.

« Boon, donc, les tyrans vous passionnent. Je veux dire ces enfants arriérés, irrationnels, géniaux, avec leur logique paradoxale de solitaires. Boon. L'ambassadeur anglais n'avait que quelques secondes pour répliquer. Il a demandé : êtes-vous disposé à négocier avec les Polonais les déplacements de populations ? Comment a répondu le visionnaire ? Par une question, bien sûr. La Grande-

Bretagne serait-elle prête à offrir immédiatement à l'Allemagne quelques-unes de ses colonies, comme gage de ses bonnes intentions ? »

Gică souriait, appuyé contre la porte, les jambes écartées. Sir Tire-bouchon fixait le plafond. L'onctueuse Gina continuait de boutonner déboutonner sa blouse.

Le bouffon se leva subitement. Il en avait assez, il n'avait plus envie de leur citer les propos de Henderson !... Il n'en avait plus envie, tout simplement, voilà. Arlequin brusquement devenu vieux, dans sa salopette de travail noire. Un masque fatigué, ridé. Et quand on pense que la Terre n'avait même pas achevé une rotation autour de son axe.

Le ciel, une petite ellipse verdâtre de marque Seiko, affichait 1 : 24 : 14. Il n'était même pas passé un quart d'heure ! Une heure vingt-quatre minutes et quatorze secondes qui s'étaient déjà envolées, passées, 15, 16, 17, 18, l'hypnotiseur lança le finale : « C'est tout, ***dulcissime***. » Et il s'inclina, moqueur, devant le public. « Salut, je n'ai plus de mots. » Il n'avait même pas pris sa gibecière, accrochée à un clou. Il s'en fichait bien, de la journée de travail de huit heures pour laquelle le prolétariat du monde entier avait tant lutté. Il agita les bras encore une fois, remerciant pour les ovations : « Salut, salut, bye, ciao, ***amantissime***. »

Ils en avaient déjà l'habitude, naturellement. Il les énervait, les amusait, les étonnait, les défiait, les exaspérait. Ils le toléraient parce qu'ils sentaient que plus haut on le tolérait, sans savoir qui ni pourquoi.

Donc, le Chevalier de Courlande est chassé de son poste de professeur, pour ne pas corrompre notre jeunesse pure et pleine d'élan constructif. Sur le point d'être mis au trou, il est sauvé, au dernier moment, on ne sait comment, et qui plus est, amené dans la Capitale, ce n'est pas croyable ! Recruté, sans doute recruté pour des missions délicates, comme tous ceux de sa trempe, ça, la moindre petite bonne femme analphabète de notre société multilatéralement

surveillée le savait. Cette ordure affichait tout de même une insolence incompréhensible ! Comme si sa mission n'était pas pour le vulgaire, comme si on lui avait attribué un grade supérieur à celui de ses collègues, comme si le banal réseau d'écoute et de transmission qui les englobait tous ne le concernait pas.

Il les irritait jusqu'à la haine, mais il les intimidait aussi. La méfiance associée au mystère paralysait leurs réactions. Ils l'auraient bien fichu dehors à coups de pied au… Son araignée au plafond était un piège, ils en étaient persuadés, ils ne savaient jamais dans quelle mesure ils devaient se montrer stupéfaits ou sceptiques. Il parlait des dictateurs comme de la chose la plus naturelle au monde, puis il philosophait sur la médiocrité, la frustration, le fanatisme, et, de but en blanc, il revenait encore et toujours à… l'Argentine. L'horoscope familial, bien sûr… Il parlait de son frère qui avait fui à Buenos Aires, était devenu riche et gâteux, mais cet imprudent évoquait aussi des similitudes politiques avec ce pays éloigné. Et toujours cette gueule dégoûtée, crachant ses mots du haut de quelque Olympe, où les pauvres mortels n'avaient pas accès.

Bien après le championnat mondial de football en Argentine, tonton Gică avait mordu à l'hameçon pour de bon. « Tu dis que ces types-là sont les descendants d'Espagnols et d'Indiennes, c'est-à-dire d'indigènes, comment tu expliques ça ? Que diable ! Ils nous ressemblent. J'ai bien regardé à la télé, ils ont la même tête que nous. »

« Eh bien, ce sont des parents latins, ***amantissime*** », commençait Tolia, sans lever sa tête chauve du registre de comptes, comme s'il avait passé toute la journée à mettre à jour la comptabilité de l'hôtel. Et le laïus, préparé de longue date, démarrait. « Les conquérants ont procréé avec les indigènes. Oui, leur avidité de temps et d'espace prenait sa revanche dans le ventre des femmes. Le solitaire qui ne respecte rien. L'indigène prostituée, courtisane, éventuellement amante. Le bordel est une institution durable, classée, en Amérique latine. »

Le distingué professeur n'avait pas levé le menton de son registre, Gică, son supérieur hiérarchique, ouvrait de grands yeux comme s'il avait vu un ours. « Les Blancs ont introduit la dépravation, la cruauté. Les épouses espagnoles vivaient sous le même toit que les amantes métisses, les enfants légitimes avec les bâtards. Le résultat ? Le métis frustré, abruti, ignore la pitié. Il considère l'amour comme une dégradation, une faiblesse. Les bordels, tonton Gică, sont les institutions traditionnelles de la solitude ! Don Estrada et sa pampa… je t'ai déjà dit ce qu'il écrivait, le vieux, sur le tango, la danse au-dessous de la ceinture. » Oh ! là, là ! il parlait comme un livre, ce môssieu'.

Il souriait, tonton Gică, il avait envie pas envie, il aimait ce jeu. Il prenait même les devants avec ce saltimbanque, il le provoquait. « Tu disais quoi, déjà, que le carnaval, c'est la fête de la tristesse ? De la joie désespérée, c'est ce que tu disais ! Le besoin de joie, c'est leur maladie, et la joie, c'est le masque de la tristesse, tu disais ça, non ? Une joie agressive, pleine de haine, tu disais ça, non ? »

Il n'attendait pas la réponse, il l'anticipait, tonton Gică, sans même donner à Tolia le temps de souffler. « Ça se voit aussi en politique et dans le sport, tu disais. Des farces, tu disais, avec les dictateurs et les footballeurs et les coups d'État. C'est un peuple théâtral, l'Argentine de l'autre, là, Martinez don Estrada. Le masque de l'impuissance, tu disais. Des blagues, des blagues de première, qui circulent pendant des années et qu'on n'oublie pas. La blague cache la tristesse de ne pas obtenir ce qu'on veut, c'est ce que tu dis, toi. Mais le sport, que dire du sport et de la politique ? »

Monsieur Vancea ignorait la question, comme s'il ne l'avait pas entendue. Il n'interrompait pas son soi-disant travail, il faisait semblant d'écrire dans le registre, de ranger les clés des chambres au tableau, ou il lisait le journal, ou se curait le nez. Il vaquait imperturbablement à ses affaires, mais les mots se mettaient aussitôt à couler. « Un monde obscur, ancien, où l'on continue de semer autre chose. Le produit des Blancs et des indigènes est hésitant. Il s'égare depuis des centaines d'années. Il est hardi, fruste, difficile à

soumettre, comme les marginaux. Des hâbleurs ! Le hâbleur a un sens inné du théâtre. »

Il parlait de hâbleurs, c'était à peine croyable ! Lui, Tolia Dominicus Anatolea, il parlait de hâbleurs ! Il parlait comme pour une soutenance de thèse, ce hâbleur. C'était à vous faire sortir de vos gonds, ma parole ! Les yeux soudain écarquillés de l'auditeur ne l'intimidaient pas, bien entendu. « Un sens inné du théâtre, c'est ça. Carnaval, cirque, tristesse. Le politicien, le militaire font partie du même monde. Et le football, bien entendu. Une vie en état de perpétuelle attente, ***amantissime***… Quand on attend, l'improvisation prend des airs de sauvetage. »

Des semaines, des mois, jusqu'à épuisement du sujet, jusqu'à ce que tonton Gică, sursaturé, ne pose plus de questions, jusqu'à ce que Tolia lui-même, ce bon à rien, ait tout oublié du feuilleton. Mais non, quand personne ne s'y attendait plus, crac ! le doyen Vancea tenait à offrir une conclusion.

Un matin où toute l'équipe était absorbée par un nouveau et heureux sujet : les chaussures bulgares. La ville entière avait fait la queue pendant des heures, en pensant à l'hiver prochain. Gina avait réussi à s'en procurer cinq paires, pour sa sœur, sa mère, son beau-frère et son petit neveu. Excellentes, fourrées, chaudes, elles seront d'un grand secours lors du prochain génocide hivernal. Pas du tout, soutenait Tire-bouchon, elles puent atrocement.

Anatol Dominic Vancea Voinov semblait suivre attentivement ce débat académique, mais était-ce à cela qu'il faisait allusion quand il intervint, comme s'il reprenait une pensée ancienne, lui revenant soudain à l'esprit.

« L'improvisation fait office de planche de salut, comme je vous le disais. Plus qu'une diversion, une planche de salut. Hum, les chaussures, oui… L'improvisation… Les Argentins. Uniformes, galons, cirque. Comme je vous le disais, ils sont impulsifs et délurés. Fragiles, bavards. Une fierté idiote… la solennité, la démagogie, mais

aussi le copinage rusé. Ton football, tonton Gică, c'est de l'improvisation, c'est tout juste bon à les délester de leur fardeau… »

Tonton Gică ne réagissait pas, l'assistance se taisait, étonnée.

« À propos, vous avez vu cette ride près de l'œil ? Le clin d'œil ! Le copinage rusé. La cicatrice, disais-je. Un petit signe à côté du sourcil. Tu as reconnu ton signe, tonton Gică ? As-tu déjà tâté du doigt ce signe presque invisible ? »

Tonton Gică, devenu muet, n'eut même pas le temps de reprendre ses esprits, les mots avaient déjà filé dans une autre direction. L'orateur était agité, et même très irrité. « Où est Vasilica ? Ça fait trois jours que je la cherche. Enfin, pas elle, je cherche mon sachet de café. Si ça se trouve, ça ne l'intéresse plus, les pourboires. Elle n'a plus envie de remplir son fond de culotte avec des billets de 25 ? Elle aura décidé de se présenter cul nu devant la Sainte Vierge. Et moi, je reste sans café. Elle a eu peur d'être démasquée, cette vieille pute ? Hum, oui, voler, ça comporte aussi des risques, il faut suivre des règles, y mettre du respect, du sérieux. Peut-on croire encore à la parole donnée, à l'honnêteté de tous ces coquins ? Le monde va à vau-l'eau, c'est comme ça… Où peut-elle bien être, cette sangsue ? »

Le professeur ne lâchait pas son public. À peine voyait-il l'attention faiblir, hop ! une nouvelle tournée d'ordures, pour rafraîchir l'atmosphère. L'encenser de cette façon, cette pauvre Vasilica ! Même le camarade Gică Teodosiu ne s'était pas déchaîné avec autant d'indécence. Leur petit trafic, tout le monde le connaissait, mais tout le monde faisait semblant de l'ignorer, comme tant d'autres, voyons ! Vasilica était un être humain, elle aussi, il fallait bien qu'elle se débrouille. Elle acceptait, gênée, le gros pourboire, provocant, que ce cinglé lui jetait au vu et au su de tous. Sans faire partie des consommateurs, Vasilica prélevait sa portion de café dans le paquet commun, quelques petites cuillerées par jour. Elle les mettait de côté, préparait le sachet hebdomadaire pour Tolia, qui le lui payait à part. Mais dire ça tout haut ?! Balancer des saletés, comme ça, publiquement, pour voir leur mine stupéfaite par l'insolence de ce cabotin ? C'était à le prendre par le nez et le faire

tourner sur ses talons jusqu'à ce qu'il n'en puisse « mais ». Ce type-là doit avoir dans sa manche quelqu'un de haut placé, sinon ce n'est pas possible… avec tant de casseroles dans son dossier, tant d'insolence, une telle liberté de ton, et la balle ne l'atteint pas, il boit du poison et danse le charleston. Il faudrait se détourner et se signer, comme à la vue du Malin.

Pourvu que cette pauvre Vasilica ne passe pas maintenant à la réception ! Le public reste paralysé, dans l'attente. Bernique ! La voilà, guidée par le fil invisible de Satan, tiens, la voilà, en train d'ouvrir la porte.

– Eh, gente dame, tu as oublié de me donner mon sachet mercredi. Je n'ai plus de combustible ! C'est la crise de l'énergie ! Alors : demi-tour, apporte ce sachet ! Métamorphose-toi en petit sachet… Sachet, petit sachet, pourquoi m'avoir abandonné ? chantonne le maudit Cornu.

Et soudain, le voilà différent : il a tout oublié, il est galant, courtois, serait-il devenu fou pour de bon ?

Tout frais, il saute du tremplin, pile devant la diseuse de bonne aventure, Gina. La belle cache son coquillage magique entre ses seins pour le réchauffer, comme elle l'a appris dans le campement de nomades.

– Tu habites bien place Bulibaşa[6], chérie ?

L'odalisque ne s'offusque pas de cette plaisanterie. Sa tribu séculaire lui a appris à ne jamais se fâcher, on ne peut offenser les reines. Elle soulève ses longs cheveux noirs du registre, offre à son collègue de la réception TRANZIT un petit sourire archaïque. Lèvres rouges, clavier d'émail parfait, blanc pur, du lait. La main fine glisse dans le décolleté. Longs doigts délicats, bouton déboutonné, reboutonné. Profil classique, ossature fine, fragile, yeux profonds, une nuit sans fin. Svelte oiselle, fente torride. Non, elle n'a pas à avoir honte. Sa tribu peut être fière d'elle, quand elle lève son cou brillant et laisse flotter sa crinière nocturne.

– Tu veux venir me rendre visite, ***dulcissime*** ?

– Il y a une école spéciale dans le coin. Tu la connais, pas vrai ?

– Ça se peut. Je ne fais pas très attention aux écoles…

– Entre les immeubles. On descend depuis le carrefour jusqu'à une espèce de square. Un chemin pas encore empierré, c'est toujours en chantier, m'a-t-on dit. Il y a un grand magasin d'alimentation, puis un centre d'eau de Seltz. Ensuite on prend à droite, jusqu'au transformateur. De là part une allée avec des arbres. Au fond, l'école.

– Eh bien, je vois que tu connais les lieux. Le grand magasin d'alimentation est toujours fermé. Puis, le centre d'eau de Seltz. On traverse, on prend à gauche, jusqu'au bout des immeubles. On voit encore les grues. Des montagnes de briques, des coffrages. On patauge dans la boue, jusqu'à l'avant-dernier immeuble à quatre étages. On le reconnaît facilement. Les balcons sont pleins de fleurs. Ils ont peint aussi des fleurs sur la façade, parce qu'elle est à nu, le crépi n'a pas résisté. Ils aiment les fleurs depuis toujours, mes nomades. C'est là que j'habite, au deuxième étage. Pas la peine de demander, ils sont tous devant l'immeuble. C'est eux qui te demanderont qui tu cherches. Ils t'escorteront jusqu'à l'entrée. Ou bien, s'ils sont dans leurs bons jours, ils se mettront à crier d'en bas : « Hé, Ginaaa ! Allez, viens à la fenêtre, Gina ! Y a un seigneur qui s'ramène !… » Pas de danger que tu te perdes !

Monsieur Vancea, le plaisantin, n'aimait pas trop les plaisanteries, voyez-vous ça ! Il voulait une conversation sérieuse, il voulait demander conseil.

– Tu sais, là-bas, à côté de l'école… dans un immeuble plus ancien. Il y a un ami. Enfin, non, pas un ami, une connaissance. Une vieille connaissance de mon frère.

Plusieurs jours de suite, monsieur le professeur s'est penché à l'oreille de jade de la ***paparuda***[Z].

Gina était issue d'une communauté ancienne qui avait une longue habitude de l'adaptation. On pouvait sûrement obtenir d'elle un

précieux conseil, n'est-ce pas… Et, de fait, la collègue n'avait pas l'air étonnée de l'invraisemblable transformation du bouffon, rien ne l'étonnait. Elle avait accepté aussitôt le nouveau rôle qui lui était dévolu, celui de confidente et de conseillère, dans une histoire pas claire et un peu folle. Ils avaient l'air, brusquement, d'un couple appartenant à une secte suspecte. Toute la journée, ils chuchotaient, se susurraient des choses, c'en était un plaisir !… ***Dulcissima***, la sirène, faisait ondoyer ses longs doigts un peu bleus autour du bouton de la blouse fermée-ouverte et ***frater***, le pédagogue, sortait régulièrement de sa poche des petits billets magiques, destinés à résoudre l'énigme.

« Évolution psychique ralentie. Capacité d'évaluation réduite et superficielle. Langage mimique et gestuel qui impose des limites. L'absence de langage accentue la raideur et les manifestations de retrait. Envie, jalousie, rigidité. Groupés en une organisation aux règles simples et strictes, les handicapés peuvent faire preuve, pourtant, d'excellentes qualités d'obéissance. »

L'insaisissable Gina restait bouche bée. Elle répétait, ahurie, les mots qu'elle entendait. On aurait dit qu'ils préparaient une pièce de théâtre, ou une expédition dans la jungle, parmi les Martiens. « La formation doit respecter quelques règles minimales de communication. Il faut leur parler comme s'ils entendaient, sans ralentir ni accélérer le débit, à une distance de 0,5 à 1,5 m, la place du locuteur doit être bien éclairée. La bouche du locuteur doit se trouver au-dessous de l'œil du récepteur. Jamais avec une cigarette entre les lèvres ou un bonbon dans la bouche. Le locuteur ne doit pas porter de lunettes de soleil ni détourner la tête au cours du dialogue. Il doit employer des phrases simples, et les répéter. Il doit ne pas manifester d'irritation, il doit être patient et d'humeur égale. La plus grande difficulté tient aux verbes… »

Gina insistait, revenant sur certains passages obscurs. Ils reprenaient alors, ensemble, les indications de mise en scène.

Ils ne remarquaient pas qu'autour d'eux les oreilles de l'équipe s'allongeaient, cherchant à deviner le secret de cette étrange intimité,

les sourcils agités de Tire-bouchon se levaient et se baissaient, les yeux écarquillés de tonton Gică ne cessaient de s'agrandir, comme à la vue de fantômes.

« Mémoire tactile. Satisfaction hallucinatoire de besoins dans le rêve. Le rêve, voie vers l'inconscient et expression de l'inconscient, peut être utilisé comme moyen d'induction. Pour consolider et motiver le groupe. C'est-à-dire lui enseigner le respect du secret, la confiance dans l'objectif, la bonne exécution des ordres, la solidarité dans l'action. »

Une formation parapsychologique ? ***Frater*** Vancea et ***dulcissima*** Poussinette semblaient préparer des rencontres cosmiques ou souterraines, inaccessibles aux profanes. Prêts à apprendre les règles de la collaboration pour une organisation de l'avenir…

Il n'avait pas tellement l'air de se garder des dangers, monsieur Vancea, et pourtant des dangers, il y en avait partout. Il se fichait de ceux qui se repliaient sur eux-mêmes pour dissimuler ce qu'ils pensaient, puisqu'ils étaient incapables d'agir, et il se fichait tout autant de ceux dont on lisait l'appartenance sur le visage ou le portefeuille. Les provocations, l'indifférence, l'insolence se révélaient protectrices, une fois qu'on avait acquis une réputation d'énergumène, capable des plus étranges extravagances, le plus étrange étant qu'il soit ainsi toléré. Toléré par certaines puissances de l'ombre, c'est ce qu'il était parvenu à faire croire, peu à peu, à son entourage.

Si bien qu'une lubie de plus, ça ne comptait pratiquement pas. On savait que ***frater*** Dominic ne supportait pas l'ennui, c'est ce qu'il détestait le plus. Gina ne s'étonna donc pas que son collègue ait soudain décidé d'aller voir l'ancien voisin ou condisciple ou ami de son frère d'Argentine. Ni qu'il lui ait parlé, en détail, de Gafton ou de Marga, alors que toute l'histoire pour laquelle il s'était soudain pris de passion, n'était pas de celles que l'on confie à une collègue.

À une collègue, à des collègues…

Tolia avait déjà parlé, à tort et à travers, devant Gică et Tire-bouchon, de sa correspondance avec sa famille d'Argentine. C'était à se demander si étaler ainsi en public des relations plutôt dangereuses qu'il fallait dissimuler ne ressortissait pas à la même capricieuse stratégie : jeter le doute sur les faits les plus déplaisants en les dévoilant au grand jour. Les dévoiler, les amplifier avec désinvolture les rendait incertains, incroyables, irréels. Est-ce donc là-dessus que se fondait l'imprudent Tolia, cet étourdi ? Pourquoi, au moyen du « langage mimique et gestuel », chercher auprès d'un photographe devenu muet les éléments d'une vieille histoire compliquée que Gafton ou Marga auraient pu raconter de façon sans doute bien plus cohérente ? Pourquoi paraître convaincu de la disponibilité de la ***Dulcissima*** qui l'écoutait ? Une sorte de petite sœur mystique, prête, grâce aux pratiques héritées de ses ancêtres nomades, à l'aider à percer le secret du sortilège des handicapés ? Comme s'il était incapable autrement de trouver seul le chemin de la porte aux merveilles du fugitif, caché dans le quartier des gitans, à droite du magasin d'alimentation, après le centre pour l'eau de Seltz, dans la topographie incertaine de l'imaginaire, comme dans le coquillage magique caché entre les seins de sa collègue du poste d'observation TRANZIT.

Pour que l'on ne fasse plus la différence entre vérité inventée et mensonge vraisemblable, une fois dans la réalité immédiate, à deux pas ?!

Ombres, accident magnétique, déviation nerveuse, codes brouillés, illusion boréale…

Il avait tout simplement disparu ! Le fakir avait disparu soudain, avec ses questions, ses réponses et tout le reste. Après tant de charmantes séances d'initiation en défectologie, le suspect avait disparu. Malade, figurez-vous ! Malade, le professeur Vancea ? Comme si Belzébuth avait attrapé un rhume et qu'il s'était mis au lit, pauvre petit orphelin, enveloppé de brûlants cataplasmes de lin lépreux, pour se réchauffer un peu ! Buvant, selon la prescription, des seaux de tisane de mandragore et d'os en poudre, dans lesquels il

jetait, avant chaque gorgée, un cachet d'aspirine rouge comme le sang.

Au moment où personne ne s'y attendait, il avait disparu ! Soi-disant malade, en congé de maladie. Mais il avait refait son apparition quelques jours plus tard : purifié, le teint rose. Vêtu de blanc, voyez-vous ça !

Les jours de travail, il ne portait que du noir, comme un croque-mort ou un éboueur. Mais il avait refait son entrée en blanc ! Contrit, joyeux, pour que tout le monde voie que, malgré la pâleur qui convenait à son rôle, il n'avait absolument rien, en réalité. Tout blanc, la pureté même. Avec son sourire habituel : oblique, en coin.

La partenaire tendit ses mains délicates vers le maître. Son visage s'éclaira de cette beauté fragile et sauvage d'adolescente vicieuse. Elle ne cessait de déboutonner reboutonner sa blouse. Elle souriait d'un air complice, découvrant des touches blanches, des crocs blancs. Ses lèvres étaient humides, touchantes, roses. Elle regardait timidement le maître prestidigitateur, mais non sans une lueur prédatrice. Tendresse lubrique, maternelle.

Il ne la voyait même pas, ce farfelu ! Il avait balancé sa sacoche au clou, d'un geste négligent. Il ne voyait personne, ne se souvenait de rien, il s'en fichait.

En passant derrière le pupitre où, en grandes lettres dorées, était inscrit RÉCEPTION, môssieu' Anatol Dominic Vancea Voinov effleura par mégarde le coude électrique de sa collègue.

Gina perdit patience.

– Alors ? Tu y es allé ? Dis-le, dis-le donc, tu es allé là-bas, tu y es allé ?

Le professeur écarquilla les yeux : de qui de quoi donc s'agissait-il ? Pas de lui, évidemment, il ne comprenait pas, le pauvre, la confusion dans laquelle était tombée sa collègue.

– Va au diable !…

Le sifflement de ces paroles s'enroula dans l'air glauque pour se muer en une longue main, blanche. Un sachet blanc, brillant, tomba de la manche soyeuse sur le pupitre rouge.

Les longs doigts d'ébène retirèrent du sachet de papier un bonbon. Un petit parallélépipède long et rose. Puis un autre, couleur café, cylindrique, brillant. Des sucreries, des friandises, des bonbons !

On entendit un petit cri bref. Gina se mit à grignoter frénétiquement les poisons.

Notes

6 . Bulibaşa : roi des Gitans. (***N.d.T.)***

7 . Ce mot désigne, dans le folklore, une « danseuse de la pluie », personnage ceint de feuilles qui danse pour faire venir la pluie, mais est devenu aussi un terme pour désigner une femme ridicule. (***N.d.T.)***

Camarade Orest,

Je l'ai finalement contacté. Le baratineur n'est pas très disposé, semble-t-il, à me faire la conversation. Il répond poliment mais cherche à battre en retraite au plus vite. Narcisse ? Ses jours et ses nuits chez lui aussi se partagent, je le sais, en repas, caca, sperme, films, sommeil, dispensaire, c'est tout. Ce n'est quand même pas un extraterrestre. Le problème central est toujours économique, je le sais. Et chez nous justement on oublie la grande découverte marxiste : l'existence détermine la conscience, et non le contraire. Les capitalistes n'ont que trop bien appris à manier l'arme économique.

C'est là la vraie question, le point central, c'est là qu'il faut poser le stéthoscope, je le sais. Les choses ne sont plus comme il y a trente ans ! Peu importe ce qu'on pense, l'important c'est la bouffe et comment la payer. Comme nous sommes tous propriété de l'État, la réponse est évidente. L'analyse économique devient aussi politique et psychologique, je le sais. Les grands dilemmes de l'homme ? Dans un endroit où il n'a pas de papier, pas même de papier hygiénique ? Vous vous souvenez de ce que j'ai demandé pour notre correspondance ? Du papier solide, de bonne qualité, c'est ce que j'ai demandé. Du papier imputrescible, imputrescible, c'est ce que j'ai demandé ! Vous avez écarquillé les yeux. Vous n'arriviez pas à croire que je ne craignais pas le papier durable, c'est-à-dire mes rapports. Vous avez mesuré alors la qualité de votre correspondant, je le sais. Ni plaintes ni récriminations ni rétractations, comme tant d'autres…

Je vous prie de m'excuser, je divague. Rencontrer un de ces types qui prennent de grands airs m'a mis de mauvaise humeur. Leurs mystères ne valent pas tripette, croyez-moi. Je le sais, ils sont eux aussi la propriété de l'État. J'ai également d'autres raisons de mécontentement,

c'est vrai. Mon oncle n'a plus reçu de médicaments depuis deux semaines. Il est sur le point de craquer, je le sais. Mon seul espoir est que vous interveniez, comme d'habitude. Sinon, sans ordres venus d'en haut, personne ne fait son devoir, je le sais.

Tolia se réservait, tous les mercredis, une heure pour ses tentatives téléphoniques. L'après-midi, le soir, le matin, à midi, c'était variable, mais il fallait, sans faute, mener à bien cette opération. Le cadran du téléphone tournait 60, 90, 100 fois, selon que Tolia était pressé ou paresseux, raplapla comme un crapaud après un infarctus, ou gai comme un pinson sautillant.

Un coup d'œil à sa montre : pile, une heure ! Pas une seconde de plus. Personne ne répondait, mais Tolia ne renonçait pas. Il n'avait qu'une seule adresse, obtenue à l'Association Exemplaire, puis vérifiée dans l'annuaire. Un seul nom, donc un seul numéro. Si le parfait handicapé, concentré, discipliné, obéissant, comme doit être l'homme nouveau, n'entend ni ne parle, ainsi que le prévoit le Statut, alors il doit bien y avoir dans les parages une épouse, une sœur, une femme de ménage, un fils, pour répondre. Personne ne répondait.

Si le Bienfaiteur, le Grand Tricheur ne veut pas, il n'y a rien à faire, on ne force pas la roue de la fortune. Mais si, on le peut, voyons… il faut persévérer. Même le Grand Invisible s'ennuie, cède, il est fait à notre image, c'est ce qui est écrit dans le Livre des Livres de nos identités. Et l'autre, le Malfaisant, le sosie dont il partage le jeu, Son Excellence l'Infâme, le jumeau, le bâtard, il ressemble aussi à notre misérable espèce. Si bien que : encore et encore une fois, mille fois, nous allons forcer la chance, la malchance ? Oui, Cuşa Octavian livrera la vérité ! C'est le témoin idoine pour un crime obscur. Seulement il ne peut toujours pas parler et, pour ce qui est de le trouver, rien à faire.

Donc, Tolia compose encore le numéro miracle. Mercredi midi, le soir, la nuit, le matin, il faut désorienter l'adversaire. Aux heures amnésiques, confuses, indolentes, quand le vent siffle, sans qu'on l'entende, à travers les espaces vagues, que les boîtiers des montres sautent et que les crises cardiaques se multiplient.

Dans un de ces creux du temps, m'sieur Dominic a soudain une illumination : s'il a, pour la millième fois, interrogé les renseignements et si on l'a assuré que le téléphone n'était ni en

dérangement, ni attribué à quelqu'un d'autre, ni coupé, ni supprimé, c'est clair : ça ne répond pas. Donc il n'y a personne à la maison. Donc on va y aller ! Sur place. S'il y a toujours personne, alors Personne nous ouvrira bien la porte…

C'était décidé : mercredi, téléphone, vendredi, visite. Holà ! les obligations se multipliaient soudain, la semaine s'amenuisait. Qui parlait donc encore d'ennui… la télé idiote, la radio patriotique, les bars absents, le poker interdit, les bordels oubliés, les livres jaunis, les réflexes morts, les commérages languissants… et l'initiative alors ? L'initiative personnelle ! Un peu d'initiative, c'est indispensable, chers handicapés souterrains ! S'ennuyer ? Comment donc ?

Par conséquent, mercredi au téléphone, vendredi sur le terrain, expédition rue Istria, si c'est bien le nom de cette rue aux marges du purgatoire. Après le carrefour, on descend vers le magasin d'alimentation, puis à droite, jusqu'à l'école de l'homme nouveau, puis… au petit bonheur la chance, pour dérouter les suiveurs.

M'sieur Dominic attend le tramway à l'arrêt du Rond-point. Le tramway n'arrive pas, le voyageur attend, attend. Le tramway arrive, bondé, plein comme un œuf. On attendra le prochain, on attend, on attend jusqu'à prendre racine. Le tramway arrive, le voyageur parvient à s'agripper à la barre, à se poser sur le marchepied glissant. À l'arrêt suivant, il monte une marche, l'avenir est proche, une marche, encore une, voici le paradis, te voilà déjà contre la porte, tu sens l'épaule, le coude, le genou et le souffle du voisin, ça c'est de la connexion, coude à coude, épaule contre épaule. Boon, on descend à Mihai Bravul, on prend la correspondance. Cette fois le tramway arrive au bout d'à peine une heure d'attente et, miracle, il est vide, enfin la réalisation de l'utopie. M'sieur Dominic valide son ticket. Un ticket, deux voyages : économie de papier. Économies, économies, nous avons besoin de papier pour les affiches les journaux les directives les fiches les statuts les codes de l'Association Exemplaire.

Au même arrêt il prend le bus jusqu'à la fabrique de pain. De là, le voyageur fait une centaine de mètres en sens inverse, comme l'indique le billet qu'il a en main, il arrive devant le magasin

SCAMPOLO, fermé pour inventaire. Une petite rue à droite, jusqu'à l'immeuble ancien, tout gris. Il monte au deuxième étage, tâtonne pour trouver l'interrupteur. Il appuie, un lumignon borgne s'allume, oui, maintenant il voit où il met les pieds. Il n'y a qu'un pas, un seul jusqu'à l'appartement n° 8.

Il appuie sur le bouton, on entend la sonnerie derrière la porte. Long, long, long court long. Rien, personne, le néant. De nouveau, long long long court long. Silence, vide. Il attend, attend patiemment qu'apparaisse dans l'encadrement de la porte le sourire de Belzébuth. Pas le moindre mouvement. Un pas en arrière, il appuie de nouveau sur l'interrupteur. Le lumignon s'allume, on voit l'escalier qui descend vers la rue. Il tâtonne prudemment, descend. Voici la rue, le magasin SCAMPOLO, l'arrêt du bus, le bus, l'arrêt du tram, le tram, de nouveau la rue, de nouveau l'arrêt, de nouveau le tram.

Aventures, les expéditions du quotidien. Il suffit de toucher aux arêtes du concret pour que tout se dilate, glisse, s'effiloche, un vide grandiose, gris, bourbeux, aux énormes gencives purulentes.

Un vendredi raté, restait le mercredi suivant. Une heure au téléphone, le temps réglementaire du pari. Il tournait le cadran sans conviction, une fois, dix fois, quatre-vingts fois. Même si le Suprême demeure invisible, indivisible, aveugle sourd muet, il est tout de même humain, impossible qu'il en soit autrement ! Si on tombe au bon moment, quand il en a marre, qu'il est pris de pitié, de dégoût… miracle. Il établit le contact, miracle. Clic, l'étincelle, la surprise : il répond. Fantasque, avec des jurons et des grimaces, une fois, trois fois, soixante fois. Rien, le numéro refusait.

Mercredi il pleut. La branche de l'arbre à la fenêtre, une tige mouillée. Nous croquons une pomme. Nous tenons la pomme de la main gauche, de la droite nous tournons le cadran du hasard. Nous lançons l'hameçon, peut-être pourrons-nous ferrer la réalité, nous accrocher à la réalité et devenir réels. Le réel, un évanouissement, c'est tout. Nous nous accrochons avec nos dernières forces, nous sanctifions le hasard, si seulement, si seulement, peut-être, peut-être. Rien, rien ne dure, rien.

L’écouteur posé à côté, sur la table. De la main droite il forme le numéro, le code sourd-muet. La gauche tient la pomme. Trente-neuvième tour du cadran. Elle sonne, elle sonne, la sonnerie du purgatoire, un son grêle qui perfore les parois de verre glauques, superposées, barrières de vitres sur lesquelles poussent d’immenses gerbes de pourriture et de phosphore. Personne, personne ne veut interrompre son sommeil, son hibernation. Personne ne veut reconnaître son nom, sa voix, personne ne veut se débarrasser de la boue épaisse de l’apathie qui étouffe le son, le mouvement et l’âme, Dieu merci, l’âme aussi, vraiment…

Le hasard était bel et bien verrouillé. Il différait, il jouait à la pluie, au fruit défendu, à qui perd gagne. Les dents crissent dans la chair moelleuse, végétale, le regard est là-haut, fixé sur le plafond opaque. Vendredi, il pleut toujours, il pleut à verse. Le réceptionniste Vancea quitte l’hôtel sous un immense parapluie noir. La ville est rétrécie, mouillée. Long grondement rouillé, maussade, des longues carcasses froides des tramways. Les gens, le gigantesque corps, massif, ligoté, corps unique fait de corps enchevêtrés. À chaque arrêt, des fragments se détachent, ça se recolle autrement. Entre le coude du voisin de gauche et le foulard de la femme d’en face s’ouvre une fente télescopique, dans laquelle oscille au rythme du véhicule ivre une icône de madone populaire. La rétine Vancea imprime un visage de porcelaine blanche, regard blessé, longs cils, battements d’ailes de papillons noirs. Il voudrait bouger, la voir, parfaire l’image, voir ses bras, son buste, son cou, mais seul lui est offert ce médaillon irisé, une hallucination. Il oublie de descendre, il se laisse pousser, écraser, mener n’importe où, englouti dans ce grand corps commun, dont il se retrouve, enfin, éjecté, hébété, sur le trottoir. Il reprend ses esprits, cherche le visage de l’adolescente, ne voit que des chapeaux froissés, des cabas déchirés, des boutons en grappes éparpillés sur le macadam. Pourquoi éviter la prison, pourquoi n’ai-je pas le courage de me faire enfermer, pourquoi n’avons-nous pas le pouvoir de remplir d’un seul coup les prisons, tous, tous, surpopulation des prisons, c’est ainsi que grommelait le réceptionniste en contemplant l’infatigable fourmilière fatiguée, mais toujours prête à saisir

l'instant, encore un, avant que l'immense semelle noire du sourd-muet Gulliver n'écrase brusquement cette masse de particules vibratiles.

Les pieds se remettent en mouvement, péniblement, n'importe comment. Il monte dans un bus, dans un tram, un autre tram, un autre bus. Il arrive devant un immeuble gris, carié. Devant un escalier sombre, devant une porte noire. Et retour, trajet brumeux, glissant. De temps en temps il se secoue, regarde sa montre, confirmation. Il retrouve le vendredi, l'heure qui existe, court et s'évanouit sur le cadran indifférent. Pourquoi ne surpeuplons-nous pas, immédiatement, les prisons, nous autres, pourquoi les évitons-nous, les surévitons-nous, les surévitons-nous tant que ça, grommelle le lycéen Vancea, avant de se rappeler, soudain, la phrase cherchée : « Quand on ne cesse d'attendre, l'improvisation semble salvatrice. » On attend, on attend sans cesse l'improvisation, le salut. L'improvisation sauve, me sauve, ajourner, ajourner, pourquoi ne remplissons-nous pas tous, d'un seul coup, le salut, le salut… ainsi grommelle l'adolescent Tolia, en oscillant sur la bicyclette de son adolescence d'autrefois, quand il répétait, candide, « l'Improvisation, le Salut, le Salut », avec cette gratitude modeste et laïque que les années ont dispersée aux quatre vents du néant.

Vivant, pourtant encore vivant, sous le soleil torride du printemps, dans la poussière nauséabonde de la banlieue. La foire n'est pas encore achevée, la mascarade se poursuit, le protège. Voilà, il s'est trouvé une tâche précise et stupide, une errance qui lui est propre, des heures fixes et des journées répétitives, à lui, rien qu'à lui.

De nouveau mercredi, l'oreille à l'écouteur. De nouveau vendredi, sur le terrain, à la chasse au fantôme. Il étendrait bien ces exercices futiles, sur davantage d'heures, davantage de jours, toutes les heures, tous les jours. Mais c'est jeudi. C'est ce qu'affiche le calendrier, le cadran. Ce soleil suspect a pour nom jeudi. D'ici vendredi, un siècle encore.

Anatol Dominic Vancea Voinov n'en peut plus d'attendre ! Il a besoin d'une provocation, d'un subterfuge pour sa névrose.

Maintenant, mieux vaut maintenant, dans ce cône étroit et brûlant qui s'appelle jeudi.

Agité, tout excité, il mélange, pipe les dés. Il triche avec frénésie, aveuglé, en transe. La mystique du dérisoire lui pardonnera ce nouvel artifice !

Juste un décalage imperceptible. Voici le dé jeté, le truquage a marché. J'ai écrit vendredi, c'est vendredi, au lieu de jeudi.

Aujourd'hui, c'est vendredi et demain aussi, ce sera vendredi, nous voici concédée un peu plus de futilité.

Par conséquent, jeudi. Un midi étouffant de chaleur et d'indifférence.

Camarade Orest, Vous aviez raison, m'ame Champignonnette en sait plus qu'elle ne dit. Chaque fois, sainte Veturica joue l'innocente. Mais une fois entrouverte la porte des cabinets de la famille, elle s'anime. La saleté est excitante, je le sais. Elle ne fait de mal à personne et elle pourrait même se faire un peu de bien, à elle aussi, je n'ai cessé de le lui répéter. Les commérages, art national de la conversation, sont un exercice populaire d'intelligence et de style. Ils maintiennent l'esprit en éveil, je le sais. Que sont donc les notes informatives dont on fait tant de cas ? Des ragots épistolaires, c'est tout. De petites études folkloriques de comportement, sur les relations au travail, en famille, les problèmes économiques, les préférences sexuelles et les tensions entre groupes ou individus. Tout ce qui mijote à petit feu. Petites envies, peurs, plaisirs, pourritures. Notre bon peuple de pipelets n'en est tout de même pas à tramer des complots ! La preuve : aucune arrestation ! On ne vous arrête plus aujourd'hui, si vous écoutez un poste de radio étranger, comme tout le monde, si vous buvez du café acheté au marché noir, si vous faites des plaisanteries sur l'oreille vigilante de la nation ou si vous baisez votre voisine en secret. D'ailleurs, la véritable histoire de cette époque ne se trouve pas dans les lamentations de quelque Narcisse schizophrène ou de ses vaniteux admirateurs. Le papier qui résiste au temps doit être réservé aux Archives du temps. C'est là qu'on retrouvera l'odyssée populaire denotre époque, je le sais. Le petit peuple a un instinct sain, du bon sens, de la modestie, je le sais. Mais revenons aux commérages de dame Champignonnette. Les étudiants étrangers ne parlent pas de politique, prétend-elle. Ce qui les intéresse davantage, c'est l'amour, très accessible à ceux qui disposent de monnaie convertible, voire seulement de cigarettes, de produits de beauté, d'alcools étrangers. Certains semblent même obtenir leurs

examens de cette façon-là. Elle soutient qu'elle n'a jamais eu en main ni diffusé de cassettes porno venant des étudiants arabes avec lesquels elle est en contact. Qu'elle ignorait même l'existence de telles cassettes. Difficile à croire. Tout Bucarest est au courant des réseaux de ces foyers pour étudiants étrangers. Quant aux études séniles de son mari ? M'ame Champignonnette n'a eu qu'un geste las de sa patte dodue. C'est dire que ça ne compte pas. Des enfantillages, des manies, d'inoffensives manies. Peu à peu, elle s'est animée, elle m'a offert des cigarettes, du whisky, du chocolat. Elle avait un peu perdu la tête, je le sais. Et devinez ce qu'elle m'a chuchoté à la fin, la petite ? « Tu ne parleras à personne de notre conversation, jeune homme. » Voilà ce qu'elle murmurait. En guise d'adieu ! Vous imaginez ça ! Nos semblables ont encore de l'humour, je le sais. De l'humour, sans le savoir.

P.S.

Je l'ai convoquée de nouveau deux jours après. En terrain neutre, cette fois. Dans un de ces appartements de nos listes, où vous m'avez dit que, le matin, il n'y a personne et que la famille ne se doute de rien. Tout est si paisible, si banal, ça fait peur. Le laps de temps entre nos deux rencontres était trop bref et l'endroit, lui aussi, la désorientait. Si elle ne veut toujours pas parler des circoncis d'Allah, au moins que j'apprenne quelque chose des circoncis de chez nous. Que dit la Synagogue de l'appartement incendié, de l'agression de la locataire, de ses chiens et de ses chats fous ? Panique, pogrom, c'est ce qu'ils clament, les papillotés ? M'ame Saumure a failli en tomber raide. J'ai insisté. Quels sont les S.O.S. que ces commis voyageurs font parvenir à l'étranger ? Qu'ils sont en danger et qu'il faut venir les sauver ? Elle n'en sait rien, la pauvrette ! Elle ne voit personne ! La moutarde m'est

montée au nez ! Et Moïshe, Moïshe, je veux dire le camarade Gafton, son petit mari ? Et le locataire, le bisexuel professeur de langues, ce moulin à paroles, baptisé Vancea ? Il est quoi, au fait ? Et la voilà complètement déboussolée, elle en avait perdu la parole. J'ai passé la vitesse supérieure. Qu'on ne me dise pas que le docteur aussi… ce Marga serait-il aussi je ne sais quel Margoulis ou Maïmonide ? Combien y en a-t-il encore, combien donc ? Pourquoi roumaniser les noms, chère madame, pourquoi ? Pourquoi ces gens-là ne sortent-ils pas leur quéquette, pour qu'on puisse vraiment les repérer, ai-je demandé à la pâmée. Oh ! là, là ! camarade Toma, quel langage, camarade Toma ! Vous savez bien que, chez nous, la sexualité est tellement, tellement… Il n'est pas question de sexualité, madame, ne faites pas l'idiote. Les démangeaisons dans les pantalons et sous les jupes de la Patrie, on connaît, on sait comment ça échauffe, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Ce que je vous demande, c'est pourquoi ils se cachent. Parce que vous, vous êtes bien placée pour le savoir. Eh, camarade Toma, Marcel dit que l'assimilation… on ne les acceptait ni comme ça, ni autrement… mais maintenant, maintenant… Marcel dit, vous savez ce qu'il dit ? Eh bien, pensais-je, que dit-il cet imbécile de Marcel ? Marcel dit qu'aujourd'hui nous sommes tous devenus juifs, nous sommes tous oppri… Opprimés, c'est ce qu'elle voulait dire, la boiteuse, mais elle a mis la main sur sa bouche coupable. Bon, on n'est tout de même pas tous devenus juifs, comme le croit le camarade mari, ai-je aussitôt répliqué. Et même si on l'était, on ne serait pas des youpins. Ni des tziganes, ni de sales Hongrois. À ces mots, le soufflé est retombé, pouf ! Elle s'est complètement dégonflée, je le sais. Elle avait vu le Malin, elle était prête à s'évanouir. Elle ne pipait mot. Elle fixait ses chaussures usées et mouillées. Elle ne respirait même plus, je le sais. Qu'ils aient donc la trouille, s'ils n'ont pas de tête ! Un petit incendie, ça fait du bien.

Parce que les masses ont un instinct très sain, et du bon sens, je le sais.

Dominic n'était pas un patient du docteur Marga. Non, il ne l'était pas. Il aurait fallu se livrer à des examens intimes, auxquels ils ne semblaient disposés ni l'un ni l'autre. Le docteur Marga continuait sans doute à voir dans cet énergumène, à la cinquantaine bien sonnée, le timide adolescent d'autrefois, frère de son ancien ami Mircea Claudiu.

Les ennuis que connaissait le professeur Anatol Dominic Vancea Voinov lorsqu'il s'était présenté un beau matin au cabinet du docteur Marga, essayant de lui expliquer pourquoi on l'avait exclu de l'enseignement et quelles étaient les conséquences de son procès, avaient éveillé la compassion et la bienveillance du docteur. Il s'était montré plus enclin à sortir ce proscrit d'embarras, à lui faire quitter la province pour Bucarest, en lui trouvant un travail et une chambre, plutôt qu'à entamer des investigations et obtenir de lui des confessions détaillées ou à lui suggérer une thérapie pour ce qui n'était probablement pas une maladie.

Jamais il n'évoquait ces moments déplaisants. Mais le miséricordieux psychiatre avait bien sûr tout enregistré. Mère des blessés, crapule humaniste. Ces gens-là, professionnels de la déroute, n'ont pas besoin de longues phrases pour reconnaître leur client. Ils regardent par la fenêtre, admirent le paysage, allument leur pipe d'un air préoccupé et, paraît-il, saisissent, ce faisant, les subtilités des confessions. Attentifs à l'intonation, à l'ordre désordre des mots, observant du coin de l'œil le mouvement des mains, des sourcils, regardant si l'on est rasé négligemment ou si, par hasard, on a mis un foulard rouge de dandy.

Non, ***Herr Doktor*** ne rappelait ni le scandale de la mise à la porte de l'enseignement, ni que c'était grâce à cela, en fait, qu'ils avaient eu la surprise de se retrouver. Sans doute par crainte de se montrer indélicat. Pour ne pas laisser penser qu'il comptabilisait ses bonnes actions.

Pourtant, derrière le confessionnal, l'homme de métier guettait, enregistrait, associait. Il n'arrivait pas à se défaire de l'habitude

d'interpréter le dialogue le plus banal, routine policière du médecin. Il n'évoquait pas non plus cet accident du temps de l'adolescence, bien qu'il revît sans doute souvent, en pensée, la bicyclette du lycéen heurtant, soudain, une ombre informe, verdâtre, cette vieille rosse efflanquée, malédiction de la famille Vancea. Pas plus qu'il ne voulait songer aux circonstances de la mort de Marcu Vancea. Il ne demandait jamais quand comment où s'était éteinte Dida, ni ce que devenait son ancien condisciple Mircea Claudiu et sa glaciale Allemande en chaleur. Non, le docteur Marga, cœur d'or, Lacrima Christi, respectait la discrétion, comme l'exige le serment d'Hippocrate, ***dulcissime***. Un ***dulcissime frater***, ***señor*** Marga ! Servi en livrée par le pisseux Bazil, nourri par dame Jeny, avec ses messes pour les morts, ses chats et ses jeûnes en série, et distrait parfois, n'est-ce pas, par Tolia le bouffon. Prenons soin de la tenue, du ventre et de l'humeur de notre excellent docteur, âme délicate, estomac délicat et bourse délicate !…

Il n'avait posé des questions que sur Sonia, ce délicat. Quand il avait trouvé devant sa porte un monsieur désinvolte qui disait se nommer Vancea, et prétendait être le fils cadet de Marcu Vancea, le philosophe devenu autrefois marchand de vins, et de l'étrange Dida Voinov, il s'était enquis de Sonia, le docteur Marga. Uniquement cette fois-là, lors de la première visite. Savoir si elle s'était vraiment mariée avec ce prophète massif et batailleur. Le silence de Dominic l'avait confirmé. Donc, avec ce Matus… on aurait dit que le docteur était, en réalité, au courant de tout. De la vie sous la tente dans le désert, où Sonia avait donné naissance à sa première fille, et où Matus avait été blessé par un éclat d'obus. Ah oui ! ils ont joué aux colonisateurs, avait grommelé le docteur, en évitant le regard inquisiteur de son hôte. Oui, oui, j'ai entendu dire qu'ils vivaient comme de véritables pionniers, sous la tente, exposés à l'extrême chaleur, au vent et aux balles… et il avait souri, ce délicat. Elle doit encore être bien belle, si ça se trouve, avait-il murmuré. Parce qu'à l'époque elle nous en a fait voir de toutes les couleurs, à nous tous, avait-il ajouté, au moment précis où l'adolescent quinquagénaire s'apprêtait à lui demander des nouvelles d'Octavian Cuşa Octavian le

Cucul… Marga avait pressenti le danger. Si bien que prenant le professeur par les épaules, il l'avait invité à entrer, l'avait assailli de questions sur le scandale de l'école, le procès et l'exclusion du corps enseignant. Mais il n'était pas revenu sur le procès moral et politique, il l'évitait soigneusement. Non à titre de médecin, non. À titre d'ami, voyez-vous ça, d'ami !

Et c'est encore à titre d'ami qu'il voulait maintenant lui refourguer Irina ! Non à titre de médecin, à titre d'ami maquereau, voyez-vous ça !

Il ne cessait de lui parler d'Irina ces derniers temps. Qu'attendait-il, quel miracle attendait-il, cet humaniste, qu'espérait ***Lieber Freund*** Freud ? Apprendre quoi ? Pourquoi il ne voulait plus d'Irina ou pourquoi il ne voulait plus vouloir ? Ou quoi d'autre ? Chacun d'entre nous se sent le même, celui de jadis, celui de toujours tout en sachant qu'il ne l'est plus… nous sommes forcés d'accepter l'étranger en nous… étranger à notre propre corps, à notre cœur vieilli et notre esprit embrumé ? Horreur de son propre corps ? Oui, l'astucieux Marga serait capable de poser une question astucieuse de ce genre. Cette timidité secrète que nous avions, adolescents, et que nous retrouvons en nous au contact des adolescents, ***Herr Doktor*** ?

Une potentialité, docteur, un frémissement. Une camaraderie illicite qui crée ses propres cruautés, mais ne perd pas son harmonie incertaine, comme une ivresse musicale d'avril, quand les drogues du printemps injectent du feu dans notre sang fatigué. Encore jeunes, oui ! Comme si nous ne savions rien de la vieille sorcière décharnée que le sort nous fera heurter, comme si nous étions encore capables de tenir fermement le guidon. Mensonge promesse illusion, ce que les mélodrames appellent la fougue de la jeunesse, affrontant le soleil et la lune, comme si, comme si… ce monstre d'Orest n'existait plus, ni le bordel TRANZIT, ni les masques de la sombre mémoire. On s'en fiche, docteur : on crache superbement sur toutes vos règles et vos routines ! La souffrance exulte, bien plus simple et plus compliquée que dans vos traités de thérapie, ou dans votre âme vaccinée, ***frater***

Horace. Magie de l'illicite, dans ce monde de nains, étouffé par les chasseurs à l'affût ? C'est plus simple et plus compliqué, c'est tout.

Le moment était enfin venu. Dominic avait brusquement décidé d'avoir une vraie conversation avec l'ami de son père et de son frère, qui prétendait être aussi le sien. Il allait se présenter, impatient, déterminé, à la porte du cabinet de mystification.

Anatol Dominic Vancea Voinov n'avait plus la patience d'attendre le soir, pour voir le conseiller Marga chez lui. Il irait à l'hôpital, à la consultation populaire où l'Histoire écrit chaque jour ses sarcastiques rapports. Il fera, enfin, la lumière sur les parenthèses. L'accident, l'hospitalisation de la vieille femme heurtée par le lycéen à bicyclette, la mort de Marcu Vancea, l'Association des sourds-muets exemplaires, Cuşa, l'homme nouveau, le Fantôme du Photographe Octavian Cuşa la Praline. Le scandale moral du professeur Vancea Voinov, les collègues policiers du réceptionniste Vancea Voinov. Le bouffon Vancea Voinov et Veturia et Marcel, les voisins de l'erratique Vancea Voinov. Tout, tout, jusqu'à ce que le docteur donne enfin la recette de la survie dans la fourmilière qui grouille, gémit, dévore son prochain, espionne son prochain, enterre son prochain, et se multiplie, ne cesse de se multiplier, multipliant ses sournois réflexes de survie. Oui, il était prêt, il avait pris sa décision. Vite, vite, sus au cabinet, à l'hôpital.

– Il s'est passé quelque chose ? Que s'est-il passé ?

– Eh bien… rien.

– C'est-à-dire ?

Le docteur va retirer ses lunettes, se passer la main sur le front, sur les yeux. Il va ouvrir son œil droit qui y voit, ouvrir son œil gauche en verre. Fatigué, trop fatigué, il chaussera de nouveau ses lunettes, se passera de nouveau la main sur le front. Il fera signe à son assistante, la policière Ortansa Teodosiu, l'épouse de Gică, le Chef, de quitter la pièce.

– Tu veux peut-être te faire hospitaliser ? Un certificat, une ordonnance…

– Peuh ! Un certificat ! Un certificat, je vous demande un peu ! Non, je suis juste passé comme ça. Saluer le Printemps, en son siège le plus beau, la Maison de fous !

Dominic va poser ses belles mains sur la table, à côté des mains dodues, aux ongles manucurés, du docteur Marga. Les préparatifs… flop ! On arrive ici, pensant se confesser ! L'envie vous en passe, à peine le seuil franchi. Et pourtant, il était bien déterminé en venant… c'est ainsi, on n'y peut rien, on n'a plus qu'à lever les mains, paumes en l'air, pour contempler longuement les lignes du destin.

– Je suis venu comme ça, juste pour voir vos sourcils. Pour découvrir le signe invisible, la marque. Cette cicatrice invisible, à l'extrémité des sourcils…

Le docteur ne relèvera pas cette provocation, une fois de plus, il ne comprendra pas de quoi il s'agit. Une plaisanterie, une plaisanterie idiote, une nouvelle lubie de cet hurluberlu. Il se contentera, intimidé, de cacher ses mains dodues sous la table, ou dans les poches de sa blouse.

– Moi, j'ai rêvé d'une lettre.

– Quelle lettre ?

– La lettre du vieux garçon. Du petit chéri. Du petit muet, vous savez bien. C'est lui qui a dû l'écrire, c'est sûrement lui… Cucul Cupidon Incube et Succube, ou je ne sais quoi. Octavian, le fantôme Octavian. Par curiosité, à la lumière d'un réverbère, je l'ai ouverte. Expéditeur inconnu. Mais, c'était la lettre de ce vieux garçon, je le jure. Le destinataire : papa. Qui, par la suite… vous savez bien.

Le docteur aura un sourire las. Il sortirait bien un mouchoir, il y renoncera, dira qu'il est fatigué… il renoncerait bien aussi à en dire plus, mais n'aurait pas le moyen d'éviter le sujet, connaissant l'insistance de l'énergumène. Ils se regarderont longuement dans les yeux, cherchant une solution. La solution : accepter de discutailler, supporter la pitrerie jusqu'au bout.

– Il faut qu'on retrouve le vieux garçon mort ou vif. C'est ce que veut le seigneur de Buenos Aires. Ce qu'il veut ! Des crimes, des coupables, la vengeance ! Tout, tout, tout, le spectacle dans sa totalité ! Et moi, je vais même plus loin et je dis : j'ai peur. J'ai peur de la vérité… j'ai peur de la trahison autant que de la vérité et vice versa.

– Quelle vérité ?

– Celle que je subodore depuis longtemps et tout le temps…

– Je ne comprends pas.

– Eh, très cher, si on jouait cartes sur table ?

– Vas-y mon vieux, on va voir ça. Eh bien ?

– Eh bien ?

– Quelle lettre, quel vieux garçon ?

– Le spécialiste des chichis. Le chinihiliste. Le vieux garçon. Le petit chéri. Le bafouilleur. Il était amoureux fou. Il sentait qu'il allait la perdre. Parce qu'il y avait l'autre, là, qui était arrivé, le missionnaire, qui l'a emmenée par la suite… Et alors, paf ! dernier essai ! Un faux ! Admirable faussaire ! Il ne s'est pas contenté de copier leurs slogans, il a aussi imité leur écriture d'analphabètes. Tous ces slogans verts et véreux autour de la croix gammée. Un beau courage, y a pas à dire ! Anonyme, oui, nous signons tous. Il a signé de façon illisible et a mis en haut cette tête en trois parties.

– Quelle tête, quelles trois parties ?

– L'emblème tricéphale. La croix ne lui suffisait pas, il lui fallait aussi l'emblème tricéphale. C'est ça qui l'a trahi… Mais papa ne l'a dit à personne. Il avait peur, tout s'assombrissait trop autour de nous… Oui, sous un calme apparent. On aurait pu croire à une accalmie, un début d'espoir, juste de quoi faire baisser la garde. C'est cela que papa craignait, ce calme apparent. Sous les masques, c'est l'ancien, le sempiternel danger qui guettait, vous savez bien… Là où il n'y a pas de morale, la corruption elle-même ne sert à rien. Une société sans principes clame qu'elle en a, juste au moment où elle vous coupe la

tête. Le danger pouvait venir de n'importe où. Quand la folie s'installe, même la corruption ne peut plus rien, pas la peine que papa joue au marchand de vins. C'est là-dessus qu'il se basait, le philosophe. Sur les faiblesses, les vices et la corruption. L'amoureux bafouilleur et vindicatif était le seul à avoir entendu papa parler de Macrobe, de Giordano, de l'emblème tricéphale. Mon philosophe de père adorait ces trucs-là… vous le savez bien, tout de même, vous le savez.

– Arrête, tu plaisantes.

– Je regrette, nous rêvons, nous ne plaisantons pas. Vous me prenez pour un môme ?

– Assez, assez, assez ! Tu veux me dire quelque chose ? Dis-le, dis-le donc. Tu veux vraiment me dire quelque chose, Tolia ? J'ai l'impression que… sinon, je vais y aller, il est tard.

Le docteur va rectifier sa tenue, remonter ses lunettes.

– Je ne sais pas ce que tu veux, Tolia, mais moi je m'en vais, je rentre chez moi. Je m'en vais… Tu es dans un mauvais jour, Tolia. C'est bien ça ton défaut, être toujours dans un mauvais jour. Tu insistes, tu insistes, c'est ton défaut, crois-moi, les mauvais jours.

– Le petit chéri ! Capable d'aborder n'importe quel sujet ? Mais oui, le petit chéri le pouvait, figurez-vous ! Le soir en question, papa avait reçu la lettre et compris le danger. Vous avez connu ma famille. Cette lettre de menaces, j'étais le seul à en connaître l'existence. Rien que moi et papa, vous comprenez ? C'est vraisemblable, non ? Vous reconnaissez que c'est vraisemblable, très cher ? Allez, dites que vous le reconnaissez. Si vous m'aimez, si vous tenez à moi, Don Bedaine, reconnaissez-le. Disons que le texte ou la signature était surmonté d'un emblème. Sur l'enveloppe, le même emblème.

– Et qu'est-ce que ça veut dire, où veux-tu en venir ? Tu délires, ces propos n'ont aucun sens…

Trop tard. En vain le docteur regretterait-il ses paroles, inutile qu'il revienne de la porte pour calmer l'énergumène. Don Tolia

n’aura plus aucune envie de parler, plus aucune, c’est tout !… il est las. Au moment où nous allions, peut-être, trouver le camarade Octavian, le photographe exemplaire de l’Association Exemplaire, au moment où nous allions, enfin, mettre à l’épreuve la bonté du bon docteur, lui dire de ne pas se donner tant de mal pour glisser dans notre lit la revigorante Irina, afin d’essayer de nous raccommoder, de nous faire ressembler à tout le monde… juste au moment où nous pouvions aussi proposer une hypothèse originale à propos d’un passé pas encore révolu… voilà que la batterie est à plat. Voilà, il a tout simplement perdu l’envie d’étonner le docteur ! C’est fini, il n’y a rien à faire !

Regard dans le vide, membres mous, la batterie est à plat. Voilà le hic ! Nous avons de mauvais jours, c’est comme ça !

Regard dans le vide, batterie à plat, envolée l’envie de bouffonneries et de pirouettes. Voici venir l’heure entre chien et loup, l’heure grise de l’agression imminente. De toutes parts, la nuit avançait avec son armée de lépreux invisibles. Bientôt, il sentirait ce frisson épileptique, il serait encerclé, sans issue. Les murs se remettraient à gémir, affolés, ébranlés par les flèches d’un ciel empoisonné, le toit allait de nouveau danser, tressautant sous le bombardement nocturne, les fenêtres vibreraient, ivres de terreur.

Traumatisme tellurique, un tremblement de terre, comme celui d’il y a trois ans, en cette nuit limpide de printemps quand, soudain, la croûte terrestre avait commencé à craquer et à projeter en l’air le fardeau de sa fange pestilentielle. C’était hier, il y a trois ans, trois cents ans, ou trois nuits, ou jamais, comme maintenant. Un soir frais et serein. Fraîcheur et paix. Tolia était allé à la fenêtre et regardait la rue. Une rue déserte, propre, où marchait à pas lents un jeune homme boiteux, derrière un lévrier afghan à longs poils. Un chien solennel, aristocratique, doré. La rue silencieuse, paisible, un chien totalement ailleurs, un jeune homme boiteux vêtu d’une pèlerine en gros lainage noir qui lui descendait jusqu’aux chevilles.

Il s'était retourné vers l'intérieur de la pièce pour revoir la bibliothèque. Un mur très haut, couvert de rayonnages pleins de livres. Le vieil avocat, ancien ami du philosophe marchand de vins Marcu Vancea, lui avait demandé de passer voir sa bibliothèque. Veuf depuis peu, ce retraité voulait vendre ses livres. Il avait pensé à Tolia, se souvenant de l'adolescent avide de lecture, dont il avait été l'avocat, lors de ce malheureux procès, après l'accident de bicyclette.

La bibliothèque était vraiment impressionnante. Des livres anciens, de précieuses reliures de cuir, toute une série de classiques français, mais aussi de célèbres ouvrages allemands, anglais, et même la première édition de la Bible en slavon. C'était un miracle que cette bibliothèque n'ait pas été confisquée pendant les années d'hystérie stalinienne, quand cela aurait pu valoir de gros ennuis. Tolia avait conseillé à ce bibliophile de s'adresser à Marga. Peut-être amateur de choses rares et un intermédiaire éventuel auprès de la caste des médecins, où se trouvaient encore des gens fortunés et même, qui sait, avec quelques faiblesses pour la culture. L'avocat avait eu un geste d'agacement en entendant ce nom. Il connaissait Marga, ils avaient longtemps été partenaires au poker. Non, il n'avait pas aimé le jeu prudent du médecin borgne. « Un seul œil pour tant de livres, tu imagines ça ? », grommela le vieil homme, revigoré par sa malignité. « Deux jeunes yeux ne suffiraient pas pour explorer une telle merveille ! »

Tolia n'avait pas cédé, il insistait, disant que Marga représentait une véritable chance, sinon pour acheter lui-même, du moins pour trouver un acquéreur.

Mais le vieux se souvint soudain des cachets qu'il devait prendre chaque soir et se précipita à la cuisine pour faire du thé. « Je vais t'en faire à toi aussi. C'est un thé spécial. Un thé indien, formidable. Très, très particulier. Il fait merveille. Des merveilles parfois inconfortables, crois-moi », marmonna le bibliophile en se rendant à la cuisine.

Tolia attendait qu'il revienne, il contemplait ce mur si haut, celui des maisons de l'entre-deux-guerres, avec ses moulures dorées,

exotiques. Il se tourna de nouveau vers la fenêtre. Le couple s'éloignait très lentement. Le chien, digne, avec son museau étroit, ses longs poils flottant comme une chevelure de savant, dans la brise de la nuit printanière. Deux pas derrière lui, son compagnon en pèlerine noire boitait en cadence.

L'image se brisa brusquement. La fenêtre vibrait, un coup de canon avait touché les murs, tout s'était mis à trembler. Tolia fit un bond de côté, vers le seuil de la pièce, patatras ! le plateau avec les tasses par terre dans la cuisine et bououm, le mur couvert de livres démoli en une seconde, une explosion, tout près, il était sauf comme par miracle, bououmm, un pas, une seconde, les fenêtres tintaient, les murs la table la chaise le téléviseur vacillaient.

Le vieux était déjà là, pâle, tremblant, ses bras maigres le tirant convulsivement par la manche, « un tremblement de terre, un tremblement de terre ». Ils étaient déjà dans l'encadrement de la porte d'entrée qui oscillait avec les murs le plancher les fenêtres les gens, oui, tous sortis sur le seuil, on entendait des clameurs, des cris, des pleurs, la charpente craquait, ils s'agrippaient aux montants de la porte, ballottés d'un côté à l'autre, « c'est comme en 40, un tremblement de terre », balbutiait le vieux et ils étaient par terre et ça n'en finissait pas. « Sous le linteau, il faut rester sous le linteau de la porte », le petit vieux s'accrochait à la porte, crac crac craquaient les poutres les planchers les piliers, l'oscillation n'en finissait pas, un coup d'un côté, un coup de l'autre, la charpente craquait, prête toute prête à s'effondrer, lugubre durée, ils étaient renvoyés à grands coups d'un côté, de l'autre, vertige, balancier balancier, ça n'en finissait pas, longues longues lugubres minutes funèbres qui n'en finissaient pas. Toujours pas, ce n'était pas encore fini, non, pas encore, et puis soudain, ça y est, apparemment ça cessait, « vite, vite, l'escalier », répétait le vieux, « attends, je prends mon manteau, je prends mon manteau », ils prirent leurs manteaux et ils descendirent à toute allure les marches pleines de gravats, de briques et de vêtements, la rue, le salut, le saut, les marches, la rue oui, ils étaient dans la rue, grâce, grâce au Très-Haut, grâce à Lui qui nous a sauvés.

Vêtements chiffonnés, visages livides, l'alerte, la rue pleine de sinistrés battant la semelle de froid et de nervosité, décombres, brouhaha et agitation, des files et des files de corps, le bourdonnement des voix impatientes, tout le monde se dépêchait, se dépêchait sans savoir où aller, une sorte d'évasion collective, comme si ce désastre signifiait une libération, impossible de revenir dans ces cages détruites, ils étaient forcés de se retrouver, enfin, puisqu'ils étaient sans abri, privés de la protection et de l'enclos des murs, nomades et libres dans l'inconnu de la nuit, rends-nous à nous-mêmes.

« C'est là qu'habitait cette petite poétesse énergique », dit le vieux en montrant du doigt un grand immeuble démoli. « Son père et moi étions collègues au barreau. Et regarde, ici, il y avait une parfumerie. Disparue, réduite en poussière. »

Ils étaient partis de Saint-Jean-Nouveau, ils étaient arrivés à l'Université, pris dans les vagues des gens qui submergeaient les trottoirs, sous les rafales de poussière que le vent soulevait des cratères des immeubles effondrés.

Au niveau de l'hôtel Ambassador, le retraité s'arrêta. « Non, ça n'a pas de sens, je n'en peux plus. Cette hystérie collective, ça ne me va pas. » C'était vrai, la foule bouillonnait, gestes, voix, accélération et expansion, ville assiégée, dévastée, insurrection des habitants expulsés de leurs abris. « Non, ça n'a pas de sens, ça me fait mal. Je préfère aller voir ma sœur à Drumul Taberei, en banlieue, c'est là qu'elle habite. » Tolia essayait de l'en dissuader : il était tard, les bus ne circulaient pas, les voleurs envahissaient la ville en de telles circonstances. Le vieux ne cédait pas, résolu à voir ce qui était arrivé à sa sœur, des immeubles de ce genre, des constructions de type socialiste dans ces nouveaux quartiers, avaient dû tous s'écrouler. « Terrible, ce tremblement de terre, crois-moi. Pire que celui de 1940. Il a duré bien plus longtemps, crois-moi. C'est terrible, mon cher, terrible. » C'est ainsi que Tolia accompagna à Drumul Taberei celui qui l'avait défendu lors du procès de son adolescence.

Un long trajet, environ une heure et demie, par des rues inconnues, envahies d'une foule bigarrée et volubile, au comble de l'excitation. S'éloigner du centre n'y changeait rien. Une sorte de somnambulisme explosif étreignait les pauvres habitants arrachés à leurs cellules endommagées, traumatisés par l'imprévu et la mort. L'Autorité, elle aussi, avait brusquement disparu. Les gens se réjouissaient, plus personne pour leur dire ce qu'ils devaient faire, mais ils étaient aussi abasourdis, comme des orphelins, incapables de retrouver le sens de l'instant, le seul réel, ce présent qui venait de renaître, galvanisé, affamé, il fallait s'en saisir rapidement et ils ne savaient comment, avec leurs griffes la bouche les yeux l'esprit, mordre dedans saliver dévorer avaler digérer éliminer, au diable ! c'est tout, un instant, un tremblement de terre, il ne fallait pas perdre une seconde, parce qu'ils allaient bientôt revenir, les trafiquants et les douaniers.

« Tu entends, tu entends ce qu'il disent », murmura, revigoré, le bibliophile. « On n'en a pas encore parlé ! À la radio, je veux dire ! On n'a pas diffusé d'informations sur le tremblement de terre. Tu vois, tout le monde ressent l'absence de l'Autorité. Qui leur dise que c'est vraiment arrivé, ce qu'ils ont à faire et comment. » Le vieil avocat d'autrefois avait l'air calme et détaché. Il remontait seulement, de temps en temps, sur son nez, ses lunettes à monture dorée et enfonçait son bonnet noir sur sa tête, une sorte de chaussette de laine au bout pointu.

Il était essoufflé et voûté, c'est vrai, mais il tenait le coup, durant ce long trajet, sans rien perdre de sa vivacité, malgré le choc. « Cela fait deux heures, figure-toi, et ils n'osent toujours pas admettre publiquement qu'il s'est passé quelque chose échappant à leur pouvoir. Quelque chose d'inévitable, d'imprévisible, qui défie l'Autorité omnisciente et toute-puissante. Les surprises de notre mère Nature ! Elle existe encore, sous forme de surprises, figure-toi. Pauvres fonctionnaires, ils sont choqués, crois-moi. Choqués, abandonnés, paralysés. »

Il était dans un drôle d'état, ça se voyait : il éternuait. Toutes les cinq minutes, il enfonçait profondément la tête dans le col de fourrure de son manteau de grand bourgeois, vieux et mité. Il sortait de la poche sous le revers un mouchoir blanc grand comme une serviette, qu'il repliait soigneusement ensuite, pour le remettre à sa place, bien que, de toute évidence, il en eût besoin aussitôt après. « Et le comble, c'est que leur Chef est justement absent, parti en Afrique. Et crois-moi, les serviteurs ne savent pas comment diffuser l'information. Ni comment la lui transmettre, à Lui. Une mauvaise nouvelle, évidemment, ça ne va pas lui plaire. Ils en tremblent, les pauvres », disait le vieil homme, d'une voix étouffée par le tissu.

« C'est le moment propice. La grande chance de la conspiration. La trahison. Le moment pour les sous-fifres de prendre le volant, un moment idéal, crois-moi. Mais ils ne le feront pas. Ils ont été spécialement sélectionnés, dressés », poursuivait le vieil avocat, en grasseyant, avec une désinvolture juvénile, très « entre-deux-guerres ». « Dès demain : nouvelle stratégie. Le Chef revient. Visite à l'hôpital X ou Y, précieuses indications, meetings, dialogues avec les rescapés. La sollicitude paternelle d'un père de la nation, tu n'as qu'à bien te tenir. Dès demain, la machine se remet en route. »

Les voilà devant l'immeuble qu'ils cherchaient, nullement écroulé, voyez-vous ça ! il avait même l'air assez solide. Ils gravirent l'escalier obscur, trébuchant sur des tas de gravats et de ferraille. De temps en temps, Tolia craquait une allumette, des voix s'élevaient de tous les appartements, les gens ne s'étaient pas couchés, épouvantés par ce qui venait de se passer. Il arrivèrent finalement au dixième et dernier étage, c'est là que perchait la pianiste.

Un petit appartement élégant. Six ou sept personnes priaient autour d'un cierge. Recueillement absolu, pendant que la radio diffusait en français les nouvelles du tremblement de terre à Bucarest. Non, la radio nationale n'avait pas encore donné l'information, mais l'étranger confirmait, que oui, ce qu'ils avaient tous vécu quelques heures plus tôt s'était réellement passé, les

sismographes avaient enregistré un degré élevé sur l'échelle de Richter.

Tolia était resté sur le seuil, refusant de se joindre à eux, malgré l'invitation murmurée de la pianiste, une figurine de porcelaine nommée Paulina. « Vous savez, on dit qu'il y aura encore des répliques, des secousses moins intenses, il vaudrait mieux que nous restions ensemble. » Oui, il ressentait lui-même ce frisson, une sorte d'étrange transmission du danger qui flottait dans l'air, une migraine obsédante avait envahi sa tête et son corps, profondément pénétré par la trépidation cosmique, cette toux traumatique de la Terre malade, ébranlant les murailles de Chine des petits refuges illusoires. Du seuil, il contemplait ce groupe de retraités, croyant revoir ses parents, ses oncles et tantes, disparus depuis longtemps.

Il n'avait pourtant pas trop envie de rester seul. En réalité, il tremblait, le tremblement des murs et de la terre s'était glissé dans ses entrailles, mais non, il n'était pas tenté de se joindre à ces vieillards implorant la miséricorde divine et il ne voulait pas non plus rester sous un toit, quel qu'il soit, il préférait aller vagabonder dans le désert nocturne de la ville. Concentrés, à la fois sur eux-mêmes et sur la voix du speaker lointain, ils ne le remarqueraient sans doute pas lorsqu'il fermerait tout doucement la porte derrière lui.

De la main droite, il se cramponna à la rampe. L'épaisse semelle de sa chaussure sur la première marche. Une marche intacte, oui, comme en montant. Il chercha les allumettes qu'il avait toujours sur lui, le feu ancestral, le salut. La première ne s'alluma pas, bien entendu, il en craqua deux autres, réussit. À la lueur de la petite flamme de phosphore, il examina la cage d'escalier, oui, tout allait bien, comme à la montée. Il tâtonna, sans allumer d'autre allumette, un pas, encore un, une marche après l'autre. Silence, les voix s'étaient assourdies, comme un vague bruit de fond de temps à autre. 9^{e} étage, 8^{e}, 7^{e}, 5^{e}.

Au cinquième, quelqu'un aurait-il ouvert une porte ? Ténèbres épaisses, pourtant il avait senti quelque chose, une porte avait été ouverte. Il s'arrêta. « Il y a quelqu'un dans l'escalier ? », demanda

une femme. « Oui, je suis en train de descendre. » Pause, obscurité magnétique. La voix. Profonde, lente. « Vous n'auriez pas une allumette par hasard ? » Impénétrable, cette obscurité. Ses doigts serraient la rampe froide. La voix s'était tue. Profonde, jeune, sonore, un jaillissement brûlant. « Si, j'en ai. » répondit-il. « L'appartement de droite. Le premier près de l'escalier. À droite. » Une voix profonde, adoucissant l'obscurité. Un pas en arrière. L'allumette ne s'alluma pas. La suivante. Il tourna la petite flamme vers la première porte, à droite, à hauteur des yeux. Il l'aperçut : un ovale très blanc, de très grands yeux, des yeux d'étang, et les cheveux, les cheveux roux, courts, raides et roux. Un peignoir épais comme un peignoir de bain, et une épaule très blanche. L'allumette s'était éteinte, mais il était déjà sur le seuil. La main le toucha, les doigts s'enroulèrent sur les siens. Il fut tiré à l'intérieur. « Il y a des courants d'air dans l'escalier, les allumettes s'éteignent. » Oui, il y avait des courants d'air dans l'escalier, impossible de préserver la flamme.

La voix sonore, profonde, les doigts fins, secs, puissants, les cheveux courts, raides, roux, ardents. Il voulut craquer une autre allumette. « Non, non, pas ici, je vais chercher une bougie. » et elle le tirait derrière elle, dans le vestibule exigu, vers la chambre. Elle était passée dans une autre pièce pour chercher des bougies. « Non, non, je n'en trouve pas. Craque une autre allumette, s'il te plaît. » L'allumette s'éteignit, à peine allumée. Une autre, la minuscule flamme découpa une zone de clair-obscur. Ils se regardèrent. On aurait dit qu'ils souriaient. Pâles, frissonnants. Oui, elle était élancée, mince. Son peignoir blanc avait glissé en ondoyant sur ses jambes en bas noirs. Cet ovale pâle, allongé, ces si grands yeux, et cette coupe de garçon. L'allumette s'était éteinte, lui brûlant les doigts. Il voulut en allumer une autre, mais la main fraîche et lisse de la jeune femme couvrit la sienne. Leurs doigts s'entrelacèrent, étroitement serrés, puis se dénouèrent. Tout s'envola, le foulard, la ceinture, le manteau, le pull-over, la chemise. Les lèvres collées aux siennes immobiles, sans un baiser. Douces, vibrantes. Le souffle jeune, court, les mamelons durcis. Des seins frais, satinés, et une langue longue, puissante, impatiente.

Ses mains le palpaient, fébriles, son corps tremblait. Voix calme, corps affolé. Les doigts pressés glissaient sur les épaules de l'étranger, sur sa poitrine, ses hanches, plus bas encore. Grande, jeune, nue, collée au corps étranger. Frémissante, frissonnante, elle demandait un accord, une alliance. Un bref tressaillement, elle avait atteint le fragile sarment ratatiné, elle l'enveloppa au creux de sa main. C'est alors seulement qu'elle embrassa, avec violence mais sans passion, la bouche de l'homme, dans une sorte de pacte de l'urgence. Elle tenait le python dans sa main, comme dans un tube de réanimation. Serré, serré, et elle, toute tendue. « Tudor, Tudor », se lamentait-elle. Ce murmure juvénile semblait avoir aspiré tout l'air de la chambre. On n'entendait plus rien, ni palpitation, ni mouvement, seulement la respiration du prisonnier. Les doigts doux, veloutés, se livraient à un rituel d'une grande délicatesse. « Tudor, Tudor », répétait la voix caressante de l'inconnue. « Tudor », répétait-elle pour animer le sarment. Le serpent se raidissait, toujours plus torride, dans sa paume fluide, magnétique. Ressuscité, puissant, sous les incantations de la vestale. « Tudor, Tudor », rythmait-elle, en transe. À genoux maintenant, comme pour une prière. « Tudor, Tudor », les lèvres collées à la tête d'obsidienne. Un totem en expansion, et le nom de l'absent qu'il devait remplacer. L'étranger devait le remplacer. Un remplaçant, bien sûr, dans ce monde de doublures, c'est tout ce que Tolia pouvait être, s'identifiant parfaitement au nom, au rôle et à la mémoire de celui qu'il devait mimer, ainsi que l'exigeait cet univers souterrain des masques et des doublures.

Tolia était à genoux, lui aussi, leurs doigts s'enlacèrent de nouveau et se délièrent. Obscurité muette, figée, solide, sans vibration ni tressaillement, un caveau. La frénésie versait en eux des alcools vertigineux, accélérant la respiration et les mouvements. Froid et chaleur tout à la fois. La femme se laissa glisser sur le dos, mais elle lui tenait fermement le bras, le tenait serré et guidait sa main dans la broussaille rêche, sur la fleur en feu. Les pétales s'étaient ouverts pour l'accueillir.

« Comment s'appelle-t-elle, comment s'appelle-t-elle ? », murmurait l'obscurité. « Comment s'appelle-t-elle. Ta porte, à toi… La bouche noire. » La porte. La fleur cannibale… « Comment s'appelle-t-elle ? Comment s'appelle la tienne ? », demandait, en transe, la femme de Tudor. L'attente lui faisait mal, l'accalmie, le serpent des ténèbres lui faisait mal, mais il devait livrer le mot de passe pour qu'on l'autorise à entrer. « Irina », murmura l'égaré, vaincu, dans un souffle à peine perceptible, pour qu'on ne l'entende pas prononcer. Les murs se mirent à vibrer, et le plancher, le plancher aussi, et les fenêtres semblaient tinter. Les murs et le sol et le plafond, dans une lente vibration, lente, à peine sensible.

« Irina », répéta la prêtresse en l'accueillant. « Irina », gémit-elle, « c'est mon nom, je m'appelle comme ça », dit-elle dans un murmure de somnambule, heureuse, détendue, comme libérée tout à coup. « Irina ! Ô mon Dieu… je m'appelle comme ça », gémissait Irina, en qui Tudor pompait, hystérique, la lave de la nuit incendiée. La charpente était secouée, tremblait, tremblement de terre, cratère, odeurs, microbes, le magma palpitait, blessé, ravagé, Irina l'arrêta, « non, non, pas maintenant », et l'étranger était de nouveau entre ses mains et ses lèvres de magicienne, bercé, calmé, renaissant dans les mains fraîches et salées, entre les lèvres marines. Ses longues jambes tremblaient sur le plafond qui tremblait, comme les murs, les fenêtres et le plancher. « Oh ! Irina ! », expiait expirait enfin l'orphelin. « Irina, Irina », se confessait, racheté, le clown, le masque baigné de larmes sur ses seins électrisés, la tête vaincue sur son ventre cosmique, pour saisir l'écho, la confirmation, et plus bas, pour coller ses lèvres menteuses contre la fleur cannibale, ultime geste de gratitude.

Guéri, il mourut, s'endormit de son dernier sommeil. L'avion penchait à gauche, les sièges vibrèrent. Un frisson de panique parcourut le ventre métallique, l'hôtesse était devant lui, s'apprêtant à le servir, nue sous sa longue robe de voile. Le plateau d'argent dans ses mains tremblait, comme la carcasse de l'avion. Elle s'était, tout de même, penchée vers lui, lui avait tendu ses seins d'albâtre, avec leur bouton incandescent. Ses grands, grands yeux vides, n'exprimaient

rien, rien, mais ses lèvres frémissaient sur ses dents menues, pointues. Elle chuchotait quelque chose. « Ici », chuchotait-elle. « C'est permis, ici c'est permis », chuchotait la nymphe. « Ici, en l'air, nous pouvons. On ne peut plus nous l'interdire. Ici. Ici, dans les airs », mur mur murmurait la strip-teaseuse, ron ron ronronnait l'avion, contracté, bousculé, mais le chuchotement persistait. « N'aie pas peur. Nous sommes très haut dans les airs. Ici, ici on peut », et Tolia sentit de nouveau les lèvres d'Irina sur ses lèvres, elles le mordillaient, le mordillaient, mur mur murmurant, le consumant. On aurait dit qu'une bougie brûlait quelque part, la chambre flottait dans la palpitation de la flamme.

Un vague rai de lumière. Il vit la femme, ses cheveux courts, roux, sur le tapis, à ses côtés, les lèvres collées aux siennes. Nue, blanche, longue, mince, un visage étroit et pâle, de grands yeux verts et des lèvres douces, mur-mur, collées à ses lèvres mur-mur, murmurant : pardonne-moi. Elle tendait ses seins d'albâtre, le droit, le gauche, pour qu'il les reconnaisse, les embrasse. Superbes fruits, délicats, pâles, bleutés, fermes, juteux, à la longue tétine amère.

« Pardonne-moi, Dominic. » Elle avait collé sa bouche contre le lobe allongé de son oreille. « Oui, j'ai jeté un coup d'œil dans ton portefeuille. Pour connaître ton nom. Pardonne-moi, Dominic », et elle recommença le rituel, pour le réveiller. Mais il était apathique, vidé, le fragile Dominic, pas du tout pressé d'assumer son nom, n'ayant aucune envie de remplacer le remplaçant, de jouer le second acte, en se représentant lui-même, l'absent ne voulait pas se réveiller pour être lui, les vibrations de la ventouse ne le réveilleront pas, non, la névrose de la terre, des murs et de la lune somnambule ne l'obligera pas à redevenir lui-même, livré au néant. Oui, il repensait à Irina avec nostalgie, pourquoi ne pas le reconnaître. Ils auraient pu former un couple, peut-être. Une fratrie pouvant, sait-on jamais ? résister à la force de dissolution qui les avait toujours brisés.

Maintenant, maintenant au moins, en cette nuit de cataclysme, quand la baraque du purgatoire avait été si sérieusement secouée, quand le danger ressemblait si bien à une libération, il aurait dû la

trouver, ils auraient dû se retrouver, après tant de détours, se reconnaître enfin comme un couple. « Irina et Dominic, Irina et Dominic », telle était l'incantation de la prêtresse. Sa bouche, un brasier, sur une torche de braise. Lentement lentement, la contagion, la vibration montait, tremblement, tremblement de terre, les fenêtres vibraient comme les murs ivres et le plancher. La bouche pleine de salive, de bactéries et d'aphrodisiaques balbutiant des malédictions ineffables. Il s'était retrouvé de nouveau dans la vulve du volcan, entre les pétales voraces, humides, brûlants, dans l'Afrique maternelle, incestueuse.

Douloureuse, la nostalgie de la ***sorella*** captive. La jungle obscure, incendiée, cannibale, trem-, tremble-, tremblement, gémissaient Irina et le bourbier torride. Un exercice de transfert raté, c'est tout ce que cela avait été. Une humiliation, une tentative vaine d'assumer un nom, qui ne fonctionnait pas, voilà, ça ne fonctionnait pas. Il se retrouva expulsé et Irina riait comme une démente. « Trois anges pour Sarah, l'épouse d'Abraham », ricanait, provocatrice, la bête fauve, à quatre pattes, comme une chienne. « L'ancêtre aux trois anges. Un pour chaque orifice », et la bougie s'était éteinte sous la tempête du blasphème, de la fureur et de la renaissance sauvage. La fureur et le dégoût de soi, de ses semblables, de ses dieux, le plaisir païen, total, barbare, aboyant son triomphe, défiant le Cyclope qui avait espionné leurs âmes, leur esprit et leur sexe. Jusqu'à la veille au soir, il y a quelques heures, quand la terre avait secoué l'ennui qui fermentait bouillonnait déféquait sur son dos trop patient. Un lévrier enragé sur une chienne enragée, trépidant, frénétique sur son dos étroit, excité par son cou si blanc, ses hanches perfides et ses cheveux roux, aboyant ensemble leur plaisir immédiat, illicite, qui les vengerait des ajournements et des interdictions. La thérapie de la rage, la libération, oui, le plaisir effréné, déchaîné, canin, qui guérisse de l'horreur de son propre corps aliéné, du nom aliéné et de l'âme aliénée dans le monde de l'aliénation. Doum-dom-dom-doum Dominic et ri-ri-rina, la rousse enragée.

La cadence du désert, dom rina, domirina, doum dom ri rina, domiri, jusqu'à extinction. Puis, léthargiques, apaisés, allongés l'un à

côté de l'autre et s'écartant l'un de l'autre, vidés, fatigués, repus.

La nostalgie d'Irina revint alors seulement pour de bon, dans la mélancolie de la séparation. Cette nuit hystérique, qui ramenait à l'état sauvage l'âme, l'esprit, le sang, dans le hasard de la mort et de la libération, comme cela sied aux morts encore vivants, cette nuit-là aurait dû être celle de leurs retrouvailles. Pour un répit, si court soit-il, ne serait-ce que dans l'intervalle de deux ultimes secousses de la planète, même pour si peu. Les orphelins auraient dû, enfin, pouvoir prendre leur revanche sur tous les ajournements, enfin, pouvoir se retrouver.

Oui, il aurait eu envie de revoir Irina, celle qui était loin, qui aurait pu, si le sort l'avait voulu, ainsi glapissait-il, silencieusement, ce chien pelé de Dominic, allongé sur le dos, sur le tapis, à côté de la chienne qui lui léchait, en frétillant, les humeurs, la peau, les cheveux.

« Les cheveux », articula péniblement le petit chien lassé. « Tu n'avais pas les cheveux roux. Depuis quand ces cheveux roux ? », avait demandé, faiblement, l'étranger. « Irlandaise, ***baby***, je suis irlandaise », répondit promptement l'étrangère. « Irlandaise pur sang, je le jure », avait répété fermement l'Irlandaise, et elle se remit à le lécher de sa longue langue rouge, irlandaise, jusqu'à ce qu'elle s'endorme, alanguie, le museau entre ses pattes, et les lèvres collées sur le défunt Dominic, pas plus gros qu'un petit doigt maintenant, un serpent atrophié, sénile.

Ainsi passa un siècle de paix et d'oubli, mais les fenêtres se remirent à trembler. Tolia se réveilla, effrayé, comme si le tremblement de terre recommençait.

Ce n'était qu'un camion ou un char, ou un tracteur, peut-être, ferraillant dans la rue qui se réveillait. L'aube arrivait, la cage sclérosée, indifférente, comme toujours. Rien ne bougeait, comme si rien ne s'était passé.

Il se leva, regarda autour de lui la chambre étrangère, regarda par la fenêtre la rue, la rue étrangère. Il ramassa les vêtements éparpillés

sur le plancher, s'habilla.

Son hôtesse dormait. Nue, parfaite, un sommeil parfait. Il la vit alors vraiment. Torse généreux, taille fine, cuisses robustes, plante des pieds lisse, chevilles minces. Visage allongé, pâle, lèvres déformées par un méchant sourire. Cheveux courts, roux, coupe militaire, bras blancs, trop longs. Elle ne bougeait pas, n'entendait rien. Il fit un pas. Le cadavre resta dans la même position, immobile, parfait.

Sommeil trop parfait, pour prouver l'indifférence, l'innocence ? La courtisane n'aurait-elle rien à cacher, n'aurait-elle aucune raison de veiller ? La hâte avec laquelle elle avait inspecté les poches de l'étranger, pour connaître son identité, son adresse, ses signes particuliers n'aurait été qu'une innocente impertinence, une curiosité déplacée, voire de la sympathie, rien d'autre.

Un sommeil cosmique, total, comme s'il n'y avait rien de suspect à découvrir dans le boudoir de Mata-Hari. Et tout autour, par terre, des livres des vêtements des couverts, pêle-mêle, tels que les avait jetés le tremblement de terre.

Il feuilleta quelques livres sur le tapis, ouvrit des tiroirs, des porte-documents, des albums, des armoires pour découvrir l'arme de l'officier déguisé ou sa carte d'identité secrète. Il se retournait tout le temps, pour s'assurer que le nu anesthésié n'avait pas changé de position. Sommeil impudique, intangible. Il fouilla parmi les soutiens-gorge, les bas, les photos, les serviettes-éponges, les produits de beauté, les chaussures. Comment la policière se permettait-elle de dormir quand un inconnu fourrageait dans ses perruques, ses combinaisons, ses culottes et ses salopettes d'entraînement ? Ce séisme avait-il été tellement sidérant, qu'elle était autorisée à prendre une permission illimitée, ce sommeil invraisemblable et illimité ?

Non, il n'avait pas trouvé d'accessoires de déguisement. Ni de revolver, ni d'uniforme, ni même d'ordres ou de rapports. Mais la perquisition était a priori inutile, il le savait, le résultat ne voulait

rien dire. L'absence de preuves ne signifiait pas plus que leur abondance et les preuves falsifiées étaient plus convaincantes que des preuves réelles. Non, même le sommeil, aussi insatiable et imprudent qu'avait été avide, urgente, imprudente, leur partie d'amour, n'exemptait pas le mannequin d'une suspicion qui n'épargnait personne.

Il prêta l'oreille encore un instant avant de partir. Rien, néant, pas un mouvement. Il sortit, vidé, de la nacelle de réanimation. Il s'arrêta, collé contre la porte. Aube grise, bleutée. La lumière commençait à peine à poindre, la nuit paressait encore, sarcastique, sur la ville ravagée. On distinguait à peine les marches. Il gratta une allumette pour descendre. Mais il se retourna pour lire le nom sur la porte. Il était gravé sur une petite plaque de bronze. « Francisca Pop », voilà ce qui était inscrit sur la porte de leur alcôve. L'allumette s'était éteinte, il en craqua une autre. « Francisca Pop. Ballerine », voilà ce qu'on pouvait lire clairement sur la porte du piège.

Il lut, relut, mémorisa, relut encore. « Irina ! non mais ! La porte ! La bouche, la porte rouge, Irlandaise. Irlandaise ! Setter irlandais, voyez-vous ça ! La cannibale, la magicienne ! La magicienne Francisca Pop d'Assise ! Irlandaise, non mais ! Quelle coquine ! », grommelait l'exilé, sur la dernière marche, avant de retrouver la rue, la réalité.

« Irina ! non mais ! Irina of Hymenland ! », scandait-il, revigoré par la fraîcheur d'un matin irréel. « Ballerine ! voyez-vous ça ! La ballerine Mata-Hari », répétait le piéton, pour se réchauffer.

Dans une heure, cette cage d'escalier peinte en vert, cet immeuble, cette allée de sapins et le nom de Francisca Pop auraient disparu à jamais, il en était persuadé.

Évanouis sans laisser de traces, dans la nébuleuse du guêpier qui allait reprendre consciencieusement sa malédiction diurne et immuable. Évanoui lui-même, pressé de s'évanouir au plus vite, sans laisser de traces. Dans la nuit qui s'évanouissait, dans l'aube qui l'avalait, l'anéantissait.

Il avançait dans l'heure grise, l'heure de l'agression imminente.

Il ressentait déjà le frisson épileptique. Encerclé, sans issue possible.

Nuit, désert. On entendait, non loin, les grues au travail sous le pinceau des réflecteurs, au PALAIS BLANC du futur, siège de l'exemplaire cirque sourd-muet, où trônerait le Président exemplaire de l'Association Exemplaire. La rue était broyée à grand bruit par les chenilles des engins nocturnes.

On transportait des parois de marbre, des conduites, des tonneaux de goudron, des dalles de béton, des poignées de porte et des robinets en or pour les boudoirs des généraux, surveillants exemplaires des surveillés exemplaires. Le ciel était lacéré par les serpents de feu des fers à souder.

Le ciel était noir et serein, les étoiles rares, la lune absente, inutile de chercher des interlocuteurs dans le ciel. Il lui avait semblé sentir, à plusieurs reprises, tout près, l'ombre obsédante des poursuivants. Minuit passé. L'heure des cauchemars, l'heure de Toma…

– Les hommes sont capables de n'importe quoi, chasseur Toma A. Toma. Tu peux citer cette banalité dans tes rapports pour les Archives de la Suspicion. Ces captifs ont à peine le temps de se comprendre eux-mêmes durant le court chemin qu'on leur accorde. C'est tout juste s'ils arrivent à prendre la mesure de cette ébauche de difformité qu'on appelle homme. Qui mieux que vous connaît leurs faiblesses et leur impuissance ? Et Vancea ? Que penser de l'éphémère Vancea, l'ex-professeur Vancea ? Il sourirait, satisfait de ce dialogue. Son sourire pédant, vaniteux, rusé.

Tolia le somnambule sentait qu'il n'était plus seul dans la chambre…

– Vous ne m'intéressez pas, monsieur Vancea. Je vous ai posé des questions sur Ianuli. Ianuli, notre vieille obsession, vous savez bien.

– Je ne connais pas Ianuli, je n'ai cessé de le répéter. Je n'en ai jamais eu l'occasion et je ne la cherche pas, d'ailleurs il ne faut pas… non, non, je ne connais pas Ianuli. Je n'ai aucun avis sur lui, aucune opinion… Il serrait la tête entre ses mains pour qu'on ne puisse entendre ses pensées, la voix de ses pensées, pour rester seul avec les ténèbres. Mais, finalement, il leva de nouveau les yeux. Dans l'obscurité on voyait briller quelque chose de bizarre, comme une dent en or dans une bouche invisible ou une cicatrice sanguinolente sur la tempe du fantôme.

Le silence était retombé, après cette avalanche de paroles non dites. Les fenêtres se fondaient peu à peu dans le violacé de l'aube.

– Vous ne connaissez vraiment pas Ianuli ? Pas du tout, du tout ? Madame non plus ? Elle non plus, madame, notre collaboratrice si… et quelqu'un fit un geste courtois, une révérence en hommage au précieux souvenir.

– Ianuli, Ianuli… je l'ai vu quelquefois, c'est-à-dire, je l'ai croisé. Dans la rue, au théâtre, que sais-je. En fait, je ne le connais pas. Ce que je sais, tout le monde le sait : c'est la légende Ianuli. Jeune intellectuel grec, fasciné par la Révolution, quittant sa famille, allant se battre dans les montagnes, blessé, errant, quittant l'Hellade millénaire pour aboutir ici, chez nous, aux portes de l'Orient, peu après la guerre. Aujourd'hui il est gravement malade, m'a-t-on dit. Je l'ai aperçu dans la rue, il y a un an environ. Pâle, squelettique, les cheveux en broussaille, un spectre ! Non, je ne le connais pas. Quant à Emilia, sur Emilia…

Des sottises, des paroles inconsidérées qu'il ne fallait pas prononcer, ni même penser, la pensée elle aussi peut être interceptée, qui sait, on a bien dû mettre au point une technique de ce type, l'Institution Exemplaire doit déjà avoir ce genre d'instrument invisible. Il ne faut pas passer son temps à se demander qui est le diable…

Il ne faut pas dire n'importe quoi, les espions n'attendent que ça.

Non, ce n'était pas Toma, devant lui. Juste au moment où il allait démentir, crier, « non, non, je ne voulais pas, je ne voulais pas », en face de lui, c'était quelqu'un d'autre.

– C'est toi le Diable, c'est toi, le salut, notre salut. Toi, l'adorée, la cannibale, l'immortelle des neiges, l'impure…

Emilia souriait, comme si elle n'avait rien entendu. Emilia souriait toute proche, à portée de main. Proche, très proche, comme il l'avait toujours désiré. Enfin près de lui, sans témoins. Il suffisait d'une étincelle et l'attente serait enfin récompensée. Enfin, il était à un pas de l'instant inimaginable. Lui dire quelque chose d'autre, n'importe quoi, c'est à autre chose que je pensais, ***dulcissima***, écoute mon pouls affolé battre comme un tam-tam dans la jungle, mon sang piaffer, impatient et féroce, il rugit en honneur de l'adorée !

Emilia n'entendait pas, entendait peut-être autre chose, et continuait de sourire, indulgente.

« Toi, toi, tu es le diable ! Ton indifférence et ta joie inassouvies… Toi, la nymphe mûre, la jument en chaleur. Parfaite, comme le fruit défendu. Élémentaire, insatiable. Simple comme la lumière et la mort. Toi, impureté vénérée, par tous désirée… »

Le professeur s'était courbé sous le poids de ces paroles inarticulées. Il transpirait, rendu fou par le miracle de l'instant qui allait s'évanouir. « Je ne suis qu'émotion, une émotion effrénée, ***sorella***. L'émotion me détruit. Me rend sauvage, m'anéantit, ***amantissima***. »

Il n'avait plus le courage de lever les yeux. Toma, l'espion salarié, avait disparu, Irina aussi, avec ses perverses migraines pubertaires, et le lycéen Vancea-Voinov, ballotté en l'air, sans guidon, et Marga, le brave homme, et les retraités Gafton et l'Argentin Mircea Claudiu, avec son Astrid d'albâtre, et Octavian Cuşa dit Tavi, le photographe souterrain des sourds-muets, tous, tous. Jusqu'au vieux philosophe Marcu Vancea, qui avait disparu, lui aussi.

« Pourquoi ris-tu ? Il n'y a pas d'échappatoire, n'est-ce pas ? Inutile de compliquer la comédie, pas vrai ? Tu te ris de notre

prudence craintive. Rien n'existe, si ce n'est l'arrogant plaisir dans lequel tu brilles ? La plénitude de l'oubli dans lequel ricane, satisfaite, cette putain vorace, la Mort ? Toi, élixir de l'oubli, toi, tes jambes phosphorescentes, tes lèvres, tes seins et ton sexe cosmique et ce grand regard ingénu, originel… Toi, ***dulcissima***, putain planétaire. »

Ses pensées se ralentissaient, le captif s'était recroquevillé sur lui-même, épuisé. Peu à peu, sa cellule s'éclairait. La lumière progressait lentement, une vibration maladive, mais ses pensées s'affaiblissaient, diluées, éparses.

Emilia était assise devant un bureau. Les coudes sur le bois luisant, les cheveux vigoureux, ondoyants. Visage allongé, inoubliable, et ses yeux, oui, ses yeux… Il baissa le regard, honteux devant ce laisser-aller inattendu, désarmé. « Tu es la sagesse ? Sans caractère, sans restrictions ? Seulement la pureté de la sensation immédiate ? J'ai tant désiré cette rencontre… Enfin, le miracle ! La plénitude de la sensation, la joie de l'instant, c'est tout. C'est tout, la plénitude de l'oubli ! »

L'épouse, l'espionne, la surveillante de Ianuli ? Et lui, le dangereux Ianuli, et lui, le raté ? Et le camarade Ianuli alors ?

Elle ne l'entendait pas, ses gémissements sourds ne l'atteignaient pas, les dieux la protégeaient de ces misérables bruits de fond. Sublime, parfaite, sourde à ces jérémiades. Sourde, sourde comme un pot !

L'endormi avait souri, honteux d'une si médiocre comparaison. Mais content de ne pas avoir été entendu.

Emilia souriait toujours. L'expression de son visage semblait pourtant changer. De subtiles variations dans les traits, d'imperceptibles glissements de couleurs. Il l'avait vue bien souvent et il avait tant entendu parler de sa fabuleuse présence, mais sa voix, non, il ne la connaissait pas.

Emilia se leva. Elle prit appui sur un coude, fit un bond et hop ! s'assit sur le bureau, jambes croisées. Il la reconnut, oui, c'était bien

elle, en jeans, comme les jeunes filles, avec un de ses habituels corsages transparents, comme si elle ne portait rien.

Elle le regarda, se laissa regarder. Toute proche, à un pas, à portée de main. On aurait dit qu'elle allait parler. Cette voix profonde dont on disait que… une voix venue des profondeurs, brûlant l'air et les mots.

– Tu es comme moi, mon petit. Ou plutôt, tu l'as été, tu aurais pu l'être. Tu n'en as eu ni la force ni le courage. Tu aurais pu, tu l'aurais bien voulu, avoue-le. Tu ne te doutais pas de la somme de force et de courage nécessaire dans ces situations difficiles. Tu m'as désirée, mais pas suffisamment. Tu m'as ardemment désirée souvent, mais de façon puérile. Tu n'as pas persévéré… Champagne, jolies cuisses des danseuses, plaisanteries cochonnes… non, vraiment, tu aurais pu devenir le parolier du cabaret ! Les tantines et les demoiselles te câlinaient, tu étais mignon, vraiment. Insouciant, astucieux ! Le don ? Il n'y a que moi qui l'aie, mais tu aurais bien pu trouver un artifice qui en donne l'illusion. Parolier au cabaret Levtchenko ! Ou au cabaret ATOMICA ou au club de LA CHATTE. Un roi, un géant, comme moi, la Géante…

Elle n'avait pas l'air de plaisanter, la Géante qui cisaillait l'air de ses jambes géantes. Et si, et si. Soudain le somnambule perçut la fausse note, la discordance. Non, la voix n'était pas celle de la Géante. C'était une sorte de mauvais doublage. Et pourquoi pourquoi pourquoi. Le mouvement des lèvres délicates, diaboliques, le scintillement des dents, parfaites, brillantes, égales comme des douilles. La voix : et alors si, si. Ce n'était pas sa voix, ce n'était pas possible !

– Tu étais comme moi, tu aurais pu l'être. Quand tu avais encore le choix, professeur, tu aurais pu être comme moi. Tu aurais eu le don. Tu n'as pas persévéré. Te voilà en piteux état, maintenant, défiguré. Tu as droit à une petite récompense, tu as raison. Tu mérites une petite distraction, je le sais. Je te récompenserai, ton heure viendra. Un souffle, rien de plus. Un faux, à portée de la main. Notre chemin

est bien court, tu mérites un petit faux-semblant. Une douce dérision, oh ! oui…

Elle aurait voulu rire, mais son rire de géante ne fusait pas, elle ne pouvait pas, ne pouvait pas. Et la voix était empruntée… c'était sa voix, à lui, sa propre voix !

Quelle diabolique escroquerie ! Avoir du mal à reconnaître sa propre voix, pourquoi pourquoi pourquoi.

Il vit encore se rapprocher sa gigantesque silhouette gracieuse. D'un bond, elle était descendue du bureau. Elle se dressait, tout entière, tout entière, enfin… Avec ces interminables jambes et son abondante crinière, sagement attachée sur la nuque. Elle avait joint ses mains fines, délicates, comme pour lui demander pardon, ou peut-être seulement pour le calmer en prévision de la joie : qu'il soit à même de recevoir cette lumière juvénile, ce regard qui devenait de plus en plus proche.

Elle venait vers lui, mais le contact, en quelque sorte, était perdu. Il percevait son ondulation, son sourire, mais sa présence tardait, s'estompait. Inutile de tendre les mains, il avait senti l'interruption, la rupture. Il n'avait pas réussi à voir la cicatrice au sourcil, qui, peut-être, n'existait pas. De partout les ombres renaissaient, s'agitaient de nouveau, en une attente visqueuse.

On aurait dit un signal. Le téléphone, la sonnette ou le réveil. Les voisins, le facteur, l'administrateur. Ainsi donc, ça recommençait, c'était le début, la voix d'une nouvelle journée.

Un seul pas les séparait, mais il avait perdu la Géante. Il ne pouvait plus rien faire, le jour le tirait vers sa rive anguleuse. Il revenait à la réalité, sans pouvoir y échapper.

« Notre collaboratrice », c'est ainsi que l'avait présentée le servile Toma. Il la retrouverait donc. Il les retrouverait tous, tous, il suffisait d'être attentif, de reconnaître à temps la cicatrice des mystifications. Il sourit, prêt pour une nouvelle rencontre. Oh ! pauvres apprentis du réel…

Il était sur le point d'ouvrir les yeux. Sur ses paupières, la brise infinie, les longues mains fraîches du matin.

Par la fenêtre lui parvenait le bourdonnement de la routine.

Professeur dans la ville entourée de forêts de son adolescence, bercée par des sources et des collines mélancoliques. Jeune professeur aux foulards de couleur et aux répliques de mitrailleuse, vedette éblouissant les adolescents provinciaux. Toujours irrité, ennuyé, crachant les aphorismes, entouré d'une cour bigarrée de chaotiques imberbes.

Son premier geste, sur le seuil de la classe : jeter le registre sur le bureau. Il s'installait à cheval sur sa chaise, regardait les fainéants. La lippe, le spleen, les yeux éteints de dégoût. L'index pointait un nigaud, sommé de répondre à la question-surprise. Silence, auditoire enchanté, effrayé, attendant que tombe le couperet. Le professeur n'est pas patient, il regarde avec ennui par la fenêtre.

Puis il se lève brusquement, écrit au tableau en lettres géantes, comme pour des idiots, le titre de la leçon suivante et… s'en va. Il ne prend même pas le registre. Qui reste là, ouvert, sur le bureau. Môssieu le professeur bouffon reparaît l'après-midi… tiens, tiens ! Dans la rue principale, dans le hall du cinéma, sur les sentiers ombragés descendant à la rivière, n'importe où, partout, TOLIA : point d'attraction du public pubère. Traînant à sa suite une cohorte disparate de niais et de premiers de la classe, de gamins et même de demoiselles.

Il pérore, raconte, changeant de voix et d'adjectifs. Comment les étudiants de la capitale organisaient – disait-il – leur sortie d'un bistro, sans payer, après avoir bu jusqu'à plus soif, ce qui s'était passé au festival de jazz de Newport – si, si ! –, quelle était la drogue préférée de l'actrice Merry Very, l'histoire for-mi-da-ble, extra, qu'écrit un type et qui commence par deux fonctionnaires arrêtant comme ça – mais si ! –, le citoyen ABCK, oui, monsieur K, dans la ville de Prague, métaphysique et facétieuse. Le Procès, oui, oui, une

histoire célèbre, é-norme, for-mi-da-ble, et comment a été descendu l'avion du diplomate Homar Hamar ou Olde Eld Elsen, dans cet Orient moussaka moyen mystique, et ce qu'a dit le Pape quand on lui a parlé de s'opposer à Hitler, et ce qu'on dit de et comment il se fait que et ce qui se mijote chez et qu'est-ce qui va si où quand, mais oui ! Vous clignez de l'œil, hein, les souriceaux ?

Tard le soir, chez l'ami comptable machin ou chez l'avocat joueur de cartes, chez Chnaps, cet ivrogne de professeur de musique, ou chez la donzelle Donzelle, à écouter des disques, et à feuilleter albums almanachs horoscopes. Son numéro de cirque pédagogique, exécuté en plein jour, dans la classe, prenait alors des tours divers, et les acrobaties des après-midi prolongés tard dans la nuit jusqu'à l'aube contribuaient à en contredire ou intensifier les effets.

Parfois, il accompagnait une minette en voie d'épanouissement. Un page chauve et volubile, entretenant un suspens alerte, satisfait du sourire de la mignonne, stimulé par la brise des jupes longues et plissées. Pendant toute une saison, cependant, il s'était consacré à la sculpturale épouse du commandant. Étudiait-il la cicatrice du sourcil de monsieur ou de madame ? Il s'était aussi lié d'amitié avec cet artilleur moustachu et ils sortaient tous les trois, comme pour rendre officielle une liaison scandaleuse que les habitants du coin observaient avec une envie indignée.

Anatol Dominic Vancea Voinov, dit Tolia, figurait-il dans la mythologie quotidienne de la petite ville comme une sorte de symbole permanent pareil à l'horloge du beffroi ? Sa mise à la porte de l'enseignement avait-elle diminué ou rehaussé la stature de ce bohème ? Soudain, les questions se multipliaient. Il s'était un peu compliqué la vie, en fin de compte, ce farceur de Tolia ! Sa retentissante exclusion du corps enseignant rappelait à tous ses innombrables et étranges impertinences publiques, peut-être codées, mais aussi ce qui venait contredire ces bizarreries. Par exemple, son attachement à sa mère, poussé à l'extrême. Il s'était occupé d'elle avec un dévouement de martyr, sans jamais se plaindre, sans souffler mot. Il ne disait rien, pas même à propos des étranges métiers qu'il

avait exercés pour épargner à sa mère l'humiliation d'un veuvage accablant avec son cortège de pauvreté et de dépression.

Au début, c'était plutôt un joli garçon, aux répliques percutantes, Tolia Voinov ! Ses gourmandes collègues l'auraient volontiers croqué. À la bibliothèque, d'abord, où les lectrices le harcelaient de petits billets provocants. Au magasin de disques, ensuite, voisin de la mercerie, de la parfumerie et de la lingerie pour dames. Il s'était enfin fixé, pour un temps, dans l'atelier de photos de la Primadonna, une ancienne soliste, qui ne le lâchait plus et dont il avait quitté l'antre, avec quelques économies, disaient les gens, pour aller directement à l'université…

Là-bas, en faculté, surprise ! Ses réactions devant les offensives du beau sexe devinrent timides, évasives, apathiques pendant ses cinq ans d'études. C'est à cette époque, d'ailleurs, disait-on, que les soupçons, les ragots ont commencé. Il évitait toute intimité, tout contact. Peut-être une incompatibilité en germe, dont lui-même n'était pas encore vraiment conscient ? Il n'en savait alors pas assez long sur lui-même, ignorant la prudence qu'imposait ce qu'il risquait de découvrir ?

Il préférait la compagnie des garçons pubères ! Faiblesses, dangers, attentes, quel frémissement dans cette ambiguïté des âges et des sexes. Et vraiment entre les sexes, puisque ces adolescents, oscillant, incertains, entre deux âges, conservaient une vague féminité, une potentialité trouble, mais parvenaient en même temps à vous guérir de cette répulsion lasse, provoquée prématurément par les chambres, les voix, les vêtements et les corps des femmes. Et que dire de leur délicate étroitesse d'esprit, de leur voracité camouflée sous de fatigantes stratégies lyriques pour exploser finalement en une sensualité païenne mâtinée de dévotion domestique ? Tout semblait annoncer l'ennui du contrat de propriété, du contrat de mariage ? Quelle infinie détente, par contre, ce refuge de l'adolescence ! Entre garçons ! Encore capables de vibrer, de s'effrayer, de se livrer…

Quelque frivoles que paraissent les incohérences du réceptionniste Vancea, sorte de « trivialisation » des désarrois du professeur Vancea, il suffisait d'observer autour de lui la prolifération des doublures, dans ce monde de doublures, pour se rendre compte que Tolia ne parodiait personne d'autre que lui-même. Mais après la punition et la surveillance constante dont il était l'objet, parler de frivolité serait injuste. Bien que ce terme même prenne une autre dimension dans un monde dominé par le sérieux et la stupidité de l'oppression. Une forme de liberté, fût-elle biaisée. Minime, infime, mais tout de même insoumise. Au moins irritante. Irritante à tout le moins !

Et si cette marionnette tirée à quatre épingles avait tout simplement été manipulée par l'Institution Exemplaire ? S'il était tombé dans le piège qu'on lui avait tendu ? On sait bien que rien n'est laissé au hasard dans notre chaotique souterrain.

Soir d'été. Ştefan Olaru rencontre un ancien condisciple. Un soir qui ressemblait à un soir d'été, devant un kiosque qui semblait réel sur lequel était inscrit, c'est incroyable : « Feuilletés frais », et où l'on ne vendait, évidemment, que des succédanés. De drôles de sandwiches : deux tranches d'un caoutchouc appelé pain, grillées sur un faux gril, entre lesquelles ondoyait une mince langue de chat rouge, une fine tranche gluante et luisante d'ersatz. À l'ancien camarade de lycée Ştefan Olaru s'est substitué un grand monsieur sévère, sans âge. Il vous aborde promptement et, détendu, vous assène ses verdicts catégoriques. De temps en temps il frotte ses grandes mains, comme pour les ranimer. De temps en temps, il redresse ses fines lunettes sur le masque parfaitement ajusté du nouveau Ştefan Olaru.

Oui, il l'admet, pourquoi pas, pourquoi pas, pourquoi ne pas l'admettre, il s'est résigné au succès. Ingénieur, il travaille beaucoup, il est devenu indispensable à son poste, il dépense modérément, n'a pas d'illusions, regrette les rares qu'il avait autrefois, il ne se livre qu'à de petites crasses de routine, domestiques, sans gravité, juste ce

qu'exige la survie. La survie, c'est-à-dire la cicatrice au bout du sourcil ? Hum, il se tait, sourit d'un air supérieur, le sujet le rebute.

Le soir est noyé de brume. La ville cuit au fond du chaudron de l'enfer. Deux anciens condisciples parlent de leurs anciens condisciples. Untel, pourri de fric. Tel autre, une sommité médicale. Untel s'est suicidé, on se demande bien pourquoi. Et puis, les anciens professeurs de l'ancien lycée.

– Et Tolia ? Tu sais ce qu'il est devenu ?

On ne sait pas qui a posé la question, mais c'est l'ingénieur qui répond.

– C'est une sale affaire, tu en as peut-être entendu parler. Je me demande si c'est vrai… Si oui, c'est qu'il n'était pas seulement un hurluberlu, c'était aussi un… bon, c'est comme ça. L'Autorité, l'État imposent de la décence, mon vieux ! Elle est conservatrice, l'Autorité, elle nous préserve de bien des choses. Elle autorise même un certain flottement. Oui, mon vieux, nous avons de la décence ! Il faut savoir tenir la bride courte aux gens. Si on les laissait faire, malheur à eux… Regarde un peu ce qui se passe de l'autre côté, dans la prétentieuse firme rivale, la Liberté. Chez nous il y a de la décence, vraiment, il ne faut pas l'oublier. Et on nous autorise suffisamment de flottement. Si on sait le subodorer, le maîtriser, s'en faire un allié…

Je l'ai revu il y a un an. Dans la rue, par hasard. Je ne m'attendais pas à ce que cet hurluberlu de petit prof me reconnaisse. Eh bien, il savait tout de moi ! Il disait même qu'il avait de l'estime pour la clairvoyance avec laquelle j'avais mené ma carrière, ***etc.*** Nous avons échangé nos numéros de téléphone, comme ça, pour la forme, question d'usage. Tu ne vas pas le croire ! Il m'a téléphoné. Et ce n'est pas tout. Il continue de m'appeler, c'est incroyable ! C'est un autre homme… Triste, fatigué, seul, parfois craintif. D'une politesse excessive, maladive. Et monsieur l'ingénieur par-ci et monsieur l'ingénieur par-là, je n'en revenais pas. Maintenant, je m'y suis un peu habitué. C'est comme si un parent pauvre et oublié me passait un coup de fil. Il parle, il parle. Il n'a plus une once de pudeur, de fierté.

Il n'hésite pas à se plaindre, lui justement… tu sais combien il était vaniteux. Il dit qu'il est pauvre, vieux, qu'il n'a personne, qu'il est un raté, que même les plus abjects et les plus idiots ont réussi à faire leur trou. Tu ne vas pas le croire, parfois il me parle de sa mère. Sans vergogne, à moi, un étranger ! Et puis, des discussions littéraires auxquelles je ne comprends rien. Je n'ai pas assez de temps pour les classiques, dit-il, et les nouveaux, là, je ne peux pas les sentir, ils me semblent confus, médiocres, snobs, c'est ce qu'il dit. Il peste, pleure, plaisante, se plaint, se confesse, se repent, comme un adolescent. Ce ton de contrition chez l'arrogant Tolia ! Si ça se trouve, il ne fait que s'amuser… qui sait, pour provoquer de ma part aussi des confessions.

Traces, trajectoires, contradictions… les voies brouillées de la mascarade. Une doublure ? Le repère d'un endroit, l'emblème à l'envers, alors que vérité et contrefaçon s'échangent et s'appuient mutuellement, pile et face, visages de héros, icônes, et leur envers clownesque, la plaie riante. C'est ainsi qu'apparaît, vu de près, le fantôme de ce follet, revenu, des années plus tard, dans la petite ville de son adolescence.

Le train avait eu du retard, la vieille gare frontalière se dessinait à peine, engourdie et rougeâtre, dans la lassitude du crépuscule. Le soir tombait vite, comme autrefois, sur les collines silencieuses. Il posa sa valise sur le ballast humide entre les rails, leva les yeux : oui, il était arrivé. La façade brique, les poteaux métalliques, le toit de verre sale. Il suivit, pressé, les rares voyageurs vers l'arrêt du bus. Bonnets de fourrure, cabas, fichus, balluchons. Ils s'étaient massés, attendant, attendant, se multipliant, autour du kiosque fermé, où l'on vendait, autrefois, des cigarettes et des gâteaux secs.

Près d'une heure d'attente et voici, enfin, la Vieille Guimbarde, aux phares crasseux. Elle ronflait, vacillait, ferraillait de tous ses boulons, portes battantes, ses roues geignant de leurs pneus fatigués. Un pied sur le marchepied. L'aïeule avait le plus grand mal à transporter tout ce tas de monde. Elle avançait péniblement sur les routes sinueuses et boueuses.

La Vieille passa le pont, commença à gravir, épuisée, la chaussée bordée de peupliers. C'est là, au détour de la route, à l'entrée de la ville, qu'il se sentait de retour à la maison.

Au cours de ses premières années d'études, et plus tard, chaque fois qu'il rentrait, ce véhicule sénile, détraqué, brinquebalant entre les peupliers souverains, finissait par atteindre le virage où la pente s'accentuait brusquement, signalant la ville, les retrouvailles. Toujours le même endroit, d'autres âges, et toujours le même âge. Après le virage, un arrêt supplémentaire avait été intercalé depuis quelques années. Le bus freina, essoufflé, au niveau d'un refuge coquet fait de panneaux en verre de couleur verte. On y voyait deux bancs et des monceaux de chiffons, de papier, de fil de fer. Quelques passagers étaient descendus, d'autres étaient montés, c'était bondé, comme d'habitude. La Carcasse ne démarrait pas. Soudain, agacement d'un nouveau passager, accroché à la rampe : « Qu'est-ce que tu fais, imbécile, tu ne vois pas que je monte ? » L'imbécile était un bonhomme trapu, vêtu d'une veste grise râpeuse, au visage rond et pâle. Il ouvrit des yeux étonnés, sans répondre. Il s'effaça près de la porte, pour faire place au furibond. Les corps s'emboîtèrent davantage. « Bougez pas, idiots, restez comme ça. » La querelle allait commencer, comme toujours, jurons et coups de poing. Mais non, il ne se passa rien, ils étaient trop fatigués. Le râleur ne lâchait pas prise, il continuait de maugréer. Agressif, arrogant, une vraie tête à claques… Un pied sur le marchepied, le manteau largement ouvert, une valise dans chaque main, des valises impressionnantes, en cuir véritable, épais, des dizaines d'étiquettes colorées, ce touriste arrivait de Monte-Carlo. C'est ce qui, sans doute, les avait tous intimidés, médusés, coupant court à leurs insultes. Ce manteau élégant, l'étoffe souple, poil de chameau, couleur chameau… Au cou du dromadaire flottait une longue écharpe Dior, à carreaux rouge vert, le boyard crachait ses invectives contre le chauffeur, les voyageurs, la saleté, la puanteur, la grossièreté, contre contre, sans arrêt. Jusqu'au moment où il leva son crâne chauve et son visage rasé de consul romain. Il ne voyait personne, il n'avait pas le temps de s'attarder à des vétilles. Furieux, suant, il n'avait pas de temps pour des vétilles.

Comment avait-il donc débarqué juste ici, d'où venaient ces valises de luxe et cette tenue de voyageur international ?

La Guimbarde cahotait, ca ho tait ca ho tait, ca ho, sur les chemins sinueux et boueux. La masse des voyageurs était endormie, vaincue, sourde et muette. Seule Sa Seigneurie sifflait, vociférait et faisait le pitre. Entre ses deux valises remplies de matériel de prestidigitation, accroché à la barre du trapèze, faisant tournoyer son foulard parisien, échauffant l'air de son mécontentement et de ses jongleries. Ses bras, sa tête s'agitaient, la pèlerine flottait dans l'arène, le fakir manquait de place, d'air et d'applaudissements.

Il dominait la planète, il était seul, comme toujours. Toujours seul, seul au monde.

Camarade Orest,

Vous avez raison, Ortansa Teodosiu est accessible. Vive, touche-à-tout, débrouillarde, elle a ses entrées partout, comme vous le dites. Je propose un nom de code : Passepartout.

Effectivement, le fait qu'elle habite l'immeuble est d'un grand secours. Nous avons des rapports amicaux, non d'administrateur à locataire. C'eût été plus difficile avec son mari, un parvenu irritable, gonflé de son importance. Des profits illégaux, ils en font tous les deux, certes, mais Passepartout a su conserver une certaine modestie et les bonnes manières de son milieu d'origine. Elle est dégourdie, compatissante, rusée, je le sais. Elle a de la tête, du cœur, elle a tout et elle aime bien ça. Ça se voit à sa façon de parler du docteur. Elle voit les qualités, mais aussi les manigances de Marga. Elle tient à lui d'une certaine façon, mais elle n'ignore rien des dessous, je le sais. Ortansa incarne bien nos qualités nationales : cette collaboration étroite, indissociable entre le bien et le mal, ce que les gens appellent bien et mal. Une qualité extraordinaire, respectée, qui fait notre place dans le monde, notre mystère, notre richesse.

Passepartout reconnaît que chacun doit, d'une manière ou d'une autre, payer sa cotisation, pour assurer sa bouffe sa couche sa chatoune. Qui respire l'air d'ici a cotisé ou cotisera, comme vous me l'avez si bien dit lors de notre toute première conversation.

Passepartout comprend que les dossiers médicaux sont, comme vous l'avez dit, aussi importants que le Dossier. Elle a ri en l'admettant. Elle m'a promis, dès notre première rencontre, de me procurer des médicaments de l'étranger pour l'oncle Mihai. C'est bon signe, je le sais.

Mercredi prochain, nous nous reverrons pour prendre un café.

Le professeur ressentit de nouveau, comme bien souvent, le poids du doute. Instants de découragement et de solitude, quand plus rien n'avait de sens, son étrange passe-temps encore moins que tout. L'esclave se distingue-t-il par la peur de la mort et le maître par le choix du risque ? Sa résistance solitaire, obstinée, que signifiait-elle, la peur ou le risque ? Pourquoi ne pas aller tous en même temps en prison ? Et moi, pourquoi est-ce que j'évite la prison, pourquoi ne pas crier la vérité sur la place publique ?

Les ombres qui le visitaient la nuit et même les gens qu'il entendait parfois le jour répétaient les mêmes petites phrases : « Occupe-toi de tes affaires, étranger, ne t'en mêle pas. Tu ne changeras rien, les choses changent d'elles-mêmes, si elles doivent changer. Fiche le camp avec tes questions agaçantes. Rien n'arrive, ou alors tout, et il est interdit de prédire l'avenir. »

Il se leva du lieu de son supplice. Pour sortir dans la rue, dans le printemps, où la fourmilière survivait, humiliée. Pour voir l'effet produit par le bouffon sur ce milieu clos. Il prit l'ascenseur, le tram, le trolley. C'est-à-dire qu'il descendit dans la rue, au paradis. Avec en tête une idée fixe : aller au théâtre.

Il contempla la rue sale, les visages las, l'agitation abrutie, soumise. Il s'arrêta devant un kiosque. Il se plaça, nouvelle fourmi, au bout de la queue, pour acheter une boisson saumâtre et un sandwich fatigué. Des tranches d'ersatz de pain avec une rondelle rouge au milieu, ersatz de saucisson. Les gens se déplaçaient lourdement, en silence, salivant, en attendant le trophée.

Au moment de tendre la main, son coude fut tiré en arrière. Quelqu'un l'avait pris par le bras.

– Que fais-tu, mon vieux, tu vas manger cette cochonnerie ?

Il se retourna, intimidé. La voix sévère appartenait à un monsieur sévère. Le reconnaître, ne pas le reconnaître ?

– Tu vas quelque part, de quel côté ? Et pourquoi es-tu si morose ?

– Ben, je vais au théâtre. Essayer d'avoir un billet.

– Eh bien, bravo ! Et pourquoi cet air morose ? À quel théâtre vas-tu ?

– Ben, au National, quoi d'autre…

– Et la pièce, quelle pièce ?

– Je ne sais pas. Je n'ai pas de billet. J'y vais au petit bonheur la chance.

– Comment ça, mon cher… Tu vas au théâtre comme ça, comme on va à la piscine ? Sans savoir ce qu'on joue, quel metteur en scène, quoi comment, là-bas.

– Oh ! toi alors ! Théâtre National, donc pièce nationale. Comme à la Comédie-Française, où…

– Ça va, pas de raison de te fâcher. Je ne te retarderai pas… tu as encore le temps, d'ailleurs, nous pouvons faire quelques pas ensemble. Nous nous voyons si rarement, une fois tous les trente ans… la paix de trente ans… ha ha… oui, vraiment. Notre guerre de trente ans. Toute une vie, mon vieux !

Quelle surprise : Fănică. Des jugements précis, une objectivité glacée. Un type nerveux cependant. Il se frotte de temps en temps les mains qu'il a grandes et sèches, il rajuste sans cesse ses lunettes. Il parle de sa famille. Sa femme est médecin, non de ces médecins qui se remplissent les poches et les cabas de pots-de-vin, comme tant d'autres qui travaillent dans les hôpitaux, les restaurants, les tribunaux, partout… Avec son fils, le dialogue est rompu, ils sont trop durs, les jeunes d'aujourd'hui. Quant à lui-même, l'ingénieur Olaru, il travaille énormément, il est devenu irremplaçable à son poste, voilà, c'est à peu près tout.

Ils s'arrêtèrent au coin de la rue menant au théâtre. Fănică s'inclina brièvement devant une dame qui passait. Le professeur la regardait déjà, les yeux exorbités, avant de se rapprocher.

– Qui est cette dame ?

– Quelqu'un, peu importe.

Fănică s'apprêtait à reprendre l'histoire de la famille, mais Tolia n'y prêtait plus attention, la dame en jeans, qui tournait au coin de la rue, avait disparu.

– C'était qui ?

– Quelqu'un… Emilia. Peu importe, Emilia, elle s'appelle Emilia Ianuli.

Fănică semblait disposé à en dire plus, mais son ancien condisciple était pressé. Il allongea le pas, pour retrouver la trace de la comète. En vain, la beauté avait disparu.

Devant le théâtre, il y avait foule. Le spectateur se dirigea vers le guichet. Derrière, une poupée bouclée bavardait avec une poupée à chignon. Le spectateur passa la tête par l'ouverture. La poupée n'en avait cure. Le spectateur toussa de façon provocante.

– Vous désirez ?

Au moment où il allait répondre, le joujou avait déjà tourné la tête vers sa voisine. Que vous me disiez qui est vraiment Ştefan Olaru, faillit balbutier le spectateur. Je n'ai pas eu le temps de le confronter à ses propres versions, de savoir de qui il est le double, le camarade. Je me suis dépêché de suivre cette créature de rêve, j'étais pressé. Une occasion perdue, une occasion perdue, murmurait, accablé, l'étranger.

– Vous avez dit quelque chose ?

– Non, pas encore. Je voudrais un billet.

– Pour quelle pièce ?

– Eh bien, une occasion perdue, que faire. Oui, pour celle-là.

– Quelle occasion, comment ***celle-là***.

– Ben… le spectacle de ce soir.

– Ce soir, nous donnons ***Une lettre perdue***[8].

– C'est ça, c'est ça. La ***Lettre***. Oui, le spectacle d'aujourd'hui.

– Pour aujourd'hui, il n'y a plus de places.

Elle s'était de nouveau tournée vers la poupée mécanique de gauche, à laquelle elle parlait des bottillons apportés par le Libyen qui vivait avec Mariana, qui les avait vendus à Kati, mais ils étaient trop petits pour elle, si bien que, par une cousine étudiante, ils s'étaient retrouvés…

– Comment ça, pas de places ?… C'est une pièce nationale, l'emblème du Théâtre National ! On la donne à chaque saison, tout le temps.

– On ne la donne certainement pas à chaque saison, monsieur ! Parfois on ne la joue pas du tout, vous savez. Elle n'est pas autorisée, si vous voulez savoir. D'ailleurs, le bruit a couru que justement à cause de cette pièce la saison allait se terminer plus tôt, pour ne pas…

– Oh ! là, là ! s'il fallait croire tous les bruits qui courent ! C'est une pièce qui tient le coup depuis cent ans, elle durera autant que ce pays, notre triste petit pays si gai. Qui censure cette pièce censure le pays, mademoiselle. Il ne faut pas croire tous les bruits. Si nous allons par là… comment, ce serait la dernière, comment ça, une occasion perdue ? Pas du tout. La pièce, je veux dire, est classique. Classique, mademoiselle !

– Justement ! Le public s'y bouscule, monsieur… et ne me faites pas perdre mon temps, j'ai du travail. Je vous l'ai dit : nous n'avons plus de billets. Je regrette, je ne peux rien pour vous. Vous n'avez pas de chance, je regrette…

Le spectateur ne bougeait pas du guichet. La caissière l'ignorait, prête à couper court à toute nouvelle question. Le client n'avait plus envie de poser des questions, pourtant il ne bougeait pas. « Pas de chance, voyez-vous ça. Une occasion perdue, pas de chance ! Ça, c'est le mot national : pas de chance. Pas de chance, c'est ce qu'ils disent. Nous n'avons jamais de chance, manque de chance. Le caractère, mademoiselle, c'est ça le problème ! Pas de chance, ça n'a rien à voir, mignonne. Du caractère, c'est tout ! »

Non, il ne fallait pas, il n'avait plus la force de faire un scandale. Cette soirée s'était finalement révélée bénéfique. Fănică lui avait évité une indigestion, puis lui avait offert une variante comestible de sa biographie, puis avait salué une passante superbe, planétaire. Oui, c'était une soirée généreuse, dans le jardin des merveilles du Bon Dieu.

Si bien que l'ancien professeur reprit son périple. Chaque fois qu'il se sentait fatigué ou déprimé, prêt à abandonner son projet, il descendait dans le brouhaha de la rue. L'immédiateté, les disponibilités, la fantaisie du réel ? L'impasse du réel, oui ! Une énergie fermentée, dévoyée, empoisonnée qui ne parvenait pas à exploser, étouffée avant de parvenir au seuil cinétique. Marcu Vancea, ne l'avait-il pas cru, lui aussi, un jour ? Qu'il n'arriverait rien, malgré tous les dangers, quelle que soit l'intensité de la misère, de la haine et de la terreur ? Le mensonge gras, éhonté, insatiable, régnant en maître. Affamés, espions, sentinelles, le gris de l'apathie sans espoir ? Dans cet état de somnolence désespérée, tout peut arriver, c'est ce que disait un jour Irina. Personne n'échappe au lent empoisonnement, personne n'échappe au destin qui frappe celui auquel on s'attend le moins.

Il revoyait la filiforme féline, il entendait autour de lui les cris sauvages de la foule : La Grande Pute ! La Grande Pute ! Embrasement instantané du serpent, dans les toxines de la rue. Il se sentait soudain prêt à revoir cette apparition, à parler à madame Ianuli.

Il l'avait vue une fois, par hasard, dans une librairie. Elle portait une salopette de soie verte, comme pour un défilé de mode. Les cheveux nattés dans le dos. Elle feuilletait un livre. Elle était près de lui, réellement. Il la voyait sans la voir. Il était sorti très vite, et s'était éloigné, paniqué. Puis, un siècle avait passé. C'était de nouveau le crépuscule, la langueur. Il jeta les papiers, ouvrit la fenêtre, descendit dans la rue. Printemps hypnotique, vertige, désir, indécision. Il entra dans un café. Il s'assit à côté d'un monsieur à cheveux blancs, belle

barbe et moustache blanches, nom de code Marcel. Il commanda un café, sachant bien que ce ne serait pas du café qu'on lui servirait.

Les portes tournantes pivotèrent joyeusement. Deux femmes phosphorescentes. Elles entraient en riant, comme dans un monde normal.

Il sortit son mouchoir, s'épongea le front. Il ne pouvait s'empêcher de regarder sans cesse la table derrière lui. La femme en rouge lui sourit. Ses mains tremblaient, dans la tasse l'ersatz d'orge appelé café fumait, la tasse tremblait dans sa main qui tremblait.

– C'est pénible, mon vieux. Arrête de te tortiller comme ça. Cesse de la regarder.

– C'est que je crois la connaître. Mais je n'entends pas sa voix, je voudrais l'entendre, je la reconnaîtrais peut-être.

Son voisin rit comme un enfant. Il passa sa main rugueuse dans ses cheveux blancs. Il leva son verre de fausse limonade et but en faisant la grimace.

– Je crois bien que tu la connais. Tout le pays la connaît.

– Comment ça… tout le pays ?

– C'est simple, simple comme bonjour. Il fut un temps où elle nous souhaitait bonne nuit. À tous.

– Comment ça, comment, bonne nuit ? Je ne comprends pas.

– La fée qui dit dormez bien. La présentatrice de télévision, mon vieux !…

– Ce n'est pas vrai, ça, ce n'est pas vrai ! Je ne l'ai jamais vue à la télévision, jamais. D'accord, je ne l'allume plus. Je ne l'allume plus depuis ces discours interminables. Mais je ne m'en souviens pas, non, je ne crois pas l'avoir vue.

– Mais si, elle y a fait un passage assez bref. Elle n'y est plus, depuis de longues années. Quand je l'ai connue, elle travaillait à la radio. Arrête de te tortiller, vieux frère, que diable… tu es la risée de ces dames. On dirait un adolescent ! Allez, je te fournis tous les

renseignements, mais tu te tiens tranquille. Nous sommes dans un café sélect, bon sang… en plus, ce soir il est désert, nous nous rendons ridicules.

– Je promets, je promets, camarade Gafton, je vous le promets. Je ne bouge plus, voilà. J'écoute, c'est tout, je suis tout ouïe.

– Elle est adorable, tu sais. Généreuse, gaie. Pleine d'humour. Simple, sincère. Délicate, dirais-je. Je ne vois pas pourquoi tu souris, je ne vois vraiment pas.

– C'est l'excès d'épithètes, mon ami. L'exagération, m'sieur Gafton, ça me fait sourire. Tant de qualités, ce n'est plus drôle. Ça coupe l'envie à tout le monde, vraiment.

– Ça ne coupe rien du tout, ne t'en fais pas. Ne te fais pas de souci pour ça. Ça ne coupe l'envie à personne, je t'assure.

– Alors, pourquoi nous a-t-on privés de cette joie sur le petit écran ?

– Eh, comme si tu ne le savais pas. Les qualités que j'ai évoquées ne sont pas absolument nécessaires.

– Mais elles ne gâchent rien.

– Peut-être que si. Pour répéter des phrases idiotes à la télévision… Et puis des beautés de propagande, on en trouve encore. Nous avons de belles femmes, nous en avons à revendre. Il suffit de regarder dans la rue, malgré la misère actuelle.

– Comment se fait-il qu'elle ait travaillé à la télévision ? Ou à la radio ? Où l'avez-vous connue ? Et comment en est-elle partie, pourquoi ? Parce que n'importe qui n'est pas admis n'importe où. Il faut être proposé et accepté.

M'sieur Gafton sourit. Il fit signe au garçon de lui apporter un autre verre de cette eau de vaisselle appelée limonade. Mais le garçon se dirigea vers la table des dames, pour leur donner l'addition.

Effectivement, derrière, on s'apprêtait à partir. La salle ronde, toute en glaces, sembla rétrécir brusquement. Une soirée insipide,

soudain, comme toutes les autres.

– Oui, c'est plus simple de répondre à des questions simples, reprit le monsieur poli, en arrangeant son nœud de cravate et rapprochant sa chaise. Emilia est venue à la Radio grâce à son mari. Elle a sans doute bénéficié de son prestige ou de ses relations. Mais ses qualités à elle se sont vite imposées.

– Passons au moment où ses qualités sont devenues inutiles.

– Je ne sais pas, je ne travaillais plus à la Radio. Je sais que, pendant un temps, elle est passée au petit écran. Une promotion. C'était un plaisir de la voir, de l'entendre. Même quand cette diablesse citait les discours de qui nous savons. Les raisons pour lesquelles elle n'y est plus ? Je les ai apprises tardivement et de seconde main, si bien que je ne suis sûr de rien. On parlait d'un prétexte à caractère moral. Comme tu le sais, ces derniers temps, c'est un prétexte fréquent.

– Vous permettez que j'insiste ? hasarda-t-il, curieux.

– Mais oui, je le permets, gamin. Tu t'attends sans doute à ce que le radoteur décrépit que je suis prononce des verdicts de procureur. Tu considères probablement que tous ceux de la génération des héros, comme vous dites, ne sont que des bâtards. Des rêveurs manipulables, incurables, schizoïdes. Eh bien, écoute : Emilia a été une véritable chance pour le camarade Ianuli, crois-moi ! Malgré tout un tas de…

– J'ai compris, j'ai compris. Vous êtes un poète, monsieur Gafton.

– Le paradis est plat, pas vrai, gamin ? Le tableau de la divinité est plat ! C'est le diable qui a introduit la troisième dimension… Un homme comme Ianuli représente quelque chose de profond, de droit, de noble, je te le dis, mon vieux. Mais Emilia est la volute qui lui manquait… une bénédiction.

Monsieur Gafton s'était levé. Dans son costume blanc, cheveux et moustache blancs parfaits, il était la doublure d'un épicurien

distingué, d'une sagesse douce et sceptique. Voyez-vous ça : Marcel, la doublure, pas croyable !

– Allons-y, il se fait tard. Madame Veturia ne supporte pas que je la laisse longtemps toute seule.

Ils s'étaient heurtés l'un l'autre dans la porte tournante. Gafton recula d'un pas, s'arrêta, posa sa grande main pâle sur l'épaule de l'égaré.

– Emilia est un cadeau, mon garçon. La réaction de la nature qui se refuse à tout artifice. Tu entends constamment autour de toi : si. Si je pouvais, je ferais. Si je disais, si j'osais. Le jour où nous sortirons de cette quarantaine, tout le monde revendiquera le statut de victime. On rejettera la faute sur les autres et on les dénoncera, comme on le fait aujourd'hui. On se battra pour les nouveaux sièges, les nouveaux galons. Et on mentira, comme maintenant. On mentira, gamin ! En liberté, on mentira comme en captivité. Alors qu'Emilia, elle, a osé…

– Minute, minute, s'écria l'ingénu. Vous avez bien dit captivité ? Vous, camarade Gafton ? Captivité ?! Vous osez de tels… Que je voie votre sourcil ! Vite, vite, que je voie la cicatrice… et il entraîna Gafton sous le premier réverbère. Éteint, bien entendu. Le soir, les rues étaient plongées dans l'obscurité. On n'entendait que le piétinement des sentinelles ; la puanteur des ordures qui n'avaient pas été ramassées et de molles ténèbres écœurantes planaient sur la ville.

– Cette joie mérite tous les honneurs, professeur ! Quand j'étais jeune et que je me battais pour le paradis, ils m'ont enfermé dans une vraie prison. En captivité, je méprisais ceux qui s'intéressaient à une fleur, au ciel étoilé, à la fraîcheur de la neige. Je trouvais que c'était une échappatoire, une sorte de frivolité. Maintenant que je m'approche de l'échéance…

Il s'arrêta, honteux de son emphase. Et ils reprirent, ensemble, le chemin de leur maison, à travers le parc Cişmigiu, le parc de la Liberté, le parc Pache, jusque devant l'immeuble aux fenêtres éclairées. Pendant ce long détour, ils ne parlèrent plus que du

spectacle du Théâtre National, de son improvisation maladroite et du sérieux absurde imposé à la célèbre comédie. Ils ne dirent plus un mot de la belle dame du café. Tolia l'avait oubliée pour un moment. Il se la rappela, plus tard. Un soir où le printemps ressemblait à l'automne et où, de nouveau, le serpent de feu se tortillait parmi les ombres de la fenêtre, hallucination, désir sans nom et sans objet.

Il la revit, d'ailleurs, parmi les piétons hébétés, dans la déroute et la marée d'aphrodisiaques de la journée. Elle descendait les marches de l'université. Cape blanche, moelleuse. Immense, svelte, cheveux noirs brillants, une star entre les stars de films muets. Elle s'était arrêtée, chose incroyable, à la station de trolley ! Les gens qui attendaient ouvraient de grands yeux sur cette apparition insolite, ils en avaient oublié leur véhicule.

De loin, le réceptionniste Vancea observait la scène. Le vent tourbillonnait en vives rafales, l'humidité montait, tout flottait dans une brume froide qui pénétrait les os et le cerveau. Un bonhomme trapu et suant, portant des cabas bourrés dans chaque main, s'approcha de la star. Ils échangèrent quelques mots, comme des voisins, ou comme une dame avec un serviteur du domaine paternel. Le petit brun essayait de dégager un bras pour s'incliner, baiser la main princière. La star se dressa soudain, au-dessus du public du poulailler alentour, haute sur ses hauts talons, toujours plus haute. Un long fuseau doré surgit de la pèlerine, une longue manche de laine légère et dorée comme les mailles d'une cotte médiévale. Elle faisait des signes frénétiques au taxi qui s'approchait. Elle frémissait, joyeuse, excitée par la chance qui freinait juste au niveau de sa bottine rouge. C'est alors seulement qu'elle se rendit compte de l'agitation du malheureux qui changeait ses cabas de main et s'inclinait, transfiguré. Elle lui sourit, lui donna une petite tape sur l'épaule pour le calmer… et caressa sa tête ronde et mouillée. Elle introduisit avec précaution son corps longiligne dans le véhicule. Un dernier pan de cape, la portière claqua, le moteur démarra.

Le réceptionniste Anatol Dominic Vancea osa s'approcher du témoin de ce miracle.

– Que faites-vous là, tonton Teodosiu ? Vous, en trolleybus ? Comment diable se fait-il que… quelle catastrophe…

– Ce n'est pas drôle, crois-moi. Si même quelqu'un comme moi ne parvient plus à se procurer d'essence, il n'y a pas de quoi plaisanter. J'avais une combine. Un truc clair, sûr. Un chauffeur de l'hôpital où travaille Ortansa, ma femme. Je payais, il me fournissait, tout était clair. Mais il est devenu insolent, tu vois, il veut… du concret ! Tu te rends compte, du concret ! Il ne veut plus d'argent, il en veut la contrevaleur en produits concrets, tu te rends compte ! Du fromage, du café, de la viande, voilà ce qu'il veut. Je n'ai pas supporté cette insolence. Non mais, tu me vois faire la queue des journées entières ou trouver des relations pour obtenir le beurre et le papier cul et le coton pour ces dames, parce que m'sieur Costică n'a pas le temps ! C'est un comble, un comble ! Si bien que me voilà ici sous les giboulées. J'attends qu'arrive le chameau à roues.

– Il y a aussi des bons côtés, tonton Gică. On rencontre des gens, on voit du monde.

– Hé ! Trêve de plaisanteries ! Des tracas, des tracas, même quelqu'un comme moi n'arrive plus à se débrouiller.

– Mais des avantages, vous en avez aussi, tonton Gică. Tiens, votre filleule, elle a de l'allure… votre petite marraine.

– Quelle filleule, quelle marraine ?

– Eh bien, la dame. Vous aviez l'air contents de vous retrouver, comme un parrain et sa filleule. Ou bien serait-ce la femme du directeur ?

– Qui ça, madame Mila ? Ça, c'est une autre catégorie, mon vieux. Madame Mila, c'est la merveille de l'univers ! Une princesse, mon vieux. Ce n'est pas de celles qui, la couche de fard et les fringues enlevées, ne sont plus qu'une odeur d'écurie ! Madame est un vrai bijou. Une manne céleste. Elle ne se défile jamais, tu lui demandes un coup de main pour quelqu'un, elle aidera tout le monde, c'est moi qui te le dis. Parce qu'elle a des relations, madame Mila, y a pas de comparaison…

– Donc, vous n'êtes pas parents.

– Quelle idée… blague à part. Je la connais depuis le temps où elle travaillait avec ces gens-là, ceux du tourisme, avec les groupes d'étrangers.

– Tiens, des relations de travail.

– Madame Mila ne s'entendait qu'avec moi, j'étais le seul à collaborer avec elle. Les autres ne la connaissent même pas. Personne, ni Tire-bouchon, ni toi. Elle n'avait confiance qu'en moi, parce que moi, je suis une tombe. Tu sais ce que c'est… Untel venait un jour, Untel, l'autre.

– Comment ça, Untel ou Untel ?

– Hé ! Secret professionnel. C'est une femme qui a de la classe, une valeur sûre, que dire de plus.

– Vraiment ?

– Non, ce n'est pas ce que les gens croient. Jamais madame Mila n'irait comme ça, avec un type, rien que pour se procurer des trucs dans les boutiques pour étrangers. Si la personne lui plaît, rien d'autre ne compte. Mais il faut lui plaire, c'est ça le hic ! C'est rare, c'est un grand secret. Un cœur d'or, je te le dis. Une belle âme, une comtesse ! Pas une once d'avarice, tu peux lui demander n'importe quoi, un médicament, un vêtement, un jouet d'enfant, n'importe quoi. Parce que qu'est-ce qu'elle se balade, bon sang de bon sang, elle est tout le temps partie.

– Partir où, partir comment ? Quelle balade ?

– Dans le monde, le vaste monde, mon vieux ! Le vaste monde n'est pas fait pour le vilain nez des idiots. Parce que tu crois, toi, que tout le monde reste dans sa petite cage ? Que personne ne sort ? Hé ! hé ! il y a aussi des exceptions, mon vieux ! Des intérêts particuliers. Le monde n'a rétréci que pour certains. Il y a bien des choses qui ne sont pas faites pour le commun des mortels. La Terre tourne, elle ne s'arrête pas, même si nous nous ne le voyons pas.

Le trolleybus interrompit le cours de philosophie. Soudain dans l'impossibilité de livrer d'autres secrets professionnels, le collègue Teodosiu Gică, alias la Maladie, alias le Chef, sut admirablement jouer des coudes et des cabas pour se faufiler dans la foule hystérique et monter le premier dans l'arche de salut.

Le réceptionniste Anatol Dominic Vancea Voinov se retrouva de nouveau seul, coupable de dépression et coupable de défiance envers les interlocuteurs de ses jours et de ses nuits.

La femme reparut pourtant dans ses rêveries nocturnes. Elle riait, pleurait, hennissait, réhabilitait la thérapie du caprice, parodiait le plaisir, la caricature de la liberté. Il se laissait amadouer. Le somnambule ! La nuit froide, lucide, les morts absents comme les vivants, une façon de se situer dans l'éternité, d'où l'on voyait tout parfaitement, sans rien voir. La femme reparaissait, consciencieuse, elle se réinventait, présente et illusoire à la fois. Il la revoyait parfois sur le ciel illisible de la journée, dans l'aveuglement étouffant de la fourmilière. Attiré, intimidé. Un désir d'abandon et une immense frayeur à la fois.

La Mort, oui, sans doute, c'est ce qu'était la belle, l'insatiable. Délicate, affamée, hospitalière, vous baignant de nostalgie, de défaillance et d'effroi : la Mort. Le masque de l'indifférence et de la joie, la splendeur vorace, la frénésie, la tension suprême.

Et ce n'était pas une abstraction. Elle avait un nom, une adresse, un numéro de téléphone, on pouvait la retrouver. Mais Tolia n'en avait pas le courage, il essayait d'oublier ce vertige et de s'évader dans le bruit de la rue. Le printemps avait rendu les captifs hystériques. Le cœur de ces fourmis était devenu immense, il bourdonnait comme un compresseur. Une folle ivresse. Parcs puants, pleins d'ordures et de policiers, obscurité des boulevards morts, foule amassée devant les magasins vides ou aux arrêts débordant de voyageurs, chaleur étouffante et pluies capricieuses du souterrain. Il rentrait épuisé de ces errances somnambuliques. Il repartait encore afin d'atteindre un excès de fatigue capable de le guérir de son désespoir.

Dans la rue, il retrouvait le tumulte. Des séquences chimériques, des fulgurations de magnésium, une brume gris-rose, perforée par les tintements aigus des antennes de télé. Lors d'un crépuscule étrange où le printemps était l'hiver, il se trouvait devant l'Athénée. La femme arrivait sur le trottoir d'en face, du côté de l'ancien Palais Royal. Il l'avait vue de loin. Elle portait des bottes hautes qui montaient bien au-dessus des genoux, un pantalon de velours marron. Une veste de renard roux sur son corps gracile. Elle traversa, entra dans l'allée. Son visage avait une pâleur lumineuse, ses yeux brillaient sous un front parfait et ses cheveux étaient sagement lissés sur les tempes.

Elle traversa les groupes de mélomanes qui attendaient le concert. Elle répondait aux salutations en agitant le bras d'un geste juvénile, se hâtant vers l'entrée. Elle s'arrêta quelques instants devant un homme. Il l'avait sans doute appelée. C'était une conversation gaie, on entendait son rire vivant, éblouissant, inoubliable. On ne voyait pas l'homme, de dos, bien plus petit que la femme, il s'était hissé sur la pointe des pieds pour lui baiser la main lorsqu'ils s'étaient séparés.

Le petit homme se retourna pour la suivre des yeux : tout le portrait de Pouchkine ! De longs favoris, une barbe clairsemée.

– Oh ! c'est vous, docteur ! Je savais que vous aimiez la musique, mais pas en public.

– Aujourd'hui je fais exception, c'est une occasion particulière.

– Et la dame, c'est une patiente ?

– Non, non, pas du tout. Je la connais depuis longtemps : l'épouse d'un confrère…

– Un confrère, quelle sorte de confrère ? Les militants s'appellent camarades entre eux, non confrères. Et je ne vous savais pas militant.

– Je n'en suis pas un… madame a été autrefois l'épouse d'un célèbre chef de clinique. Je l'ai connu, il a été mon professeur.

– Elle semble encore jeune, l'ex-épouse du professeur. Elle est maintenant l'épouse d'un ex-militant.

– En effet, la différence d'âge était scandaleuse. Elle était plus jeune que sa fille, née d'un premier mariage. S'il vit encore, ce vieillard, il doit sûrement la regretter. Et s'il est allé au ciel, il la regrette aussi, j'en suis sûr. Il s'ennuie sans elle. Elle était le miracle, la résurrection, le soleil…

– La Grande Catin de la Bible ? La Grande Putain ? Vous savez qu'on l'appelle la Grande Putain ?

Le docteur Marga refusa de sourire. Son visage ombré de barbe romantique demeura impassible.

– Sottises, paroles creuses. Les sources de joie sont rares en ce monde, mon ami. Il faut les apprécier, c'est moi qui te le dis. La véritable joie est une force invulnérable. Ce sont des calomnies stupides. Madame offre de la joie, et toi, n'écoute donc pas le populo…

– Mais si, je l'écoute. Vous connaissez Toma, l'administrateur Toma A. Toma ?

– Quel Thomas ? Saint Thomas, ou l'autre, l'incrédule…

– Je ne plaisante pas, docteur. Toma, le sourd-muet exemplaire ! Qui voit tout, sait tout, est informé de tout, mais n'en parle qu'à qui de droit, quand il le faut. Un expert, un informateur plein d'expérience et de sens pratique. Il pense que nos concitoyens ne valent pas tripette, que les doublures ne présentent aucun danger. Mais il surveille celui qui ou celui qui ou celui qui…

– Laisse tomber ces bêtises, mon vieux. Allez, entrons au concert !

– Toma ne fait pas crédit à nos semblables, mais leurs improvisations ne lui semblent pas dangereuses. Il pourrait bien se tromper, ce professionnel de Toma. Il pourrait bien se tromper, lui, l'expert du réel. Eh bien cette Dame Joie, elle aussi est une doublure. C'est tout, c'est tout, croyez-moi, mon cher docteur.

– Pas du tout, elle n'a rien d'une doublure ! Je l'ai revue récemment. Elle est venue me trouver à l'hôpital et…

– Donc, c'est une patiente. C'est tout de même une patiente.

– Non, pas du tout. Elle est l'antidote, non la maladie.

– La Mort, docteur, voilà ce qu'elle est ! La Grande Catin de l'Apocalypse… La joie sereine, la bienheureuse indifférence, la superbe vitalité de la Mort.

– Laisse tomber les métaphores, petit. Elle est venue à l'hôpital voir un patient.

– Ah ! sans doute l'ancien militant. Un patient de choix, oui, oui ! Ils l'ont démoli, docteur. Ses camarades exemplaires ont placé la mort à ses côtés, dans son lit, pour le détruire. Comme je vous le disais, l'espion Toma ne voit de danger que dans ces exceptions. L'Institution Exemplaire s'y entend à manipuler la joie, les charmes et les tentations qui anéantissent. Toma me croit dangereux, moi aussi… qui sait, comme le rêveur pris dans les jupes de la Grande Putain.

– Arrête tes bêtises, vieux. Je ne connais pas le mari de madame, et il ne m'intéresse pas. J'ai entendu parler de la légende Ianuli, mais ça ne m'intéresse pas. Moi, je m'occupe de la réalité, mon vieux. La réalité, l'urgence, c'est mon rayon.

– Ben, mon voisin, Toma, c'est du réel qu'il s'occupe, lui aussi. Un spécialiste du réel, comme je vous le disais.

– Tu délires et moi je vais rater le concert, petit. Cette dame a rendu visite à un jeune étudiant, voilà tout. Un excellent étudiant, d'ailleurs. Un garçon magnifique auquel elle s'est intéressée avec une tendresse infinie, angélique.

Le docteur Anton Marga, agacé, déboutonna le col de sa chemise empesée. Il portait un costume d'été léger, couleur de bleuet. Un costume d'été léger, alors que son interlocuteur se croyait en hiver. Le docteur tenait à la main droite une courte canne de caoutchouc, le manche d'un parapluie. De son fin mouchoir blanc, il essuyait de temps à autre son visage en sueur sous la chaleur du printemps, et aussi ses lunettes, son front, sa barbe.

– J'ai bavardé avec l'étudiant, quand il allait mieux. Il m'a confirmé son extrême dévotion, la joie que Mila représentait pour lui. Amour, ou sexe, comme on dit de nos jours, peu m'importe. C'était une initiation affectueuse, voilà tout. Qui ne se limitait pas au corps, tu peux en être sûr. La thérapie par une concentration qui met le mal entre parenthèses.

– Alors, engagez-la, docteur… Ce sera l'objet d'une communication scientifique, cette précieuse idée porterait votre nom et vous assurerait l'immortalité. Engagez-la à l'hôpital ! Madame la Mort, avec son beau masque étincelant, son âme charitable et son corps thérapeutique. La Vestale de l'initiation à la vanité des choses. Terre ! Terre ! s'écrient les navigateurs. Femmes ! Femme de terre qui nous familiarise de nouveau avec la terre. Vérité première et ultime. Terre nous avons été, et dans le ventre de la terre nous retournerons.

– C'est bien ça, petit. Lilith, la première femme d'Adam, n'était que terre, comme lui. Un seul fait l'a rendue célèbre. Elle a séduit deux anges, leur a soutiré le mot de passe, a ouvert les portes du ciel et… s'est envolée. Elle a quitté Adam. Ève, l'épouse, n'est venue qu'après. La femme-terre, rien ni personne ne peut l'enchaîner, elle prend son envol. Elle prend son envol, et retourne au ciel.

– Joli, c'est joli ça. Marga, le rationaliste, le bon Marga, un croyant ? Nous portons tous des masques, nous sommes tous des doublures… Vous êtes croyant, docteur ?

– Non. Seuls mes patients me rapprochent du ciel. Tu vois, la musique de ce soir, j'aurais aussi bien pu l'écouter à la maison, comme tu le disais. Mais j'avais envie de me trouver dans une salle, parmi les gens. Ce n'est pas une église, et Bach, le grand organiste, n'est pas prêtre. Et pourtant…

– Je ne vous soupçonnais pas ces inclinations lyriques. Je ne me les imaginais même pas. J'aurais évité les sujets licencieux…

– Licencieux ? Mon dieu est athée et aime les provocations. Les alternatives, les improvisations, comme tu dis. Et la plaisanterie,

évidemment. Il est comme nous, il nous a faits à son image, pas vrai ? Si bien que moi je suis du côté de cette dame qui t'intrigue.

– La Mort ! Le mensonge, la plaisanterie, les compromis. L'indifférence, les improvisations de la survie. C'est-à-dire la Mort, la Mort.

– Eh bien oui, je suis du côté des anonymes qui survivent. Les plaisantins changeants et sceptiques ne sont pas mes ennemis.

– Mais ils n'ont pas le droit de témoigner dans un procès !... Ils perdent leur qualité de témoins, vos sympathiques amis. C'est ce qui est écrit dans le Coran. Ces plaisantins à clins d'œil perdent leur qualité de témoins devant la justice. C'est ce qui est écrit, docteur, c'est écrit dans le livre.

– Que veux-tu, les livres ne sont pas parfaits, les lecteurs non plus. Si c'est écrit, nous demanderons un erratum. Un peu d'humour ne ferait pas de mal à ce Coran sacré, crois-moi. Quant à la vérité... elle ne peut pas se passer du mensonge. Les deux sont constamment en contact, indissociables. Tu es trop morose, mon petit professeur ! Le concert te ferait du bien, crois-moi. Entre dans la chapelle de Bach, apprends la sérénité.

En fait, le docteur se hâtait, il gravit les marches et disparut sous les voûtes du crépuscule.

Morose, voyez-vous ça ! M'sieur Fănică Olaru et le tonique Toni Marga vantaient la sérénité. « Méfie-toi... s'était écrié Marga avant de partir, en se retournant sur la dernière marche de l'Athénée. Une fois dits, les mensonges se vengent. Ils deviennent vérité. Ils deviennent réalité. La réalité, c'est l'ultime vérité. »

La réalité n'est pas l'ultime vérité, docteur, grommelait le patient resté sur un banc en face de l'Athénée. La conjoncture appelée réalité peut être niée, et l'attente n'est pas forcément mensonge, ni illusion, ni la résistance, ni la vérité, ni, ni...

Plus tard, il remonta le gros col de son manteau. Il était de nouveau loin, au cœur de l'hiver. Un étranger en hiver, engoncé dans

un invraisemblable et long hiver.

Note

8 . Célèbre comédie de Ion Luca Caragiale (1852-1912). Un classique du théâtre roumain, dont la première représentation eut lieu en 1884. Traduit en français dans le recueil ***Une nuit orageuse - M'sieu Léonida face à la réaction - Une lettre perdue***, adaptation d'Eugène Ionesco et Monica Lovinesco, L'Arche, 1994. (***N.d.T.)***

Aucune réponse. Il a vérifié l'adresse, le nom, le numéro de téléphone. Tout est exact, mais personne ne répond. Tout marche, mais on ne répond pas. Alors, on va y aller, à la source, à domicile. Puisque de toute façon personne il n'y a, Personne ouvrira peut-être la porte, va savoir.

La semaine devient dynamique : mercredi, de garde au téléphone, vendredi, sur le terrain. Il se passe enfin quelque chose, même s'il ne se passe rien.

À l'arrêt du Rond-point, il attend le tram 23. Le tram n'arrive pas. Le voyageur attend, le tram arrive, bondé ; il attend le suivant, bondé lui aussi. Le voyageur s'accroche à la rampe du marchepied, il sent les épaules, la transpiration, la fatigue de ses semblables, osmose parfaite. À l'arrêt Mihai Bravul, il prend la correspondance, le 5. Le wagon est vide, m'sieur Dominic valide son billet, le replie, selon le règlement, c'est un billet aller-retour. Mais en descendant du tram, il le jette, insouciant. Il traverse la rue, prend le bus jusqu'à la fabrique de pain.

Il descend du bus, fait une centaine de mètres en sens inverse, arrive devant le magasin SCAMPOLO. Le magasin est fermé pour inventaire. La petite rue tourne à droite. Immeuble ancien, grisâtre. Deuxième étage. Il tâtonne, cherche l'interrupteur, appuie. Un lumignon s'allume. Un pas jusqu'à l'appartement n° 8.

Il appuie sur le bouton. On entend sonner, la sonnerie envahit l'appartement derrière la porte. Rien. Encore une fois. Il attend, rien ne bouge. Il sonne encore une fois. Fait un pas en arrière, appuie sur l'interrupteur, le lumignon s'allume, une faible lumière, on voit à peine l'escalier, la rampe de métal recouverte d'un plastique vert sali par les mains, usé par le temps. Il tâte les marches d'un pied prudent, descend, retrouve la petite rue, le magasin SCAMPOLO, l'arrêt du bus, le bus, l'arrêt du tram, le tram. Retour d'aventure.

Un vendredi raté, reste le mercredi suivant. Une heure, penché sur le disque des numéros qui forment la roulette du monde. Il tourne une fois, neuf fois, soixante fois, le numéro refuse le dialogue. Le réel

? Une fanfaronnade, des miettes, une fleur de pissenlit ? Un malaise, c'est tout. De la main droite il compose le numéro, de la gauche, il tient la pomme. Personne ne répond. Vendredi, il pleut, il tombe des hallebardes. Bus, tram, autre tram, autre bus. L'immeuble carié, grisâtre. La porte sombre, la sonnerie. Retour à la réalité appelée vendredi qui existe encore, l'abrite. Mercredi, bouche muette du combiné. Vendredi, terrain-rébus. Encore mercredi, encore vendredi, balancement somnolent. Il perd patience, revendique l'offensive. D'ici vendredi, un siècle encore. Il ne peut plus attendre, il faut surmonter ce malaise appelé réalité. Advienne que pourra : Anatol Dominic Vancea Voinov pipe les dés, il triche. Un dérèglement imperceptible, et voici qu'au lieu du jeudi apparaît un vendredi. Un jeudi rebaptisé vendredi. Aujourd'hui, c'est vendredi, et demain, c'est vendredi aussi, deuxième as, deuxième malchance, deuxième incertitude.

Il en a diablement marre d'attendre le bus. D'attendre, d'examiner les chaussures de ses concitoyens. Il lève les yeux : GOSTAT. Production agricole d'État. Légumes, poules, œufs, voilà ce qu'on devrait trouver dans un magasin GOSTAT, où il n'y a que bocaux de cornichons et de légumes en saumure. Un bon bout de temps passe encore, des pensées passent encore dans la caboche du spectateur, il étudie encore des paires de chaussures à proximité. Il lève les yeux de l'autre côté de la rue sur les gens, alignés devant le magasin. GOSTAT. GOSTAT. Regard dans le vide, quelque part, de l'autre côté de la rue. Il fixe les chaussures en faux cuir, la queue de l'autre côté de la rue, tous ces faux-semblants d'êtres qui se bousculent pour pour quoi donc… C'est alors que le diable s'empara de lui. Il revit la file, la porte du magasin GOSTAT, le fauteuil roulant. Il avait vu le fauteuil du paralytique : le diable s'empara de lui, il fila, en transe. Sans but, avec un but précis, il ne voyait plus rien, voyait tout, traversa la rue, plus personne n'existait tout autour, que le Robot Peigne-girafe, aveugle, sourd, parfait. Raisonnement en panne, mécanique impeccable, grande vitesse, l'énergumène fonça comme un bolide. À un pas de la queue, il obliqua, se dirigea soudain vers la fin de la file. Personne ne fit attention à lui, il avait déjà saisi le

fauteuil roulant, pardon, s'il vous plaît, vous permettez. Les gens intimidés s'écartèrent. Le monsieur faisait très soigneusement zigzaguer le fauteuil du paralytique, holà ! aïe, ouille !… quoi, comment !… le faible gémissement de l'infirme était à peine audible. Déjà le véhicule était dans le magasin, l'élégant monsieur en blanc le maniait avec beaucoup de dignité. Foulard rouge, brillant, autour du cou, calvitie, assurance de cosmopolite. Les spectateurs s'écartaient timidement, pour faire place au distingué samaritain et à son parent infirme. Le couple arriva devant le comptoir. Quatre paquets, commanda l'intrus. Le vendeur ne le regarda même pas, les sacs voltigeaient déjà vers la balance, 109 lei, dit-il. Verdict : quatre poulets, 109 lei. Le monsieur tendit 110 lei, refusa la monnaie d'un geste blasé, reprit la barre du fauteuil, le fit tourner, ouille, aïe, gémit le paralytique. Les voilà de nouveau devant la porte. Les sacs avec les poulets décapités posés sur les genoux de l'infirme. La file de clients fut parcourue d'un frémissement. Les voix de la foule s'exprimèrent toutes dans la suffocation rauque d'un retraité qui éructait, bouillant de rage : Tu n'as pas honte ! Tu profites de ce malheureux ! Voyou, va, tu te moques de tous ces gens qui attendent leur tour. Sale cochon, bougre d'âne, enfant gâté…

Trop tard. Le fauteuil roulant avait quitté le magasin, traversé le trottoir avec les glorieux paquets sur les genoux du paralytique.

Yeux grands ouverts, au bord des larmes. De deux doigts, le prestidigitateur souleva deux sacs. Il sourit à son partenaire, prit sa part, deux sacs. Il laissa les deux autres en cadeau à l'ami et s'éloigna, brandissant entre deux doigts les sacs pointus, où se balançaient les volailles décapitées. Que diable vais-je faire maintenant de mon butin ? Tout ce dont j'avais envie, c'était cette bravade, ce défi, la victoire… Maintenant, je vais porter ces cadavres chez le photographe, il n'y a rien d'autre à faire. Il se souviendra peut-être du crime, ce handicapé, peut-être m'accordera-t-il un entretien ?

Il entendait derrière lui, toujours plus faible, le murmure de la foule. Il y serait bien retourné pour renouveler son insolence, les humilier davantage, les réveiller, les arracher à l'apathie avec laquelle

ils attendaient sagement leur misérable portion de survie, la récompense de la soumission sourde-muette. Messieurs, je suis absent, se serait-il écrié. Parmi vous et pourtant loin, en train de réinventer le cauchemar d'autrefois, pour oublier celui de maintenant. Pour échapper à l'ennui, messieurs, pour échapper à l'ivresse du printemps qui nous humilie, nous provoque et nous rend hystériques. J'accepte la provocation, je m'accepte, c'est tout. Tout ce que je suis, c'est aujourd'hui, que j'ai baptisé vendredi. Je m'ennuie, messieurs ! C'est tout, réel comme mon ennui réel, c'est tout. Sifflez tant que vous voudrez dans le dos du farceur, son parachute ascensionnel monte, il est loin, voilà ce qu'il leur aurait crié.

Tête haute, se pavanant, il s'en fichait, m'sieur Dominic était très occupé. Les sacs valsaient, le gibier valsait. Air chauffé à blanc, deux sacs en plastique bruissants, deux cadavres-types, sortis du congélateur de la boucherie quotidienne. Nous voici tous trois dans la grande besace du jour, devant les rails, prêts à nous jeter sous le tram pour arrêter cette foire. Un instant, une seconde fatale, une chance énorme, sublime, de redevenir les maîtres, de mettre fin à la parodie. Nous traversons au feu rouge, la lumière nous éblouit, tenez, je vous ai donné du soleil, gardez-le, faites-le grandir jusqu'à ce qu'il vous aveugle, ici, devant ces rails assassins, nous traversons, prudemment, sous le châtiment du soleil implacable, soleil enragé de notre ennui, fée grasse et vicieuse des mélancoliques, donnenous le courage d'avancer dans l'ennui jusqu'au bord du néant, de devenir néant. Voici le fleuriste. Voici le magasin SCAMPOLO, fermé pour inventaire. Une vieille, devant la vitrine, se donne un mal fou pour lire la publicité. Elle pendouille, fatiguée, comme une poule, dans les plis d'un sac grisâtre. Elle est fanée, voûtée, curieuse, morte, enveloppée dans son charitable sac standard.

Nous tenons nos paquets bien serrés, nous balançons légèrement les cadavres dans l'air fermenté, rose, de ce jour empoisonné. Le danger guette, le regard est trouble, obscurci par les miasmes du jour. La griffe invisible est proche, prête à s'abattre, mais l'imprudent garde son rythme alerte, il s'en fiche, l'onde fatale s'est orientée vers d'autres, elle est passée, nous sommes encore vivants, on ne nous

permet rien de plus, nous ne le voulons pas d'ailleurs, nous avançons à l'aveuglette, comme si nous faisions du surplace. Voici un cube, une maison, un escalier de ciment, un interrupteur, un lumignon, la sonnette, c'est vendredi, comme demain, comme il y a cent ans, dans un autre siècle, comme si on n'avait jamais existé.

La porte s'entrouvre timidement. Tiens, elle s'ouvre en grand.

Dans l'encadrement, la femme. Yeux délavés, chignon serré, corps trapu, penché vers la gauche, mains petites et grassouillettes.

– Madame… madame… balbutie l'inconnu.

– Plaît-il ?

– Oh ! excu… cusez-moi… Cuşa ? La famille Cuşa habite bien ici, n'est-ce pas ? Et vous êtes madame Cuşa ?

– Non, je ne suis pas madame Cuşa. Madame Cuşa n'est pas chez elle. Je suis une amie de Tori, je veux dire de madame Cuşa. Je suis…

Elle prononça son nom, mais il s'envola aussitôt. Tolia ne l'avait pas saisi.

– Ah oui !… vous savez, en fait, j'aurais voulu voir Octavian. Tavi Cuşa.

Tolia pénétra d'un quart de pas à l'intérieur. La tantine s'effraya, sans pouvoir s'y opposer. Oui, l'inconnu était déjà dans le vestibule, il rencontra le regard fixe et noir du chien, blotti à côté du portemanteau.

– Je suis un vieil ami de monsieur Octavian Cuşa, de Tavi. J'aurais absolument voulu le voir. Je n'ai pas cessé de le chercher…

La tantine afficha un regard doux et prudent. Elle était vêtue d'une sorte de blouse de travail bleue, comme une laborantine, une femme de ménage ou une doctoresse, la blouse pouvait être celle de n'importe qui.

Tolia s'assit sur un petit tabouret qu'il avait tiré de la cuisine jusqu'au vestibule.

– Vous savez, chère madame… il y avait justement un arrivage d'oranges. En réalité, je n'en avais pas besoin. Mais j'ai vu une très longue file, des centaines de personnes accablées de soucis, et je me suis dit : allez, je vais en acheter, moi aussi.

Il avait déposé les deux sacs avec les poulets décapités au pied du tabouret et il les contemplait.

– Puisque je suis dans le coin, allez, je vais en prendre, moi aussi. Des oranges, va pour les oranges… et il désigna les sacs des poulets posés près de ses chaussures couleur crème, aux semelles de crêpe.

La tantine en resta muette. Les yeux grands ouverts, la main serrant fort la poignée de la porte.

– Donc, je me mets dans la file. Il y a bien vingt ans de cela. J'avais pris place dans la file, j'étais à Lisbonne ou à Salonique, je ne sais plus. J'avais quoi ? vingt, trente ans, je ne sais plus. Donc à Sienne, Salonique, Séville, je ne sais plus. Je n'en avais pas besoin, mais j'ai pris place dans la file, comme ça, pour des oranges. Devant moi, une jeune fille très mignonne fixait sur son fiancé un regard éperdu. On avançait très lentement. À un moment, une dame devant nous sort de la file. Bien coiffée, élégante, un profil oriental. Comme je vous le disais donc, il y a une semaine, au ski, en Suisse, je prends moi aussi mon tour dans la queue, avant de descendre la piste. Je n'aime pas trop les fruits, mais vous savez ce que c'est, j'ai suivi les autres. Je suis influençable, très influençable, dès que je vois une file, je m'y glisse, moi aussi. Donc, une dame distinguée, élégante, décidée à protester. Vous ne vous joignez pas à moi ? Elle s'était adressée au jeune fiancé qui ne répondit rien. Elle avait raison, cette femme, il fallait intervenir, sinon nous risquions de ne rien avoir, les cageots se vidaient. Le jeune fiancé souriait d'un air moqueur : c'est moi qu'elle a justement trouvé le plus représentant, souffla-t-il, nerveux, à l'adresse de sa fiancée. La fille levait les yeux vers lui, plongeant dans ses grands yeux avec une admiration sans bornes. Plus représentatif, corrigea-t-elle, suave. Une admiration sans bornes, mais elle l'avait tout de même corrigé, la mignonne. Donc, nous avancions.

Difficilement, lentement, la file n'avait cessé de s'allonger derrière nous, l'esclandre se préparait.

La tantine, effrayée, s'était appuyée contre la porte de la cuisine. La main sur la poignée, à demi morte de peur, elle ne pipait mot.

– Comme je vous le dis, chère madame, nous avancions très lentement. J'étais un gamin, je suis comme ça. Je pouvais avoir quinze, vingt, vingt-cinq, trente-cinq ans, non vraiment, guère plus. Surgit alors une grosse vendeuse qui prend un cageot d'oranges pour le personnel du magasin. Ça commençait à s'agiter. Et voilà que, de l'autre côté de la rue, du magasin d'appareils ménagers, arrive aussi une vendeuse qui, elle, en prend tout un cabas, juste au moment où un client demandait qu'on lui en pèse quinze kilos. Vous avez entendu ça : quinze kilos ! Ça a déclenché l'explosion. La chef du magasin est intervenue, un ramdam, je ne vous dis pas ! Donc, on se remet à avancer. Le peuple vocifère, ne donnez pas plus de deux kilos à la fois, il faut qu'il y en ait pour tout le monde. Les vendeuses, très gentilles et serviables, continuaient tranquillement leur travail. Elles donnaient à chacun autant qu'il en voulait, mais dans une limite de six kilos, c'est ce que la chef avait décidé. Il y avait aussi un ivrogne… Heureusement qu'il fait chaud, grommelait l'ivrogne. Parce que vous savez ce que c'est, chère madame, depuis quelques années, rien qu'au mot « hiver » on est horrifié. Nous vivons comme dans des grottes, chère madame, c'est dur, les mois d'hiver sans chauffage, sans eau chaude, un cauchemar, vous le savez bien. Il avait raison, l'ivrogne, heureusement que nous étions à l'intérieur, là-bas, au salon de thé Corfou, vous le connaissez. Nous étions à l'intérieur et il faisait chaud, on ne sentait pas l'hiver, il avait raison, l'ivrogne. Donc, nous avancions lentement, lentement. Et les filles qui pesaient, mignonnes, gaies.

La tantine gardait la main sur la poignée de la porte. Tolia, lui, s'était installé commodément sur le tabouret. Le chien noir dingo allongeait le cou, sa tête sur le bout des chaussures jaunes.

– Tavi, reste tranquille…

Tavi retira le bout de son museau noir du bout de la chaussure jaune, mais resta attentif, aux aguets. Tante Venera avait une voix agréable, très agréable, je ne l'avais même pas remarqué, ou bien j'avais oublié, oui, tout simplement. Tolia avait oublié, il s'était laissé emporter par son discours, il ne l'avait pas remarqué. Effectivement, Venera avait un timbre agréable, parfumé, qui l'eût cru ?

Il l'avait baptisée Venera. Tout de suite… avant d'avoir entendu son nom, qu'il n'avait pas bien distingué. Venera, ça lui était venu comme ça, spontanément…

– Bon, poursuivons donc, madame… Vous voyez, j'ai une mémoire d'éléphant. Donc, mes vacances à Cordoue ou ailleurs. Parce que je change tout le temps de villégiature, j'ai soif de nouveauté, d'événements. Je suis impatient, c'est ça, je n'ai pas la patience de rester en place, comme l'exige l'Association, l'A-sso-ci-a-tion, oui, puisqu'elle ne nous permet même pas de déménager dans une autre localité, encore moins d'aller ailleurs.

– Tavi, reste tranquille…

Tavi retira sa longue langue rouge de l'empeigne jaune. Mais il demeurait attentif, vigilant. Les yeux vifs, de braise. Venera, la main toujours posée sur la poignée, semblait calme et avait une voix agréable.

– J'étais finalement arrivé devant la balance. La mignonne aux cheveux châtains me demanda combien j'en voulais. J'ai dit quatre kilos. Elle s'est penchée pour remplir mon sac. Qu'avais-je besoin de quatre kilos, je n'en sais rien. Mais je suis comme ça, influençable. Boon. Dans mon dos, des grognements, le brouhaha montait de nouveau. Comme je vous dis, chère madame, la jeune fille avait déjà pesé mon sac. Boon… Mais voilà, ça m'a pris d'ajouter mon grain de sel, de vouloir m'exprimer, moi aussi. Tout le monde a raison. C'est ce que j'ai dit, tout le monde a raison. Tout le monde a raison, ces filles ne sont en rien coupables, qu'elles donnent deux ou six ou neuf kilos, c'est pareil, de toute façon les stocks s'épuisent. Et ce n'est pas de leur faute, la faute en incombe à d'autres, je sais bien à qui. Lui

seul, le Grand Handicapé, a tort, je vous le dis, tous les autres ont raison. Tout le monde a raison, mais je sais qui n'a pas raison. Qu'est-ce qui m'a pris ?… Je n'avais même pas besoin d'oranges. Je vous le demande, des oranges, à quoi bon…

Tolia désigna de nouveau les deux sacs de poulets décapités. Il dénoua le foulard rouge qu'il avait autour du cou. Un toréador fatigué.

Dame Venera, effrayée, la main sur la poignée, s'était tassée, étourdie, épuisée.

– Voyez-vous ça, je me perds en bavardages. En fait, très chère madame, j'étais venu pour mon ami Cuşa. J'avais à parler à Tavi.

Le chien sursauta, ne sursauta pas, impossible d'en avoir le cœur net. Mais la petite vieille avait lâché la poignée. Elle essuya ses mains moites avec le bas de sa blouse bleue.

– Je vous l'ai dit, les Cuşa ne sont pas là. Moi, je me contente de passer chez eux trois fois par semaine, pour avoir un œil sur la maison. Ils m'ont donné Tavi à garder. J'ai eu des ennuis dans mon appartement, je n'aime pas rester chez moi. Depuis l'arrivée du printemps, avec toute cette folie… je reste ici. Jusqu'à ce qu'ils rentrent, je me cache ici. Au moins pendant la journée…

Sa voix était calme, chaude, parfumée, et Venera promenait sa main potelée sur le cou luisant de la sentinelle Tavi.

Elle regardait à présent, plus détendue, l'hôte volubile et poli, aucune raison d'avoir peur, non, la peur était passée, il avait l'air bien élevé, sympathique, quoiqu'un peu bizarre, avec ses histoires vaseuses et longuettes.

Il était sympathique, somme toute, et Venera ouvrit enfin en grand la porte de la salle à manger, en signe d'accueil.

En garçon bien élevé, Tolia accepta l'invitation, entra et s'assit.

Il revint le mardi, revint le jeudi. Le calendrier était bousculé, mercredi et vendredi avaient disparu, en faveur de mardi-jeudi-

samedi. Mais ce privilégié ne voulait pas courroucer les dieux, il n'en abusait point. Il ne venait que le mardi et le jeudi. Il restait le plus longtemps possible, jusqu'au moment où Venera devait rentrer chez elle, dans l'appartement où des souvenirs récents semblaient la terroriser.

Il l'accompagnait jusqu'au taxi, ils avaient du mal à se séparer. Venera venait et repartait et revenait en taxi au domicile de la famille Cuşa et ce, trois fois par semaine. Avec Tavi, elle aurait eu du mal dans les trams et les trolleys.

Le chien Tavi restait sombre et silencieux. Il ne manifestait ni aversion ni cordialité envers le nouveau visiteur.

Quant à l'autre Tavi, il était l'objet de longues conversations.

– Vous savez, très chère madame, c'est une vieille histoire. J'étais lycéen à l'époque. Monsieur Cuşa était un ami de mon frère. De ma sœur aussi, en fait… Autant que je m'en souvienne, monsieur Cuşa n'avait à l'époque, comment dirais-je, aucun handicap. Il était normal, je veux dire.

– Oui, oui, je comprends, disait tante Venera de sa voix de velours.

Elle venait de poser le plateau avec les tasses de café sur la table ronde de la salle à manger. Le professeur Anatol Dominic Vancea Voinov avait tout bien calculé, dès le début. De nos jours, on ne peut pratiquement se fier à personne. Même les vieux amis ne sont plus guère ceux d'autrefois. S'ils ont survécu, c'est que, quelque part, quelque chose cloche, donc on ne peut jamais savoir combien quand si et à qui : la méfiance est généralisée. La normalité dépend de l'adaptation, donc aussi de l'adaptation à l'anormal, si bien que… le bouleversement des critères vous interdit, en fait, toute clarification. Le réceptionniste de l'hôtel TRANZIT avait donc parfaitement procédé. Puisqu'on ne peut avoir confiance en personne, autant ouvrir toutes les portes, d'entrée de jeu, comme entre personnes qui se connaissent depuis toujours. À cette table accueillante, où fume le café, il y a aussi une place pour notre âme impénétrable, pour notre grotesque biographie codifiée.

– Il y a eu beaucoup d'horreurs en ce temps-là. Notre famille a traversé de dures épreuves. Puis mon frère est parti pour l'Argentine. Ma sœur, elle aussi, est partie, à la fin de la guerre. Loin, elle aussi, elle était tombée amoureuse d'un missionnaire des grandes promesses. Je suis resté avec ma mère, ça n'a pas été facile. Monsieur Tavi, il y a bien longtemps que je n'en ai pas eu de nouvelles. Mais je sais qu'il a subi un choc, lui aussi, à la même époque. J'ai appris que par la suite…

– Oui, oui, je comprends, l'encourageait Venera tout en disposant les petits fours sur la table.

– Maintenant, ma belle-sœur, l'Allemande, m'a écrit. Elle m'a aussi envoyé un peu d'argent. Ils m'envoyaient des choses de temps en temps. Comme ça, à l'occasion des fêtes, des vêtements, des douceurs, des bricoles. Il paraît que mon frère est gaga. Atteint de sénilité précoce, je veux dire. Enfin, pas vraiment, elle ne dit pas ça comme ça. Il est paralysé. Une attaque, ou dieu sait quoi. Et le voilà pris de nostalgie. C'est ce qu'elle dit…

Dame Venera sursauta, comme agacée. Mais elle s'assit finalement devant le conteur, pour l'écouter.

– Oui, oui, je comprends. Servez-vous, servez-vous.

Dans le fauteuil, monsieur Vancea se détendit. Il dénoua son foulard, déboutonna encore le col de sa chemise noire. Il était venu directement de son travail et la chaleur était plutôt étouffante.

Il sirota le café fort et sucré. Encore une gorgée, en soulevant la tasse minuscule de sa soucoupe dorée, encore une longue gorgée, fini, ceinture le café.

– Je vous en ressers un peu, monsieur…

– Vancea, Anatol Vancea.

Venera se leva, prit la verseuse sur la commode, versa du café dans la petite tasse.

– Anatol Vancea Voinov. Ma mère avait pour nom de jeune fille Voinov. Elle a gardé son nom, justement parce qu'il était devenu suspect. Ils étaient têtus, mes parents, ils tenaient à leur dignité, c'est ce qu'ils croyaient.

Venera but aussi un peu de café. Tolia la considérait avec une curiosité cordiale, il avait du mal à ne pas lui demander si elle ne serait pas, par hasard, la sœur de Veturia Gafton, la boiteuse.

– Vous connaissez sans doute monsieur Gafton.

Venera ne répondit pas, elle sirotait diplomatiquement son café.

– La famille Gafton. Je suis logé chez eux, en quelque sorte. L'appartement ne leur appartient pas, mais ils m'ont accueilli. Ils avaient une chambre libre et ils m'ont accepté chez eux quand j'ai dû déménager à Bucarest. Je ne vous l'ai pas dit, chère madame, j'étais professeur de lycée, il y a quelques années encore. J'enseignais les langues étrangères, le russe surtout. Je le connaissais un peu par ma mère et, après la guerre, c'était plus facile pour moi d'étudier le russe. Mais à la suite de cette stupide histoire… enfin, je n'ai pas eu le temps de vous la raconter. Ils ont mis en scène une affaire absurde, là-bas, en province. Des exagérations bien orchestrées, en fait. En rapport avec mes relations délicates… extrêmement délicates même, avec les adolescents. Parmi lesquels je me compte, naturellement. Ils sentent bien ces choses, ces petits démons, ils sentent cela, nos petits frères perfides et merveilleux. Ils le sentent, ces garnements, ces splendeurs, ils le sentent, oui, oui. Je n'ai pas pu retrouver mon poste, j'ai été suspendu. J'ai quitté la ville, évidemment. La province ne supporte pas les excentriques, vous comprenez. Les époux Gafton, monsieur Matei, madame Veturia ont été très compréhensifs, très accueillants.

L'hôtesse ne broncha pas. Elle buvait tranquillement son café à petites gorgées, en contemplant son invité.

– Maintenant, je travaille dans un hôtel. À la réception de l'hôtel TRANZIT, dans le centre.

Suivit un bref long silence. Le grand bouquet d'œillets rouges qu'avait apporté le professeur se dressait, provocant, dans le vase-obus sur la commode.

– Donc, à l'hôtel TRANZIT…

Le même silence, long bref embarrassé, suivit.

– Ah non ! il ne faut surtout pas croire… je sais ce qu'on raconte des gens qui travaillent dans les hôtels, dans le tourisme. Non, non, là-dessus je suis resté ferme, je vous le dis. Je n'aime pas les informateurs, vous savez, j'ai d'autres défauts, mais pas ça.

– Oui, oui, je comprends, murmura Venera.

– Comme je vous le disais, je suis venu à Bucarest par la force des choses. J'ai obtenu ce malheureux emploi grâce à Gafton et à mon ami, le docteur Marga. Des gens de l'ancienne école, solides, Tavi vous a peut-être parlé d'eux.

Venera se taisait, caressant de sa petite main le dos brillant de Tavi, allongé près de ses pantoufles mauves au pompon de velours. Le chien ne sursauta pas en entendant son nom et celui de son maître absent, il suivait les confessions du bavard avec un parfait scepticisme.

– Oui, il est beau ce chien… Je ne sais pas si vous connaissez Veta, Veta Apostolescu, la savante vétérinaire de la clinique pour chiens.

La tantine se taisait. Elle souriait, étonnée de la façon dont le bouillant professeur la regardait, avec un mélange de piété filiale et de douce exaltation.

– Tout le monde, y compris l'Association, parle en termes choisis de madame Apostolescu. Elle soigne leurs chiens, elle est membre associé. L'associée de l'Association, disait l'ami Iopo, Papaşa, vous le connaissez peut-être. Vous n'avez eu aucun souci avec Tavi ? Maintenant, les chiens aussi posent des problèmes, beaucoup de problèmes. Quand il n'y a ni nourriture ni toit ni médicaments pour les humains, l'ami de l'homme en souffre lui aussi. Quant aux lois… vous savez bien, chère madame, quand les lois deviennent plus

rigoureuses pour les gens, les chiens n'en mènent pas large, eux non plus. Vous avez sans doute entendu les rumeurs selon lesquelles il faudrait évacuer les chiens des immeubles. Les travailleurs doivent pouvoir se reposer tranquillement, sans être dérangés. Et que dire de la pollution, du stress, de la décadence générale des mœurs ? Tout cela affecte aussi nos amis canins. Et la méchanceté des hommes, bien entendu. Et la suspicion généralisée, la lâcheté, la perfidie, la terreur, tout, tout. Mais Tavi est robuste, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, répétait Venera, comme un automate.

– Chez nous, au TRANZIT, nous avons une collègue, Vasilica, une femme admirable. Un grand cœur, altruiste, pieuse. Nous l'appelons affectueusement Vili. Elle est très attachée à tous les cabots. À toutes les créatures, en fait. Chats, lapins domestiques, grenouilles, poules, canaris, souris, tout.

Le collègue Vancea sourit en pensant à sa collègue Vili, et fut sur le point de demander à son hôtesse si elle ne serait pas, par hasard, une sœur de Vasilica Vasilică. Mais c'eût été déplacé, une indiscrétion, il renonça à satisfaire sa curiosité.

– Donc, à l'hôtel TRANZIT. Réceptionniste, que faire… Sans le docteur Marga, je n'aurais même pas eu cet emploi. De nos jours, ce sont les seuls qui peuvent vous donner un coup de main, ces gens qui travaillent au contact du public, qui ont des relations. Médecins, chauffeurs, coiffeuses, vendeurs de légumes, de viande, de chaussures, d'essence. Intermédiaires de toutes sortes. C'est un vrai monsieur, le docteur Marga ! Gafton, Marga, Tavi, des gens d'une autre époque, celle où mon frère était avec eux. Tavi vous a sans doute raconté…

Le chien ne broncha pas, l'hôtesse non plus.

Puis, le mardi, la semaine suivante. Tolia était arrivé en sueur, le vêtement froissé, en piteux état ! Il était en retard, la circulation avait été bloquée pendant plusieurs heures dans l'attente du cortège présidentiel qui conduisait le Grand Associé, le Bredouilleur, vers ou

depuis l'aéroport. Il avait eu le plus grand mal à venir en taxi, par des chemins détournés.

– Oui, oui, je comprends, dit la maternelle Venera pour le calmer.

À mesure que diminuait son intérêt initial, les visites de Tolia se faisaient toujours plus fréquentes et plus longues. En plus du mardi et du jeudi, il venait aussi le samedi, il serait venu tous les jours si Venera avait habité l'appartement des Cuşa.

La vertueuse Venera parut accablée et gênée par l'évocation du passé, si bien que le professeur changea de sujet. Il se mit à lui raconter en détail tout ce qui lui arrivait les jours où ils ne se voyaient pas. Il rapportait avec vivacité les bons tours fort peu innocents qu'on faisait à l'hôtel TRANZIT, il expliquait comment son voisin Gafton calculait les charges et l'électricité dues par chaque locataire de l'appartement, il parlait de Gina la Poussinette, de son tempérament dangereux, il fournissait les dernières blagues sur le précieux Bredouilleur et sa souveraine épouse, se lançait dans de subtils commentaires sur la vitesse exponentielle avec laquelle les rumeurs, les blagues, les commérages traversent un pays, l'information officieuse ayant une vitesse de pénétration stupéfiante, exponentielle, comme pour les tremblements de terre, c'est-à-dire là où la différence entre le degré deux et le degré trois sur l'échelle de Richter est moindre que celle entre 7,2 et 7,3. Réaction nucléaire, fatale, choc, expliquait le professeur.

« Oui, oui, je comprends », approuvait l'hôtesse, résignée, tantôt lissant la nappe, tantôt déplaçant le vase avec les fleurs que le gentil professeur ne manquait pas d'apporter.

Mais Tolia parlait déjà des mécanismes d'augmentation des taxes par le biais des contraventions pour infractions au code de la route, pour ordures déposées sur la voie publique, pour trouble de l'ordre public et passait de but en blanc au mouvement écologique, inenvisageable dans un pays comme le nôtre, aux armes spatiales, les bienfaisantes armes spatiales, à la manipulation du terrorisme, à la manipulation en général, au terrorisme et à la terreur en général.

« Oui, oui », répétait le chœur de la seule et même voix vibrante, parfumée, ***violoncelle céleste***. L'atmosphère stagnait, languissait. L'hôtesse aurait peut-être préféré une communication implicite, moins prolixe, la complicité d'une familiarité chaste et domestique. Lassitude, ennui… on se demande à quoi servent tous ces artifices. Mais Tolia faisait tourner de plus belle son moulin à paroles, espérant peut-être obtenir une exclamation de surprise, un nouvel élan.

« Oui, oui, je comprends », approuvait-elle sans conviction, placidement.

Quelle nouille ! pensa notre agressif réceptionniste, vraiment excédé par cette agréable voix de violoncelle, qui n'était que le souffle rythmique de la nouille qui lui faisait face.

« Oui, oui, je comprends », venait de répéter Venera.

Ils buvaient du thé, de modestes canapés étaient servis, parfois un petit verre de tzuica, on sirotait lentement l'ersatz de café, orge ou son. Ils allumaient la télévision, pour voir le Bredouilleur vantant à grands cris le bonheur du peuple-modèle et menaçant les ennemis du peuple-modèle. Puis, Tolia reprenait son monologue, incidents, paraboles, proverbes, même un hippopotame aurait craqué ! Il sentait qu'il allait bientôt capituler, il était déjà prêt à capituler.

Il continuait pourtant à disserter, sagement, sans attendre d'autre approbation que celle du ténébreux Tavi. En fait, c'est à lui qu'il s'adressait, avec une impatience de plus en plus irritée.

Il parlait les yeux fixés sur cet esclave protecteur, enroulé autour des pieds de Venera. Tavi écoutait calmement les nouvelles, sans réagir.

C'est peut-être précisément le scepticisme muet de ce témoin qui finit par décontenancer le visiteur agité. Il continuait de disserter, de gesticuler, de déverser des mots, infatigable, mais l'ennui, visible sur la gueule de ce chien lucide, le déprimait, il sentait qu'il allait bientôt capituler, il était décidé à capituler.

Demain, fini ! Non, demain, c'est vendredi, demain nous nous reposons. Après-demain, samedi, jour sacré, libération. Samedi, c'est fini !

La matinée du samedi flottait dans une brume fine, de la gaze tamisant le soleil. Ville redevenue enfantine, cajoleries, torpeur.

Monsieur le professeur s'était présenté vers neuf heures, heure inhabituelle. Il s'était donc réveillé tôt. Il était tout de blanc vêtu, c'était donc un jour de congé. Parfaitement rasé, comme toujours. Dans les bras, un énorme bouquet de fleurs rouges, une vraie gerbe d'enterrement.

L'hôtesse le remercia d'une brève inclinaison du chignon. Elle prit la gerbe des bras de son matinal interlocuteur, l'appuya contre le portemanteau dans l'entrée, en attendant que monsieur Vancea retire sa sacoche de l'épaule, comme d'habitude, pour l'accrocher à la patère devant la glace.

Le professeur resta immobile un moment. Le regard sévère de Tavi le scrutait dans la glace. Il sourit, esquissa un salut à l'adresse de la bête, retira sa sacoche, changea d'avis, ne l'accrocha pas, entra avec elle dans la salle à manger.

– Quelle magnifique journée, très chère madame. Une limpidité, une grâce, un flottement ! Je ne me lassais pas de flâner dans les rues, les stations, je ne m'en lassais pas. Nous autres, captifs, le printemps nous met hors de nous, ça nous rend fous, c'est ainsi.

Sur la table, le plateau et les tasses de café étaient déjà préparés. Une surprise, vraiment. D'habitude, madame Venera ne servait quelque chose qu'au cours de la conversation. Tavi se trouvait déjà au pied de la chaise, Venera avait une mine superbe, la journée respirait la jeunesse, c'était parfait, parfait.

– ***Amantissime frater***, lui aurais-je dit. C'est ce que j'aurais dit à ce jeune homme qui me dévisageait avec insistance.

De toute évidence, Tolia avait préparé une toute nouvelle tactique, une provocation inédite, avant de se retirer du champ de bataille.

– Hier soir, je me promenais seul dans le parc Carol. Soudain, un jeune homme magnifique, l'air d'un artiste, il m'observait depuis un bon moment, je l'ai senti. Comme s'il m'avait suivi.

La dame fit un vague geste d'agacement. Le professeur, consterné, refusa d'en tenir compte.

– Bien sûr, je ne l'ai pas évité. C'était un regard pareil à une flamme, grandiose. ***Amantissime frater***, ces célèbres mots hypnotiques je m'apprêtais à les lui lancer, comme une insulte. Pour le défier, l'effrayer, voir ce qu'il allait faire…

La dame, impatientée, refit ce geste de rejet. Le professeur, pris de court, resta interdit.

– Monsieur Vancea, vous aviez une sœur, très belle. Je sais, je sais, vous vous écrivez rarement, vos chemins se sont séparés. La famille s'était opposée à ce mariage, je le sais. Elle a quand même suivi ce fanatique, je suis au courant. Elle a deux filles, qui, à leur tour, ont des filles, elle est grand-mère. Je sais tout, ce n'est pas le propos…

Le professeur n'était pas encore revenu de sa stupeur. Raidi, bouche bée, sa sacoche avait glissé près de la chaise. Tavi l'avait déjà saisie entre ses pattes.

Venera était pâle.

– Oui, les chats sont revenus… En flammes. Cette nuit, mes chats brûlés sont revenus me voir. Les vitres brûlaient et mes cheveux et…

Venera était pâle, elle s'essuya le front d'une main tremblante, mais elle se reprit, retrouva ses mots et son air habituel.

– On vous l'a peut-être raconté ou bien vous vous rappelez… Sonia, cette chatte noire qui a mis le feu au désert sacré… Tavi était amoureux de votre sœur Sonia.

Tavi sursauta, leva la tête d'un air hautain. Mais la main maternelle était déjà descendue à temps sur son cou puissant,

luisant.

– Il a souffert à cause d'elle. Elle l'a bouleversé. Elle l'a blessé… pourquoi tourner autour du pot. Il ne s'en est pas remis. C'était un jeune homme très sensible, souvenez-vous-en. Un jeune homme exceptionnel ! Tavi n'a pas toujours été ce qu'il s'est efforcé de paraître par la suite, et même de devenir…

Tavi leva de nouveau son regard noir. Mais la main protectrice le calma sur-le-champ.

– Il a aussi commis des actes regrettables, je le reconnais. Pourtant, ce n'était pas seulement de la haine. Pas seulement de la rage, je vous le dis. Subitement, on lui avait tout simplement ôté toutes ses chances. Ce Matus, il était intelligent, plein de vitalité, mais ces qualités n'auraient pas dû suffire à une princesse de contes de fées, c'est du moins ce qu'il croyait, ce bêta de Tavi.

– Oui, oui, je comprends, murmura enfin le professeur d'une voix enrouée.

Madame Venera poussa le plateau vers le professeur. Tolia leva la petite tasse comme un automate, se pencha tout étourdi, but une gorgée. Venera tira le plateau, leva à son tour la petite tasse bleu cobalt, but une gorgée, la remit sur la soucoupe. Toujours pâle, volubile, crachant les mots, vite, vite.

– Je regrette que vous n'ayez pas pu rencontrer Tăviţă. Il y a encore des traces… une sorte d'émotion, d'incertitude.

Le professeur attendait la suite, crispé, mais Tavi se mit à aboyer, d'un aboiement profond, étouffé, capable de faire trembler la maison. Quelles forces il avait rassemblées, le noir dingo, ce captif ! La dame retira la main de son cou puissant et froid. Elle la tint levée un instant puis lui donna un coup bref. Tavi gémit en la regardant dans les yeux. Il répéta son sourd aboiement sinistre. Le tranchant de la main s'abattit de nouveau, par trois fois. Calmé, il s'allongea sur le plancher, la tête sur la sacoche de l'invité.

– Vous autres, vous… ceux comme vous, veux-je dire, il semble que vous n'ayez pas encore renoncé à l'amour. Malgré tant de souffrances, bien que les autres vous croient très intelligents. Ce n'est pas le signe d'une grande intelligence, je dois vous l'avouer… Vous voulez encore être aimés ? Bien que vous ayez vu combien vous déchaînez de haine. Vos ancêtres ont-ils exigé de vous que vous glorifiiez la vie ?… Rien n'est plus important que la vie ? La vie d'une créature est la valeur suprême, c'est ce qu'on vous répétait toujours ? Comment ne pas devenir névrosé si la vie, telle qu'elle est, brève et pleine de misères, est tout ce que nous avons… Si seulement ils vous avaient promis autre chose, la vie éternelle, le Nirvana, que sais-je ?…

Venera s'énervait, on pouvait espérer obtenir encore d'autres confessions, le détective A.D.V.V. ne s'était pas trompé en surgissant brusquement un samedi matin sur les lieux de son investigation où, de plus, voyez-vous ça, on l'attendait. Pas seulement avec du café et des douceurs, mais aussi avec des témoignages significatifs. Oh ! oui, enfin !

– Vous croyez que Tavi est un criminel ? Je ne vous contredirai point. Je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir… je ne sais au juste ni ce qu'il a fait ni ce qu'il fait. Je sais qu'il a épousé mon amie handicapée et qu'il a toujours pris soin d'elle de façon exemplaire. Mon amie Tori, je crois vous l'avoir déjà dit. Une frayeur atroce, à la période qui vous préoccupe, l'a laissée sourde et muette et un peu… comment dirais-je, un peu vulnérable pour ainsi dire. Vous savez bien… les gens ne pouvaient plus être ce qu'ils avaient été. Ils ne le sont plus, d'ailleurs.

Monsieur Vancea regardait droit dans les yeux madame Venera qui regardait droit dans les yeux le détective.

– La version concernant ce moment-là… qui peut bien savoir. Il faudrait plus d'indifférence. L'indifférence, voyez-vous, c'est ce qui vous fait défaut. C'est une force, vraiment. La force que masque l'indifférence. Tavi a compris cela, j'en suis sûre. Dès ce moment-là.

Le regard de l'hôtesse semblait perdre de sa limpidité et sa voix devenait de plus en plus tendue.

– Ce moment sur lequel vous enquêtez avec autant d'obstination, quarante ans après… Qui sait, qui sait… Considérons plutôt le deuxième acte de la pièce. Aujourd'hui ; nous en sommes arrivés à nous défendre des humains comme on se défend des chiens. À nous défendre avec des chiens contre les hommes, pour être plus précise, reprit la mère de Tavi en lui adressant un méchant sourire en coin.

– S'ils voient que vous avez peur, ils mordent. S'ils vous sentent faible, ils vous sautent dessus. Ils brisent les portes, les fenêtres, la maison, ils mettent le feu. Ils envoient des cadavres en flammes vous visiter, la nuit… Des exceptions ? Quelles sont les exceptions ? Vos amis ? Le médecin philanthrope ? La femme de ménage, la blanchisseuse, le chauffeur… les patients rendus heureux par la grâce de dieu ! Psychothérapie, ergothérapie, ergonomie, je ne sais pas comment diable ça s'appelle… ou le petit bébé Gafton, hypnotisé par les grands idéaux ? Journaliste, vous entendez ça, journaliste ici et maintenant ? Il a changé son nom en Gafton, le nom de sa femme ? Pour prouver quoi, quoi donc ? Que ça y est, c'est fini, nous ne faisons plus de distinctions, nous ne nous vengeons pas des légionnaires, même si nous sommes leurs anciennes victimes, c'est fini ? Il savait bien que c'était un mensonge, il le savait bien, cet idiot. Ou bien il ne le savait pas ? Dites-lui que les élus imbéciles sont plus imbéciles que les imbéciles. Ce sont les élus des imbéciles, dites-lui ça, dites-le-lui !

La pauvre petite Venera était sur le point de faire une crise, au moment précis où elle avouait connaître Mauriciu Gafton, le docteur Marga et le pauvre détective A.D.V.V.

Mais elle retrouvait ses esprits, voilà, elle se calmait, la chère âme, le spectacle n'était pas achevé.

– Vous voyez, monsieur Vancea, ce fragile Tavi, ce malade. Ce fourbe, ce tortueux Tavi…

Le chien ne bougea pas, réfugié dans une somnolence supérieure.

L'air lui-même s'était figé, glacé, il n'avait même pas le loisir de penser aux déjections imprévues que la placide Venera, hors d'elle, avait brutalement expulsées.

– Oui, oui, Tavi l'hypocrite, le féroce Tavi ! Il a longtemps erré, il s'est caché dans un trou.

Elle essayait de rire, narquoise, mais on ne percevait que des sons brefs, une mauvaise toux ou un aboiement.

« Oui, oui, je comprends », balbutiait le professeur, mais Venera coupait court à toute interruption, d'un geste de la main.

– Je le connais, Tavi. Moi, je le connais, Tavi, monsieur le professeur ! Mon amie est pour moi comme une demi-sœur, c'est une personne d'une qualité rare… enfin, tout de même infirme. Ces dernières années, j'étais la seule valide d'entre eux, près d'eux. Près de lui… qui voulait tellement éviter de devenir une victime.

« Oui, oui, je comprends », essayait de répéter le professeur, sans, de nouveau, y parvenir.

– Vous, vous devriez… vous pourriez comprendre ces délires romantiques, ces souffrances cruelles, exacerbées. Vous étiez un petit jeune homme mignon, gai, extraverti, pas vrai ? Tout était parfait, n'est-ce pas ? Jusqu'à cet incident à bicyclette…

Le professeur poussa un gémissement, surpris par ce coup bas. Mais il se reprit aussitôt, brusquement animé d'une excessive vitalité. Il avait jeté ses jambes, à l'américaine, sur le fauteuil de gauche, mais madame Venera ne remarquait rien.

– Tout a basculé avec cette bicyclette, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, je comprends, dit d'une voix énergique le professeur qui remuait joyeusement ses jambes au-dessus du fauteuil.

Le professeur détective balançait ses jambes avec indifférence. Maintenant, il était pâle, lui aussi. Tavi avait trouvé une place confortable, près de la fenêtre, et regardait au loin l'horizon invisible.

Venera ne leur prêtait aucune attention, comme si elle était seule, seule avec son partenaire absent.

– Ils sont partis, Tavi et Tori. Taube, dite Tori. Ils sont allés dans sa famille à elle, en Bavière. Il ne va tout de même pas aller comme ça, ce chien, sans crier gare, chercher la bien-aimée de sa jeunesse ! J'espère qu'ils sont bien allés là-bas, comme ils l'ont dit. Je veux dire dans sa famille. Leur famille, pas la mienne. Non, en aucun cas la mienne… Je suis seule désormais à exciter les fous qui me ligotent, me brûlent, mettent le feu à ma maison, mes chiens, mes chats, à ce que j'aime le plus. Une confusion, figurez-vous ! Juste une confusion ! Le nom les a égarés, il leur semblait suspect, étranger. Ils m'ont prise pour quelqu'un d'autre – des brutes. En réalité, je ne suis pas si seule. Vous voyez, je m'occupe de Tavi, ils m'ont généreusement laissé la garde de Tavi. Je me suis attachée à Tavi, que voulez-vous… Depuis que mon appartement a été dévasté, incendié, que j'ai ces insomnies… je passe le plus clair de mon temps ici, avec Tavi.

Tavi ne broncha pas, bien que sa maîtresse ait tendu la main pour le caresser. Un geste instinctif, en suspens, Tavi était déjà près de la fenêtre et la dame ne voulait, en fait, que se ménager une pause, reprendre souffle avant la grande scène finale.

Elle semblait vraiment décidée à ne plus s'interrompre ni à se laisser interrompre avant d'avoir déversé tout son poison.

– Monsieur Vancea, je vais vous parler du désastre. De cette âme perdue dans les brumes et les abîmes, où sifflent les serpents et où se déchaînent les corbeaux. Rien que des venins, des nœuds, des moisissures. Aucune issue, croyez-moi, seulement des simulacres. Des issues qui ne sont que d'autres entrées. Tourner en rond, à l'intérieur, c'est tout. Je vais vous parler de Tavi, lui seul m'intéresse. Avez-vous vraiment pensé à Tavi ? À ceux parmi lesquels il vit, à ces handicapés que nous sommes tous devenus, avez-vous pensé à eux, dites-moi ? S'est-il caché parmi eux ou bien a-t-il vraiment accepté leur code ? Une bonne cachette, pas vrai ? La méfiance et la délation, notre pain quotidien, trouvent leurs propres codes inédits dans ce milieu, n'est-ce pas ? Le souterrain morbide, infirme, qui continue

son extension sans trouver d'issue, d'arrivée d'air. Il fermente, fermente, n'émet que rarement des gargouillements tourmentés. C'est un modèle extrême. L'exemple extrême de ce que, en fait, nous sommes tous devenus ? Rien de ce qui est réel n'est absolu, tout est plein de trous, de translations, de taches. Nous sommes forcés d'imaginer pour comprendre, n'est-ce pas ? Les mathématiques m'ont passionnée, professeur. Une véritable passion, vraiment. Le raisonnement par l'absurde ! L'artifice qui rend l'insoluble équation plus accessible à nos stratagèmes. Mais c'est un raisonnement, ne l'oublions pas, et un artifice, c'est tout ! Ces infirmes-modèles, une formidable compression, c'est tout ! Si l'on autorisait une incision infime, il en jaillirait quelque chose d'unique. Du pus, des flammes et des aurores boréales ! Le génie, le crime, la folie, l'enfer aveuglant, l'inimaginable ! Si nous avions la chance d'assister à l'instant miraculeux, la libération. Si nous réussissions à atteindre la vérité, vous verriez ce qui se passerait avec ces enragés, une fois qu'ils auraient retrouvé la voix. Quelque chose d'implacable, d'unique ! Ou bien, peut-être, seulement des balbutiements morbides ? Des balbutiements maladifs ne nous épouvanteraient pas moins, je vous assure. Il a trouvé la solution, le génie ! Il a trouvé le subterfuge, ce trésor, ce chien galeux ! Un potentiel immense qui pourrait recréer le monde ! Pensez, pensez à lui et à nous tous. Et à eux, ces pauvres mutilés, qui nous représentent si bien. Ils ne nous font parvenir que de rares appels au secours. Ils pourraient vous faire sortir de vos gonds, professeur. Ils pourraient faire revivre jusqu'à nos esprits fatigués de tant de sommeil, de tant de codifications, de déviations, de restrictions. Ces restrictions empoisonnées, cette lente compression, continuelle, perfide et continuelle, continuelle…

Ce long discours aurait pu se prolonger, c'est ce que suggérait le visage calme et impassible de la mathématicienne. Mais elle avait levé les mains, en signe d'impuissance. Elle s'autorisait la lassitude, elle annonçait qu'elle renonçait. Comme si ce qui n'avait pas été dit était, en fait, bien plus important, mais à quoi bon, elle renonçait, se résignait, c'était comme ça. Pause, silence.

Au poignet du professeur, la montre murmurait, monotone. Vancea remua brusquement les jambes et regarda le cadran électronique. 1 : 00 : 2, 1 : 00 : 3, 1 : 00 : 5.

– Eh bien, je vais vous donner quelque chose à manger. Comme le temps passe… J'ai préparé le repas de midi. Je vais aller le réchauffer.

Tiens donc, la domestique était ressuscitée ! Dans un instant, on se frotterait les yeux, comme si ce subtil exposé n'avait jamais été prononcé. Ce n'était qu'une hallucination, nous étions devant la même ménagère silencieuse de toujours, il suffisait de regarder indéfiniment ce légume incolore et insipide, somnolant devant nous.

Très longue pause. Le professeur avait répété plusieurs fois son geste de refus : il n'avait aucune envie de manger. Mais elle ne le voyait pas ni ne pensait, en fait, à se lever pour apporter le repas, comme elle avait dit.

Quand elle retrouva sa voix, ce n'était plus qu'un murmure. Un chuchotement repris encore et encore, timidement. Le professeur ne comprenait pas ce qu'elle disait, mais il ne bougea pas. Madame Venera fit un dernier effort, elle haussa la voix.

– Je vais vous faire voir son œuvre. Je suis décidée. Je vais vous la montrer…

Elle s'appuya sur la commode, où se trouvait encore le plateau avec les tasses de café. Elle hasarda quelques pas mal assurés. Elle chancelait, comme étourdie, elle claudiquait, chavirait d'émotion, ou d'autre chose. Elle fit plusieurs fois le tour du fauteuil sans raison.

– Venez, je vais vous faire voir son œuvre. Allez, venez.

La voix avait retrouvé son tonus, sa chaleur. Elle avançait prudemment, penchant à gauche, ils se dirigeaient vers la porte à l'autre bout de la salle à manger. Ils traversèrent un petit vestibule vide, le guide ouvrit une autre porte.

– Voici leur chambre à coucher.

Une chambre à coucher blanche, un grand lit, une couverture en épais lainage blanc. Tables de nuit blanches de chaque côté du lit. À côté de la fenêtre, une petite table ronde, blanche. Un tabouret blanc. Au mur, une glace ronde au cadre blanc.

Ils étaient déjà devant une autre porte.

– Ici, c'est le laboratoire de Tavi. Nous n'y entrerons pas. C'est une simple pièce, avec des appareils, des pellicules, des bocaux.

Elle avait la main sur la poignée de la porte, dont le carreau de verre était aveuglé par du tissu noir. Elle s'en éloigna, s'arrêta au fond du vestibule. Ouvrit la porte de droite.

– Voici le bureau de Tavi.

Un bureau, une chaise, un canapé usé. Les rayonnages, montant jusqu'au plafond, étaient remplis de gros albums de toutes les couleurs.

– On prétend qu'il s'est enrichi. Pas du tout. Tout ce qu'il possède, c'est un appartement convenable, c'est tout. Un refuge, c'est tout. Sa fortune est là, dans cette pièce. C'est ici qu'il a rassemblé son œuvre. Une œuvre, vous allez vous en convaincre. Il en a emporté des copies. Je me demande comment diable il a réussi à les emporter. Il aura graissé la patte à quelqu'un pour cela. Des copies, pour les montrer à la famille, disait-il. La famille de sa femme ! Des victimes nichées au pays des bourreaux, qu'en dites-vous ? Elle vous plaît, votre famille ? Elle vous plaît ? C'est dans la famille de sa femme, qu'il allait, voilà ce qu'il disait, le cher petit muet. Il ne va tout de même pas perdre le nord… partir à la recherche de sa bien-aimée, l'impressionner avec la tragédie de sa vie et les ténèbres de son œuvre. Stupide, fou, je ne crois pas qu'il le soit. Aurait-il emporté des copies pour les metteurs en scène de scandales ? Le Cirque de la Liberté ? Pour devenir célèbre, qu'on en fasse un héros ? Dissident, martyr, notre cher petit muet ? Pour se faire grassement payer, jusqu'à ce que le scandale soit oublié ? Pour qu'ils lui arrachent des confessions, qu'ils lui enseignent leurs tours, leur prestidigitation, leur strip-tease, leur arrogance imbécile ? Il n'est tout de même pas devenu gâteux, ce

chaton, cet invalide. Peut-être Lucifer l'a-t-il averti que l'échéance était proche, qu'il devait se dépêcher, lui, l'invalide ! Cet hypocrite, cette vipère, cet innocent ! Mon petit pigeon cinglé, ce chacal… il n'a pas voulu dire la vérité, cette peste, qui sait où il a bien pu aller avec la Fée Silentium. Qui sait où ils ont atterri, ces petits pigeons. Au Bois dormant, dans la Forêt-Noire, dans la Forêt d'argent des Argentés, les pauvres.

Le professeur sursauta, stupéfait. La voix parfumée de la douce dame Venera continuait de répandre le dégoût et le venin. Il était resté sur le seuil, le professeur. Le détective Vancea serrait la courroie de sa sacoche en plastique, sans oser violer le sanctuaire.

– Entrez, entrez, monsieur Vancea. Ça vaut la peine d'accorder quelques heures à l'œuvre de l'inconnu. Ce loup-garou… une grande âme, professeur, vous allez vous en convaincre. Vous allez voir ce que sont la précision et les surprises de la vérité. La profondeur abyssale de la vanité, voilà ce que vous allez voir… et tout cela, sans paroles. Une épopée, monsieur Vancea ! Homère !… vous allez voir. Homère sans paroles, sans le secours des mots. Entrez, entrez, ça en vaut la peine, croyez-moi.

– Oui, oui, je comprends…

Le professeur Vancea regarda les rayonnages, le bureau. Il s'assit sur le bord du canapé.

Madame Venera l'observa d'un air sévère, attendit encore quelques instants puis se retira. Le professeur resta seul avec le trésor. À cinq heures, madame Venera lui apporta du thé et des tartines.

– Vous voudriez peut-être le repas de midi. Vous devez avoir faim.

– Oui, non, je comprends, je comprends… gémit l'ahuri.

À sept heures, l'hôtesse frappa de nouveau timidement à la porte, pour lui proposer un en-cas.

– Non merci, rien du tout. Mais vous voulez peut-être vous en aller, rentrer chez vous. Moi j'ai presque fini. Si vous voulez, nous pouvons partir, nous pouvons partir.

– Oh ! non ! ne vous faites pas de souci, je peux aussi dormir ici. Je vois que ces albums vous intéressent, vous intéressent.

Elle le contemplait avec un sourire ironique, condescendant. Elle regarda le plateau avec les tartines et la tasse de thé auxquels le détective n'avait pas touché et elle se retira.

À onze heures du soir, le professeur Vancea sortit de la pièce, sa sacoche sur l'épaule.

– Nous allons prendre un taxi, madame. Il est tard. Je vais vous reconduire chez vous.

Madame Venera lisait un livre français. Une couverture ancienne, épaisse, avec un titre en lettres rondes, difficile à déchiffrer. Professeur de français… de mathématiques, qui sait. Elle avait tardé à lever les yeux de son livre.

Elle le regardait fixement, dans les yeux. Puis, elle glissa un regard soupçonneux sur la sacoche à l'épaule du professeur.

– Nous pourrions prendre un taxi, je vous reconduirais chez vous et rentrerais moi aussi. Il se fait tard.

– Vous pouvez partir, ne vous faites pas de souci, professeur. Je vais rester dormir ici.

Vancea sortit en s'inclinant. Il allait poser le pied sur la première marche quand il entendit derrière la porte un grondement violent, puis un autre. Après quelques instants de silence, cela reprit, crescendo. Un aboiement étouffé, comme une toux profonde, obscure. Les grognements de ce grincheux de Tavi ne cessaient pas, mais gardaient la même tonalité basse. Une fureur rauque, sourde, morne.

Retourner, ne pas y retourner… qui sait ce qui se passait entre ce couple bizarre.

Il renonça à toute nouvelle initiative, sortit rapidement dans la rue.

Le dimanche, il resta enfermé chez lui. Il avait débranché le téléphone, il ne répondit pas quand monsieur Gafton frappa

timidement à la porte, inquiet, sans doute, de n'avoir pas entendu bouger son voisin.

Tolia était au lit : il réfléchissait. Il était plus furieux que ravi au souvenir des albums de photos que madame Venera lui avait fait l'honneur de lui montrer.

Le matin, l'après-midi, barricadé à la maison. Un dimanche long, long, dilaté à l'infini. Un temps sans temps, hors du temps.

Un dimanche sourd-muet : il ne répondit pas au téléphone, il n'entendit pas son voisin Gafton frapper timidement à la porte, une fois, encore une fois et une fois encore. Tolia était au lit : il réfléchissait. Furieux. Il se rappelait ce samedi-piège. L'album de photos Cuşa ne lui avait pas livré la clé tant attendue. Cet album le rendait furieux, il était furieux sans trop savoir pourquoi. Il n'avait rien appris ! En avait-il appris trop, sans rien apprendre ?… De l'histoire, c'est certain, une succession de plusieurs décennies. Des rues, des visages, des bâtiments qui restaient gravés dans sa mémoire.

L'armée Rouge entrant à Bucarest en 1944. Le roi décoré du grand Ordre soviétique de la Victoire. L'abdication forcée du roi[9]. Des uniformes, des personnages officiels, l'atmosphère de l'époque. Les yeux d'un enfant grelottant sur un banc, dans un parc, l'été. Une parade militaire. Une scène du procès Untel et du procès Untel et de l'enterrement d'Untel. La première ferme collective, les visages des paysans ; les visages des militants, les visages des miliciens. La réception à l'Académie du célèbre écrivain, la somptueuse villa du nouvel académicien, l'académicien prenant la parole au Congrès du Parti. La cour de l'usine. L'appartement du grand propriétaire terrien que l'on vient d'arrêter, un célèbre collectionneur de tableaux.

L'histoire d'une famille. L'enfant pianiste, le père, l'air grave, près de la mère, obèse, avec des lunettes. La petite fille et le petit garçon à l'école, au cours d'une promenade en barque, l'enterrement de la fillette, la cérémonie du concert. « Cinq mille photos, monsieur Vancea ! Toute une épopée ! », avait annoncé Venera d'un ton triomphant. Le tailleur avec sa famille, ses deux frères officiers. La danseuse avec sa mère et ses chats. La réunion de parti des sourds-muets, les noces des sourds-muets, le match de volley des sourds-muets. Les visages, les mains, les vêtements, la colère, le rire, les larmes des sourds-muets. Des groupes prêts à défiler, des groupes de tricoteuses, des groupes d'haltérophiles, les ripailles, les beuveries et

les prières des sourds-muets. Oui, la force des images persistait, vraiment.

Le professeur regardait, hypnotisé, sans avoir le courage de l'ouvrir, le gros carnet étroit qu'il avait soustrait au premier album, celui qui portait le titre : DÉBUT. Il s'était penché, excité, sur cet album vert avec des photos de jeunesse : Tavi lycéen, Tavi fonctionnaire, Marga, Gafton, Sonia, Claudiu. Officiers, casernes, affiches racistes. Des gendarmes entassant les déportés dans des wagons à bestiaux par une matinée pluvieuse d'automne. Et encore Matus, Claudiu et Tolia, oui, Tolia sur cette maudite bicyclette. Dida et Marcu Vancea au procès. La maison Vancea, un samedi soir, à table. Ces photos lui avaient donné une sorte de vertige, proche de la défaillance… Il s'était emparé, comme un possédé, avec une fièvre de cleptomane, du petit carnet caché parmi les images du passé. En transe, il l'avait glissé dans sa sacoche. Il avait eu le temps de le feuilleter rapidement, effrayé, cela concernait une tout autre période, mais peu lui importait, il le voulait.

Arrivé à la maison, il l'avait jeté sur la table, sans plus lui accorder un regard. Resté au même endroit, le carnet le gênait, mais il n'éprouvait aucune curiosité devant ces notes rapides, embrouillées, codées, auxquelles il ne comprenait pas grand-chose. Des énigmes, allait-il résoudre des énigmes ? Le professeur était nerveux, il ne pouvait se délivrer des traces laissées par cette aventure bizarre de samedi. Le piège Venera… elle m'a mené par le bout du nez, comme un gosse, cette mégère ! Pour que je n'apprenne rien ? Et si j'en avais déjà appris sur moi et sur eux plus qu'il n'en fallait ? Des énigmes, non mais, quelle idiotie… Tout ce qui l'intéresse, elle, c'est le grand secret du Maître, son œuvre incomparable, la vengeance qu'il réserve à la postérité. Des documents, des archives, une revanche de copiste, rien de plus. Un travail de mémoire, une revanche de copiste, rien de plus. Un travail de mémoire, très chère madame, rien de plus, rien de plus. La bonne sœur mathématicienne, la gouvernante francisée du fantôme, la psychiatre bénévole ! Et l'amie Tori-Taube, un parfait alibi, en tant qu'amie, épouse de l'ami… Doublures, masques, travestissements, souterrain, maladies et âmes malades, la

codification de l'histoire d'hier qui deviendra l'histoire de demain. Ça le mettait en colère, en fait. Par exemple ! Theresienstadt, vous avez entendu ça !

Ce samedi déjà passé, évanoui, le mettait en colère. Ce samedi auquel il ne pouvait revenir, ce temps irréversible avec son fantôme vénérien et tout le reste. Mais il allait le récupérer, il reprendrait le tout, il le reprendrait, il allait reconquérir ce jour-là. Il allait remémorer, réinventer, faire renaître, reprendre possession de ce samedi perdu. Une matinée brumeuse, délicate. Une ville rendue à l'enfance, câlins, nonchalance. Oui, il se souvenait de ce samedi mémorable. Il avait eu du mal à se débrouiller entre les bus et les trams, avec son énorme bouquet de fleurs rouges dans une main et sa sacoche sur l'autre épaule.

Il avait eu du mal, avec ses deux mains occupées, à appuyer sur la sonnette de l'appartement n° 8. La porte s'était ouverte aussitôt. Un jour inattendu, un samedi, et une heure inattendue pour une visite à l'appartement des Cuşa, neuf heures du matin. Mais la porte s'était ouverte aussitôt, comme si l'hôtesse guettait derrière la porte, l'attendait.

Dans l'encadrement de la porte, une tout autre personne. La tantine Venera, la même et une autre, c'était incroyable. Une dame entre deux âges, élégante et, oui, rajeunie en quelque sorte par un nouveau masque, dont la bizarre tension donnait à sa moue un air de fête discordant. Le chignon noir, luisant, contrastant avec le teint très pâle, les lèvres rouges, peintes, les yeux rendus plus profonds, les cils maquillés, bref… Une robe légère, couleur de sable, serrée à la taille avec une ceinture vert foncé, comme ses yeux.

Le détective resta cloué sur place. La dame sourit et, d'un geste délicat, prit le bouquet des bras du plébéien.

– C'est une journée fragile, démente, très chère madame, parvint à bredouiller l'idiot. Un flottement, un vertige, à vous rendre fou. Ce printemps illégal va nous faire perdre les pédales. Vous avez remarqué comme il nous pousse à nous déchaîner, nous autres

captifs ? On va devenir fous, je vous le dis, madame Venera. Hier soir, je me promenais dans le parc. Soudain un jeune homme magnifique, une flamme grandiose. ***Amantissime frater***, étais-je prêt à l'invectiver…

La dame eut un geste d'agacement. Un geste de lassitude qu'elle réitéra, sans lui laisser le temps de s'étonner.

– Eh bien, sachez que je ne m'appelle pas Venera, comme vous ne cessez de le répéter. Mon nom est Tereza. Je vous l'ai dit la première fois, dès que vous avez surgi devant cette porte, avec ces malheureux sacs de poulets violacés, décapités, des oranges, prétendiez-vous. Je vous l'ai dit et répété, mais vous n'y avez pas prêté attention, bien que vous sembliez attentif à tout. Mais, en fait, vous ne l'êtes pas. Vous ne pouvez pas l'être, vous n'êtes pas assez indifférent. Vous n'êtes pas indifférent, vous ne pouvez pas être attentif. Les gens vous croient très intelligent, monsieur Vancea. D'où, peut-être, vos frustrations, votre haine. Mais vous manquez d'indifférence. Ce n'est pas le signe d'une grande intelligence, croyez-moi. La belle affaire que de courir à perdre haleine après l'amour. Après tout ce qui vous est arrivé, toujours courir à perdre haleine… après l'amour. Ce n'est pas un signe d'intelligence.

Il n'avait pas eu le temps de s'étonner, de répondre, d'agiter les bras et les jambes, de tirer la langue, de lui prouver son indifférence. La dame devait lui faire part de choses urgentes, semblait-il, et elle n'avait pas de temps à perdre.

– Non, je ne voudrais pas de malentendus. Il y en a beaucoup qui pourraient vous aimer… Dida Voinov, la Russe, avait fait une mésalliance heureuse, je l'admets. Même vos amis, je l'admets, sont des personnes avec… Non, je ne conteste pas leurs qualités… et les lèvres peintes peignirent un sourire, oui, oui. Même mon amie Tori, la pauvre, je ne peux nier ses qualités. Ni ses défauts, la pauvre petite, ni ses défauts. Ni tout ça, bien entendu. Mais il serait judicieux de clarifier cette histoire de vieille maltraitée avec ses chats. Son appartement dévasté, la placidité de la police, l'incendie, vous savez ce qu'il y avait dans le journal. Un bûcher, oui, un

pogrom. Cette vieille n'était pas si vieille que ça, comme vous pouvez le constater… J'habite en banlieue, à l'autre bout de Bucarest, à la limite de Dudeşti, où vivaient, dans le temps, les miséreux des synagogues. Il n'y a plus trace du pittoresque d'antan, je vous assure. Les anciens exilés se sont dispersés, partis en fumée. Le quartier est constitué de nos jours d'immeubles identiques et d'habitants identiques. Je me suis retrouvée là-bas sans le vouloir, vous comprenez. Au début, on a nationalisé ma villa en ne me laissant qu'une seule pièce, les autres étant réservées aux parvenus-modèles de la société-modèle. Mais finalement, ils ont démoli la villa. Ils veulent des immeubles identiques partout, des écuries-modèles pour le troupeau-modèle. On m'a attribué un logement dans le quartier de Dudeşti. Où, que voulez-vous, j'ai attiré l'attention… Malgré moi. Ils me sentaient différente. Ils supposaient que j'étais étrangère, ils me considéraient comme une étrangère. Ce qu'on est ne compte pas, ce qui compte, c'est ce qu'on vous croit être. Ils m'appelaient, je l'ai appris, Theresienstadt. C'est comme ça qu'ils m'appellent : Theresienstadt !

Monsieur Vancea regardait droit dans les yeux la dame qui regardait droit dans les yeux le détective.

– Oui, oui, je comprends, essaya de balbutier l'adolescent.

– Donc, ce pogrom est une méprise, professeur. Mais je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis fière, vous savez.

– Oui, oui, je comprends, tenta de marmonner l'indifférent qui n'était pas assez indifférent.

– J'en suis fière et satisfaite. C'est la preuve que les barbares ne sont pas parvenus à nous rendre égaux, comme ils le voulaient. Ils ne sont pas parvenus à effacer les différences, comme ils le promettaient. Vous comprenez, je crois… Je suppose que vous comprenez. Je ne me lamente pas sur ce qui s'est passé. Ce qui s'est passé prouve une chose importante et inaltérable. Ils n'ont pas réussi à nous rendre égaux ! Non, ils n'y sont pas parvenus, professeur, vous savez, ils n'y sont pas parvenus. La preuve a été brutale et

regrettable, je le reconnais. C'est pourtant une preuve, vous devez l'admettre…

Madame Venera renaissait, il fallait le reconnaître. Ses yeux avaient rajeuni, comme ses gestes, son visage. Une véritable résurrection, que dire d'autre. Elle était sur le point de piquer une crise, la pauvrette, mais elle avait aussitôt recouvré ses esprits, cher trésor, le spectacle n'était pas fini, le Samedi saint non plus.

– Je dis que ***vous***, vous pouvez comprendre, voilà ce que je dis. Vous avez fait toutes sortes d'allusions jusqu'à présent… Procès, exclusion du corps enseignant, suspicion, marginalisation. Mise en scène ou pas mise en scène, méprise, comme dans mon cas, ou pas de méprise du tout, bon, ça ne me regarde pas. L'essentiel, c'est qu'on ne voulait pas que vous soyez ce que vous êtes, que vous découvriez ce que vous êtes, que vous compreniez ce que vous êtes. Quant à affirmer ce que vous êtes, n'en parlons même pas… Leur humanisme ! L'égalisation, c'est tout. Démagogie et égalité ! Certains plus égaux que d'autres, nous le savons bien. Eh bien, non. Nous sommes différents, mon petit, et nous le resterons. Chacun de nous a ce quelque chose. Centre, cervelet, ce quelque chose, là… C'est en tant qu'étrangère qu'ils voulaient me brûler, ces exaltés, ces boules de nerfs. Est-ce que vous comprenez, mon petit ?

Elle avait prononcé « petit » les lèvres avancées comme pour un baiser, et son regard ardent, immense, victorieux semblait sur le point de fournir je ne sais quelles preuves nouvelles incontestables. Le détective s'était tassé sur sa sacoche, qu'il serrait dans ses bras.

– Vous voyez, monsieur Vancea, ce fragile Tavi, le malade, le fourbe, le tortueux Tavi…

Le chien Tavi n'avait pas bronché, plongé dans une somnolence patricienne, mais Venera Tereza ne se calmait pas, elle ne se calmait pas du tout, une nouvelle offensive paraissait imminente, imminente. Pourtant la voix faiblit, elle devint chuchotement, soupir.

– Depuis que mon appartement a été dévasté, depuis cette grande frayeur, ce pogrom… je passe le plus clair de mon temps ici, avec

Tavi.

Tavi n'avait pas bougé, malgré la main de sa maîtresse, tendue pour le caresser. Un geste instinctif, Tavi somnolait sous la fenêtre, loin, Tereza avait, probablement, juste voulu reprendre son souffle.

– Il faudra des héros, c'est bien ce que vous avez dit. Des doublures de héros, c'est ce que vous avez dit. Quand on soulèvera un beau jour le couvercle de ce chaudron dans lequel nous avons tous mijoté, la puanteur sera insupportable. Les vers, la pourriture et les moisissures envahiront tout, c'est ce que vous avez dit. Chacun se cachera de lui-même et des autres. Nouveaux masques, nouvelles doublures, nouveaux héros… mais les héros, ça ne sera pas nous, pauvres de nous. Ni nos voisins, les malheureux. On inventera de nouveaux héros : Monsieur Cuşa, par exemple ! Une doublure parfaite, croyez-moi. Le photographe de notre chaudron rouillé, troué et puant. Mais aussi celui des fantômes après lesquels vous courez, mon petit ! N'oublions pas cela, cette auréole, ne l'oublions pas. Pardonnez-moi, vous êtes un adolescent intelligent et sensible en pleine crise, je ne veux pas vous contrarier. Venez que je vous montre son œuvre. Vous allez voir ce qu'il a couvé, le cher muet. Mon petit pigeon cinglé, ce poison, ce déserteur. Venez que je vous montre l'épopée. C'est du Homère, vous allez voir, du Homère.

L'extraordinaire ardeur de la voix était, tout simplement, stupéfiante. Le détective s'avança d'un pas prudent jusqu'au fond du vestibule. Tereza ouvrit la porte de droite.

– Voici le bureau de Tavi.

Des rayonnages jusqu'au plafond, pleins d'albums épais de toutes les couleurs.

– Entrez, entrez, monsieur Vancea. Perdez donc quelques heures avec ce qu'a laissé cette doublure. Ce loup-garou ! Vous allez voir la mémoire et les surprises de la vérité. La profondeur abyssale, voilà ce que vous allez voir ! Du Homère, sans mots. Entrez, entrez, ça en vaut la peine, croyez-moi !

Il était resté seul, quelques heures, avec le trésor. Vers cinq heures, l'hôtesse lui avait apporté du thé et quelques tranches de pain recouvertes d'une étrange marmelade de prunes. La porte était restée entrouverte. Un moment, il entendit des grommellements bizarres. Il sursauta, attentif. Les murmures se répétaient, indistincts, en sourdine, comme une incantation.

Il sortit, se glissa en catimini dans le vestibule, s'y tapit. La porte de la salle à manger était entrouverte, les paroles étaient répétées, il commençait, peu à peu, à les comprendre.

– Libres ? Plus libres ? Sommes-nous plus libres ? Plus libres que nous le supposons ? Plus libres que nous le croyons, mon cher muet ? Plus libres que nous le croyons ? Réponds, sale bête, réponds… mon petit.

Elle parlait lentement, s'arrêtant à chaque mot. On entendait aussi une sorte de clappement, un bruit d'absorption, un clappement. Tolia, crispé, s'était avancé d'un demi-pas. Par l'entrebâillement de la porte on voyait maintenant un bout de miroir, les lèvres rouges de Venera posées sur le bord du verre.

– Dis, allez, dis, sale roquet. N'est-ce qu'une impression ? L'impression qu'ils savent tout. Dressés, oui. Pour que nous croyions qu'ils savent. Pour que nous ne bougions pas. Car ce n'est pas possible. Dis-moi, dis-moi, toi qui sais tout. Tu sais tout, toi, mon Tavinou, mon Minou, Tavinou, mon Roudoudou…

Elle avait repris une gorgée, le verre disparut, la main potelée caressait maintenant sa joue gauche de bas en haut, de haut en bas. La tête s'était penchée sur la table, les murmures s'accéléraient, s'intensifiaient.

– Tu ne sais rien du tout, sale petit muet ! Rien du tout. Vous ne savez rien. Ni toi, ni ta femme. L'immaculée ! La victime ! L'alibi ! Tavi et son alibi immaculé. Tavinou le chien, oui, oui. Le futur. Ma future tête de chien. Tavinou. Effrayé par le présent, le passé, le futur, ce monstre. Dressé. Pour que nous ne puissions pas, que nous ne…

Le détective retourna tout doucement dans la pièce, il tira très lentement la porte derrière lui. Un peu plus tard, Tereza frappa timidement. Ranimée, normale, dressée, elle était bel et bien ressuscitée, la chienne. À chaque heure qui passait, elle semblait redevenir ce qu'elle n'avait jamais été. Les lèvres constamment frémissantes, les yeux agrandis, fardés, rajeunis.

– Je vous offrirais bien un en-cas. Je pense que vous devez avoir faim… et elle sourit.

– Non, pas du tout, pas du tout. Mais si jamais vous vouliez rentrer chez vous… Nous pouvons partir quand vous voulez. J'ai fini, en fait, j'ai fini.

– Ne vous faites pas de souci, je peux aussi dormir ici. Soyez tranquille. Je vois qu'ils vous intéressent, ces albums, ils vous intéressent.

Un sourire protecteur, ignoble. Elle regarda le plateau avec les tartines, la tasse de thé, auxquels l'invité n'avait pas touché, et elle se retira.

Tolia avait quitté la pièce assez tard. Il s'était incliné, sans un regard pour l'hôtesse, et s'était retrouvé en haut des marches. Au moment de mettre le pied sur la première marche, il entendit un grondement, un aboiement grave, étouffé. Mais il ne revint pas sur ses pas, non, il ne revint pas.

En trois bonds, il fut dans la rue, pressant l'allure, sans se retourner, loin de ce samedi qui avait disparu, avec le chien Tavi, sa Tereza et tout le reste. Il avait bondi tout d'un coup, les muscles tendus. Un saut, un bond, droit dans le ventre du dimanche paresseux, obèse.

Rester là vautré, engourdi, sans rien entendre, rien. Se laisser porter par l'absence, peut-être, brusquement, l'étincelle jaillira-t-elle de cette torpeur ? Une idée nouvelle, un stratagème inédit. Non, ce n'est pas encore le finale, chère madame ! Nous ne nous avouons pas vaincu, Frau Theresienstadt ! Non, loin de là, cette déroute est passagère. Nous n'accepterons pas d'être remplacé, comme ça, ni

une ni deux. Non, non, nous allons reprendre notre idylle, très chère madame. Bientôt, bientôt.

L'histoire d'hier deviendra l'histoire de demain. Bientôt, bientôt.

Oui, il faudra renouveler l'assaut, il en trouvera la force. Avec plus d'ingéniosité, plus de persévérance, plus de folie, il en trouvera la force…

Chère madame, charmante demoiselle, très chère dame, écoutez donc ce qui m'est arrivé hier, dans le train pour Barcelone. Nuit, froid glacial. Train sale, sans chauffage, comme chez nous, un vrai réfrigérateur. Je ne sais pas s'il vous est arrivé de vous trouver dans ce genre de situation, où nous devenons des bêtes sauvages, capables de n'importe quoi. Eh bien, dans ce train misérable, puant la pisse, je m'étais blotti, comme une bête frigorifiée, quand, soudain, je vois s'approcher devinez qui… Ou, il y a un an à Marrakech, dans cet hôtel de première, dans ce confort ultra-cher, ce même étranger sec, tenant en laisse, devinez quoi ? un rat dressé. Un rat habillé par le tailleur le plus cher de Londres, parfaitement stylé, dressé, prêt à l'attaque. Là-bas, dans ce crépuscule miraculeux… Ou bien, la semaine dernière, à Copenhague, à l'hôtel Copenhague, dans cette queue interminable. Des gens grelottant de froid, fatigués, craintifs, comme chez nous, une interminable queue pour de malheureux bonbons. Je m'approche et je demande de quoi il s'agit à une jeune fille, une lycéenne, au bout de la queue. Eh bien, vous ne le croirez jamais, elle me demande ma carte d'identité. Ma carte d'identité ! Que je déboutonne ma braguette, c'est ça qu'elle voulait, cette petite cochonne ? Que je lui montre ma carte d'identité ? Vous imaginez ça, une offense sexuelle, madame, un outrage, madame. C'est ça, la nouvelle génération… non mais, lui montrer… vous pensez bien, j'étais paralysé. Comme pendant les années de guerre, vraiment ! Comme à Budapest… le peloton de fascistes hongrois, constitué exclusivement de sourds-muets, obligeait les hommes, en pleine rue, à baisser leur pantalon pour voir si leur identité les destinait ou non au four crématoire…

Drôles d'histoires, hé ! hé ! elle n'y résistera pas, madame Venerica ! Et si elle le faisait, nous repartirions à l'attaque, aïe ! aïe ! aïe ! chère madame, précieux oracle, écoutez un peu ce qui m'est arrivé mercredi, place de la Concorde, je rentrais justement d'une manifestation de camarades vétérans, oui, j'étais encore impressionné par notre Grand Bafouilleur et son interminable discours. Soudain, soudain, que croyez-vous que j'entends sortant de tous les haut-parleurs, hein ? Un avertissement : à tous les stigmatisés du coin de l'œil et du sourcil. Puis un autre : à tous les services spéciaux d'information et de surveillance.

Vous entendez ça ! Voilà qu'ils n'ont plus le droit de cligner de l'œil, les pauvres ! Quelle injustice, quelle contrainte, quelle terreur ! Vous aviez raison de le dire, nous devons être ce que nous sommes. Nous devons admettre notre condition, l'assumer, oui, oui. Un véritable scandale. Eh bien, très chère amie, vous n'allez pas le croire, vous n'allez pas le croire, j'ai brusquement pensé à Tavi, le chien, à ses collègues de l'Association. Privés de cette distinction propre à leur caste ? Privés de cette ride près du sourcil ? Et voilà ma question : le fardeau ne serait-il pas encore plus terrible ? Je veux dire l'austérité, la discipline sourde-muette. Nos combines byzantines, notre joyeuse léproserie sont plus humaines, non ? Quoi, quelle victime ? Des agressions, des incendies dans l'appartement où vous abritez les chats et les chiens dissidents ? Une étrangère, c'est ce qu'ils croyaient ? Une étrangère d'élite, étrangère au peuple élu ? Quelle victime, ma mignonne, quelle victime, quel crématoire, ma petite ? Quelle agression, babouchka ? Une amusette, voilà tout. Un ennui assassin, seulement l'ennui, que faire, ***meine Liebe***. L'ennui, c'est tout. Rien d'autre, croyez-moi. Hier, je parlais justement de l'indifférence avec l'ambassadeur japonais. Nous étions côte à côte à la roulette, à Monte-Carlo, et je lui répétais…

Hé ! hé ! elle va craquer la Madone Venerica, elle va craquer, elle ne résistera pas à cette avalanche. Elle voudra se dérober, ne plus entendre, elle va craquer, elle va tout sortir. Elle renoncera au silence, aux dissertations savantes et à la collection de photos. Elle mettra le doigt dans la plaie, dame Tereza, enfin ! Elle trahira, oui,

oui, elle donnera libre cours à sa fureur contre le loup-garou, qui a fui avec son infirme dans la légende, le conte de fées, elle dévoilera tous ses subterfuges, tous, tous.

Il s'était rudement battu, Anatol Dominic Vancea Voinov, pour ne pas se précipiter, dimanche, au domicile du fantôme Tavi, et pour ne pas téléphoner lundi, de toute la journée. Mais mardi, il reprit le trajet aimanté… M'sieur Dominic, dans sa tenue de travail noire, appuyé sur son parapluie noir, attend à l'arrêt du tram, au Rond-point. Le tram 23 arrive, il monte, trouve une place, s'assied. Il ne voit personne, wagon vide, personne ne voit personne. Chacun mijote dans son propre jus, écrasé, endormi, épuisé d'ennui, personne ne pourrait dire, chère madame, qu'il a vu le personnage. Il en faut tout de même un qui fasse l'effort de renaître, de s'amuser, d'animer la pellicule ! J'étais donc monté au Rond-point, dans ce navire puant. Bondé, comme d'habitude, pas une seule place. Eh bien, devant moi… un monsieur, un véritable monsieur. Visage allongé de Sud-Américain, Tavi tout craché… Accroché à la rampe, je le voyais de temps en temps, par petits bouts, parmi les cabas, les bras, les têtes des passagers sur le marchepied. Puis je descends pour prendre le bus. J'attends sagement, eh bien, vous n'allez pas me croire, je monte dans le bus presque vide et je vais pour m'asseoir… figurez-vous qu'il y avait des places libres, je composte mon billet, je vais pour m'asseoir, personne ne voit personne, eh bien, tenez, devant moi, le profil d'un chien de race. Il avait dû attendre le bus, lui aussi, à l'arrêt d'Izvor, je ne l'avais pas remarqué. Que croyez-vous que fait cet exemplaire distingué de mon passé et du vôtre ? La même chose que dans le tram, vous n'allez pas me croire. Les autres voyageurs ne le remarquaient pas. Fatigués, vidés par l'ennui, la peur, les ruses quotidiennes pour survivre, s'ils trouvent une place et peuvent s'asseoir, ils se fichent de tout le reste, sourds aveugles muets, le déluge peut survenir. Une place pour s'asseoir, voilà le trophée convoité, croyez-moi. Donc, nous passions devant les abattoirs, dans ce nuage de puanteur, tous les gens s'enfonçaient dans leur col, ils s'en fichaient bien des chiens, des chats et autres dissidents qui mouraient au même instant dans les fours

crématoires. Ils fourraient leur nez dans leur mouchoir, toussaient, éternuaient, mais ils s'en fichaient. Eh bien, ce monsieur remarquable, d'un maintien parfaitement vertical, aux traits longuement affinés, aux yeux un peu écartés, fanatiques, au nez légèrement élargi comme un bec de canard, que croyez-vous qu'il faisait, cet exemplaire de luxe ? Eh bien, il se curait le nez ! Vous pouvez imaginer ça… il en avait fait de même dans le tram, extrêmement concentré sur cette délicate opération. Il sera descendu en même temps que moi, aura continué, qui sait. Je n'ai pas la force de tourner la tête pour le découvrir de nouveau derrière moi. Un lévrier élancé, luisant, une race spéciale, en train de se curer méthodiquement le nez, mais qui me suit. Devant le magasin SCAMPOLO, vous connaissez certainement cette boutique toujours en inventaire, donc, là, tout près, je me suis arrêté. Je regardais la vitrine, quand…

Près du but de son voyage, m'sieur Dominic s'arrêta, effectivement, devant le magasin SCAMPOLO.

Surprise, le magasin était ouvert. Une vendeuse boulotte, rubiconde, trônait, près de la porte, une longue cigarette au bec. M'sieur Dominic resta longtemps devant la vitrine, consultant nerveusement sa montre. Non, ce n'était pas trop tôt. Madame Venera l'attendait certainement déjà. Tout agité, il tripotait dans sa sacoche le volume ancien de Voltaire, édition princeps. Il avait renoncé aux fleurs habituelles, persuadé que ce volume rare aurait un autre effet. Mais il ne se décidait pas à y aller, il regardait tantôt la vitrine poussiéreuse, tantôt la jeune femme aux yeux très écartés, au nez épaté et aux lèvres épaisses, fardées de rouge, qui clopait, indifférente, au milieu d'une fumée épaisse et noire, de four crématoire.

Je regardais donc sur la vitrine, chère madame, pour voir qui me suivait. Je m'étais arrêté devant le magasin SCAMPOLO, toujours en inventaire. Je fixais la vitrine, comme un miroir, pour voir s'il surgissait quelqu'un, si j'étais suivi, vous savez bien que nous vivons avec cette hantise de la surveillance et ce, à juste titre. Que sais-je…

j'étais peut-être encore sous le coup de l'émotion de samedi soir. J'entendis l'aboiement depuis l'escalier. Cet aboiement grave, sourd, plein d'invectives étranglées. J'étais prêt à faire demi-tour, vous avez peut-être besoin d'aide, j'étais prêt à vous défendre. Pourtant, vous vous débrouillez admirablement, je m'en suis rendu compte, vous connaissez parfaitement votre animal. Rien d'étonnant, après tant d'années de vie commune, vous êtes, comme disait notre ami Voltaire, tenez, je vous ai justement apporté un vieux volume de ce monstre d'intelligence… mais ce n'est pas ce que je voulais dire. À l'instant, en montant les marches, pour revenir encore une fois vers vous, je me demandais comment désamorcer la méfiance. Non, inutile de protester, pourquoi nous cacher sous des formules de politesse. Je suis imprudemment sincère, comme vous avez pu le noter. Mais seulement avec les personnes qui m'intéressent vraiment. J'ai décidé de l'être avec vous, dès les premiers instants. Curieusement, ma sincérité ne vous a pas libérée. C'est précisément la sincérité qui provoque de nos jours le soupçon. ***L'ère du soupçon***, comme disait madame Sarraute, je crois que vous la connaissez, une dame âgée, parfaitement honorable, issue d'une vieille famille nomade, elle sait ce qu'elle dit. Mais elle ne pouvait pas se douter des proportions que cela allait prendre, en somme, elle ne savait pas que, pour nous, cette formule est la réalité même, notre pain quotidien, voilà ce que je voulais dire. J'espère qu'en ce qui nous concerne il ne s'agit que de ce soupçon généralisé, que nous avons maintenant, à proprement parler, dans le sang. Cela fait partie de notre métabolisme, pourquoi se le dissimuler. J'espère donc qu'il ne s'agit pas de moi en particulier, Dieu sait quels renseignements ineptes vous avez pu avoir me concernant. En définitive, vous en savez assez, je pense, sur moi, sur ma famille, sur le philanthrope Marga, sur Sonia, sur Gafton l'utopique inhibé, pour ne pas vous laisser influencer par des ragots malveillants ou de sales commérages vous donnant de moi une opinion différente de celle que je mérite. De basses calomnies ne vous influenceraient pas davantage, je l'espère. Je sais ce qu'on dit des gens comme moi. Ce n'est pas pour rien que cette morveuse m'a demandé de lui montrer mon identité, de déboutonner mon pantalon. Je sais ce que l'on dit des gens

comme moi. Au lieu d'être dans un asile, en prison, au crématoire… ils travaillent dans un hôtel, ils ont des contacts avec des étrangers. En cette période où l'on n'a pas le droit d'adresser la parole à un étranger, pas même dans la rue, pas même s'il vous demande l'heure !… C'est dire que je n'ai pas le droit de m'adresser la parole à moi-même, figurez-vous ! Mais avec vous… je n'ai plus personne, voyez-vous, plus personne. Ce procès ignoble qui m'a expulsé de l'enseignement, j'ai décidé de vous en parler.

Ou de Marga le thérapeute, qui veut me guérir, ça par exemple ! Sans savoir, ce petit docteur, que je ne souffre d'aucune maladie. Parce qu'il ne me connaît pas, Bombonel, il ne me connaît pas du tout, pas du tout, il veut juste me jeter entre les jambes de la mélancolique Irina, voilà ce qu'il veut. Il sait ce qu'il sait, on brûle là-dedans comme au cœur d'un volcan, on ne peut plus en sortir, la lave vous attire toujours plus au fond, toujours plus au fond, excusez mon vocabulaire, honorable dame, je sais ce que je dis, elles vous tirent toutes dans la géhenne et on aime ça, et on ne s'en sort plus, pour ***Saecula saeculorum***, les siècles des siècles, on ne s'en sort plus, vous savez bien, vous connaissez bien la fantastique grotte Hymenland, ce somptueux abîme qui vous rend votre intégrité.

C'est de ce procès ignoble que je veux parler, ce procès dont m'a sauvé Bombonel Marga, je le reconnais. Je me sens le devoir de vous parler de cette odieuse mise en scène. Vous m'êtes trop précieuse, je ne peux plus me passer de ces heures rares de communication et de communion. Tout ce que vous m'avez accordé samedi semblait un prologue grandiose, mais pouvait aussi être une conclusion, une fin abrupte et confuse. Je ne supporterais pas que cela signifiât ***adieu***, je vais vous parler des régions les plus troubles de l'amour, que nous poursuivons haletants, comme vous le disiez si bien, ma chère Venerică von Theresienstadt.

Voyez-vous, très chère amie, la sincérité engendre le soupçon. Mais si on la pousse à ses dernières limites, là où l'on n'a jamais eu le courage d'aller, il est impossible qu'elle ne brise pas les réticences. Là

où la vulnérabilité est totale, la vérité est simple et enfantine, fragile et nue.

Il s'agit d'un moment unique, d'un risque unique, après lequel, je le sais bien, nous restons gênés, avec un poids sur le cœur. Je peux, un jour, jeter ce poids aux égouts, je peux aussi le nourrir avec l'étonnement de mon âme à jamais blessée, ou bien, je peux l'utiliser, à l'occasion, comme une arme abjecte, mais le soupçon, il ne peut plus y en avoir, non, il ne peut plus y avoir de soupçon.

Une communication vraiment libre, naïve, divine, sans défense, pleine et pure, très chère petite chienne. C'est alors seulement que nous pouvons comprendre les âmes, si étranges soient-elles, de nos amis, de nos amis. Alors seulement nous pourrons parler, en toute sincérité, du fantôme absent qui nous a marqués tous les deux. Voici avec quelles préoccupations je montais, chère amie, marche après marche, vers ce refuge privilégié…

M'sieur Dominic comptait méthodiquement les marches. Il était arrivé au deuxième étage, à l'interrupteur. Le lumignon clignota, s'éteignit aussitôt, mais la sonnette fonctionna. Madame Venera avait du mal à bouger cette fois, occupée à cuisiner, à lire ou à prendre soin de Tavi la sentinelle. L'adolescent Dominic se permit d'appuyer une deuxième fois sur la sonnette.

Aucun mouvement, comme si, d'aventure, Tavi était devenu sourd lui aussi, ou alors ils dormaient tous deux d'un sommeil de plomb, ces amoureux, qui sait, couple glorieux du film muet Tavi et Tereza von Theresienstadt, dormant d'un sommeil de plomb dans leur amour plombé, acier Krupp Sieg Heil, impénétrable.

Il appuya encore une fois, puis plusieurs fois, rapidement. Il descendit, attendit quelques instants devant l'immeuble. Il monta de nouveau, sonna. Personne, personne.

Dans la faible lumière du couloir, il distingua finalement un billet collé à la porte. Il chercha les allumettes dans sa poche. Dominic ne fumait pas, mais il avait toujours sur lui une boîte d'allumettes. Dans la crise actuelle, on peut se retrouver n'importe quand dans

l'obligation de se servir du feu ancestral. Un feuillet de carnet était accroché sur la porte de l'appartement, avec une de ces drôles de petites punaises chinoises, rouges. Il s'approcha, se pencha pour lire les petits caractères : En congé.

Il y avait souvent ce genre d'annonces sur les portes des magasins, des dispensaires, des bureaux de poste, partout. Fermé, en réunion. Fermé pour inventaire. Fermé, administrateur malade. Inventaire. Réunion. En congé. Mais ici, la calligraphie était émouvante. Petite, délicate, à peine lisible, comme la ligne d'une lettre. Une lettre de femme, lapidaire, codée. Il lut encore une fois, sonna encore une fois. Descendit, remonta, redescendit. Il attendit devant l'immeuble, remonta, craqua des allumettes, lut, relut. C'était donc ça… silence, néant.

Il s'arrêta encore devant le magasin SCAMPOLO. Il voulut entrer, y renonça. Et paresseux, indifférent, il se dirigea vers l'arrêt de bus.

Note

9 . Il s’agit du roi Michel I^{er} de Roumanie, contraint d’abdiquer en décembre 1947. (***N.d.T.***)

Camarade Orest,

Conformément au plan, je suis allé à la réception de la Maison Centrale de l'Armée. La nourriture était médiocre, le service expéditif. Les trognes ne m'ont pas enchanté, je dois dire. La Source était bien là, mais elle ne m'a pas ragaillardi. L'ingénieur a un bon jugement, je le reconnais, mais il traite les choses de très haut. Il ne saisit pas les détails, je sais cela. Et il est trop évasif à propos de Narcisse. J'ai bien aimé, en revanche, sa théorie du paternalisme. C'est un besoin humain fondamental, nous en sommes tombés d'accord tous deux. Direction, ordre, stabilité, continuité. Bien des désastres modernes viennent de ce que l'on a négligé ces besoins, je le sais. Je le sais bien d'après ma propre vie. Quand mon oncle a été soumis à ces enquêtes liées à son passé libéral, j'ai connu, moi aussi, les mêmes épreuves. Il n'y avait apparemment aucun rapport entre moi et les accusations portées contre lui. Mais mes liens avec celui qui était devenu mon père étaient déjà irremplaçables. Donc, m'impliquer dans des histoires avec lesquelles, en fait, je n'avais rien à faire n'était pas injustifié. Tout le temps où il a été en prison, je n'ai pas eu la vie rose, moi non plus, comme vous le savez. Je ne me suis pas plaint, je ne me suis pas plaint. Et puis, quand le moment est venu, j'étais prêt à faire pour lui ce que l'on attendait de moi, vous le savez bien. Il a été le centre de mon existence incertaine, je le sais. La Source avait raison de dire que tous ceux qui font les innocents ne veulent qu'une chose, arriver eux aussi au pouvoir, je le sais. Il ne s'agit pas d'idéaux ou de principes. Le pouvoir, le pouvoir, le pouvoir, c'est ce qu'ils veulent, je le sais. Diriger, surveiller, protéger la vie de nos pauvres concitoyens abêtis devient donc important. Je le fais, moi aussi, à ma modeste place et avec mes modestes moyens. Avec brio, oserais-je dire. C'est-à-dire correctement, discrètement, en toute bonne foi. C'est pourquoi j'ai

prolongé la conversation avec l'ingénieur, bien qu'il n'ait pas eu grand-chose à m'offrir. Comme je le disais, la Source n'était pas en verve. Le sujet classique de la femme* ***aurait peut-être été plus intéressant. Mais vous m'avez interdit de me mêler de ça. De toute façon, nous allons nous revoir dans deux semaines au match de football contre l'Italie. Il y a longtemps qu'on ne trouve plus de billets : l'ingénieur n'a pas résisté à la tentation d'en recevoir un.***

Dominic était bien décidé, cette fois, à rabattre le caquet au petit Marga : je n'ai pas besoin de votre Irina ! Arrêtez de jouer au proxénète, je n'ai plus la patience de faire des gouzis-gouzis… si toutefois vous étiez disposé à prendre en compte d'autres explications. Je vomis, tenez, je rends tripes et boyaux, monsieur l'officier de santé, j'en ai assez de vos charitables impostures.

Derrière le confessionnal, Marga, le professionnel, avec ses exercices de casuistique, sa thérapie et son ergopsychothérapie : subterfuges, condiments exotiques ! Des absurdités… ***messer*** Marga. Je suis celui de jadis, l'adolescent immature, incurable, hésitation et excès, mystère et tremblement. L'intensité, l'intensité, docteur ! Hypnose, vertige, sur la selle de la bicyclette, sur le dos du destrier de contes de fées.

Tant pis, sifflets, pieds de nez, et pétarades, voici notre réponse ! Il lui flanquera la vérité à la figure à ce petit Hippocrate, avec tous ses dessous puants. Sans la moindre honte, carrément. Il n'a qu'à se boucher les oreilles et les yeux, Bombonel, qu'il la ferme, qu'il en prenne de la graine.

Le moment était venu. Dominic avait, enfin, décidé de se mettre à nu devant l'ami de la famille qui se croyait son ami. Donc, le voilà devant la porte du cabinet.

Dominic Anatol Vancea Voinov se trouvait devant le cabinet de mystification, bien décidé à parler. Il était venu directement à l'hôpital, au cabinet. Pour clarifier, enfin, tout ça… l'exclusion de l'enseignement, comment il s'en était tiré et ce qui avait suivi, l'adolescence, le lycéen cycliste, la femme du commandant, l'Association-Modèle et Tavi, le héros photographe, les informateurs du TRANZIT, l'Argentine, tout, tout.

Il était venu vite, vite, pour ne pas avoir le temps de changer d'idée. Il était décidé, il s'était préparé, il se trouvait devant la porte.

Il était passé, d'un air absent, devant les gens qui attendaient, inquiets, sur le banc dans l'entrée. Vite, pour qu'on ne lui pose pas de questions, pour ne pas se faire lyncher parce qu'il n'attendait pas son

tour, il était passé aussi devant Ortansa, l'assistante, qui n'arrêtait pas de crier : monsieur, la fiche, la fiche, qui cherchez-vous, attendez votre tour, le docteur est occupé, très occupé, et la petite Teodosiu criait : il n'y a pas d'urgences, chacun son tour, sans exception, c'est comme ça à l'hôpital, comme pour la mort, pas d'exception, il était passé aussi devant cette folle, il était passé, oui, était passé. Il avait déjà appuyé sur la poignée, il ne se retournait pas, ne regardait ni à droite ni à gauche, il était entré, oui, il était entré.

Dans le cabinet, un monsieur robuste, en blouse blanche. Une tête de recrue sans âge, les cheveux coupés en brosse.

– Que désirez-vous ?

– Je cherche le docteur Marga.

La tête militaire se pencha sur sa tasse de café. Les lèvres aspirèrent bruyamment, un clappement, deux, neuf clappements. Il releva finalement les yeux.

– Qui disiez-vous que vous cherchiez ?

Le visiteur hésitait à lui renvoyer sa cacophonie, il compta en pensée le nombre de boutons sur la blouse blanche empesée.

– Que je cherche qui ? Gerbert. Saint Gerbert. Que je cherche saint Gerbert d'Aurillac. Le pape Sylvestre. Ou Othon. L'empereur Othon III…

Le boxeur leva les sourcils, étonné mais sans plus. Il était habitué à tout. Si bien que, tout bonnement : il sourit.

– Il arrive tout de suite.

Il désigna, au bout de la table, l'autre tasse de café pleine. La tasse fumait, ou plutôt saint Gerbert Marga fumait et allait bientôt surgir de la tasse enchantée, voilà ce que voulait dire l'extravagant docteur, excédé par les extravagances de ses patients. Le café attendait l'absent, donc le pape Bombonel ressusciterait sans tarder. Le boxeur désigna même d'un geste vague la chaise à côté de la porte, oui, non, si ça se trouve, il invitait le patient à prendre place. Dominic resta

debout près de la porte l'éternité d'un quart d'heure. Il avait perdu toute envie de bavardage, de querelle, de quoi que ce soit. Il allait partir, quand Marga fit son apparition. Joyeux, rond, énergique, faisant flotter les pans de sa blouse. Un visage pâle cependant, ombré d'une barbe clairsemée qui prolongeait ses favoris comme une sorte de bandage noir autour des mâchoires. Il était entré en trombe, il ne voyait personne. Il s'assit, saisit la tasse, but, la reposa.

– Regarde, il y a quelqu'un qui t'attend, grommela le ténor, derrière le journal qu'il lisait.

– Vous ressemblez à un poète romantique, attaqua Tolia. On dirait un décembriste sur le point de se faire arrêter, comme Bălcescu[10] à Palerme… comme Pouchkine avant son duel.

Marga tourna ses lunettes et son œil sain vers la porte.

– Quelle surprise ! Toi ici… tu me trouves à un moment un peu… assieds-toi, Tolia, assieds-toi. Des commissions, des comités, que veux-tu. On va bientôt finir, il n'y en a plus pour longtemps.

Il se leva, prit la chaise près de la porte et l'approcha de la sienne.

– Que je fasse les présentations. Florin, voici un vieil ami, le professeur Vancea. Mon confrère, le docteur Florin Dinu.

Le docteur Florin Dinu inclina la tête, le professeur Vancea s'assit.

– Oui, oui, mets-toi à l'aise, tu peux rester et regarder. Après, je serai libre, nous pourrons parler. Il n'y en a pas pour longtemps, on a presque fini, n'est-ce pas, Florin ?

Florin approuva d'un coup de cafetière. Survint l'assistante dodue, voix et petite bouche d'ange.

– Vous avez aimé le café, docteur ? Sucré et fort, comme vous l'aimez… on n'en trouve plus nulle part, nulle part, je vous dis. Même pas au noir, même pas pour un mois de salaire le kilo. On a de la chance avec ces patients, vraiment de la chance avec ces pauvres bougres qui fouilleraient la terre rien que pour en apporter à monsieur le docteur…

– Oui, oui, merci, Ortansa. Soyez mignonne, apportez encore une chaise. Tenez, je vous présente un ami. Le professeur Vancea. Mon assistante, Ortansa Teodosiu.

La mignonne sortit, rapporta une chaise de l'entrée, la plaça près de la porte, là où se trouvait la précédente.

– Faites entrer Dumitrache Grigore.

Ortansa sortit, entra un petit homme râblé, corpulent. Un visage large, en sueur, les cheveux gris, bouclés. Il s'assit sagement sur la chaise, les mains sur les genoux.

– Donc, c'est vous qui avez fait recours. Au lieu du degré trois, vous demandez le degré un, ou… même zéro.

Marga eut un sourire en coin à l'adresse du docteur Florin. Celui-ci lui tendit un volumineux dossier.

– Hum, oui, voici les analyses, l'électrocardiogramme, les radios. Donc en plus de l'araignée au plafond, vous avez un ulcère, vous avez mal aux reins, à la rate, oui, oui. Je regrette, nous n'y pouvons rien, nous n'y pouvons rien.

Le malade regardait humblement le tribunal, les lunettes noires du petit gros, la blouse blanche du toréador, l'espion sans blouse. Il prit rapidement sa décision : l'étranger était le personnage le plus important. Sans doute un inspecteur, quelque chose de ce genre, quelqu'un qui contrôle, un puissant.

Il se leva, s'approcha de Tolia. Il déboutonna son pantalon, défit sa ceinture, resta en caleçon, un caleçon ample retenu à la taille par un pansement large et épais. Il défit le pansement, sollicitant l'attention de Tolia.

– J'ai été opéré il y a deux mois. Mais ça a recommencé à suppurer. Ou à ventrer. Éventrer, je ne sais pas comment ça se dit…

– Hum, bon, bon… je n'y peux rien, l'interrompit Marga. Nous vous avions accordé un degré deux, mais l'inspection des dossiers est

passée par là. Ils ont dit que le diagnostic n'entrait que dans le cadre du degré trois. C'est comme ça, nous n'y pouvons rien.

– Je suis chauffeur mécanicien, assistant mécanicien. J'ai des déplacements, dix, quatorze heures par jour. Je ne peux pas, je ne peux pas. Et chez nous, à l'atelier, on n'admet pas d'horaires restreints, expliquait pourtant le malade à l'inspecteur Tolia.

– Bon, alors nous allons marquer : interdiction d'effort physique prolongé et de déplacements sur le terrain. Ça vous va ? reprit Marga, plus animé.

– Ils n'ont pas voulu me reprendre là où je travaillais, après ma maladie. Vous êtes passé du degré deux au degré trois, il fallait bien que je retrouve un poste. J'ai demandé à un beau-frère de me dégotter quelque chose. Mais avec cette maladie, c'est difficile, très difficile. Il me reste deux ans avant la retraite…

– Seul l'Institut pour la récupération de la main-d'œuvre pourrait donner son approbation pour qu'on vous remette au degré deux. Allez les voir. Je pense que vous devriez essayer de ce côté-là. Tenez, on va vous donner une lettre de recommandation. Allez-y avant trois heures, il y aura encore quelqu'un.

Marga écrivit quelque chose sur une feuille de papier, le malade reboutonna son pantalon et prit la lettre.

– Faites entrer Bădulescu Coman.

Un petit vieux, jaune, ratatiné. Cheveux blancs, raie au milieu, comme sur les photos au début du siècle.

– Quel âge avez-vous ?

– Cinquante-trois.

Il avait l'air d'en avoir quatre-vingts, on avait du mal à distinguer ses chuchotements. Il s'était assis sur le bord de la chaise et regardait le plancher.

– Hum oui… tuberculose, hépatite, grommelait Marga. L'électrocardiogramme est mauvais, il y a des dégénérescences.

Combien pesez-vous, quelle taille faites-vous ?

– Quarante-quatre kilos. Un mètre soixante-six… murmura le zombie.

– Quel métier faisiez-vous ?

– Coiffeur…

– Bien, attendez dehors.

Le vieux se retira, en s'appuyant contre le mur. Marga s'agitait, énervé, sur sa chaise.

– Qu'allons-nous faire de ce malheureux ? Il est complètement ramolli, il tient à peine debout.

– Hé ! coiffeur, ce n'est pas si dur. Il pourrait encore… intervint le confrère en allumant une longue cigarette dorée.

– Qu'est-ce qu'il pourrait faire, Florin ? Tu n'as pas vu, il sent la mort. On lui met le degré deux et on l'envoie à l'expertise neurologique, d'accord ?

– D'accord, fit la fumée du côté du docteur Florin.

– Faites entrer Costache Viorica, articula le petit Marga, enfoncé dans ses dossiers.

Silence. Marga leva la tête, les lunettes tournèrent de gauche à droite.

– Ah ! j'oubliais, Ortansa n'est pas là…

Dominic fut sur le point de se lever pour faire l'huissier, mais Marga le devança. Il n'eut cependant pas le temps d'arriver à la porte, celle-ci s'ouvrit en grand, heurtant le mur. Une géante échevelée, élégante, outrageusement fardée, fit irruption dans la pièce. Elle brandissait d'un air menaçant un grand sac à main noir et brillant.

– Que voulez-vous donc faire de moi ? Attendre de nouveau huit ans ? Me faire cavaler pendant huit ans d'un guichet à l'autre ? Je vais accepter encore huit ans, c'est ce que vous croyez ? C'est ça que

vous croyez, espèces de chapons, c'est ça ? La goujaterie avec laquelle vous me traitez, les mensonges, le mépris, votre manque d'éducation, espèces de coureurs de jupons ? Jusqu'à quand, dites-moi, espèces d'entremetteurs, jusqu'à quand ?

La voix grave, forte, n'avait pas encore atteint le maximum de sa puissance.

– Comment vous appelez-vous ? osa Marga d'un ton sec, en se penchant vers l'autre bout de la table pour extraire une cigarette dorée du paquet de son confrère Florin et l'allumer avec un long briquet mauve, sorti prestement de la poche de sa blouse. Florin, lui, n'avait pas bougé, penché sur la fiche du coiffeur.

– Avocat Olga Orleanu-Buzău ! J'exige une réponse claire. Sans détour. Je ne suis pas de celles qu'on trouve sur les trottoirs. Je ne vais pas vous lécher les pattes ou le zizi, je vous assure. Une réponse claire. Savoir ce que je dois faire. C'est tout ! Être correctement renseignée. Où aller, à qui m'adresser.

– Votre dossier n'est pas chez nous. Voyez au secrétariat. Au secrétariat, chère madame, intervint d'une voix mélodieuse le courtois docteur Florin Dinu.

– Quoi, quel secrétariat ? Ça fait huit ans que vous me faites courir d'un secrétariat à l'autre. Pour qu'il ait du temps, lui, pour ses putes. Il s'en est donné à cœur joie avec toutes les salopes, et vous n'avez pris aucune mesure. Je l'ai ramassé dans le ruisseau, je lui ai donné le nom de mes ancêtres, un nom aussi ancien que notre chère patrie. Un nom unanimement respecté ! Et l'avocat Demostene Orleanu-Buzău grimpe toute la lie. Il a la tête à l'envers dès qu'il voit un trou, voilà ce qu'il fait monsieur Bite Sperme Buzău, je vous l'avais signalé. Vous n'avez pris aucune mesure. Je vais envoyer un rapport au secrétaire général du Parti, bande de saboteurs ! Il a bien fait, le Camarade, d'interdire les avortements, les divorces et les maladies vénériennes. Vous ne pensez qu'à baiser, espèces d'incapables, vous vous en fichez du petit peuple doux et laborieux. Vous m'avez détruite, voilà ce que vous avez fait ! Phallocrates, décadents ! Vous

m’avez avilie, vous m’avez humiliée pendant huit ans. J’en informerai le Secrétaire Général du Parti, sachez-le ! Vous aurez à rendre des comptes sur votre éthique et votre équité anti-socialiste. J’en avertirai les autorités du Parti et du gouvernement. Afin qu’ils déclarent l’état de catastrophe générale. Microbes ! Vous ne vous en tirerez pas comme ça, vous ne vous en tirerez pas, j’irai jusqu’aux instances suprêmes…

– Dehors ! Dehors !… hurla le petit Marga, se propulsant en l’air avec sa chaise.

Apparue comme par magie, l’ange Ortansa poussa doucement mais fermement cette folle vers la porte.

Moment de silence. Le calme Florin marmottait dans son mégot : ben ça alors…

– Tu veux dialoguer avec cette femme-là, Florin ? Entrer dans son jeu, Florin ? Bombonel s’épongeait le front et essuyait ses lunettes embuées. C’est une paranoïaque bien connue. Une fois toutes les deux ou trois semaines, elle va se promener en ville, vient nous voir et fait son numéro. Tu veux lui expliquer, toi, les dossiers et le secrétariat ?…

À peine Ortansa Teodosiu était-elle sortie que la concurrente suivante, Costache Viorica, apparut à la porte. Grands yeux, visage allongé, jeune, pâle, cheveux grisonnant aux tempes.

– Vous avez contesté le degré trois. Mais le diagnostic ne nous autorise pas d’autre degré. Quel est votre métier ?

– Dessinatrice.

– Ce n’est pas le travail le plus pénible.

– Je me fatigue vite, je ne peux pas me concentrer.

– Les analyses ne révèlent aucun changement par rapport à votre hospitalisation précédente.

– Moi, je crois qu’elles montrent…

Son visage s’était fermé, son regard jetait des éclairs.

– Ça, c'est une autre affaire, ce que vous croyez ou non. Nous maintenons le degré trois et vous adressons à l'Institut pour expertise.

Il nota, de nouveau, sur son bloc d'ordonnances, une recommandation d'expertise. La femme sortit, furieuse, en claquant la porte.

– Et si on faisait une pause ? Tu veux peut-être un café, Tolia. Non, tu n'en veux pas. Il vaut mieux qu'on en finisse en vitesse. Et ce type au degré un ? Tu l'as vu, Florin ? Non ? Alors, faites entrer Vivi, Vivi Ionel.

Un garçon soigneusement vêtu. Craintif, les bras ballants. Il arborait un large sourire béat : une dentition parfaite. Derrière lui, une femme frêle, brune, ridée. Voix douce, embarrassée : « Ce n'est plus possible sans qu'on l'accompagne. Il a vingt-huit ans. Il faut le surveiller sans arrêt. Je ne peux pas le laisser seul, même pas cinq minutes… »

– Oui, ce doit être un problème neurologique. On va lui prendre rendez-vous pour vendredi en neurologie. Il faut que le docteur Antoniu soit présent, lui aussi. Note, Florin. Qu'on avertisse le docteur Antoniu, le neurologue, pour vendredi.

– Été, été docteur Antoniu !… grimaça l'innocent. Ha, j'ai été Antoniu. Docteur Antoniu dit en avant. En avant, les pionniers, toujours en avant, dit Antoniu… il sautillait, tout gai, un enfant. Derrière le dos de ce grand échalas, la femme faisait signe de ne pas s'en occuper.

– Quel était ton métier ?

– Ha, serveur, docteur.

– Bravo, Ionel, bravo. Tu viendras vendredi. Vivi Ionel revient vendredi à la consultation. Maintenant, faites entrer Vlădescu Dragoş.

Porte ouverte, fermée, Vlădescu Dragoş entra : la petite-fille de Gulliver. Un visage énorme, boursouflé, rond, humide. Une grande

bouche, rouge, des yeux exorbités. Des cheveux couleur de chanvre ramassés en chignon. Une jupe qui remonte sur le ventre, découvrant les épaisses colonnes des jambes blanches et enflées. Des sandales, des pieds immenses. Le pied, un corps en soi, indépendant.

– Et vous ?

– C'est pour mon mari, Vlădescu Dragoş.

Le docteur Marga chercha le dossier Vlădescu Dragoş, le trouva, se plongea dans sa lecture, leva finalement ses lunettes des papiers, examina la virago qui lui faisait face, reprit sa lecture, sourit, livra finalement sa conclusion.

– Vous êtes un peu à l'opposé l'un de l'autre, deux pôles opposés, si j'ai bien compris. Vous et votre mari, je veux dire… un peu à l'opposé.

L'épouse Vlădescu baissa les yeux, honteuse. Elle se taisait, elle serrait un croissant dans sa main droite.

– Vous n'avez pas eu la patience. Vous êtes allée à la boutique du coin, vous acheter un croissant.

– Hé, je sais bien qu'il ne faudrait pas. Avec tous ces tracas… même pas d'appétit. C'est juste comme ça, de la gloutonnerie. J'avais la bougeotte, voilà.

– Quel métier faisait-il, votre mari ?

– Serrurier.

– Et quel âge a-t-il ?

– Quarante-six.

– Et vous, que faites-vous ?

– Lingère.

– Bien… vous pouvez y aller. Vous recevrez la décision par courrier. Qu'il reste tranquille, qu'il prenne ses cachets et qu'il tâche de manger. Prenez soin de l'alimenter, même de force. Vous recevrez la décision chez vous. Qu'il reste tranquille, il recevra la décision d'ici une semaine.

– Merci, m'sieur le docteur. Je vous souhaite la bonne santé, que Dieu vous garde, m'sieur le docteur… penchée, soudain, par-dessus la table, Gullivera cachait complètement Bombonel, on n'entendait que des bruissements et des chuchotements effrayés : « Ne faites pas de bêtise, madame, laissez-moi, laissez-moi, reprenez votre enveloppe. Ne faites pas de choses comme ça, prenez votre argent, madame, sinon vous allez avoir des ennuis. Ça va mal aller, je vous dis. »

L'abominable femme des neiges se retira, effrayée, abracadabra, elle avait disparu, elle et son enveloppe.

Florin rit, Marga rit, Dominic attendait. Florin rangea les papiers. Marga signa, Florin Dinu signa, Ortansa Teodosiu ramassa les tasses et les cendriers. Bises Florin, bises Ortansa, Florin s'inclina, Ortansa pirouetta, ça y est, nous sommes seuls, entre nous il n'y a plus que le divan, devenu chaise, l'instrument du psychiatre.

– Tu as aimé ce carnaval ?

– ***No comment.***

– Comment se fait-il que tu sois venu ici, à l'hôpital ? Il y a quelque chose d'urgent ? Il est arrivé quelque chose ? Qu'est-ce qui est encore arrivé ?

– Heu… rien.

Le docteur ôta ses lunettes. Il se frotta l'œil droit, celui qui voyait, puis le gauche, recousu, puis le front. Il rechaussa ses lunettes fumées. Il avait l'air fatigué.

– Tu veux peut-être que je te fasse hospitaliser ? Un certificat, une ordonnance…

– Peuh ! Certificat, ordonnance… pfuit !

Suivit une longue pause. Dominic mit ses belles mains sur la table, près des petites mains dodues du docteur Marga, aux ongles soigneusement manucurés. Quelle idée de venir là en pensant se confesser ! On en perd toute envie, si toutefois on en a eu. Non mais,

voyez-vous ça ! Certificat, ordonnance, hospitalisation… Et pourtant il était si décidé en venant, un vrai gamin… il retourna ses mains pour voir les lignes compliquées du destin. Il regarda ses paumes, son destin.

– J'ai rêvé d'une lettre, dit à un moment donné le patient.

– Quelle lettre ?

– Eh bien… la lettre[11]. Figurez-vous… depuis avant-hier soir jusqu'à ce matin, la bamboche sans interruption !… Un rêve du soir au…

– Comment ça ?

– Je l'ai fourrée dans ma poche. Vite, vite, dans la poche. C'est comme ça… citoyen de notre Société modèle, vous recevez des lettres de… vous savez qui. Et donnez-la-moi, et je ne vous la donne pas… Et vas-y, vas-y donc… moi, je ne me bats pas contre le gouvernement ! Voilà ce que je dis, moi je ne… mais, de fil en aiguille… De fil en aiguille, on lève le coude par-ci par-là, voilà qu'on prend une cuite. Ils sont comme ça chez nous, avec ou sans épaulettes : ils se prennent des cuites. Et patati et patata, on s'est pris une cuite. Vous savez bien… je l'ai perdue.

– Laquelle ? Quoi ? La lettre de Claudiu ?

– Quelle idée ! Mille ans de paix ! À la santé de notre dignité, comme on dit, on se prend une cuite, ça s'est passé comme ça… le truc avec la lettre.

Monsieur le docteur Marga remit ses lunettes d'aplomb sur son nez, il se trémoussa sur sa chaise.

– Quel truc ? La lettre ? Où est la lettre ?

– Quelle lettre ?

– Comment quelle lettre ? Tu ne parlais pas d'une lettre ?

– Ah ! la lettre ! La lettre du vieux garçon… oui, oui, un personnage important. Une bombe à retardement… je l'ai à la maison, bien

rangée. En lieu sûr, bien rangée.

Mais quand le docteur Marga comprit le jeu, en se rappelant les célèbres répliques de la célèbre pièce, il en eut assez. Ou bien ça l'agaçait peut-être de voir que Tolia avait l'air de se moquer de lui.

– Ça suffit, Tolia, arrête tes singeries. Tu n'es tout de même pas venu jusqu'ici, au bout de la ville, pour interpréter la comédie nationale. Dis-moi ce qui s'est passé, allez, dis-le !

– La comédie nationale, monseigneur ? Ben, c'est justement ça, notre comédie perdue. La lettre, la Nation, ou plutôt la nation-modèle qui perd. Elle perd constamment, ses documents, sa chance, la lettre. La lettre perdue, que faire, pauvres de nous. C'est comme ça. Ben, s'il le faut, paf. Je sors la lettre perdue et paf. La petite lettre d'amour du vieux garçon. Un soir, il y a longtemps… quelqu'un, vous savez bien… je ne dis pas qui… une personne importante… oui, un vieux garçon. Il fait parvenir une lettre. De menaces. À mon vieux, mon père, le père de Zoiţica. Parce que c'est une gentille dame, Zoiţica, une gentille dame. Enfin, elle l'était.

Le docteur fit un geste de lassitude, que faire, accepter, ne pas accepter. Une répétition, donc pas de consultation, oui, c'est ce que voulait Tolia, ce vieux singe, c'est ce qu'il voulait, de l'amusement, scepticisme et caprices, qu'il en soit ainsi.

– Tu t'es fait voler la lettre par cet honorable ami, dit Marga en l'imitant.

– Laissez tomber, pas celle-là… une plus…

– Hé, peu m'importe.

– Et depuis ce temps-là, disons. La lettre… d***ie***stinatair***é*** conn***i***. Papa. Donc, il menace le vieux, mais vise la fille. Parce que vous savez comme elle est sensible. Enfin, elle l'était. Le vieux garçon, l'anonyme, ivre d'amour, ne voulait que Zoiţica. Ma sœur, vous la connaissez, enfin, vous la connaissiez. Donc nous, nous cherchons l'expéditeur, c'est tout. Voilà le hic. D***ie***stinatair***é*** conn***i***, mais l'expéditeur… C'est pourquoi nous écrivons au crayon : « expéditeur

inconnu » ou « introuvable » ou « décédé », Belzébuth ait son âme. Nous poursuivons l'expéditeur jusqu'à la mort et même au-delà, voilà ce que nous faisons. Si nous trouvons l'expéditeur, paf ! L'expéditeur, le vieux garçon qui imite l'écriture de tout le monde, pour ne pas se faire prendre. Pour infl***i***er sur le moral de papa, vous comprenez. Donc sur le destin de la princesse des contes de fées. Il imite l'écriture des incultes, des cr***é***minels avec leur flambeau de Pâques, le flambeau des pogroms. Vous savez bien : ceux qui hurlent, avec leur ceint***i***ron, leur croix, leurs r***ié***volvers et leurs chemises vertes comme l'herbe de l'enfer. Il imite parfaitement, on jurerait que c'est vrai. Un faux. Pour forcer la situation. Ou bien pour, pour, vous me compr***i***nez, vlan !

– Non, pas du tout. Je ne comprends pas. Tu dérailles. Le trajet, le fiacre, les grelots, tu dérailles, môssieu.

– Un brin de patience ! Des intrigues stupides, je le reconnais, mais ce ne serait pas mal si nous le désarmions complètement et qu'ensuite nous le travaillions au corps, l'ami.

– Bien dit, le travailler au corps ! répond Marga, la mémoire.

– Dure mission, môssieu, ***com***ié***die***, grande ***com***ié***die***. Le soir, vers neuf heures et demie, cette gourgandine entre dans la pièce et glisse une petite lettre. De qui venait la lettre ?

– De qui ? dit Marga d'une voix aiguë.

– Attendez voir. Honorable sieur, dans l'intérêt de l'honn***iè***r national, nous allons vous… patati et patata. Le flambeau de Pâques, la vengeance du Seigneur contre ceux qui l'ont crucifié. En deux mots… ceci cela… histoire politique. Qu'il cède tout, sinon, pan ! Vlan, une dépêche, mon p'tit père… imitation parfaite, vraiment, comme si c'étaient eux, vous savez, ceux des colonnes, avec leurs ceint***i***rons. Un faux. Pour forcer la situation, ce rhinocéros. Sinon, sinon, vous compr***i***nez, vlan ! Vous auriez vu cette imitation de menace, parfaite, rien à dire ! Anonyme, comme s'ils l'avaient tous signée. Disons que c'est un scélérat et basta ! Ainsi va le monde, il n'y

a rien à faire, vous comprenez jusqu'où peut aller la scélératesse des hommes.

– Le misérable, confirma Marga.

– Ne riez pas, mon cher, ne riez pas. Je vais plus loin et je dis : trahissons si c'est dans l'intérêt de l'amour, mais qu'on n'en sache rien ! Au moins que nous n'en sachions rien, nous autres… vous voulez que je parle sans détour ?

– Ne nous précipitons pas, cher ami, dit le psychanalyste, avec une grimace de fatigue.

– Comment ne pas se précipiter, illustre seigneur ? Moi qui ai sacrifié ma carrière pour rester parmi vous ? J'ai renoncé au mont des Oliviers et aux bordels de Buenos Aires. Pour rester parmi vous ! Parce que sans moi, avouez-le, rien n'aurait changé… Je compte pour quelque chose, moi, le cycliste ? Une doublure, c'est tout ! Mais je suis un électeur, oui ou non ?

– Tu es ivre, Tolia ? Fais-moi plaisir, parlons de cela un autre jour… je suis fatigué.

Le citoyen Marga alluma sa cigarette, il abandonnait le jeu.

– Un autre jour ? Mais maintenant, qu'avons-nous de mieux à faire ? Moi, j'ai rêvé d'une lettre.

– Quelle lettre ?

– La lettre du vieux garçon. Du petit chéri, du petit muet, vous savez bien. Qui n'est même pas muet, le petit muet, pas du tout ! Par curiosité, sous un réverbère, je l'ai ouverte. Expéditeur inconnu. Mais c'était la lettre du vieux garçon, je le jure. Une enveloppe bordée de noir, avec l'emblème de ceux, vous savez bien… Destinataire : papa. Qui par la suite… vous savez bien.

Le docteur sourit, exténué. Il sortit un mouchoir de sa poche, mais renonça au mouchoir, il voulut répéter qu'il était fatigué, mais il y renonça. Si bien que la doublure relança l'offensive.

– Mort ou vif, il faut trouver le vieux garçon, c'est ce qu'exige le seigneur de Buenos Aires. C'est ce qu'il veut, crime, faux, cauchemars, vengeance, tout, tout. Casting complet, honoraires assurés. La vérité, la vérité ! Mais moi, je vais plus loin et je dis : j'ai peur de la vérité, je ne sais même plus si je veux la connaître.

– Quelle vérité ?

– Celle que je subodore depuis longtemps et tout le temps.

– Je ne comprends pas.

– Hé, cher et honorable ami, vous chinoisez un peu trop, sauf votre respect. Si on jouait plutôt cartes sur table.

– Vas-y, mon petit père, on verra bien. Alors ?

– Alors ?

– Quelle lettre, quel vieux garçon ?

– Le faiseur d'histoires, le ***nichiliste*** ! Le vieux garçon, le petit chéri. Tortueux, bafouilleur, comme tous les amoureux. Parce qu'il était amoureux fou et qu'il sentait qu'il était en train de la perdre, la maudite princesse de la famille maudite. L'autre était venu, qui ensuite l'a emmenée… Et alors, paf… dernier essai. Un faux. Il a copié les slogans de ces sales journaux verts. Du courage ? Une lettre anonyme ! Oui, nous signons tous, pourvu qu'elle soit anonyme. Et il a mis cette triple tête, en guise de signature.

– Quelle tête, quelle triple tête ?

– L'emblème ! L'emblème tricéphale ! En fait, c'est ça qui l'a trahi. Mais mon père n'a rien dit à personne. Il n'en était d'ailleurs pas vraiment sûr. Trop de confusion, partout, et il avait trop peur depuis un bon moment. Lui, le philosophe, il comptait sur la corruption. C'est pourquoi il s'était mis au commerce de vins, pour avoir de l'argent, pour s'en tirer dans des périodes difficiles. Parce que les barbares allaient venir, et qu'il connaissait les hystéries de l'histoire et de nos contrées. Parce que là où il n'y a pas de morale, même la corruption ne sert à rien et une so***chi***été dépourvue de prin***chi***pes

clame qu'elle en a juste au moment de vous couper la tête. C'est ce qu'il craignait, papa, qu'en des temps de folie, même la corruption ne l'aide pas. Considérant le passé de n'importe quel État constitutionnel, surtout d'un jeune État comme le nôtre… le danger est omniprésent. Voyez ce vieux garçon. Qui aurait pu s'y attendre ? Il était le seul à avoir entendu papa parler de Macrobe, de Giordano, de l'emblème tricéphale. Vous connaissez bien mon père…

– Allez, on va s'en aller, fini de plaisanter !

– Quoi, je suis un gamin ? Ça, une plaisanterie ? Nous rêvons, nous ne plaisantons pas. Quoi, je suis un gamin ?

– J'en ai assez, Tolia, ça suffit, nous ne sommes pas drôles.

– Grondez-moi, Bombonel, jugez-moi… oui, c'est bien ça, j'ai été une enfant, j'ai été un enfant et j'ai fait des bêtises. Mais si vous m'aimez un tant soit peu, si vous avez tenu à moi au moins un instant dans votre vie, délivrez-moi… de la honte, délivrez-moi des rêves, Bombonel ! Parce que moi, je ne connais pas de psychiatre. Je ne connais pas de psychiatre, moi ! Moi, je n'ai pas de psychiatre ! Moi, j'ai un ami ! Longue vie à lui, pour le bonheur de ses amis ! Délivrez-moi des rêves et de la lettre ! Vous êtes un homme, ça vous est égal ! Pour vous la vérité n'est pas une honte, mais pour moi, pensez un peu à ce que je suis… pensez-y…

– Tolia, arrête ton cirque ! Ça suffit, assez, rire c'est aussi pleurer, je te dis.

– C'est à moi, c'est à moi que vous dites ça ? Dans cette métropole qui n'est qu'un village, où les hommes et les femmes et les cotisants-modèles et les informateurs-modèles n'ont pas de meilleur passe-temps que les ragots-modèles, même sans raison… mais quand il y en a une, alors… et quelle raison ! Quelle raison essentielle… ***fallus amantissime***… foyer brûlant et source de tout… vous savez bien, docteur, vous savez bien. Quelles clameurs ! Quel scandale ! Une chronique infernale… comme le dit si bien mon frère aîné…

– Assez, ça suffit, arrête de faire le clown ! Allons manger, il est tard. Je t'invite, Jeny a préparé quelque chose de délicieux.

– Encore une fois, je vous le dis une dernière fois, Bombonel… de deux choses l'une : ou vous m'aimez et je vis et alors vous devez céder. Ou c'est non, et alors je meurs. Et si vous me laissez mourir, après ma mort, il peut arriver n'importe quoi, n'importe quoi, Bombo… Le docteur se leva, il n'entendait plus le bouffon, Jeny avait préparé quelque chose de délicieux, il ne voulait pas s'attarder davantage.

– Tu ferais mieux de m'expliquer l'histoire de l'emblème tricéphale. Je n'ai pas compris.

– C'est tout ce que vous n'avez pas compris, très cher, c'est tout ? Eh bien, pensez un peu à vos tableaux. Holbein, Vermeer, Titien.

– Quoi, ça sur mes murs, tu es fou ? Titien ?

– Ah ! il ne manquerait plus que ça. Ils vous auraient arrêté et vous les auraient embarqués au nom du peuple-modèle assoiffé d'art-modèle. Mais vous avez Pallady, Iser et Petraşcu, nos maîtres nationaux, ce n'est pas rien. Et un Brauner et un Pascin, si je ne me trompe.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'emblème ? Quel rapport ?

– Les Égyptiens… la Renaissance… l'Europe. L'emblème, le tricéphale. La triple soumission, l'emblème de la prudence. C'est de ça, je crois, que vous parliez à mon père, quand vous étiez jeunes. Et le petit muet, l'imprudent, a entendu.

– Moi ? Moi, donner des leçons au vieux philosophe Marcu ? J'étais jeunet, je ne lui aurais pas parlé de ce que j'ignorais.

– Et ça n'aurait eu aucun sens. Papa n'était pas amateur d'art. L'art était une sorte de dessert pour lui. Il ne courait pas après le dessert.

– Eh bien, tu vois… qu'est-ce que c'est que ces absurdités ? Tu ne sais plus quoi inventer pour te distraire, pour cesser de t'ennuyer.

– Vous avez raison, docteur. En fait, j'étais venu vous voir pour autre chose.

– Ah bon ! tu avais donc une raison de venir.

– Oui, je n'ai pas pu commencer par là, je ne voulais pas vous agacer. Je suis venu vous poser une question et vous offrir une consultation.

– Une consultation, ça se demande, ça ne s'offre pas. Mais quelle était la question ?

– Pourquoi n'allons-nous pas tous en prison ? Voilà ma question. Pourquoi n'avons-nous pas ce courage ? Expliquez-moi, Bombonel, expliquez-moi, vous, le psychanalyste, pourquoi nous ne décidons pas tous, tout d'un coup, de rester en prison ?

– Eh bien, où sommes-nous ?

– Ah bon ! donc nous y sommes. C'est bien là que nous sommes, n'est-ce pas ? C'est ce que vous dites ? Encore mieux. Si déjà nous y sommes, quelle serait alors la différence ?

– Il y en aurait, il y en aurait, Jeny ne pourrait pas cuisiner ses délices. Pour te donner un seul exemple. Je n'aurais pas ces plaisirs, et elle, je ne pourrais pas la soigner, et toi, tu ne pourrais pas jouer au détective. Nous n'avons pas tous, au même moment, les mêmes intérêts. Ni les mêmes plaisirs. Les suicides collectifs sont rarissimes, mon garçon.

– Vous autres, psychiatres, qui consultez-vous ? Vos imbéciles de confrères ? Tenez, moi, je vous offre mes fantaisies. Mes délires, appelez-les comme vous voudrez. Gratis.

– Bien, j'en prends note. À la première difficulté, j'aurai recours à toi. Pour le moment, je ne fonctionne pas trop mal.

– Les avantages sont extrêmes. Quand l'imagination scrute les zones interdites, le périmètre de protection, le point de fissure…

– Bien, tu m'expliqueras ça à table.

– Une imagination débridée, et la mienne pourrait prétendre à de telles performances, réussirait là où votre somnolence médicale n'aspire même pas à aboutir.

– Je le reconnais, soupira le docteur Marga. Mais, au fait, tu es venu pour tout autre chose que ces discours. Ça, même un psychiatre fonctionnaire comme moi est capable de le saisir.

– Peut-être bien, mais je n'en ai plus envie. C'est faisandé ! Ce que peut comprendre non seulement un bureaucrate de la médecine, mais aussi un ami distrait. S'il n'a pas trop faim ou s'il n'est pas trop gourmand.

– Ou trop consciencieux. Jeny est ma patiente. Quand le docteur est en retard au repas, elle s'affole, et fait de vilaines crises. Cependant pour toi, mon bichon, une faveur spéciale : un dernier quart d'heure… et il regarda sa montre.

– Boon, Monseigneur, nous autres, dans quel type de pays sommes-nous ?

– Un pays en voie de développement.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Tu m'ennuies, Tolia. Tu lis bien les journaux. La production par habitant, la productivité, le produit national, dieu sait quoi d'autre…

– Oui, ces choses-là, mais aussi… Bref, prenons ça autrement. Avant la guerre, pendant la guerre, c'était pareil, nous étions toujours en voie de développement ?

– Sur le seuil.

– Boon. L'économie, toujours la même chose, cette saleté d'économie. Vous savez que notre tante latine, la France, a réalisé depuis la guerre, en quarante-huit ans, un bond économique équivalent à celui allant du temps de Louis XIV à la Seconde Guerre mondiale ?

– Je ne le crois pas.

– Preuves à l'appui. Boon ! Mais qu'a-t-elle donné au monde, la France, pendant ces quarante ans ? Rien ! Des clous. Des ersatz. Ce que la France a apporté entre Louis XIV et la Seconde Guerre mondiale, ça, nous le savons.

– Elle a sans doute donné maintenant aussi, va. Mais alors la situation était différente. Les élites, les grands esprits, les personnalités extraordinaires…

– Et maintenant ? Pourquoi n'en voit-on pas, des élites extraordinaires ? Mais là n'est pas la question.

– Eh bien, bravo. C'est bien que tu en arrives à la question. Sept minutes se sont écoulées…

Le docteur Marga s'était levé. Il avait retiré sa blouse, l'avait accrochée au portemanteau. Il prit son veston sur le cintre, l'enfila. Il revint s'asseoir devant le professeur. En posture d'auditeur pressé. Tolia, lui, ne l'était pas.

– Vous vous souvenez du vieux garçon ?

– Tu recommences.

– Oui, le petit chéri, le petit muet. Qui n'était pas muet du tout et ne le sera pas davantage plus tard. Mais il était peu loquace. Nous l'appelions le p'tit muet. Il savait tout. Il lisait, écrivait, dessinait. Vous ne me direz pas qu'il n'était pas doué. Il l'était, que le diable l'emporte. Et bêta, il ne l'a pas été non plus par la suite. Les premières années, après la guerre, il photographiait des chiens. Vous ne le saviez peut-être pas… Vous voyez, je vous apprends des tas de choses aujourd'hui. Vous auriez dû accepter aussi la consultation, vous auriez eu des surprises édifiantes. Tous les photographes n'acceptent pas de photographier des chiens, le saviez-vous ? Il faut de la patience, du savoir-faire. Comme pour les enfants, d'ailleurs, comme pour les enfants. Vous n'avez pas remarqué ? Les couples sans enfants accouchent souvent d'un cabot. Je veux dire qu'ils l'adoptent. Notre bredouilleur a donc fait ça aussi, il gagnait bien, le cabot. Il a sept albums jaunes avec de superbes photos de chiens. De toutes races, de toutes opinions politiques, de toutes classes sociales, de toutes inclinations érotiques. Pourquoi photographie-t-on des chiens, c'est ce que vous voulez savoir ? Eh bien, pour des souvenirs, bisous-bisous. Mais aussi pour déterminer la race. Il y a tant de cas de litiges, oh ! là, là ! Le racisme chez les chiens, c'est terrible,

docteur, si vous voyiez un peu l'apartheid chez eux, oh ! là, là ! Mais revenons à nos moutons. Dans sa jeunesse introvertie, le petit chéri était capable de disserter sur n'importe quel sujet, d'accord ? Il était capable, disons, de parler de l'iconographie du monstre tricéphale ! De Poussin, de Titien, des autres, de tous les autres, il en était capable, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien, laisse-moi tranquille ! Je m'en vais, c'est fini, je m'en vais. Tu es dans un de tes mauvais jours, Tolia. C'est de mauvais goût, Tolia, de mauvais goût, crois-moi.

– Je vous crois, va. Du bon goût, toutes les petites dames en ont, toutes les mijaurées. Le petit chéri était capable d'aborder n'importe quel sujet, c'est ce que je veux dire. Mon père a reçu une lettre ce soir-là. Vous savez à quel soir je fais allusion. Vous avez bien connu ma famille. Qui Marcu Vancea aimait-il le plus ?

– Ta mère.

– Bon, là n'est pas la question.

– Toi, sans doute.

– Mais non, moi je crois que c'était Sonia. Et Mircea Claudiu ne comptait pas. Le glaçon, la règle à calcul, lui, il était d'une autre espèce. La lettre de menaces, je suis le seul à en avoir connaissance. Est-ce la preuve que mon petit papa me préférait ? Peut-être, si vous le dites. C'est vraisemblable, vraisemblable, n'est-ce pas, que j'aie été le seul à avoir connaissance de la lettre ? Allez, admettez que ça l'est. Disons qu'il y avait un emblème au-dessus du texte. J'étais un niais, je l'admets, je ne pouvais pas comprendre ce que cela signifiait. Une image tricéphale, disons. Ce serait impossible ? Non. L'image d'un homme aux trois temps du verbe ? Alors…

– C'est quoi toutes ces histoires ? Tu inventes et tu n'es pas drôle, Tolia. Jeny m'attend avec le bœuf Stroganoff…

– Vous ne comprenez rien ! Vous ne comprendrez que si l'on vous y oblige ! Vous me demanderez alors une consultation, Burschy. Je vous l'accorderai, Burschy, je vous l'accorderai !…

Marga pâlit. Ce surnom, personne ne le connaissait depuis son adolescence. Il ne l'avait plus entendu, lui non plus, depuis des années. Il s'était retourné depuis la porte, bouche bée, mais Tolia continuait comme si de rien n'était.

– Qu'entendez-vous par prudence, Bombonel ? Rien d'autre que la triple superposition, qui est une soumission ? Le passé, le présent et le futur incitent à la précaution ? C'est-à-dire à la sagesse ? Ce serait ça, la sagesse ? ***Praesens prudenter agit ?*** L'allégorie de la prudence ? Que la mémoire, c'est-à-dire le passé, et l'intelligence, c'est-à-dire la compréhension du présent, mènent à ce gâchis ? Et le projet ? Le pressentiment, l'avenir, ***FUTURA***, comme disaient les anciens ? Je parle à un médecin, écoutez-moi ! Écoutez-moi, docteur, vous ne pouvez éluder ces vérités…

Ils parcouraient la longue allée qui menait au portail de l'hôpital. Durant la pause, les médecins étaient partis, les malades se reposaient, l'allée était déserte. Le bouffon agitait ses bras et sa calvitie, il piaffait, pour rendre son discours plus convaincant. Le petit docteur grassouillet essuyait ses lunettes, peinant à suivre l'allure nerveuse de l'énergumène.

– Le lion au milieu : le présent féroce, dominateur. À droite, le chien servile : la grimace hypocrite de l'avenir qui veut plaire à tous, ***benevolente, benedictinus***. À gauche, le loup : le passé dévoré, dévorant. Le monstre tricéphale, monsieur ! tel que le proposaient les Égyptiens du désert et du Nil. C'est la renaissance, oui, la renaissance européenne, monsieur, notre renaissance européenne qui a introduit le serpent. Le serpent, la spirale temps. ***Corpus serpentinum…*** le monstre tricéphale prend un corps de serpent. Ce n'est plus l'horreur, destinée à faire peur, non, non, le monstre reprend sa vraie dimension aux pieds de l'homme. Aux pieds de l'homme, Bombonel ! Parce que la véritable divinité, c'est vous, Bombonel, l'***homo vulnerabilis…*** porté au centre de la scène, sous les traits d'Apollon. C'est ainsi que l'a vu notre renaissance. La nôtre, Hippocrate. La Méditerranée européenne vous a placé, vous, Apollon, au centre de la scène. Vous êtes Apollon, voilà ce que vous

êtes, Bombonel ! À vos pieds, le monstre reprend sa véritable dimension…

Même dans le taxi Dominic ne retrouva pas son calme. Le docteur était assis devant, à côté du jeune chauffeur basané. Tolia derrière, en train de jacasser.

– Apollon ou Christ, peu importe. Nous nous sommes toujours situés entre la beauté et la foi, la connaissance et la croyance. Athènes et Jérusalem, que voulez-vous… On a renoncé bien plus tard à cette représentation excessive, biscornue et naïve. Donc, n'oubliez pas que vos grands peintres, obsédés par la simplification de cette image, étaient des Européens. Titien, Holbein, l'autre, Poussi… comment s'appelle-t-il donc, Poussin. Des Européens, monsieur ! Monsieur, les barbares n'avaient pas recours à l'emblème humain, ils se voulaient les enfants du monstre. Ils étaient fascinés par cette image anthropomorphe, chiffrée, gammée, inaccessible. Le surhomme, vous vous souvenez ? L'homme nouveau des temps nouveaux, les chants, le modèle. L'Association-modèle, les uniformes, les hurlements, les promesses. La cadence, la cadence, ***Herr Doktor***. La bête bicéphale, tricéphale, camarade, boum, boum, altière, fière, la belle affaire ! la la la et tralala…

Le chauffeur était tout yeux et tout ouïe. On ne sait jamais qui monte dans votre taxi de nos jours, il faut faire très attention, ouvrir les yeux et les oreilles. Le taxi freina en douceur, avec élégance, devant la villa. Après un tel discours, Mitică allait montrer, lui aussi, à ces messieurs l'art du chauffeur bucarestois !…

Le docteur avait sorti son portefeuille, mais Tolia lui donna une petite tape protectrice sur l'épaule.

– Laissez, tonton, c'est moi qui paye.

– Pas de blagues, professeur ! C'était une consultation, finalement. Une conférence sur l'art et même un cours de philosophie. Je pense que notre ami au volant s'en est délecté, lui aussi.

– Laissez monsieur Bender tranquille. J'ai dit : c'est moi qui paye et c'est moi qui paye. D'ailleurs, la course n'est pas finie, nous allons

plus loin.

– Comment, tu ne restes pas pour le repas ? Cela me ferait grand plaisir. Dame Jeny serait enchantée. Elle a un faible pour toi…

– Merci, moi j'en ai d'autres. Je ne pourrai même pas polémiquer à votre table. La nourriture est trop bonne. Ça ramollit. Et pour tout dire, ça fait ballonner.

Tolia reprit le billet des mains du chauffeur et le rendit au docteur qui descendait de voiture avec tous ses accessoires : son imperméable, sa sacoche, sa serviette, son parapluie.

Le professeur consulta sa montre.

– Excusez-moi, je ne peux pas. Je dois rentrer. Une dame m'attend. C'est un argument auquel vous cédez, que je sache.

– Je cède sans oser le mettre en doute. Mais je regrette. Bon, ce sera pour une autre fois. Disons vendredi, tu veux bien ? Passe le soir. Ou viens me chercher à l'hôpital, je vois que tu connais l'adresse.

Tolia se pencha vers le chauffeur.

– À l'hôtel TRANZIT ! Vous savez où c'est ? Sur les quais…

Le taxi vira, tourna à gauche, reprit le boulevard, fit le tour du rond-point Pache, en sens inverse.

– Ah ! vous n'êtes donc pas de Bucarest ? Vous habitez à l'hôtel… vous êtes de passage.

– Ben, si on veut… de passage, certainement. De passage, le grand passage. Nous sommes tous de passage, tonton Ostap. Mais vous voulez dire que je suis un provincial. Un provincial, bien sûr. Croyez-vous qu'un Bucarestois ait le temps de débattre de sujets aussi importants ? Dans la Capitale, les gens n'ont pas le temps, ils sont pressés, tonton Ostap. Ils font les importants ! Du vent ! Ils n'ont même pas le temps d'ouvrir un livre… oui, je suis provincial pur sang, comme mes amis Ilf et Petrov[12], les vendeurs de coquecigrues.

Le chauffeur ne saisit pas les noms, semble-t-il, mais il ne s'étonnait plus de rien, après le discours qu'il venait d'entendre. Pourtant sa fierté de Bucarestois tenait bon.

– Tout de même, c'est pas des façons de parler de nous. Moi j'ai rencontré ici des gens qui…

– Du vernis, monsieur, du vernis. Ils apprennent en écoutant les conversations, tonton Mitică[13]. Ils grappillent un truc par-ci par-là, de la poudre aux yeux, c'est tout ! La langue lissée au polissoir, c'est tout, croyez-moi. Il n'y a que la province ! Là est la vraie grandeur. Là-bas, dans l'ennui, la torpeur. Là est la vérité, monsieur Ostap Bender, là-bas, je vous dis. Vous êtes déjà allé dans le chef-lieu d'un département de montagne ?

Le chauffeur se crispa sur son volant, réussit à doubler l'énorme benne basculante qui le précédait, poussa un juron de satisfaction.

– Ou bien venez, disons, à Mizil. Passez cent minutes à Mizil. Pour comprendre la mythologie. Homère ? Pfuit, Homère, je vous dis, c'est rien, ***niente…*** Donc ça fait combien ? Je vous dois combien, monsieur Bender, combien, dites-vous ?

Tolia s'était penché sur le compteur. Le chauffeur, stupéfait par le pourboire inhabituel, ne chercha pas à comprendre, bien content des extravagances de ce provincial. On avait d'ailleurs déjà entendu le claquement sec de la portière.

Tolia bondit, espiègle, juvénile, sa sacoche sur l'épaule, vers l'entrée de l'hôtel TRANZIT.

Notes

10 . Intellectuel et homme politique, un des leaders de la révolution de 1848, mort en exil à Palerme en 1852. (***N.d.T.***)

11 . L'auteur fait allusion à des situations, des personnages et des expressions d'***Une lettre perdue*** de Ion Luca Caragiale, où une lettre compromettante du préfet à Zoïa (Zoiţica) – avec qui il entretient une liaison adultère – perdue, retrouvée par un ivrogne, et encore perdue, décide du sort d'élections législatives. (***N.d.T.***)

12 . Pseudonyme sous lequel deux écrivains russes d'Odessa signaient leurs œuvres satiriques, écrites à quatre mains dans les années vingt. Ostap Bender était l'un de leurs personnages. (***N.d.T.***)

13 . Mitică est un personnage et Mizil, un lieu, dans deux nouvelles de Ion Luca Caragiale. (***N.d.T.***)

La journée confirmait son répertoire, mais le crépuscule ne ramenait pas la paix.

Des émanations de magnésium et d'iode soulevaient dans les airs d'immenses paons aux couleurs pastel, des arcs-en-ciel de phosphore. Une brume gris et rose. Le ciel gelé, le temps gelé. La nuit de printemps régnait en souveraine, grande et hospitalière, la grande nuit hospitalière qui nous pardonne nos rires et avale nos charognes. Soudain, le frisson bien connu. Un tressaillement des épaules.

Enfin la nuit qui nous reprend, nous restitue, enfin, l'oubli dans lequel, hommes de peine de l'espérance, nous avons puisé sans relâche le sang, le sang, notre moi déchiqueté, ensanglanté.

Il se secouait, en effet ! Frais frisson de l'entrée dans la nuit. Il faisait face à la bouche de métro. Il descendait lentement, calmement, doucement, tout doucement. Sous terre, géométrie, fraîcheur, lumière. C'était agréable, pourquoi le nier. Cette caverne artificielle, en béton, enclave soustraite à la nature.

Une créature diurne, c'est ce qu'il avait été. La nuit n'existait pas, bourbier perfide, informe. Enlisement barbare, préhistorique. Il l'oubliait instantanément, le jour l'annulait, réveillant l'énergie, les réflexes… quand, quand donc les astres avaient-ils changé, rendant tout égal, uniforme, quand donc ce gris de cendre exténué et aveugle s'était-il installé ? Étouffement, larve qui ne peut gagner la rive… tout s'était disloqué, avait glissé dans l'abîme et s'était perdu dans le ciel dense, sans ciel, du désert.

Sur les dernières marches qui montaient du tunnel lumineux du métro vers la bouche de ténèbres de la rue, il gardait encore son sourire enfantin.

Content de rentrer dans la grande nuit de la solitude. Douleur heureuse, un instant, le temps de notre durée, un instant, c'est tout.

Obscurité. Il ne distinguait rien. Ni les maisons, ni les rues, ni les gens. Tout baignait dans le noir : économies d'électricité, économies

de vie, économies d'énergie. Léthargie de la soumission et du sommeil et de l'uniformisation, rien d'autre, rien d'autre.

Il les voit quand même ! Oh, oh ! il les voit très bien. Ils se profilent dans l'air, sur le ciel, parmi les ombres de la rue.

Ils viennent, passent, pressés, masqués, ceux qu'il a rencontrés dans les salles d'attente des hôpitaux, dans les queues pour le pain, la viande, les cigarettes, aux commissions de sélection, aux stages de formation-modèles, aux fêtes et aux enterrements-modèles.

Voilà, il avait l'âge qu'avait le vieux Marcu Vancea il y a quarante ans. Lors d'un printemps comme celui-ci, il avait brusquement perdu le contact avec la terre, il était parti à l'aventure dans les rues et plus loin dans la campagne, suicidé ou trucidé au cours de la nuit qui fut ne fut pas et qui continuait, infatigable, inachevée. Si je rassemblais tous les patients de Marga cette nuit, alignés, une torche à la main, sur le bord du talus, au déversoir, là où les égouts se jettent dans la rivière froide, noire… parmi eux, je le découvrirais. Oui, je reconnaîtrais quelqu'un comme lui, comme moi, je devrais pouvoir faire cela.

Anatol Dominic Vancea, impliqué ? Lui, le fanfaron, le conteur de sornettes, l'histrion bavard ? Toujours en train de provoquer, magnétique, allez savoir s'il ne va pas déclencher le mouvement, la pagaille, le choc, l'étincelle d'allumage ?

Ville éteinte, acceptant la nuit. Maisons et rues mortes dans le désert nocturne. Aucun fantôme, aucun petit cœur fraternel.

Parfois on entendait de loin en loin des pas. La ronde de nuit, les patrouilles de l'Utopie, la cadence paresseuse des sentinelles de la misère.

Soudain, l'obscurité grinça. Soudain, des rafales de lumière. Les phares, les grincements du véhicule, tôle roues boulons, un bus vide, bringuebalant, chancelant, ivre, arrachant à la nuit les murs, les arbres endormis, la gouttière rouillée, les poubelles ventrues pleines

d'ordures, le guidon d'une bicyclette, une hache appuyée contre un balai, une silhouette. Dans l'encadrement de la haute porte, la silhouette d'un monsieur élégant. Sous le faisceau doré des phares, l'homme n'avait pas bronché. Grand front, calvitie métallique, regard fixe, vitreux. Un homme d'une autre époque, un homme sorti d'un album de l'entre-deux-guerres, figé dans l'encadrement de la porte.

Le bus s'arrêta brusquement. Le chauffeur éteignit les phares, la rue disparut.

Bientôt, le moteur et la lumière se remirent en marche. Le dinosaure tourna, s'arrêta à quelques pas de l'immeuble, devant la porte ouverte. La porte était grande ouverte, mais dans l'encadrement de bois, plus personne. Le chauffeur regarda, éberlué, par la vitre sale de la cabine. La cicatrice au-dessus du sourcil gauche le brûlait, lui faisait mal. Il éteignit de nouveau les phares. Il scrutait la nuit. On entendait sa respiration inquiète envahir, emplir la rue plongée dans l'obscurité.

La ronde, les toxines, la sourdine, le spasme du hibou heurtant les antennes de télévision. Le firmament noir, ses immenses filets perfides. L'avion se balançait doucement. Intérieur propre, fonctionnel, géométrique et brillant. Le passager se penchait vers le hublot de gauche, mais il ne voyait que la nuit dense. Ses grands yeux bleus se tournèrent vers son voisin.

Un jeune homme mince, basané, avec une cicatrice au-dessus du sourcil gauche. Le portrait craché du chauffeur de bus ! La même cicatrice, le même sourire humble et méchant, les mêmes yeux vifs. Le vieil homme se penchait, lui disait quelque chose, mais on ne l'entendait pas. Le jeune homme approuvait, répondait, répétant les propos du touriste, mais le son était en panne. Ils se tournèrent tous deux vers l'hôtesse. Droite, dans sa longue robe en voile, transparente. Nue, sous sa robe transparente. Elle attendait, le plateau à la main. Bouteilles colorées, verres colorés, étiquettes colorées.

Droite, nue. Boucles blondes, longues mains blanches, visage délicat de garçon. Yeux cernés de fard violet. Un long corps d'éphèbe. Le monsieur grisonnant, le touriste, sourit à l'androgyne. Ses lèvres scandaient des mots des mots des mots, mais sans émettre le moindre son. Le visage rose du vieil homme, son col rigide, sa chemise d'azur, sa cravate bordeaux, son faciès de batracien ouvert fermé ouvert, sans le moindre son, sa bouche amphibie marmonnant des paroles insonores.

La petite moustache de son jeune accompagnateur, son guide, sa garde, bougeait au même rythme. Le mannequin attendait la commande, le plateau tendu. Sa chemise de voile flottait, on voyait sa poitrine de garçon, le point incandescent au milieu, rose, électrique, parfumé. Vénus redressa ses épaules, se pencha vers le touriste, lui offrit de nouveau ses bouteilles, son buste, ses lèvres, tout ce qu'il voudrait. Gloups, bruit sec dans la gorge, la bouche rouge de carpe avalant les sons, le serpent de la cravate ondulant, de nouveau le clavier de la bouche, les contractions de la bouche de crustacé, en train de moudre inutilement le temps. Soudain, un long grincement. Un très long grincement comme une alarme stridente. Le visage noiraud du guide à côté du visage de bébé sénile du touriste.

Ils sautaient en se bousculant, le bras en l'air. Comme tous les autres passagers, se pressant les uns contre les autres.

Dominic sursauta, tout étourdi, tâtonnant à côté du canapé bas. Les nerfs à vif tout d'un coup. Il entendait, quelque part, un tourbillon de voix alarmées, des ailes vitreuses d'oiseaux se heurtant et un sifflement, un long grincement, ondulé, étouffé, vicieux. Puis, immédiatement, une cascade de rires joyeux, fous, des clochettes, des clochettes, le cabaret du diable.

Il parvint à s'extraire de l'étroit canapé usé. Il se dirigea, aveuglé, vers vers vers, vers nulle part. Il n'y avait personne, pas âme qui vive dans toute la maison. Seulement ce grincement long, prolongé, de portes d'armoires, encore et encore. Elles couinaient longuement

longuement sinistrement ces portes, couï crrr crrr couï crrrcrrr encore et encore. Jusqu'à ce que réapparaisse, enfin, après une éternité, Marcu Vancea… Les portes, les armoires, continuaient à bran bran, grinçaient crissaient couinaient, démentes, il avait peut-être oublié de les fermer. Le vieux Marcu Vancea, le philosophe, venait tout juste d'apparaître, comment lui expliquer ce tapage délirant à lui justement, lui, si sensible, si strict dans ses vêtements sévères, à lui, le philosophe marchand de vins, là, maintenant, dans des circonstances aussi insensées.

Dominic, nerveux, avait ramassé l'un des superbes gants de peau fine, tombé à côté du canapé. Marcu Vancea se taisait. Il ne disait rien, il se taisait comme un mort. Le fils s'était tourné, énervé, vers l'armoire qui grinçait, sans lever les yeux. Il gardait le regard fixé sur l'endroit où il avait ramassé le gant élégant de son élégant visiteur. Il attendait l'autre gant, la paire, pour pouvoir partir. Mais l'attente se prolongeait, il s'était tourné vers les armoires, il avança vers la porte, tout en bougonnant. Il savait que le fantôme se trouvait derrière lui, vêtu comme lui jusqu'aux moindres détails, prêt à partir.

– Mais comment… comment donc. Je n'ai absolument rien, môssieu. Je veux juste aller au rendez-vous. C'est pourquoi j'ai appelé les clients de Bombonel. En réalité, tout cela m'importe peu. C'est ça mon secret, l'insensibilité. L'indifférence, voilà ce qu'il nous faut. L'insensibilité me protège, je m'y suis entraîné toute ma vie. Ne te fais pas de souci pour moi, l'insensibilité, c'est mon secret.

Tolia semblait écœuré par ses propres paroles, il crachait les mots, content qu'il y en ait si peu, qu'il n'ait pas à en dire davantage. Il resta le regard fixé sur l'armoire, mais la main gantée fouillait les poches de son élégant manteau, à la recherche de ses comprimés.

Puis il tâta du bout du gant sa barbe naissante. Il ne s'était pas rasé depuis quelques jours et n'était pas sorti de sa chambre. Il n'avait cessé de se préparer pour le moment décisif. À quoi bon s'obstiner à

regarder… mais il ne pouvait pas bouger. Il attendait que son visiteur parte le premier et lui ouvre la voie.

– Tiens, le soir tombe, comme la nuit vient vite ! Je ne suis même pas arrivé à les convoquer tous, mais la nuit les rassemblera, j'en suis sûr. La nuit est créatrice, n'est-ce pas ? C'est pendant la nuit que nous ourdissons nos feintes et notre vengeance.

Marcu Vancea s'était éloigné, il avait franchi le seuil de la porte, était sorti, ne l'écoutait plus. Il s'était pourtant arrêté avant de sortir. Il s'était arrêté, on le sentait bien. Tolia avait le dos tourné pour ne pas le voir, mais il avait senti que le visiteur avait hésité une dernière fois et s'était arrêté. Les portes ne grinçaient plus, tout s'était immobilisé. Les portes se remirent à grincer, la petite lampe du magnétophone était restée allumée, les pas solennels de l'étranger s'approchaient de nouveau.

Oui, l'ombre était de nouveau dans son dos, collée à son dos. Longtemps, un instant, difficile à dire. Livide comme un mort, il attendit ainsi, pétrifié, jusqu'au moment où il fut sûr qu'il n'y avait plus personne à ses côtés. Dans cette chambre, il n'y avait que lui, Tolia, vêtu du raglan anglais, couleur café, du philosophe. Un foulard de soie bleue autour du cou. De longs longs gants, veloutés. Ce raglan velouté, avec une poche de poitrine à gauche, sous le revers, pour la pochette. En réalité, dans cette poche, il avait la lettre, bien pliée, comme il se doit. Et, de plus, il souriait, cet innocent de Tolia, de toutes ses grandes dents blanches, parfaites.

… Dans les rues, le désert. Arrivé au petit pont de bois, à l'orée du village, il s'arrêta, chose incroyable. Pour arranger son chapeau. La lune était dorée et lisse, monsieur Dominic, chenu, tendu, une mission trop rude pour ses forces. Des colonnes de torches minces, peut-être seulement de longs cierges fins. Alignées le long du talus, au-dessus du collecteur d'égouts de la ville, près de la rivière, près de l'embouchure du déversoir.

Il prit la torche-cierge des mains du premier de la file. Personne ne le voyait, il était le seul à se voir. Il sourit en saisissant la torche. La souffla. La tête ébouriffée du patient disparut aussitôt. Monsieur Dominic s'approcha en souriant du suivant, un paysan sec et roux. Il éteignit aussi son visage. Puis, peu à peu, tous éteignirent leurs cierges, leurs visages, tous disparurent.

Dominic resta seul, sa torche à la main, doux, satisfait.

La torche près des pans du raglan. Un silence de rêve, parfait.

On entendit de nouveau ce miaulement, ce grincement de portes rouillées, agaçant. Le ciel brûlait, le tissu commençait à brûler, les gants, la soie autour du cou. Monsieur Dominic souriait encore quand retentit quelque part le hurlement d'un chien nocturne.

Fumée, hallucinations magnétiques. Seul Tolia, l'innocent, les voyait sans avoir la force de les arrêter. Il n'avait même pas la force de cligner des yeux devant l'image qui se décomposait.

Camarade Orest, Passepartout m'a donné des détails sur l'internement du Bavard. On n'y comprend pas grand-chose. Le docteur lui-même n'a pas encore réussi à parler avec lui. Pour le moment, on lui fait avaler par poignées des comprimés toutes les quatre heures. Passepartout dit qu'on ne s'attend pas à une amélioration rapide. Il n'a pas été violent, mais jusqu'ici il n'a pas prononcé un mot. Muet, sourd. Il ne se rappellera rien de ses ridicules investigations, ni de l'équipe du TRANZIT, je le sais. Ce garçon est détraqué, dit Sainte Veturia. Il paraît qu'une nuit, il y a une dizaine de jours, en allant dans la salle de bains, elle a vu de la lumière et a entendu la voix du professeur. Il parlait à quelqu'un. Elle a trouvé ça étrange. Ce locataire ne recevait pas de visites, il n'avait d'ailleurs pas la place pour cela, sa chambre étant trop exiguë, je le sais. Encore moins la nuit, à une heure pareille. M'ame Saumure n'a pas résisté, elle a regardé par le trou de la serrure. Ça n'était pas la première fois, elle le fait souvent, je le sais. Il paraît que le réceptionniste était nu, debout, devant la glace. Il parlait à un certain Tudor. En fait, à son zizi circoncis, qu'il ne cessait de regarder. Vous imaginez ça : Tudor ! Tudor ! C'est à n'y pas croire, M'ame Champignonnette avait bien raison de s'effrayer. Ils nous ont étouffés, Tudor, disait-il. Ils nous ont vidés, nous n'avons plus goût à rien, nous ne sommes plus que nausée devant nos pensées, notre corps et notre âme, troués comme du gruyère, qu'il disait. Nous nous cachons, c'est tout ce que nous avons appris à faire, nous rapetissons tellement que nous ne sommes plus capables de nous trouver nous-mêmes, c'est ce qu'il disait, le Bavard. Il ne plaisantait pas, il parlait sérieusement, il avait l'air de pleurer. Nous n'avons pas d'issues de secours, tous les orifices sont des pièges, tous les orifices, Tudor, tous, c'est ce qu'il disait. Nous allons mourir ensemble, Tudor, parce que nous ne faisons qu'un et que

nous sommes déjà morts, c'est ainsi. Il n'y a plus de bouches d'incendie, plus que des bouches d'égout et de mort, voilà ce que récitait, affolée, dame Veturia, comme si elle le savait par cœur. Il était tout nu, ce farceur, paraît-il, devant la glace et il parlait à son petit Tudor. La vieille était retournée se glisser dans le lit conjugal pour réveiller m'sieu Léonida[14]. Marcelică l'a calmée, ce n'est rien, ce n'est pas grave, tu sais comment il est, le professeur, un peu artiste. Mais le lendemain matin, le réceptionniste ne s'est pas présenté à son travail et la lumière était restée allumée toute la nuit dans sa chambrette de célibataire. Les tourtereaux Gafton se sont concertés en grand secret et finalement ils ont téléphoné au Borgne, le médecin des fous. Qui est venu aussitôt avec une ambulance, je le sais. Le patient était tout nu, sur le canapé, le regard au plafond. Sourd, muet. Il n'avait l'air de reconnaître personne. Il n'a pas opposé de résistance aux brancardiers. Mais quand ils l'ont soulevé, le petit Tudor s'est réveillé. M'ame Gafton, la main sur la bouche, était prête à se signer comme devant le Malin, elle avait à la fois envie et pas envie de rire. Il paraît qu'au moment où ils ont bougé le professeur, le petit Tudor s'est dressé brusquement, au garde-à-vous. Et voilà comment ce bon à rien s'est trahi, il ne pouvait plus dissimuler son ascendance de pécheurs, c'est ce que je voulais dire à cette patate de Veturia, mais je l'ai laissée à la grâce de Dieu et des pécheurs.

Voilà, c'est à peu près tout pour le moment. Passepartout nous avertira dès qu'il y aura du nouveau, je le sais.

Note 14 . Allusion à un personnage de Ion Luca Caragiale, tiré de la comédie ***M'sieu Léonida face à la réaction***. (***N.d.T.***)

Il s'était assoupi, s'était égaré : Ira apparut. Visage très blanc surgissant du col de la robe noire. Mains très blanches dans les vagues des larges manches noires. On entendait à peine les paroles…

Il fallait une extrême attention, une extrême concentration. Les vétilles pourraient si vite vous submerger, vous détourner de votre but… de la ligne. La ligne secrète du destin, murmurait Irina. Jette la peur, l'ennui. Jette le lest du jour, les artifices humiliants. Qu'une seule ligne secrète t'accompagne. Sans les menues sottises de la journée. Rien, cher grillon, que le principe suprême. Que la flamme, que le bûcher…

Il était attentif, très attentif, trop attentif. Il ne cillait pas, ne respirait pas, pour ne pas troubler l'image, ne pas gauchir les paroles.

Mais il s'assoupissait, il s'assoupissait de nouveau… Il s'accrocha au bord du banc, il avait presque les larmes aux yeux à force de tension, pour surtout ne pas ciller, ne pas tout démolir, mais le chambardement avait déjà commencé, le jour marmonnait, infatigable, ses misères… comment le faire taire, comment l'ignorer… La ***fata morgana*** s'en était allée, l'hypnose avait cessé, c'était fini.

D'autres voix quelque part, aux alentours, d'autres voix. Elles avaient disparu, tiens, elles avaient disparu. Il s'assoupit de nouveau, épuisé, réconcilié avec la paresse et le soleil.

Il se réveilla encore et s'égara encore, se réveilla encore et puis ferma encore les yeux. Un mouvement. L'ombre lourde d'un vieillard… De l'attention, il fallait une extrême attention, quelqu'un s'agitait quelque part, tout près.

– Que vois-tu ? De quel côté regardes-tu ? Qu'est-ce qui te fait écarquiller les yeux, jeune homme ? une voix caverneuse résonnait à gauche, à droite, partout.

Il ne broncha pas. Pas tout de suite. Il ne bougerait pas, ne céderait pas. De la patience, patience, curiosité et concentration. De l'indifférence, sinon… De l'attention, une grande attention, de la sensibilité, une extrême sensibilité. C'est comme ça que vient le

sommeil, le rêve, comme ça, un évanouissement, le sommeil. Indifférence, insensibilité…

– Que fais-tu dans la vie ? Que fais-tu ? reprit l'autoritaire voix de basse.

– Ben… entendit-on en guise de réponse.

– Bien, bien, j'ai compris. Moi, je suis Titien, poursuivit la voix, à gauche à droite partout. Tout se troubla, s'éclaircit : rien. Ce n'était rien, rien, que l'intrus qui délirait. Il le vit enfin. Assis sur le banc, à côté de lui.

– Ben… l'ébahissement de l'ébahi était palpable.

Le vieillard, très âgé, ressemblait vraiment à…

– Ben… je n'ai pas compris ce que vous disiez.

– Tu as entendu, mais tu n'as pas compris. Bien… je suis Titien. Titien, exactement comme tu l'entends. Si tu entends, tu dois aussi comprendre. Excuse-moi, je t'ai tutoyé, jeune homme. Peut-être pas si jeune que ça. Hum, oui, des paroles malvenues… ma vue… Que veux-tu, l'âge, l'âge. J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans…

De grands yeux sombres, saillant légèrement des orbites blanchâtres. Un nez fin, violacé. Un visage ridé, très ridé, un air de penseur, oui, encore de penseur. Une toque de feutre noir cachait le front, les cheveux ou la calvitie, qui sait. La moustache en bataille, jaunie, la lèvre inférieure fendillée. Une barbe blanche, touffue. Des oreilles énormes, énormes.

– Je lui ressemble, n'est-ce pas ? C'est bien moi, sache-le. Depuis environ vingt ans, je suis Titien ! Tiziano, parfaitement. J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans, je te l'ai dit. Je suis mourant, sache-le. Le grand Titien est mourant…

Une grosse veste en laine noire, comme celle des paysans, avec un petit col de fourrure gracieux, d'où sortait le col de la chemise. Ses grandes mains velues tremblaient. Un pantalon en velours. Au cou,

un collier de métal avec un coquillage en pendentif. Des tennis chaussant des pieds nus et jaunis.

– Ben… vous êtes passé par tant de choses.

– Bien des choses. J'en ai fait beaucoup, mon enfant. Beaucoup et de toutes sortes. J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans, je te l'ai dit. J'aurais mérité d'arriver à cent. Je méritais les cent ans, vraiment, je les méritais. Je suis mourant et pourtant je méritais d'être centenaire. J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans et je suis en train de partir. Mais je viens tous les jours. Je viens ici tous les jours. Je viens à pied, du bout du monde. À pied, sans canne. Je n'en ai pas besoin, je marche sans me fatiguer. Mais je suis mourant…

– Ben, comment… vous êtes, comment dirais-je… en très bonne… forme. Oui, en excellente forme.

– Oui, certes, excellente. Excellente, excellente, c'est ce que disait ce petit docteur grassouillet, avec un œil de verre. Il cache son trou sous ses lunettes, mais il a un œil de verre, c'est inutile de le cacher. Il est spirituel d'ailleurs… c'est important chez les médecins, je te le dis. La plaisanterie, c'est la moitié du remède. Parce que les remèdes, qui sait… Mais ce spirituel médecin pour les fous lui-même échoue. J'ai été contaminé, voilà, une mauvaise maladie, la contagion. Le vieux Titien a été contaminé par vos saletés. Au moment d'arriver à cent ans, le temps l'a rattrapé. Le grand Titien meurt ! C'est ce qui est écrit dans le livre, Tiziano Vecellio meurt. Quand on y pense… Charles Quint a ramassé mon pinceau tombé par terre. Un jour comme aujourd'hui, il me semble que c'était hier. Le pinceau m'était tombé des mains et l'empereur s'est baissé pour le ramasser. L'empereur ! Le plus grand pouvoir sur terre. Il s'est reconnu éphémère, devant Titien.

– Oui, ce n'est pas rien. À la cour l'étiquette était très rigide.

– Je n'étais pas le savant Léonard. Ni le charmant Raphaël, ni le granitique Michel-Ange. Je négligeais les règles de la composition, je présentais des toiles inachevées, c'est ce qu'on disait. Mais la couleur

! Eh, la couleur… rétablissait l'unité. L'intensité, c'est ça, l'intensité. As-tu connu Pesaro ? As-tu entendu parler de Pesaro ?

– Ben… comment… moi, comment…

– Un donateur, m'sieur. J'ai fait des transactions avec un peu tout le monde, selon les possibilités. Tu as vu la famille Pesaro ? Ce tableau avec la vierge et les saints. Le noble vénitien Jacopo Pesaro… Dans ce tableau, j'ai dirigé le regard de saint Pierre et de la Madone sur le donateur. Hum ! oui, nous sommes malins. Malins, mais artistes. Je suis un flatteur… un vil flatteur, rien d'autre. Et l'idée d'opposer une bannière au personnage sacré de la Sainte Vierge ? Une simple bannière, toile et jeu mondain. C'était d'une grande audace, sais-tu ? Voilà pourquoi nous sommes des artistes, voilà pourquoi. Et la couleur ! La couleur… la couleur, l'insolence de l'artiste, sa virtuosité. Parce que, par ailleurs… les portraits… tu sais bien. Tout le monde voulait poser pour moi, devenir immortel.

– Mais l'Allégorie ! Cette ***Allégorie du Temps***, dit la voix somnolente. Vous l'avez peinte il y a dix ans. Vous aviez déjà un âge respectable.

– Ils voulaient tous des portraits, tu sais, continua le vieillard. Le pape Paul III, tu t'en souviens. Je ne l'ai malheureusement pas achevé. Je voulais surpasser Raphaël… Que mon Paul soit plus vivant. Mais je ne l'ai pas achevé. L'empereur Charles m'a fait mander inopinément, à Rome. Charles Quint m'appelait !

– Mais ***l'Allégorie du Temps*** ? Le Temps… les trois figures… la Prudence. Cette allégorie peinte il y a dix ans… dit ce raseur de Tolia. Il s'y trouverait aussi un autoportrait. C'est ce qu'on dit, l'autoportrait du vieux Titien.

– Fais attention, tu as laissé tomber une enveloppe, grommela, agacé, le vieil homme.

– Il faut vous en souvenir. Le seul tableau où vous n'ayez pas inscrit votre nom, comme à votre habitude. Ni le nom des modèles, comme vous le faisiez pour les portraits…

– Qu'y a-t-il dans cette enveloppe ? Pourquoi la cacher ? Amour ? Petites lettres parfumées ? Oh ! combien je les ai aimées, ces garces… Une longue vie et une longue gloire, ça veut dire aussi…

– Aucun nom dans cette allégorie. Mais le latin ? L'exergue en latin ? ***EX PRAETERITO… PRAESENS PRUDENTUR AGIT… NI FUTURA ACTIONE DETURPET.*** Vous vous souvenez ? C'est en fonction du passé, à partir de l'expérience du passé, qu'agit le présent. Agit avec prudence. Avec pru-den-ce, c'est ce que vous avez écrit. Avec prudence, non avec indifférence. Prudence, non indifférence. Le présent agit avec prudence pour ne pas porter préjudice à l'avenir. Vous vous souvenez ? L'allégorie de la prudence, c'est cela, le tableau… Peut-être réalisé au cours d'un printemps comme celui-ci… Étiez-vous un homme prudent, maître ?

– Qu'est-ce qu'il y a avec cette lettre, pourquoi la caches-tu ? reprit le maître. Est-ce une de ces petites putains qui t'écrivent, pour t'appâter ? Je les connais, moi !… Lis donc, allez, lis, que je me réchauffe. Lis son invitation pour cette nuit, allez, lis donc…

– C'est un jour comme aujourd'hui, au printemps, que vous avez commencé l'***Allégorie de la Prudence*** ? Un homme très âgé, de profil, qui regarde vers la gauche. Votre profil, j'en suis sûr. On ne vous connaissait que deux autoportraits, celui de Berlin et celui du Louvre. Celui-ci serait le troisième. Collection de monsieur Francis Howard. Vendu ensuite à Legatt. Donc, un vieillard, qui regarde vers la gauche. Puis, au centre, un homme dans la force de l'âge, vu de face. Puis, un profil imberbe, à droite. Jeunesse, maturité, vieillesse. L'avenir, le présent et le passé. Surtout, la Prudence. Prudence, non indifférence.

– Sache que pour les portraits, je n'ai pas mon égal. Du temps même de mon interminable vie, j'étais le maître de plusieurs générations. Maintenant, quelle importance… J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans, je te l'ai déjà dit. Je vais mourir, je suis contaminé. Personne ne me regrettera. Sauf ma gouvernante. Qui a le diable au corps. Jolie. Encore jeune, vraiment. Elle prend soin de moi, tu saisis. Nous prenons soin l'un de l'autre, de temps en temps. Je peux

encore, je suis encore vert. Je ne suis pas délivré de ce péché, la verdeur. La diablesse en profite. Ou plutôt, elle me permet d'en profiter. Je suis encore follement vert… Mais j'ai été contaminé et j'ai quatre-vingt-dix-neuf ans. Des microbes infects, comme cette époque, je ne m'en sortirai pas. Je suis mourant, je te l'ai dit.

– Ce monstre tricéphale est oriental, mais vous, vous avez suivi l'Europe. Pas zoomorphe, mais anthropomorphe. L'Europe, c'est-à-dire Apollon et le Christ ? Le loup affamé, dévorant les souvenirs. Le lion tout-puissant et dominateur, le présent. L'avenir hésitant, comme un chien servile… Avez-vous rêvé cet emblème des âges, la Prudence ? La prudence est-elle muette, est-elle muette ?

– Que veux-tu, que veux-tu encore… ces mots, je ne sais pas ce que tu veux. Finis-en parce que tu me rends fou, espèce de fou, hurla Titien. Je deviens fou, tu m'entends ! Laisse-moi mourir, espèce de fou. Je suis mort, je te l'ai dit, j'ai quatre-vingt-dix-neuf ans !

Il se laissa glisser, l'air exténué, on n'entendait plus rien, on ne voyait plus rien… une sorte de malaise passager, la chaleur engourdissante du soleil… mais la voix revint.

– Ce petit borgne replet ne connaît pas le remède. Je vais mourir, tout le monde me ment. Je meurs, il n'y a pas de remède à la mort. Crois-en Vecellio, espèce d'insensé. Le vieux Vecellio la connaît cette traînée. Je suis Titien, je te l'ai dit, j'ai quatre-vingt-dix-neuf ans.

– Et le tableau de la collection du roi Charles de Roumanie ? poursuivit le somnambulique Tolia.

– Charles, certes. C'est à cause de lui que j'ai interrompu le portrait du Pape, je te l'ai dit. Charles Quint m'a appelé à Rome. J'ai laissé tomber le Pape, Charles m'appelait. Charles Quint, l'empereur. Ils voulaient tous des portraits, pour être immortels.

Le soleil de midi l'avait complètement engourdi. Il serrait ses mains noueuses et rouges sur sa poitrine, près du collier. Mais Tolia, le patient, insistait, sa voix était claire et ferme.

– Un petit tableau. Saint Jérôme agenouillé. Il figure dans un catalogue Bachelin, vous ne le savez peut-être pas. Il y a une variante à la galerie Balbi de Gênes, une aussi au Louvre, une alternative…

Le patriarche s'était assoupi, laissant pendre ses mains aux veines saillantes, mais il sursauta, ouvrit les yeux. Des yeux énormes, des oreilles énormes.

– Alter… quel alter… qu'est-ce que c'est ? Que veux-tu encore, que veux-tu de plus ? Je suis mourant, je te l'ai dit, idiot. Aucune alternative ! La mort, la mort ! Fi donc…

Et, graillonnant comme les vieux, d'un air dégoûté, il lança un gros crachat en se penchant bien bas.

Le mot ***mort*** le ragaillardissait, il le répétait avec un regain d'énergie, comme soudain ressuscité.

– Je ne suis pas bête, jeune homme, je sais ce que je laisse ici. Ce roc doit être traîné, serré entre les dents. Oui, oui… comme un trésor ! Nous n'avons rien d'autre, je te le dis. Il faut le protéger des microbes ! On ne sait jamais quand, comment… regarde, j'ai été contaminé par votre épidémie. Je vais mourir. C'est vous qui m'avez contaminé, les idiots m'ont contaminé. Les idiots, votre épidémie me tue. J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans, Tiziano Vecellio meurt, je te le dis…

La grande tête lourde retomba sur le collier au coquillage, le vieillard était épuisé. Un énorme ronflement caverneux, hoquetant, envahit le parc de l'hôpital. L'adolescent Tolia sursauta, ouvrit ferma ouvrit les yeux, tendit les bras, tâta le banc. Il resta un moment hébété. Puis il se leva et s'éloigna. Il trouva un autre banc isolé, dans un coin désert du parc. Il ouvrit l'enveloppe. Une enveloppe bien connue… oui, la vieille enveloppe, la calligraphie maladroite, les espaces inégaux entre les mots. La ligne secrète, compagne jusqu'à la fin… La fin, voilà la fin, vraiment.

Une brume gris et rose, le passé là, autour, le captif s'égara, s'égara. Il revint à lui, se perdit de nouveau puis revint de nouveau à lui, garçon joufflu et bègue. Un ange joufflu et bouclé, qui avait

atterri au pied du banc. En culotte courte de coutil bleu et veste tyrolienne. De grands yeux froids, de petits doigts roses. Les arbres ondoyaient, le lac clapotait, le lac des forêts bleues, lilas en fleur et rossignols d'un Éden où grouillaient les sentinelles, où sifflaient les antennes des espions, où s'étalait, victorieux, le pouvoir du souterrain.

Il regardait comme envoûté l'enveloppe luisante, la lettre. Il tira l'enveloppe, tira vers lui, du bout du banc, l'enveloppe et la lettre du passé. Il les regarda, un instant, avec répugnance, puis les froissa en boule dans son poing. Il courut vers le tas de sable, s'accroupit, tomba, se releva, s'assit commodément dans le sable. Il se mit à déchirer l'enveloppe et la lettre en petits morceaux, de plus en plus petits, tout petits, minuscules, de la poussière, de la poussière. Il rassembla soigneusement le tout et commença à enterrer, patiemment, ce petit tas d'anciens mots dans la tombe de sable, l'aplatissant encore et encore avec sa petite pelle et son seau d'enfant, jusqu'à ce qu'on n'en voie plus trace.

Il contempla la tombe un moment encore. Il se releva, enfin, satisfait. Une fraction de seconde d'attente, puis des trilles fous s'élevèrent, un rire impétueux, joyeux, incoercible. Le jardin céleste se remplit d'un rire d'enfant en cascades. Toujours plus cristallin, plus sarcastique. Puis plus grave, de plus en plus grave, vieux, toujours plus vieux.

Un gros rire, étouffé, comme d'habitude.

Ça sonne. Elle n'a ni la force ni l'envie de prendre le combiné. Elle sait ce qui va suivre : un long silence. Il est de plus en plus fréquent ces temps-ci, cet appel muet qu'elle évite d'interpréter.

Un peu plus tard, de nouveau la sonnerie. Elle bondit de son siège, comprend qu'en fait on sonne à la porte. Cela lui était déjà arrivé, oui, oui, des pensées, des pensées sans penser, comme dans un demi-sommeil, il t'appelle, ne t'appelle pas celui que tu appelles toujours sans l'appeler… mais c'est une autre sonorité, en fait, tout autre.

Elle se souvient soudain qu'elle a invité cet après-midi son vieux compagnon de silences, Ianuli. Kir Ianuli, le camarade avec lequel on peut se taire ensemble, des heures durant, dans les moments difficiles. De peur de ne pas pouvoir rester seule, elle l'avait invité, oui. Ce taciturne avec sa sombre discrétion. Une belle parade, une doublure d'invité pour une fête annulée.

Elle regarde par le judas, non, ce n'est pas celui qu'elle attendait.

Elle ouvre toute grande la porte.

– Ooh ! Pour une surprise, c'est une surprise…

L'élégant visiteur reste sur le pas de la porte. Il lui tend un énorme bouquet de roses rouges.

– Je crois que les dates de mon fichier ne mentent pas. Si bien que, à moins de déranger… je suis venu te dire : Bon anniversaire !

– Vous ne me dérangez pas du tout. J'ai seulement du mal avec les surprises. Entrez, docteur, entrez…

Le docteur Marga entre.

– Je ne reste pas, n'aie pas peur. Je ne fais que passer, pour ton anniversaire. Je ne sais même pas ce que je dois te souhaiter.

– Vous le savez peut-être. Vous en savez pas mal… trop. Mais même ce que vous savez ne vous serait pas d'un grand secours. Souhaitez-moi de vivre dans une époque inintéressante…

Irina le regarde. Le vert trouble de ses yeux l'intimide, sa voix rauque et ardente l'intimide.

– Ce poète oriental, vous savez bien… priait tous les jours pour cela. Que le Très-Haut lui évite de vivre dans une époque intéressante. Comme il avait raison, comme il avait raison…

– Peut-être ne pourrais-tu pas supporter cela ? Tu ne le supporterais pas. Tu aurais du mal, crois-moi. Autant de mal qu'avec notre misère trop intéressante, crois-moi. Puis-je m'asseoir ?

– Oui, oui… excusez-moi. Là, dans ce fauteuil, juste là. Excusez-moi, je ne suis pas habillée pour recevoir.

Le docteur ne fait pas de commentaires. Il s'assied sur l'un des deux fauteuils verts qui encadrent une petite table blanche, devant un canapé identique aux fauteuils.

– Tu es toujours la même… Aurais-tu des invités, par hasard, Irina ?

– Je dirais que non. J'attends un ami, pas vraiment un invité, répond, depuis la cuisine, l'hôtesse qui dispose les fleurs dans un vase.

– Oh ! moi, je ne me considère pas non plus comme un invité, sans oser revendiquer le titre d'ami. Ton ami…

– Non, il s'agit d'une tout autre personne… se hâte de dire Irina pour couper court aux rêveries. Elle revient dans la pièce portant un vase en cuivre haut et cylindrique. J'ai demandé à un vieil ami de passer pour bavarder. Il ne sait pas que c'est mon anniversaire. C'était juste comme ça, pour ne pas être seule. Il m'apaise. Son silence, sa discrétion, sa lassitude… Et son obstination secrète, cadenassée. Inébranlable, oui…

Elle s'assoit dans l'autre fauteuil, l'air embarrassée, ne sachant trop quel tour donner à la conversation.

– Il en a tant vu. Il est arrivé chez nous dans les années cinquante, je crois. Très jeune, presque un enfant. Il s'était battu dans les

montagnes de Grèce, comme jeune communiste. Il avait rompu avec sa famille. Une famille aisée. Son père, un universitaire connu, s'est suicidé en apprenant que son fils était devenu un rebelle, un extrémiste. Oui, il a renoncé à sa famille, à sa vocation, à sa patrie, en quittant tout. En quittant tout, finalement. Jusqu'à lui-même, peut-être…

– Et maintenant ?

– Il vit retiré. Très retiré. Il est devenu une sorte de « spécialiste ». De problèmes linguistiques, de philosophie de la langue. Dialectologie, défectologie, je ne sais plus très bien.

– Et il ne veut pas retourner dans sa patrie ? La Grèce est un pays libre aujourd'hui. On y vit bien. Beaucoup sont repartis, ces dernières années.

– Il n'a aucune raison de le faire. Il a vécu trop de choses, il ne se sentirait plus chez lui. Il n'a pas de contacts avec la nouvelle génération et n'en a peut-être pas davantage avec l'ancienne… Il n'est même pas allé prendre possession de son héritage, et pourtant sa femme ne cesse de le tanner à ce sujet, dit-on. Il ne veut pas, les retours ne l'intéressent pas, ni les remords ni les héritages.

– C'est un cas rare, je dois dire. De nos jours…

– Pas seulement de nos jours. Mais allez, trinquons ! Pas pour la fête, il n'y en a plus… Juste comme ça, pour la visite. Qui n'est pas médicale, je l'espère.

– Pas du tout. Je me suis offert un plaisir, c'est tout. Venir te voir un jour où tu ne peux pas refuser les visiteurs.

Ils sortent sur la terrasse, Irina apporte la bouteille de vin rouge, ils s'installent dans les grands fauteuils en osier. Le docteur lève solennellement son verre, en s'inclinant, elle sourit, boit une longue gorgée de vin. Ils se taisent, parlent, la conversation languit, puis se ranime. Ils se détendent, plaisantent, comme de vieux compagnons d'armes.

À huit heures, arrive celui qu'on attendait. Visage maigre, cheveux longs, épais, presque gris. Il tend une main fine et molle. Il semble gêné. Il ne s'attendait sans doute pas à la présence d'un tiers.

Marga semble stimulé par cette étrange apparition.

– J'espère ne pas être indiscret. Ira m'a un peu parlé de vous…

– Nous ne parlerons pas de politique, que ce soit clair ! intervient promptement Irina. Les bus bondés, les réunions démagogiques, les bredouillis du Bredouilleur, les queues pour la charcuterie, l'eau minérale ou le coton pour les règles ? Non, non, non ! Rien qui ressemble à de la politique !

– Non, non. Je pensais à tout autre chose… à l'Hellade. C'est-à-dire à Athènes. À l'art, la science, la beauté, la raison. Vous, vous avez choisi le contraire. La foi, l'esprit critique et l'engagement… eh bien, ça, c'est plutôt Jérusalem ! C'est ce que je voulais dire. C'est une contradiction, n'est-ce pas ?

Ianuli chauffe son verre de vin rouge au creux de sa main. Des mains délicates, aux ongles longs. Ses bras minces comme des baguettes tremblent par moments.

– Du côté des Hébreux, donc ! Connaissez-vous ce poème ? De votre grand poète moderne…

Ils lèvent leurs verres en cadence, grignotent tous trois des biscuits.

– « Les moments privilégiés de ma vie sont ceux où je délaisse toute préoccupation esthétique[15] », récite d'une voix lente le docteur. Vous connaissez ce vers ? « Les moments privilégiés de ma vie sont ceux où je délaisse toute préoccupation esthétique », reprend le récitant… « où j'abandonne le dur et bel hellénisme ***et son obsession souveraine*** pour la blanche perfection des membres corruptibles. / Alors je redeviens celui que je n'aurais jamais / dû cesser d'être ; un Hébreu, fils des Hébreux sacrés. » C'est un vers terrible, non ? « Un Hébreu, fils des Hébreux sacrés… » Kavafis. Votre Kavafis…

Marga jette un coup d'œil du côté d'Irina, perdue on ne sait où. Puis il se tourne vers Ianuli, qui regarde lui aussi Irina. Ses longues mains fines s'agitent anormalement, en avant, en arrière, autour de ses genoux serrés dans les tuyaux étroits de son mauvais pantalon, tout froissé.

Ils se lancent un bref regard complice, Irina est pâle, les yeux brûlants, comme fiévreux.

– Et la conclusion ? reprend le ténor, excité. « En tout cas, ce n'est nullement la voie qu'il a suivie. / L'Art d'Alexandrie et son Hédonisme / avaient en lui un enfant tout dévoué. » Quelle fin magnifique ! Comme un aveu d'impuissance, n'est-ce pas ? Un grand poète, ce solitaire. Vieux et malade, exilé dans les marécages brûlants d'Alexandrie…

Il reste pensif quelques instants, puis se tourne à nouveau vers Ianuli, décidé à changer de tactique.

Ianuli ne bronche pas, il boit tranquillement.

– De nos jours, on court d'un endroit à l'autre. Pour l'argent, pour l'aventure, pour la liberté. Brusquement sorti de son cadre naturel et de sa langue natale, l'exilé est soudain simplifié. Réduit aux choses les plus élémentaires : nourriture, toit, maladie, sommeil, amour. Il aspirait à autre chose, à quelque chose de méta-physique et voilà que… hum, oui, méta-physique. Mais votre exil est d'une autre espèce, bien sûr. « À quelques-uns arrive un jour / d'avoir à choisir entre le grand Oui / et le grand Non. » Vous souvenez-vous ? « J'irai par une autre terre, j'irai par une autre mer. » Vous souvenez-vous, vous souvenez-vous de ce Kavafis ?

Irina jette des regards craintifs tantôt au docteur, tantôt à Ianuli. Le regard de Ianuli : fixe, immobile. Le visage éteint, impassible. Et le docteur volubile, toujours excessif.

– « Tu ne trouveras pas d'autres lieux, tu ne trouveras pas d'autres mers / la ville te suivra partout. Tu traîneras / dans les mêmes rues. Et tu vieilliras dans les mêmes quartiers ; / c'est dans ces mêmes maisons que blanchiront tes cheveux. / Toujours à cette ville tu

aboutiras. Et pour ailleurs – n'y compte pas – / il n'y a plus pour toi ni chemin ni navire. / Pas d'autre vie : en la ruinant ici, / dans ce coin perdu, tu l'as gâchée sur toute la terre…[16]. »

Irina se lève, les regarde tous deux, ne les voit pas. Dans ses yeux dilatés, le printemps fabuleux, la puante, la magnifique Alexandrie. Elle sort sur la terrasse, sous le ciel de la nuit empoisonnée. Le regard fixé sur Saturne et la Voie lactée.

De temps à autre lui parvient de nouveau la voix de l'infatigable Bombonel, son insistante logorrhée.

– Dans ma jeunesse, j'ai marché vaillamment au pas dans toutes sortes de rangs. En fin de compte, je me suis senti exilé. Le droit de participer au mal, mais non celui de le combattre, qu'en pensez-vous ? Le métier m'a pris tout mon temps. La souffrance concrète, démocratique. Il n'y a pas meilleure école…

Le téléphone sonne. Le téléphone ! Irina se retrouve d'un bond dans la pièce, pressée de prendre le combiné.

– Allô !… aaah !… c'est vous. Merci. Merci. Non, ce n'est pas vraiment une surprise. Vous êtes gentil, comme toujours. Ça me fait plaisir, ça me fait plaisir… oui, l'hiver a été atroce, oui, oui, un génocide, vous avez raison. Pas de chauffage chez soi, je sais, je sais, ni dans les écoles ni dans les bibliothèques ou les cinémas, oui, oui, je sais. Et madame, comment madame a-t-elle tenu le coup ? Vous avez raison, certes. Non, vous ne m'avez pas dérangée. Oui, je suis avec des amis. Ah ! la blague est nouvelle, je ne la connaissais pas. Oui, c'est la seule qualité du Camarade Suprême… tous les jours de nouvelles blagues… et Irina, égayée, rit.

Elle raccroche, gênée, chavirée. Effrayée par ce qu'elle vient de dire ou par sa trop grande rapidité à prendre le combiné, ou déçue par une occasion qui s'avère ratée ou par cette soirée gâchée qui se traîne, sournoise et lente.

Elle pivote sur une jambe, s'explique.

– Monsieur Gafton ! Pour me souhaiter un bon anniversaire. Il est très attentionné, il n'oublie jamais de me souhaiter un bon anniversaire.

– Donc, tu connais Mauriciu ! Je ne m'en doutais pas, grommelle le docteur, penché pour essuyer ses lunettes, soucieux de ne pas laisser voir son œil gauche, l'œil de verre.

– Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps. Quand ils l'ont mis à la porte de ce journal national, ils l'ont envoyé, le pauvre, au journal de l'Association. Il était très abattu, il lui restait peu de temps avant sa retraite. Nous nous sommes liés d'amitié, c'est un homme délicat, il m'a aidée…

– Vous voyez, monsieur Ianuli, lance le docteur, de nouveau en verve, ce Mauriciu est le meilleur exemple. Issu d'une famille très pauvre, il s'est donné du mal, il a fait des études… oh ! oui, il a beaucoup étudié ! Au service de la grande cause ! Sincère, sincèrement au service de la mystification… qu'en dites-vous ! Et cette histoire de nom… il a changé de nom, bien entendu. On ne peut pas être journaliste dans ce pays avec n'importe quel nom, vous le savez bien. Il a pris celui de sa femme, un nom pourtant compromis, voire dangereux. Le nom d'une famille bien connue de légionnaires. C'était ça son courage, vous m'entendez ! Il prouverait qu'il fallait en finir avec la vengeance. En adoptant, lui, la victime, le nom du bourreau. Il l'a payé, le pauvre sot, plus que de raison… Doublages et doublures, monsieur Ianuli. Un monde trop pittoresque, trop intéressant ? Ennuyeux en fin de compte ?… Irina, tu savais que Tolia habitait chez Gafton ?

Irina remplit les verres, ne répond pas, c'est d'ailleurs inutile. Le docteur se tourne à nouveau, avec son siège, vers Ianuli.

– Je me souviens de Tolia adolescent. Sérieux, simple. Intelligent, poli, studieux… on ne sait pas quand s'est produit ce… enfin, il fallait de la patience. Je l'ai déjà dit, il fallait de la patience… Il a finalement payé. Difficile de se rétablir. Le prix était trop élevé, je l'ai déjà dit, ce n'est pas drôle. Ce n'est pas drôle, cette fois-ci. Mais ce que je voulais

dire… ce que je voulais demander, en réalité… oui, oui, vous vous occupez du langage. La claustration, le langage de la claustration ? Et la suspicion ? Et la suspicion ?

Ianuli, embarrassé, continue de se taire. Il sourit pourtant, cette fois, en se passant très lentement les mains dans les cheveux. Il espère que le docteur va reprendre son monologue, lui évitant de répondre.

Ce qui se produit, naturellement. Mais Marga semble de plus en plus décontenancé par le rôle qu'il joue. Ses phrases ne tombent plus en cascades, elles deviennent le marmonnement intermittent de l'obscurité qui envahit progressivement la pièce. « J'ai pris de l'âge, les utopies me rendent sceptique, je sais ce qu'elles amènent. Mais l'échec des grands rêves n'est-il pas désastreux ? Et la suspicion ? N'est-elle pas pire ? Et la rapacité, la bigoterie, l'égoïsme toujours plus justifiés ?

Et, peu après, de nouveau : « Oui, oui, je m'occupe de la psychologie de la claustration. C'est mon obsession, oui. » Et encore, un peu plus tard : « L'isolement et l'impuissance auxquels nous sommes réduits ont aussi leurs avantages, ne le pensez-vous pas ? Le sous-développement et l'inertie n'auraient-ils pas, par hasard, eux aussi des avantages ? Toutes ces petites habitudes, pensez donc ! La sieste, les relations de famille, les lectures, les repas préparés à la maison, l'ordre, la politesse des enfants, les amitiés… Le monde moderne n'a plus le temps pour toutes ces choses-là, n'est-ce pas ? Alors que nous autres, les otages… »

Mais déjà le docteur Marga s'en va. Voilà qu'il se lève, s'incline, disparaît. La nuit devient soudain plus profonde. Ils se sentent tout à coup plus seuls, complices, davantage complices.

– Viens sur la terrasse… et sa voix dure semble se réchauffer.

Ciel serein, intangible. Silence lisse, blocs de glace, ténèbres par-dessus lesquelles glisse la faucille tranchante de la lune.

Irina apporte la bouteille et les verres. Elle les pose sur le ciment, entre les deux fauteuils d'osier.

– Je ne savais pas que c'était ton anniversaire, aujourd'hui… et l'ombre de Ianuli se penche, prend un verre.

Le ciel fume, long nuage gris. Irina prend une petite gorgée, elle aussi. Le ciel fume, barbare et gigantesque, le nuage de la nuit fume, comme un corps tendu pour saisir une proie, calmer son attente.

– Oh ! ce printemps !… explose Irina. Il nous pourrit les fibres, non ? Même le changement de saison nous fait peur. C'est pour cela que je t'ai demandé de passer. Quand on ne cesse d'attendre, on improvise des solutions, pardonne-moi. Et pour Marga aussi, pardonne-moi. Il n'était pas naturel, mal luné, pathétique.

Ianuli se penche pour prendre son verre au moment précis où Irina pose enfin le sien après l'avoir gardé longtemps, sans raison, à la main.

Elle le regarde attentivement, ne le voit pas. Elle guette le moment où il va s'animer imperceptiblement, ce moment retardé, son incapacité à charger ses batteries. Elle se tourne vers lui, prête à le réveiller, le provoquer, le ramener à la vie.

– Il y a quelque temps, je ne sais plus, un mois, davantage, le camarade Orest Popescu, le Chef de l'Association, nous a lu à tous une nouvelle sensationnelle, parue dans le journal. Je ne sais plus lequel, peu importe. Une nouvelle étrange, d'autant que, chez nous, les journaux n'autorisent guère la publication de ce genre d'informations. Une femme agressée dans son propre appartement. Maltraitée sans raison apparente. Enfin, elle avait un chien, des chats… mais ce n'étaient pas des raisons suffisantes. L'article résonnait bizarrement. Une rumeur, dirais-je, dangereuse. Ou bien peut-être est-ce moi qui l'ai ressenti ainsi. Nous ne sommes pas habitués à ce type d'informations dans la presse… Cet article a fait du bruit, j'ai pu m'en rendre compte, beaucoup de gens en parlaient.

Elle dit cela d'une traite. Elle vide son verre rapidement, d'une seule gorgée. Rapidement, distraitement. Sa voix profonde refuse, dirait-on, les hésitations, exige une réponse, une confirmation. Elle a besoin de la voix, des paroles immédiates, immédiates, de quelqu'un

qui lui confirme que la conversation a vraiment eu lieu, que cette soirée existe, que la terrasse, les silences, le vin sont réels, et aussi les mots, la migraine, le ciel, la mort, tout, tout.

– Le texte semblait condamner l'agression, oui, oui. Mais la présentation était suspecte. Si dure, si vulgaire, si complice… Elle se faisait complice des faits, elle révélait un accord profond avec eux, tout en ayant l'air de les condamner. La relation entre les faits et la façon de les relater montrait que leur contestation n'était qu'apparente. En fait l'article était complice de ce qu'il contestait. Avec ce qu'il faisait mine de contester et de combattre. Les véritables combattants vont-ils se réveiller un jour ? Pour nettoyer la saleté de ce souterrain…

Irina, énervée, se lève, allume une cigarette. Elle s'appuie contre la balustrade en bois de la terrasse. Elle regarde, irritée, le combattant d'autrefois.

– Peur de ce printemps. De ce monde rabougri, estropié, étouffé depuis si longtemps. Endormi depuis si longtemps, brisé depuis si longtemps. Le long hiver de l'attente. Et maintenant… la joie païenne, illicite ! Le défi qui n'a pas le courage de défier. Quelque chose de perfide et de simple, prosterné devant l'élémentaire, sans avoir le courage de redevenir simple, élémentaire. J'ai peur ! Cet appétit effronté, ce désordre au royaume de l'ordre…

Kir Ianuli : transparent, jaune, noir, le visage étroit sous sa crinière grisonnante. Non, elle ne le voit pas, c'est bien ainsi, et qu'il ne la voie pas non plus, avec ses yeux brûlants, ses mains avides, qui fendent l'air avec une fébrilité ardente.

Encre du ciel, taches blanchâtres, mouvantes, dans lesquelles elle reconnaît le fauve nocturne. Vertige… ses membres s'allongent et ses griffes, ses appétits, les cheveux se défont, se hérissent dans l'atmosphère torride, dans les toxines d'un être gigantesque et étranger. Elle se secoue, ferme ouvre les yeux. Sa bouche s'emplit d'une abondante lave visqueuse. Une bouche affamée, dans laquelle la langue, les dents grandissent, grandissent. Elle se raidit, se secoue,

retourne dans la pièce. Sa petite main tremble, la cigarette ordinaire et puante entre ses pâles doigts d'ivoire. Elle essaye de parler, vite, vite, un bredouillement sourd. Les paroles seraient salvatrices si elle parvenait à articuler des mots, tout se calmerait, se calmerait. Des fragments de phrases entendues, qui, qui donc avait parlé ?… arrive le moment du Oui ou du Non.

Il se tait, Kir Ianuli, il est là, à un pas, et il ne la voit pas, comme c'est bien qu'il ne la voie pas. Il ne voit pas les yeux brûlants, les paupières serrées pour arrêter les pleurs, l'hystérie.

Toute crispée, elle essaye de se maîtriser, mais ses mains tremblent, impatientes de saisir, de serrer, de dépenser.

Enfermé dans son mutisme hermétique, le combattant d'autrefois est encore vivant. Il est encore vivant, Kir Ianuli, mais il n'entend pas, ne voit pas les signes du changement, ici, à un pas, à un pas.

– Cette saison-piège… parvient à murmurer Irina. Un temps… un temps imp… impatient. Des gens trop patients en un temps impatient. Le temps impatient avec les patients… bredouille vite, vite, Irina.

L'écran de la fenêtre s'obscurcit et s'éclaire de nouveau. Une flamme remplace l'obscurité : l'image phosphorescente, la grandiose Circé, la traînée ! La lionne, la tigresse et la truie qui erre, royale, par toute la ville, croquant pièce à pièce les fragiles petits os des cavaliers imprudents. Oui, oui, c'est précisément l'impatiente petite épouse du patient monsieur Ianuli : son inestimable pouliche ! La capricieuse Emilia, dite Mila, Mila Ianuli. La Grande Putain. La déesse des remplacements et des doublures, la Putain de la grande saison païenne, le séduisant sarcasme… oui, oui, c'est ce qu'elle voulait lui demander, en fait, à ce combattant muet, exilé dans la lune… que devient la Grande Putain, comment te débrouilles-tu avec ta sublime salope ? Mais elle n'a plus le temps, les mains, les pleurs, les gémissements, tout explose au même moment et l'homme est là, à un pas. Une blague idiote, qu'elle n'a plus le temps de livrer, de délivrer. Une blague qui ne laisse qu'un sourire une grimace un sanglot, un

sourire angélique, idiot, maladroit sur un visage en transe. Les mains tremblantes tâtonnent dans le noir.

Quand elle reprend ses esprits, l'homme est là, à la même place, devant elle. Ils ne se regardent pas, ils regardent le cratère noir du café, la profondeur du marc, la chimère.

– Est-ce un piège, cette saison ? Et si on changeait, si on inversait les termes ? Qu'en dis-tu, si on les inversait ? Ce n'est pas la saison qui s'impatiente, mais les gens.

L'air est frais, noir et violet, c'est ainsi qu'elle le veut. Son partenaire est quelque part, à côté, ratatiné, réduit. Il dort, ou se contente de garder les yeux fermés. Elle n'ose pas le déranger. Elle penche juste la tête, lasse. Réveil, sans exaltation ni nausée cette fois. Ce n'est que le refus, le refus, le refus qui la travestit, enfin, en elle-même, comme un masque ultime qui n'admet plus aucun travestissement.

Elle lève les yeux vers le ciel noir. Les cloches la trouveront prête, comme il se doit. Le début d'une nouvelle épreuve, le tranchant du rasoir d'un autre âge.

Seule, seule, maîtresse d'elle-même.

À un moment, elle se glisse dans l'appartement, sur la pointe des pieds, sans bruit. Elle revient avec un gros plaid rouge dont elle couvre l'absent. Il semble vivant, bien qu'il ne bronche pas, n'ouvre pas les yeux. Il ne bouge pas, mais il n'est pas mort. Non, pas encore.

Irina reste sur la terrasse. La fraîcheur du matin la rend à elle-même.

C'est ainsi qu'il faut la voir, dans cet accord de transition, auprès d'un témoin écarté du spectacle.

Soudain vieillie, libre. Vengeance et joie, triste triomphe.

Le temps, impatient, lui demande un signe. Elle est prête.

Notes

15 . Les citations de Kavafis sont extraites du recueil ***En attendant les barbares***, traduit du grec et présenté par Dominique Grandmont, ***op. cit.*** Ici : « Hébreu, fils d'Hébreux (50 ap. J.-C.) », p. 137. (***N.d.T***.)

16 . Kavafis, ***op. cit.***, « La ville », p. 53. (***N.d.T***.)

2009

Titre original :

Plicul negru

Éditeur original : Editura Polirom

© original : Norman Manea, 1995

All rights reserved

ISBN 978-2-021-12614-3

© Éditions du Seuil, octobre 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

fictionetcie.com

www.editionduseuil.fr